UNIVERSITE LUMIERE - LYON II
Institut de Psychologie

FIGURES DE LA CULPABILITE INCONSCIENTE

THESE DE DOCTORAT
EN PSYCHOLOGIE

Par
Monique Lemoine épouse Domenget
sous la direction du Professeur René Roussillon
Le 13 septembre 2002

Table des matières

REMERCIEMENTS . 1

RESUME . 3

SUMMARY . . 5

INTRODUCTION . 9

PREMIÈRE PARTIE ADOLESCENCE ET DÉLINQUANCE LA DESTRUCTIVITÉ ET L'ÉPREUVE DE RÉALITÉ A L'ADOLESCENCE . 31

SECTION I LE TRAVAIL PSYCHIQUE À L'ADOLESCENCE EN CONTREPOINT DES PHÉNOMÈNES ANTISOCIAUX . . 32

I - 1011LES ENJEUX TOPIQUES *Désorganisation interne et blessure narcissique* La statue intérieure blessée des adolescents délinquants . . 32

I - 2011LES ENJEUX DYNAMIQUES *L'épreuve de réalité à l'adolescence* La conflictualité psychique : entre choix d'objet et identification à l'objet . . 34

I - 3011LES ENJEUX ÉCONOMIQUES . 36

I - 4011L'ANTISOCIALITÉ COMME ORGANISATION LIMITE ENTRE NÉVROSE ET PSYCHOSE . . 40

SECTION II LA TENDANCE ANTISOCIALE . 51

II - 1011LE PARADOXE DE LA TENDANCE ANTISOCIALE *Dépendance et déprivation* . . 51

II - 2011DÉPENDANCE ET POSITION DÉPRESSIVE *Destructivité et origine du sentiment de culpabilité* . . 54

II – 3011ANTISOCIALITÉ ET ORGANISATION DÉFENSIVE PRIMAIRE Échec du sentiment de culpabilité . . 57

II – 4011ANTISOCIALITÉ ET BLESSURE NARCISSIQUE DÉSHUMANISANTE La perte de l'illusion . 59

II - 5 011ÉTAYAGE ET SEXUALITÉ La capacité d'élaborer la destructivité . . 65

II - 6011TENDANCE ANTISOCIALE ET CONSTRUCTION PRIMAIRE 011Le paradoxe de la tendance destructrice au service de la pulsion de vie . 67

SECTION III LA THÉORIE DE LA TENDANCE ANTISOCIALE A L'ÉPREUVE DE LA CLINIQUE . . 71

III - 1011L'ESPACE POTENTIEL . 73

III - 2 011PLACEMENT ET DYNAMIQUES FAMILIALES . . 78

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE DÉLINQUANCE ET CRÉATIVITÉ : Jérôme . . 91

DEUXIÈME PARTIE LES DESTINS DE LA CULPABILITÉ . 101

SECTION I SENTIMENT DE CULPABILITÉ - CONSCIENCE DE CULPABILITÉ L'AMBIGUÏTÉ DU CONCEPT DE CULPABILITÉ CHEZ FREUD . . 102

Mathurin . . 103

I - 1011SENTIMENT ET CONSCIENCE DE CULPABILITÉ . 107

SECTION II LA QUESTION DU MASOCHISME DANS SON RAPPORT A LA DÉPENDANCE DU MOI . . 143

II - 1011LA POSITION DU MOI INFANTILE PRECOCE . . 143

II – 2011MASOCHISME ET PULSION DE MORT . 147

SECTION III LES DESTINS DE LA CULPABILITÉ A L'ÉPREUVE DE LA CLINIQUE . 179

III - 1011LA CULPABILITÉ, LE CADRE, L'AFFECT ET LA SYMBOLISATION . 180

CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE MELANCOLIE MANIAQUE : QUELLE ISSUE ? . 204

CONCLUSION SENTIMENT DE CULPABILITE ET CREATION . 213

BIBLIOGRAPHIE . . 225

INDEX . . 233

REMERCIEMENTS

Je remercie René Roussillon qui a dirigé mes travaux, pour le soutien libre et créatif dont il a su m’entourer.

Je remercie Albert Ciccone pour son attention amicale et l’étayage de sa pensée.

Je remercie mes collègues, mes amis, ma famille, qui m’ont témoigné leur sollicitude.

Je remercie Mathilde pour son aide patiente dans la mise en forme de ce travail.

RESUME

La clinique d'adolescents antisociaux permet de proposer une première hypothèse concernant les figures de la culpabilité inconsciente. La désorganisation topique, caractérisée par l'absence d'un sentiment conscient de culpabilité, se manifeste dans l'effacement du Surmoi au profit d'une compulsion à mettre en acte la destructivité. La Tendance antisociale (Winnicott) met en perspective une théorie de la destructivité et la sexualité infantile, réinterprétation subjective de l'investissement objectal. Elle invite à explorer les fondements de la culpabilité en référence à l'expérience primaire du lien. L'absence de transformation symbolisante des mouvements pulsionnels par l'objet, comme butée organisatrice au travail de la pulsion, installe par retournement un noyau de culpabilité pré-ambivalent contre-investi massivement. La position de dépendance du Moi décrite par Freud dès 1895, permet de penser une organisation originaire de la culpabilité intrinsèque au fonctionnement psychique régi par le principe du plaisir, à distinguer d'une culpabilité primaire liée à une défaillance du pare-excitation interne, dont le premier représentant est l'objet situé à l'extérieur. Les manifestations de la culpabilité inconsciente se regroupent sous deux registres se rattachant soit au masochisme érogène originaire organisateur de la vie psychique entretenant l'automatisme de répétition, soit au masochisme primaire alimentant une compulsion à la répétition : en ce sens elle est un désorganisateur de la subjectivité.

· Mots-clés : antisocialité, répétition, culpabilité, dépendance, destructivité, masochisme, Moi, pare-excitation, principe du plaisir, sexualité infantile, subjectivité, Surmoi, symbolisation primaire, travail de la pulsion.

SUMMARY

Figures of subconscious guilt – Psychic organiser/disorganiser of conditions of subjective appropriation of the Ego's utterances

The clinic for anti-social adolescents allows us to offer a first hypothesis concerning the figures of subconscious guilt. Topographic disorganisation, characterised by the absence of a conscious sense of guilt, manifests itself in the eradication of the Superego resulting in a compulsion towards destructiveness. Winnicott's Antisocial Tendency puts a theory of destructivity and infantile sexuality into perspective, a subjective reinterpretation of object cathexis. It offers an exploration of the foundations of guilt, referring to the primary experience of the bond. The absence of symbolising transformation of driven movements by the object, serving as an organising framework for the activity of the urge, forms in return a pre-ambivalent nucleus of guilt, which is heavily countercathected. The position of dependence on the Ego, described by Freud by 1895, allows us to reflect on an inherent intrinsic organisation of guilt in the psychic activity governed by the principle of pleasure. This is to be distinguished from a primary guilt linked to a failure of the internal protective shield against stimuli, of which the first indication is the exterior object. Manifestations of subconscious guilt can be divided into two groups, attaching themselves either to original erotogenic masochism, the organiser of psychic life maintaining repetition automatism, or to primary masochism, fostering a compulsion to repeat. In this sense, it is a disorganiser of subjectivity.

- Key Words : antisociability, repetition, guilt, dependence, destructivity, masochism, Ego, protective shield against stimuli, principle of pleasure, infantile sexuality, subjectivity, Superego, primary symbolisation, activity of the urge.

A tous les enfants qui, d’une manière ou d’une autre, n’ont jamais pu dire à leur père : “Si Papa ! C’est en imaginant l’impossible qu’on invente.”

A mes enfants qui m’ont transmis ce message.

INTRODUCTION

LA PERTE DE L'INNOCENCE "La culpabilité naît dans la volupté. Certes, mais celle-ci ne saurait expliquer celle-là. L'analyse elle-même débouche finalement sur l'idée d'une culpabilité sans juge ni délit. Prenons donc le problème par un autre biais. Ce qui s'oppose à la culpabilité c'est l'innocence. Il faut entendre ce terme dans son sens ultime, comme lorsqu'on parle de l'innocent du village. L'innocent c'est celui qui est fait tout d'une pièce, qui ignore la duplicité et, à limite, le langage lui-même. Coupable sera donc celui qui n'a pas échappé à la duplicité, qui se sert du langage. Dès lors notre problème se dépouille de son impact éthico-mythique et donne prise à la recherche psychanalytique proprement dite. Il s'agira de considérer l'origine de la duplicité et du langage. Or nous savons que ce qui rend la duplicité inéluctable c'est la rupture de la symbiose qui lie d'abord l'enfant à la mère. A l'opposé de toute autre théorie, je tiens pour acquis que cette rupture n'est ni un fait d'abandon, de frustration, de scansion, ou de sevrage, mais le résultat naturel d'un processus d'introjection c'est-à-dire d'intériorisation de la relation d'abord innocente à la mère. Le résultat de cette introjection est le dédoublement du pôle objet de la relation innocente en objet interne et en objet externe. C'est ainsi précisément qu'advient la duplicité et son acolyte le langage. La culpabilité première se trouve ainsi inscrite dans l'étape la plus archaïque de la constitution du Moi. Si l'on ajoute à cela que l'introjection elle-même s'opère dans la volupté orgastique, on comprendra mieux encore les reproches que nous faisons pour notre duplicité. Le fantasme du "crime" ne serait alors rien d'autre qu'une rationalisation rétrospective de la culpabilité inhérente à l'acte même de

l'introjection." Nicolas Abraham 1963

Je me propose, au cours de cette recherche, de redéployer une problématique autour de la question de la culpabilité à partir des hypothèses dégagées lors d'un précédent travail sur la clinique de jeunes adolescents antisociaux placés en institution.

Lorsque j'ai présenté ces premières hypothèses de travail[1], il m'a été suggéré d'approfondir la logique qui m'avait conduite à privilégier une certaine approche de l'antisocialité s'inscrivant dans une filiation psychanalytique sans m'appuyer sur les nombreux travaux concernant la psychopathie, terme qui a disparu depuis quelques années de la terminologie psychiatrique qui recentre actuellement plus son intérêt sur la recherche "***D'une entité clinique distincte pouvant définir l'essence même du sujet antisocial***"[2].

Je me plaçais en effet dans cette position subjective que défend Claude Balier, dans sa préface au livre de Thierry H. Pham & Gilles Côté[3] qui replacent les recherches actuelles sur la psychopathie dans la perspective historique du concept. Mon intérêt se portait plus sur les conditions qui rendaient possible la mise en représentation des affects, permettant une mobilisation interne des processus susceptible de faire émerger une conscience de soi dans son rapport à l'autre pour ces jeunes adolescents, dont chacun pourrait décrire d'un point de vue extérieur "le charme superficiel", "la surestimation de soi", "la tendance au mensonge et à la manipulation", "l'impulsivité", "l'absence d'empathie" et "l'absence de culpabilité".

Pour autant qu'il est nécessaire de pouvoir s'appuyer sur des hypothèses venues d'autres champs de la recherche dès lors que l'intérêt se porte sur les conditions de l'émergence subjective de la représentation consciente – et le dernier ouvrage d'Antonio R. Damasio[4] sait nous faire rêver à un certain rapprochement en ce domaine – il m'apparaissait intuitivement que je pouvais proposer une approche dynamique des comportements antisociaux gardant sa propre spécificité en les considérant, dans la logique du symptôme, comme une adresse inconsciente dont il importait de découvrir les destinataires.

Il me semblait que cette position clinique pouvait s'inscrire dans une démarche épistémologique[5] qui considère l'étiologie[6] d'une affection, en l'occurrence d'une

[1] D.E.A. présenté en 1992 : Adolescence et délinquance - La destructivité et l'épreuve de réalité à l'adolescence

[2] T. H. Pham & G. Côté - Psychopathie : théorie et recherche - Septentrion - PUF 2000 - p. 21

[3] T. H. Pham & G. Côté - Psychopathie : théorie et recherche - opus cité

[4] A. R. Damasio - Le sentiment même de soi - Sciences - Editions Odile Jacob 1999

[5] Au sens donné par le dictionnaire Le Grand Robert - Société du nouveau Littré 1973 - Tome II p. 590 :'**Etude critique des sciences, destinée à déterminer leur origine logique, leur valeur et leur portée.**'

[6] Selon la définition du dictionnaire Le Grand Robert - opus cité - Tome II p. 678 : '**Etude des causes des maladies** [par] **extension et abusivement** : **ensemble des causes d'un phénomène.**'

désaffection[7], dans une perspective qui s'appuie sur la recherche de ce qui l'organise selon un point de vue subjectif. Il ne s'agissait cependant pas de construire un système destiné à décrire dans son ensemble les causes possibles de ce que nous pouvons isoler par ailleurs en terme de traits de personnalité et de traits de comportements.[8] Perspective qui n'annule en rien l'importance des apports des autres disciplines, elle dispose d'un mode d'expression et de validation singulier qui donne un autre éclairage aux interprétations possibles des phénomènes observables.

Elle permet notamment de réorganiser l'interrogation sur l'origine de tels comportements, reconnus déviants à l'intérieur d'un système culturel, qui introduit de lui-même la dimension du sens, et de suspendre la question qui se pose en terme d'anomalie de nature fonctionnelle ou structurale[9], en fonction précisément de ce qu'ils peuvent symboliser.

Ainsi, la nature des "déficits" liés à l'antisocialité sous son aspect générique, dégagés par les recherches des neurosciences et du cognitivisme par exemple, prend-elle une autre dimension. Dimension reconnue et prise en compte par ces disciplines elle-mêmes lorsqu'elles centrent leurs recherches autour des processus neurophysiologiques du traitement de l'information, notamment en ce qui concerne l'implication des émotions dans les processus cognitifs décrits, comme le souligne C. Balier en terme "*de processus adaptatifs en négatif* ".

Par exemple, dans un protocole destiné à évaluer la capacité de sujets psychopathes à ressentir des émotions, en l'occurrence de la peur ou de l'anxiété, au cours d'une expérience qui vise à observer comment des sujets vont anticiper une punition associée à la réalisation d'un comportement, certains auteurs relèvent une hausse de la fréquence cardiaque associée à une faible activité électrodermale. Ce qui rendrait compte d'une capacité de l'organisme à s'adapter activement à l'environnement sans éprouver d'anxiété. Ceci étant associé à une baisse d'activité corticale et un rejet des informations provenant de l'environnement, il peut être conclu : ***" qu'il n'y aurait pas incapacité du sujet à ressentir la peur/anxiété, mais plutôt une diminution de l'impact émotionnel des indices annonçant l'apparition prochaine d'une punition ou d'un événement désagréable***"[10].

Comment ne pas faire le rapprochement entre un tel mécanisme et le processus de déni[11] organisé par un clivage dans le moi, l'impact émotionnel de l'affect s'effaçant au

[7] J. Mc Dougall 1989 : L'auteur emploie le terme de '**désaffectation**' qui, pour elle, suggère métaphoriquement que certains individus sont séparés de leurs émotions et peuvent '**avoir perdu la capacité de rester en contact avec leurs réalités psychiques**' in Théâtre du corps - Gallimard 1997 - p. 122

[8] Comme nous le proposent les nombreux travaux qui se sont regroupés autour de 'L'échelle psychopathique de Hare' in Psychopathie : opus cité supra

[9] Psychopathie - opus cité - p. 207

[10] Psychopathie - opus cité - p. 148 - Hare (1978 - 1986) notamment

[11] Psychopathie - opus cité - p. 11 : Dans le sens précisé par Claude Balier dans la préface de ce livre

niveau de la prise de conscience par le sujet de ce qui le prend de l'intérieur et dont son corps garde la trace : témoin inconscient d'une économie psychique qui porte l'énigme d'un sens qui lui échappe ?

Cette question de l'impact émotionnel de l'affect est incontournable si l'on veut saisir comment le sujet prend conscience de ce qui le fait réagir à ce qui l'entoure, et comment, par conséquent, il peut penser ce qui lui arrive, ce qui l'agit et ce qu'il agit.

Comme le fait remarquer R. Roussillon[12], l'ensemble de la communauté des chercheurs s'accorde depuis peu[13] à reconnaître le rôle des émotions dans la vie mentale, alors qu'il y a plus d'un siècle S. Freud en a proposé une théorie au fondement du fonctionnement psychique.

Il me semble ainsi, après-coup, que ma recherche était guidée implicitement par ce désir d'accéder à l'origine de la conscience "du sentiment d'être", et la question de la culpabilité, telle que je désirais l'explorer à partir de l'antisocialité, s'enracinait déjà dans ce que j'ai dû élucider, partiellement comme toujours, de mon propre mouvement à vouloir faire la part des choses, à devenir un peu plus sujet de ce qui nous anime et participe à me faire être ce que je suis.

Et, vraisemblablement, la longue gestation de cette nouvelle mise en perspective rencontre-t-elle aussi la nécessité qu'il y a eu de pouvoir rencontrer, au bon moment, des appuis venus de l'extérieur, dans les reprises représentatives des idéaux collectifs qui étayent la théorie[14].

Donc, l'hypothèse d'un manque de liaison entre les représentations choses et les représentations mots, liaison indispensable pour une mise en représentation des affects et une appropriation subjective de ce par quoi le sujet est affecté[15], semblait s'imposer d'elle-même dans le contact relationnel avec ces jeunes adolescents.

[12] R. Roussillon - document interne : La conception psychanalytique de l'affect.

[13] A. Damasio en 1994, dans L'erreur de Descartes, nous montre en particulier comment la perte de la capacité à ressentir des émotions, liée à un déficit neurologique, vient empêcher les conduites conscientes de s'organiser en fonction des processus cognitifs restés intacts. Il nous amène notamment à différencier la représentation cognitive, qui repose sur l'intégrité des systèmes neuraux en charge de la programmation des cartes qui traitent l'inscription des perceptions et permet la représentation d'images mentales au sein de ces systèmes, de la représentation subjective qui prend en compte les perceptions issues du corps en terme de qualité, bonne ou mauvaise pour la survie de l'organisme, qui, elle, dépend de l'intégrité des connections neurales entre les différents systèmes supports des informations. Il confirme en l'approfondissant l'hypothèse de l'épigenèse que J. P. Changeux avait proposée en 1981 et de son rôle dans la construction des circuits neuroniques différenciés en fonction des échanges avec l'environnement.

[14] N'est ce pas dans un tel mouvement que chacun peut se reconnaître une filiation dans la pensée de Freud ? : '**Dans la théorie psychanalytique, et pendant longtemps, l'amour d'une mère pour son fils, amour inconditionnel sans partage, sans ambivalence , sans ambiguïté, était une des conditions du génie. Il n'avait d'égal que l'évidence de la pulsion de mort . Encore que Freud doutait plus facilement de la seconde évidence que de la première, il lui fallut tout le parcours de découvreur de l'inconscient pour dépasser des croyances dont l'aspect défensif, dénégatif, s'étayait en plus sur des idéalisations collectives**'. - C. Lamothe et C Vasseur in J. Guillaumin et collaborateurs - Dunod 2000 - L'invention de la pulsion de mort - p. 114

C'est en effet à partir de la pauvreté du matériel verbal, qui sous-entendait une défaillance du préconscient, que j'ai d'abord tenter de résoudre l'énigme de la paradoxalité qui se mettait en acte régulièrement dans leur relation à l'autre.

Cette paradoxalité se caractérise d'une part par le manque de préoccupation à l'égard de l'autre, mis dans une position de devoir supporter les attaques et une indifférence plus ou moins affichée des conséquences qu'ils auraient à supporter de leurs actes agressifs/destructeurs, et d'autre part par une dépendance qui les attache et dont ils se défendent.

Attaque du lien, recherche du lien – j'ai donc exploré les phénomènes de l'antisocialité avec le soutien du modèle proposé par D. Winnicott en 1956.

Ce modèle de "La tendance antisociale " a servi de pivot à mes hypothèses, en contre-point des textes de S. Freud qui m'ont permis de questionner l'organisation primaire de la symbolisation. J'en retracerai l'argument théorique dans une première partie de cette nouvelle mise en forme de mon questionnement sur les fondements de la culpabilité que j'essaye d'explorer, ce modèle m'ayant permis dans un premier temps de recentrer la problématique de l'antisocialité à l'adolescence autour de défaillances de **l'élaboration primaire du lien à l'objet**.

J'ai ainsi pu proposer l'hypothèse que l'économie psychique de ces adolescents, organisée par une logique "**du rien à gagner - rien à perdre**", installait une défense paradoxale, dans l'attaque du lien et la recherche du lien, sur le mode du clivage, actualisant dans la destructivité la blessure narcissique liée à un certain mode de dépendance primaire à l'objet[16], objet remarquable par ses caractéristiques non transformables, "*non malléables* [17]". La relation actuelle étant caractérisée par des

[15] S. Freud 1923 - Le moi et le ça in O. C. - XVI - p. 263-264 : Le souci de S. Freud en 1923 de rattacher la prise de conscience au processus opérant dans le moi rend bien compte de l'importance qu'il accorde ainsi à la question de l'appropriation subjective qui opère selon le modèle déjà décrit en 1915 dans L'inconscient, sur la liaison entre les deux représentants de la pulsion : représentation et motion pulsionnelle.

[16] Il est intéressant de noter que les auteurs de Psychopathie, opus cité, indiquent comme voie de recherche actuelle incontournable l'étude des relations intra-familiales pour mieux comprendre les phénomènes d'antisocialité, et déplorent le peu de travaux à ce sujet. Cette nécessité dans la recherche peut se relier par exemple à ce que R. Roussillon souligne du transfert narcissique caractérisé par le retournement, dans lequel le sujet, clivé de sa possibilité d'intégration, vient faire vivre à l'analyste 'miroir du négatif de soi' ce qu'il n'a pas pu se représenter de son histoire ; transfert dans lequel la question de l'utilisation de l'objet est au centre de l'interprétation à donner aux mouvements de la destructivité du sujet : '**Son enjeu rencontre et s'affronte à la question du narcissisme des objets référentiels du sujet auxquels celui-ci a dû plier son identité et ses tentatives de subjectivation. L'idéal du moi ayant alors pris largement le pas sur la question de la régulation surmoïque**'. R. Roussillon 1999 - Agonie clivage et symbolisation - PUF 1999 - p. 15

[17] R. Roussillon 1991 - Un paradoxe de la représentation : le médium malléable et la pulsion d'emprise in Paradoxes et situations limites de la psychanalyse - PUF 1991 - p. 145 : La rencontre avec des soins maternels 'suffisamment bons', '**c'est-à-dire marqués par une disponibilité suffisante, une adaptabilité suffisante (capacité de se/d'être transformé), une sensibilité et une vitalité suffisantes, d'un objet présent mais non encore découvert comme séparé [par lequel] se constitue la préconception d'un objet médium malléable'**, n'ayant pu se réaliser.

empiètements, parfois sidérants, dans l'espace psychique intra-familial. Ce qui nous amène à penser **l'ancrage historique** d'une telle logique inconsciente, dont l'économie semble vouloir réinstaller **un principe de constance** au principe de son fonctionnement issu d'une compulsion à satisfaire qui rate à chaque fois son but. Ce qui peut gravement détériorer la capacité de ces jeunes à ré-élaborer secondairement, au moment de l'adolescence, la dépendance à des objets primaires internes non transformables. Alors que, dans le même temps, l'objet actuel semble ne pas pouvoir se proposer comme " **butée organisatrice**"[18] au travail de transformation de la pulsion, ce qui fait vivre au sujet une impuissance intolérable. Cette absence de symbolisation semble installer, par retournement, un noyau de culpabilité primaire inconscient au sein de la psyché. J'ai donc fait l'hypothèse, complémentaire, que la désorganisation topique, se manifestant dans l'effacement du surmoi au profit d'une compulsion à mettre en acte un mouvement pulsionnel narcissique/objectal insuffisamment dialectisé[19], peut se relier à un contre-investissement massif de ce noyau primaire de culpabilité. Ces deux hypothèses ont trouvé matière à se représenter dans les travaux présentés par les intervenants au récent colloque[20] qui s'est tenu à Lyon autour de la question de **l'organisation psychique à l'adolescence**. Les différentes interventions ont bien mis en évidence la relation entre l'externalisation des mouvements pulsionnels et l'absence d'un pare-excitation interne, le passage par l'acte permettant de mettre à l'abri le psychisme d'excitations internes intolérables. Cependant, cette économie semble maintenir le sujet, coupé de ses affects, dans l'impossibilité d'élaborer un sens de la culpabilité, **organisateur de la secondarité** [21], la mise en acte pouvant elle-même se comprendre comme une "*tentative de subjectivation de l'expérience primaire qui n'a pas pu se symboliser*"[22].

Le texte de S. Freud de 1916 dans le troisième article consacré à l'étude de Quelques types de caractères : Criminels par sentiment de culpabilité, contient une théorisation implicite de cette tentative de subjectivation lorsqu'il propose un renversement de la cause ayant déterminé l'acte délictueux, qui aurait alors pour but de soulager un "*sentiment de culpabilité préexistant à la faute*". Mais ce texte nous invite en même temps à approfondir la question des rapports que nous pouvons établir entre l'éprouvé et les conditions de mise en représentation d'un sentiment de culpabilité d'une part dont va dépendre les possibilités de son appropriation subjective d'autre part,

[18] A. Ferrant 2001 - Pulsion et liens d'emprise - Dunod 2001

[19] S. Freud 1917 - Une difficulté de la psychanalyse in Essais de psychanalyse appliquée - p. 140 - Gallimard 1971 : '**Il est indispensable à la pleine santé du sujet que sa libido ne perde pas sa pleine mobilité.**'

[20] Colloque du 2 février 2002., avec, notamment, P. Jeammet, K. Bournova, D. Arnoux, J. Schiavinato et N. Zilka.

[21] S. Freud 1926 - Inhibition, symptôme, angoisse - PUF 1986 - pp. 72 et 73 : '**Avec l'entrée dans les rapports sociaux, l'angoisse devant le surmoi , la conscience morale , devient une nécessité, et le défaut de ce facteur est la source de conflits et de dangers graves.**'

[22] R. Roussillon 1991 - Paradoxe et situations limites de la psychanalyse - PUF 1991

puisque nous dit S. Freud : "***Parmi les criminels adultes il faut, certes, écarter tous ceux qui commettent des crimes sans éprouver de sentiment de culpabilité, ceux qui, ou bien ne possèdent aucune inhibition morale, ou bien qui se croient autorisés à agir comme ils le font dans leur lutte contre la société***"[23]. Alors que plus tard, en 1923, dans le mouvement théorique qui l'amène à préciser les implications psychiques du surmoi il peut énoncer : "***Ce fut une surprise de constater que lorsqu'il a atteint un certain degré d'intensité, ce sentiment de culpabilité inconscient pouvait faire d'un homme un criminel. La chose est pourtant certaine : on trouve chez beaucoup de criminels jeunes, un puissant sentiment de culpabilité, antérieur, et non consécutif au crime ; un sentiment qui a été le mobile du crime, comme si le sujet avait trouvé un soulagement à rattacher ce sentiment inconscient à quelque chose de réel et d'actuel*** [24] ***"***. S. Freud nous permet ainsi de relier directement, dans les registres économique et dynamique de l'organisation pulsionnelle, la question de la contention à l'extérieur de la quantité interne de l'excitation à son devenir psychique, à la qualité consciente ou inconsciente de l'affect.

L'ambiguïté de la qualité consciente ou inconsciente du sentiment de culpabilité chez S. Freud[25] fera l'objet d'un questionnement particulier au cours de la deuxième partie de ma recherche actuelle. Une réflexion centrée autour de certains des textes écrits entre 1920 et 1930 cherchera à en dégager **les fondements originaires** et permettra de proposer une discussion sur les implications de leurs prolongements dans l'organisation primaire puis secondaire de la psyché, à partir d'une clinique décentrée des comportements antisociaux. Ceci nous engage à élargir la question aux processus en jeu lorsque les difficultés de nos patients nous entraînent au-delà d'une problématique oedipienne en souffrance, lorsque leur destructivité semble paradoxalement organiser l'expression d'une haine clivée de tout sentiment d'amour. Nous allons retrouver chez D. Winnicott la même préoccupation concernant l'organisation de la culpabilité, lorsqu'il décrit en 1958 "*la perte de la capacité à ressentir de la culpabilité*" chez les grands criminels.

Dans son article – La psychanalyse et le sentiment de culpabilité, D. Winnicott distingue en effet deux catégories de comportement antisocial : Les personnes antisociales qui éprouvent un sentiment de culpabilité ***" pour laquelle le fantasme qui l'explique est refoulé***" et "***dont le comportement est très apparenté à la mauvaise conduite ordinaire des enfants en bonne santé***". Dans ce cas, "***l'enfant ou l'adulte ne peut parvenir à la source d'un sentiment de culpabilité intolérable***", mais l'organisation de ce symptôme, c'est-à-dire "***la nature du délit dans le fantasme refoulé***

[23] S. Freud 1916 - Essais de Psychanalyse appliquée - opus cité - p. 134

[24] S. Freud - 1923 - Les états de dépendance du moi in Essais de Psychanalyse - P.B.P. 1980 - p. 226

[25] Il est intéressant à ce propos de constater la différence de traduction du texte de 1916 de Marie Bonaparte qui a proposé : 'Criminel par sentiment de culpabilité', et celle de Jean Laplanche qui respecte à la lettre les deux termes de Freud : 'Schuldbewusstsein' et Schuldgefühl' et qui traduit donc le titre par 'Criminel par conscience de culpabilité'. Marie Bonaparte aurait-elle mieux senti l'ambiguïté du sens qui se dégage du texte puisque S. Freud, en 1916, utilise les deux termes l'un pour l'autre, alors qu'il pourra les différencier à partir de 1930 ?

" se rapporte à l'élaboration oedipienne : "***Il relève du complexe d'OEdipe primitif***"[26]. La conscience d'un sentiment de culpabilité existe, l'affect est représenté par un sentiment d'angoisse non identifiable, non représentable : la représentation de sa source est inconsciente, le sujet ne peut pas s'approprier l'expérience qui a conduit à cette impasse. (Je souligne ici le concept forgé par Paul Claude Racamier[27] qui nous propose, avec l'**Antoedipe**, une possibilité de penser le conflit des origines, à l'intérieur d'un modèle de transitionnalité très proche de celui que D. Winnicott a élaboré).

A l'opposé dit-il, "***c'est précisément la capacité de ressentir la culpabilité qui est perdue. C'est là que nous trouvons les crimes les plus horribles. Nous voyons le criminel engagé dans une tentative désespérée pour sentir la culpabilité***", et l'expérience semble d'autant moins subjectivable que l'affect est absent de la conscience qui ne peut même plus s'alarmer d'un sentiment d'angoisse. Et, s'appuyant directement sur le texte de S. Freud de 1915[28], qu'il cite dans son article, D. Winnicott relie très précisément la perte du sentiment de culpabilité, "**l'intention criminelle inconsciente**", à une "**carence** " ***dans les soins de la petite enfance***" remontant aux stades primitifs du développement affectif de l'individu : "***lorsque le moi n'est pas suffisamment fort ni organisé pour accepter la responsabilité des pulsions instinctuelles, et [lorsque] la dépendance est proche de l'absolu***".

Ainsi, la **désorganisation majeure** de la **conscience de culpabilité**, repérable dans les comportements antisociaux **les plus déshumanisés**, semble interroger un temps antérieur à l'organisation de l'ambivalence et toucher au fondement même des formes matricielles de la symbolisation, comme certains des processus auxquels nous confrontent les adolescents antisociaux qui semblent obéir à une logique du désespoir – "***dont le but serait d'administrer la preuve que l'objet est mauvais, hostile, incompréhensif***"[29] – en suscitant le rejet de l'autre par la destructivité. Ce qui nous renvoie à la problématique des pathologies du narcissisme[30] et des organisations perverses[31].

Alors que le modèle de "*La tendance antisociale* ", tel que D. Winnicott nous le présente en 1956, et qui contient de son point de vue toujours un espoir, semble interroger plus directement un temps second de la symbolisation primaire dans le cadre

[26] D. Winnicott 1958 in De la Pédiatrie à la Psychanalyse - PBP 1980 - p. 227

[27] P.C. Racamier 1989 - L'Antoedipe et ses destins - Apsygée

[28] S. Freud 1915 : '**Le travail analytique a permis de découvrir de façon surprenante que de tels actes ont été accomplis justement parce qu'ils étaient défendus, et parce qu'en les exécutant, celui qui agit ressent un soulagement mental. Il souffrait d'un sentiment de culpabilité écrasant, dont il ne connaissait pas l'origine, et après avoir commis son méfait, il était moins accablé, son sentiment de culpabilité était au moins rattaché à quelque chose**'.

[29] A. Green 1990 - La logique du désespoir in La folie privée - Gallimard 1990 - p. 48

[30] R. Roussillon 1999 - Agonie, clivage et symbolisation - PUF 1999

[31] A. Green 1993 - Le clivage : Du désaveu au désengagement dans les cas limites in Le travail du négatif - opus cité - p. 171

de phénomènes relatifs à l'élaboration de l'ambivalence, entre la fin de la première année et le courant de la deuxième année.

Lorsque précisément l'angoisse liée à son organisation, renforcée par une **déprivation** vécue dans la subjectivité de l'enfant comme la perte de ce qui lui est dû face à une **défaillance de l'environnement**, vient alimenter le conflit amour/haine et s'exprime dans la destructivité et la recherche de l'objet[32].

Et il est particulièrement intéressant de découvrir chez S. Freud en 1917, l'année suivant la rédaction des trois articles sur Quelques types de caractère alors qu'il travaille sur un Souvenir d'enfance dans Fiction et Vérité de Goethe, les prémisses d'une conception de l'antisocialité qui se décrit à partir des actes de destructivité de jeunes enfants à la venue d'un puîné, actes s'adressant à l'objet qui les prive, à leurs yeux, d'une relation exclusive et privilégiée[33].

Nous pouvons ainsi rattacher l'absence du sens de la culpabilité au premier des deux niveaux de la symbolisation primaire qui sont impliqués dans la construction du lien à l'objet chez Winnicott. Lien dont la qualité s'édifie essentiellement **sur les modes de présence de l'objet**, sur sa capacité à organiser la **différenciation et la conflictualité psychiques** dans les soins apportés au bébé dans sa rencontre avec une mère suffisamment dévouée.

Cette position théorique rejoint celle de S. Freud quant à l'organisation économique et dynamique de la pulsion qui se construit dans cette relation de dépendance originaire à l'objet. Effectivement, et comme nous aurons l'occasion d'approfondir ce point de vue, nous pouvons relever que dès L'esquisse en 1895 S. Freud affirme : "***L'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi la source première de tous les motifs moraux***".[34]

Dans cette perspective, nous sommes amenés à souligner le fait que D. Winnicott se réfère à **une perte de la capacité** à ressentir de la culpabilité plutôt qu'à **une absence de l'affect**. Ce qui laisse non seulement entendre la présence au sein de l'inconscient d'un affect irreprésentable, mais ce qui implique aussi que la culpabilité est inhérente au processus qui permet que les pulsions libidinales et agressives puissent se conflictualiser. L'absence d'un sentiment de culpabilité traduirait alors l'échec de ce processus,[35] pour

[32] D. Winnicott 1956 - La tendance antisociale in De la pédiatrie à la psychanalyse - P. B. P. 1969 - p. 178

[33] S. Freud 1917 in Essais de psychanalyse appliquée - Gallimard 1971 - p. 160 : '**Ces deux cas ont à peine besoin de commentaire. Ils confirment sans autre effort d'analyse ce fait que l'irritation causée par la venue, attendue ou accomplie, d'un concurrent, s'exprime, chez l'enfant, en jetant des objets par la fenêtre, ainsi que par d'autres actes de méchanceté et par la soi f de détruire. Dans la première observation, il semble que les objets lourds symbolisent la mère elle-même contre laquelle se dresse la colère de l'enfant...'**. Et plus loin : '**Si nous en revenons maintenant au souvenir d'enfance de Goethe** [...] **C'est alors comme si Goethe disait : je suis un enfant du bonheur, favorisé du destin ; le sort m'a gardé en vie bien que je fusse venu au monde tenu pour mort. Mais il a évincé mon frère, de sorte que je n'ai pas eu à partager avec lui l'amour de notre mère** [...] **Or, ailleurs déjà, je l'ai déclaré : quand on a été sans contredit l'enfant de prédilection de sa mère, on garde pour la vie ce sentiment conquérant, cette assurance du succès qui, en réalité, rarement reste sans l'amener**'. p. 161

[34] S. Freud 1895 - L'esquisse d'une psychologie scientifique in Naissance de la Psychanalyse - PUF 1991 - p. 336

lequel l'adaptation de l'objet aux besoins du sujet semble primordiale.

Nous verrons donc notamment, comment, à partir de cette relation de dépendance, S. Freud nous permet de penser **une organisation originaire de la culpabilité intrinsèque au fonctionnement du psychisme, qui serait à distinguer de la culpabilité primaire liée à une défaillance du pare-excitation interne dont le premier représentant est l'objet situé à l'extérieur** et dont le rôle est effectivement, comme il l'a d'une certaine manière toujours reconnu[36], d'assurer la régulation des excitations externes et internes tant que le moi n'a pas acquis une maturité suffisante pour reprendre à son compte ce travail de transformation de l'expérience.

Nous serons ainsi amenés à souligner comme une résistance, qui insiste depuis l'origine dans les textes de S. Freud, à pouvoir développer les **conditions objectives** qui permettent que cette **fonction de contenance** de l'environnement puisse **se représenter dans la subjectivité du sujet**.

Par exemple en 1926, lorsque S. Freud assimile la conscience morale à l'angoisse devant le surmoi,[37] alors que le moi, sujet d'une confusion temporelle, est assailli par un taux d'excitation archaïque dont il n'a pas acquis le contrôle, il ne prend pas en considération à ce moment-là de son argumentation, avant de rabattre la conscience morale sur le sentiment de culpabilité lié à la névrose[38], le fait de savoir comment l'environnement a pu se représenter à l'intérieur du sujet en tant que **fonction contenante**, dont il vient de décrire à la fois la **nécessité** (de la présence de l'objet) et la **contingence** (de la position du sujet qui en dépend) quelques lignes plus haut :

"Le petit être de la toute première enfance n'est effectivement pas équipé pour maîtriser psychiquement les grandes quantités d'excitation qui lui arrivent de l'extérieur ou de l'intérieur. A une certaine époque de la vie, ce qui est d'un intérêt primordial, c'est bel et bien que les personnes dont on dépend ne retirent pas leur tendre sollicitude"[39].

[35] D. Winnicott 1950 - Contribution de la psychanalyse à la classification psychiatrique in Processus de maturation chez l'enfant - P. B. P. 1970 - p. 97 : '**Si les circonstances sont favorables, une fusion se produit entre les pulsions érotiques et la motricité (on voit l'agressivité comme une preuve de vie**) [...] **Un échec de la fusion, ou la perte d'une fusion réussie, engendre chez l'individu un élément potentiel de destructivité pure : c'est-à-dire sans sentiment de culpabilité.**'

[36] G. Rosolato 1978 - Culpabilité et sacrifice in La relation d'inconnu - Gallimard 1978 - p. 82 : '**Et l'on sait que pour Freud la pré-maturation et la dépendance absolue de l'enfant quant à ses besoins vitaux, sont à l'origine de la culpabilité.**'

[37] S. Freud 1926 - Inhibition, symptôme, angoisse - opus cité - p. 72 : '**Avec l'entrée dans les rapports sociaux, l'angoisse devant le surmoi , la conscience morale , devient une nécessité, et le défaut de ce facteur est une source de conflits et de dangers graves.**'

[38] S. Freud 1926 - opus cité - p. 72 : '**C'est pourtant ainsi que se comportent les névrosés. Il y a longtemps que sont constituées dans leur appareil psychique toutes les instances qui permettent de maîtriser l'excitation jusqu'à un degré élevé ; ils sont assez adultes pour satisfaire eux-mêmes la plupart de leurs besoins ; ils savent depuis longtemps que le châtiment par la castration n'a plus cours et, cependant, ils se comportent comme si les anciennes situations de danger continuaient d'exister, ils se cramponnent à toutes les conditions déterminant auparavant l'angoisse**'.

Cette conception du rôle de l'environnement, auquel S. Freud fait constamment référence mais qu'il n'a pas théorisé en tant qu'objet objectif, ouvre d'autres axes de travail. Elle s'appuie cependant sur la voie tracée en 1911[40] et reprend l'élaboration de la théorie naissante de L'esquisse de 1895 dans laquelle nous trouvons en germe le concept de "*préoccupation maternelle primaire* " de D. Winnicott[41], les processus de déflexion/liaison de la pulsion à l'oeuvre dans l'élaboration de la destructivité,[42] pour laquelle "*l'utilisation de l'objet*" est centrale. Elle traverse l'oeuvre de Freud pour se dégager à nouveau en 1938 dans l'une de ses dernières notes d'exil que nous aurons à élucider :

"La conscience de culpabilité se développe aussi à partir de l'amour insatisfait, comme la haine A partir de ce matériau nous avons dû véritablement produire tout ce qu'on veut, comme les Etats autarciques dans leurs produits substitutifs".[43]

Nous sommes ici confrontés à une annotation de S. Freud, sans contexte, qui nous oblige, pour en comprendre le sens, à la relier aux réflexions théoriques qui l'ont précédée. Nous verrons comment nous privilégions l'hypothèse de la nécessité que soient transformer les sentiments ambivalents envers l'objet, par les actes spécifiques qui l'amènent à satisfaire suffisamment la pulsion libidinale qui lui est adressée, qu'elle soit d'amour ou de haine, pour que le sujet puisse maîtriser les tensions psychiques liées à l'investissement de l'objet et qu'il puisse accéder à un sentiment conscient de culpabilité (notamment pp. 116, 186).

Cette ultime perspective nous amène à nous interroger sur la paradoxalité qu'elle contient : Elle nous invite à préciser sous quelles conditions le principe de plaisir reste le paradigme "du cours des événements psychiques"[44], et comment elle vient complexifier la théorie classique de l'étayage.

Le modèle proposé par D. Winnicott, qui élabore une théorisation de la destructivité

[39] S. Freud 1926 - opus cité - p. 73

[40] S. Freud 1911 - Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques in Résultats, idées, problèmes - Tome I - PUF 1973

[41] D. Winnicott 1956 - La préoccupation maternelle primaire in De la pédiatrie à la psychanalyse - opus cité - p. 168 - Voir aussi ce que Winnicott dit lui-même des emprunts qu'il fait aux théoriciens, dont S. Freud, in D. Winnicott : La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques - Gallimard 2000 - p. 24 : '**Il est tout à fait possible que j'aie pris quelque part mon idée sur la tendance antisociale et l'espoir, qui est une idée originale et qui s'est avérée si importante pour ma pratique clinique. Je ne sais jamais ce que je prends en feuilletant Ferenczi ou en jetant un coup d'oeil sur une note, au bas d'une page de Freud.**'

[42] D. Winnicott 1954/1959 - Contribution de la psychanalyse à la classification psychiatrique in Processus de maturation chez l'enfant - PBP 1970 - p. 97

[43] S. Freud 1938 in Résultats, idées, problèmes - Tome II - PUF 1987- p. 288

[44] Comme le souligne R. Roussillon dans Agonie clivage et symbolisation - PUF 2000, la contrainte à la répétition concerne les traces d'expériences traumatiques qui cherchent une issue symbolique, au-delà du principe de plaisir, alors que la défense qui s'organise contre le retour du refoulé ou du clivé reste sous le primat du principe de plaisir. p. 21

dans une perspective où la sexualité infantile peut se comprendre comme une **réinterprétation subjective** [45], dès l'origine, de l'investissement objectal (dans le sens où les soins de "la mère environnement" viennent présentifier à l'enfant les modalités d'investissement libidinal de "la mère objet" que l'enfant va trouver-créer), nous permet de rattacher la question de la culpabilité à la problématique de la symbolisation de l'expérience primaire du lien à cet objet.

Cette perspective théorique, qui se fonde à la fois sur son travail transféro-contre-transférentiel avec ses patients en cure et sur l'observation de jeunes enfants "en situations établies", rejoint les travaux actuels qui se sont penchés sur les vicissitudes du lien entre les petits et leur mères.

Ces nouvelles recherches viennent elles-mêmes questionner les théories du lien à l'objet qui se sont plus orientées sur l'observation des conduites d'attachement[46], puisqu'elles montrent à quel point l'amour pour l'objet est dépendant du mode de maternage **qui vient confirmer ou non, garantir ou non, les investissements qu'il a suscités**.

L'impossibilité pour l'objet à pouvoir établir un mode de présence fiable et rassurant pouvant altérer profondément les capacités du tout petit à s'attacher à sa mère, comme J. Hopkins[47] le met particulièrement en évidence lorsqu'elle écrit : ***" [...] Les mères qui n'aiment pas le contact physique avec leurs nourrissons ont des nourrissons qui deviennent évitants ou résistent aux câlins La psychothérapie d'enfants évitants révèle une constellation psychologique associée à ce rejet psychique précoce***".

Les auteurs ont ainsi pu décrire le développement de mécanismes de défenses très précoces, destinés à se protéger émotionnellement, chez de très jeunes bébés confrontés à de graves carences dans l'adaptation de leurs mères à leurs besoins, ils en ont précisé les effets négatifs sur leur développement psychique, notant en particulier la présence de comportements **d'évitement sélectif de la mère** que S. Fraiberg peut interpréter en terme de refoulement primaire, ou bien un mécanisme **d'inversion des affects** qui offre beaucoup d'analogie avec le retournement de la pulsion agressive et un fonctionnement masochique issue de la crainte des représailles de l'objet[48].

D'autres travaux[49], centrés sur la compréhension des comportements violents de très

[45] D. Widlöcher 2000 - Sexualité infantile et attachement - PUF 2000

[46] J. Bowlby 1969 - Attachement et perte in L'attachement - Tome I - PUF 1999 - p. 21

[47] J. Hopkins 1987 - Échec du Holding in Devenir - Vol. 4 - n° 4 - 1992 - p. 21

[48] S. Fraiberg 1981 - Mécanismes de défense pathologique au cours de la petite enfance in Devenir - Vol 5 - n° 1 - 1993 - p. 17 : '**Ce qui est remarquable est qu'un enfant de cet âge (entre 3 et 7 mois) puisse inverser les buts du répertoire biologique des comportements de signalisation (regard, sourire, vocalises, approches motrices) pour éviter sa mère et que la perception elle-même puisse être impliquée dans ce conflit dans les premiers mois de la vie, si bien que l'intégration semble être supprimée sélectivement. Bien que nous ne soyons pas disposés naturellement à parler d'une forme de refoulement chez le nourrisson, le mécanisme grâce auquel la perception d'un stimulus pénible peut être supprimée de la conscience peut exister au cours du développement précoce**.'

jeunes enfants, proposent des hypothèses congruentes concernant **l'absence d'élaboration d'une contenance interne**, liée à des expériences primaires traumatiques ayant entraîné **la perte de la capacité à symboliser les échanges organisés autour des sensations inscrites dans les vécus corporels** provoquant un "***mode de fonctionnement psychique infantile marqué par l'archaïque***", les excès d'excitations érotiques et/ou catastrophiques ayant mis " ***hors-service le pare-excitation destiné à filtrer l'énergie qui vient de l'extérieur***".

Gilbert Diatkine en particulier nous propose un mode de compréhension des défenses qui s'exercent pour juguler le traumatisme sur le modèle du déni :

"Comme chez les enfants psychotiques, leur fonctionnement mental repose avant tout sur un déni de réalité. La réalité qui est déniée, c'est celle de la perception des différences qui les séparent des représentations idéales qu'ils ont d'eux-mêmes. Ce déni n'est jamais complet, et coexiste avec une acceptation douloureuse de la réalité entraînant un clivage dans le moi . Longtemps la paralysie de leur surmoi a pour conséquence que le refoulement joue un rôle mineur dans leur fonctionnement mental et que le conflit oedipien et l'angoisse de castration ne s'élaborent pas"[50].

Dans la même perspective, Esther Bick[51] avait déjà pu proposer, à la suite de Mélanie Klein, que l'absence d'introjection d'une **fonction contenante fondée sur l'enveloppe corporelle**, investie comme telle grâce aux échanges avec l'objet organisant les mouvements d'intégration et de désintégration du bébé, entretenait le fonctionnement de l'identification projective dont découle les confusions d'identité (D. Winnicott[52] et D. Anzieu[53] ayant eux aussi particulièrement travaillé cette question de la peau et de

[49] Enfants terribles, enfants féroces - 1999 - sous la direction de M.B. Lacroix et M. Monmayrant - Erès 1999 : '**Ce mode infantile de fonctionnement psychique marqué par l'archaïque, par le primitif, qui constitue pour les enfants leur principal mode de réaction, indique que ces enfants ne peuvent élaborer psychiquement, c'est-à-dire contenir, dans des représentations, leurs pulsions et autres affects tels que l'angoisse, la terreur, la détresse ou une excitation trop forte, mais agir ce qui se présente à eux avant tout comme quelque chose qui les déborde et les effracte**'. p. 143

[50] G. Diatkine in Enfants terribles enfants féroces - opus cité - p. 156

[51] E. Bick in Enfants terribles, enfants féroces - opus cité - p. 87 : '**Ma thèse est que dans leur état le plus primitif les parties de la personnalité sont senties comme n'ayant pas de force liante entre elles, et doivent par conséquent être maintenues ensemble de façon vécue passivement grâce à la peau, fonctionnant comme limitation, mais cette fonction interne de contenir les parties du self dépend d'abord de l'introjection d'un objet externe vécu comme capable de remplir cette fonction unifiante ; plus tard l'identification à cette fonction de l'objet permet de dépasser l'état de non intégration et donne essor au fantasme d'espace interne et externe et l'idéalisation du self et de l'objet, tels que les a décrit M. Klein . En l'absence d'introjection d'une fonction contenante, le fonctionnement de l'identification projective va continuer sans relâche et toutes les confusions d'identités qui en découlent se manifesteront.**'

[52] D. Winnicott 1963 - Elaboration de la capacité de sollicitude in Processus de maturation chez l'enfant - Payot 1970 : notamment dans cet article - p. 33

[53] D. Anzieu 1990 - Epiderme nomade et peau psychique - Apsygée 1990

l'enveloppe psychique qu'elle va pouvoir constituer sur la base des investissements pulsionnels croisés objet/sujet).

Confusions d'identité entretenant "*une dépendance confusionnante*", dont l'enfant peut tenter de se défendre par la formation "*d'une seconde peau*", hypothèse que retient M. B. Lacroix à la suite de Geneviève Haag pour expliciter les comportements des enfants terribles en terme de défense permettant d'organiser un mode de contention du moi qui s'endurcirait pour acquérir une "*pseudo-indépendance*" dans le but de créer un substitut à cette fonction contenante de la peau psychique qui leur fait défaut :

"Nous pouvons considérer que, lorsque nous les rencontrons, ces enfants sont pourvus d'une seconde peau musculaire qui les tient et qui s'exprime dans leur agitation".[54]

D'un autre côté, Joyce Mac Dougall, s'appuyant elle-même sur un certain nombre des travaux psychanalytiques qui ont tenté de décrire l'organisation première de la psyché[55], retient l'idée que c'est bien la capacité de la mère à interpréter les messages du bébé, lui donnant la possibilité d'élaborer la relation de dépendance, qui lui confère ce rôle de pare-excitation. Ceci interroge la position théorique de Freud, en 1920, lorsqu'il attribue métaphoriquement ce rôle à un processus de différenciation et de mortification de la couche externe de la boule protoplasmique primitive, processus destiné à protéger l'appareil psychique de l'intensité des stimuli extérieurs.[56]

En effet, si nous retenons l'idée que la réalisation d'une élaboration mentale de nature symbolique (représentation-mots) des états émotionnels primitifs (représentation-choses) se constitue en fonction de la qualité de l'interprétation de l'objet, cette conception du système de protection problématise inévitablement, comme nous le verrons, la question de la projection qui est, pour S. Freud en 1920, (avec le double retournement - 1915), l'un des volets du modèle défensif prototypique permettant à la psyché primitive de se défendre contre les excitations confondues du monde interne ou externe.[57] Modèle qui semble pour S. Freud se référer plus à une conception solipsiste de la construction du psychisme dans ce contexte de 1920, ce qui lui évite de devoir penser que l'objet ne se présente pas nécessairement comme "la personne secourable bien au courant" de L'esquisse, comme le souligne R. Roussillon [58] :

[54] M.B. Lacroix in Enfants terribles, enfants féroces - opus cité - p. 29

[55] J. Mc Dougall 1989 - Théâtre du corps - opus cité, et notamment : '**les travaux de W. Bion (1962-1963) sur les transformations des éléments bêta en fonctionnement alpha, de J. Lacan (1966) sur le manque à être, la position schizo-paranoïde et la position dépressive de M. Klein (1935), la symbiose et l'individuation de M. Malher, l'espace transitionnel de D. Winnicott (1953), le concept du soi -objet de H. Kohut (1971, 1977), la théorie de D. Stern (1985) de la conscience préverbale et le sens du self naissant, la hiérarchisation des fonctions de P. Marty (1980), la censure précoce de D. Braunsschweig et M. Fain (1975) et le concept de pictogramme de P. Aulagnier**...' - pp. 55 et 56

[56] S. Freud 1920 - Au-delà du principe de plaisir in Essais de Psychanalyse - P.B.P. 1980 - p. 33 : '**Ce moyen consiste en ce que sa surface la plus extérieure, se dépouillant de la structure propre à tout ce qui est vivant, devient pour ainsi dire anorganique, se transforme en une sorte d'enveloppe ou de membrane destinée à amortir les excitations**...'

[58] R. Roussillon 1999 in Agonie Clivage et symbolisation - opus cité - p. 50

"Dès lors, la vésicule de substance excitable n'a plus qu'une seule issue, qu'un seul recours : " dépouiller sa surface des propriétés du vivant " , ne plus sentir, ne plus se sentir. Nous retrouvons la mort dans " l'état antérieur " , mais il ne s'agit plus d'un état antérieur au-delà du biologique, il s'agit de l'état précoce d'un sujet qui ensuite souffrira d'une " pulsion de mort " et d'une " contrainte " à revivre cette agonie primitive et ou d'une contrainte à s'en défendre".

La conception que Joyce Mac Dougall dégage en 1989 se réfère à un registre psychopathologique plus précisément centré sur la psychosomatique et les comportements addictifs alors qu'elle décrit l'organisation précoce de la psyché en terme de "*matrice symbolique issue du psycho-soma*" :

"La représentation psychique de la mère telle qu'elle se dessine lentement pour le petit enfant est intimement liée à la capacité maternelle à modifier la souffrance physique ou psychologique de son nourrisson. Un bébé qui a faim, qui est mouillé, qui a été blessé, qui a peur ou est en colère ne peut en rien influer sur ces états, sauf en des moments fugitifs de satisfaction hallucinatoire. Au fur et à mesure de la lente introjection de l'environnement maternel, le nourrisson commencera à faire la différence entre lui et sa mère et à recourir à elle en toute confiance, pour qu'elle lui apporte réconfort et soulagement de sa souffrance physique ou mentale. Mais quant une mère, particulièrement lorsque son bébé souffre, ne parvient pas, pour des raisons inconscientes, à le protéger contre une sur-stimulation traumatique, ou l'expose à une sous-stimulation aussi traumatique, cela peut conduire à une incapacité de distinguer entre la représentation de soi et la représentation de l'autre et, par voie de conséquence, peut susciter une représentation corporelle archaïque où les contours du corps, l'investissement de zones érogènes et la distinction entre le corps maternel et celui de l'enfant demeurent confus".[59]

Allant même jusqu'à affirmer que l'ensemble des troubles de la psyché peut être référé à une défaillance de cette organisation précoce :

"Mais nous pouvons être sûrs d'une chose : les manifestations psychotiques et psychosomatiques, tout comme les névroses, les troubles du caractère et les perversions, sont des tentatives d'auto-guérison. Ces constructions sont toutes l'illustration du travail psychique d'un petit enfant soumis à la souffrance mentale issue de facteurs situés bien au-delà de ses capacités de contrôle [60] ".

[57] S. Freud 1920 - opus cité supra - p. 36 : '**Mais deux faits se dégagent d'une façon incontestable de la situation que nous venons de décrire : en premier lieu, les sensations de plaisir et de déplaisir, par lesquelles se manifestent les processus qui se déroulent à l'intérieur de l'appareil psychique, l'emportent sur toutes les excitations extérieures ; et en deuxième lieu, l'attitude de l'organisme est orientée de façon à s'opposer à toute excitation interne, susceptible d'augmenter outre mesure l'état de déplaisir. De là naît une tendance à traiter les excitations provenant de l'intérieur comme si elles étaient d'origine extérieure, afin de pouvoir leur appliquer le moyen de protection dont l'organisme dispose à l'égard de ces dernières. Telle serait le rôle de la projection qui joue un si grand rôle dans le déterminisme des processus pathologique s**'.

[59] ***J. Mc Dougall - opus cité supra : p. 57***

[60] ***J. Mc Dougall - opus cité supra : p. 54***

Le détour par la clinique focalisée sur l'observation des bébés et des jeunes enfants recentre bien notre intérêt sur l'organisation défensive primaire de la psyché lorsqu'elle est débordée par l'accumulation de tensions brutes, confrontée à un objet qui se trouve dans l'incapacité de transformer suffisamment l'expérience pour qu'elle puisse devenir source de symbolisation.

Ce qui peut altérer de façon plus ou moins profonde sa capacité à pouvoir se représenter ses éprouvés dans le travail qui l'assigne à découvrir les conditions de sa propre existence.

Nous retrouvons notamment dans le texte de 1966 de D. Winnicott[61], Absence et présence d'un sentiment de culpabilité chez deux patients, un éclairage allant dans le sens de l'hypothèse de ce lien que nous pourrions établir entre la culpabilité primaire inconsciente et l'échec de l'environnement à étayer la symbolisation primaire à une période d'immaturité et de dépendance du moi, suivant deux lignes défensives appartenant l'une et l'autre au registre défensif de la perversion[62].

L'une se caractérise selon une modalité défensive par retournement de la pulsion agressive – dans laquelle un sentiment de culpabilité s'exprime dans le moi sans pouvoir se relier à la représentation inconsciente de sa source, et l'autre, organisée selon une modalité défensive par clivage du moi, pour laquelle l'intensité du sentiment de culpabilité, dépassant les capacités du moi à le supporter, active une défense schizoïde de protection venant altérer, sinon effacer, la perception de cet affect dans la conscience

Ces deux issues n'étant pas exclusives l'une de l'autre, lorsque le masochisme se structure comme une perversion[63]. Et je souligne, dès maintenant, l'intérêt que nous avons à pouvoir faire la distinction entre ce qui relève du processus et ce qui peut s'entendre dans le registre de la structure, lorsque précisément le processus se fige et vient sidérer la dynamique pulsionnelle au sein du psychisme. Comme S. Freud nous invite à le faire, particulièrement en 1932 :

"Ce qui nous amena à admettre la présence, chez l'homme, d'un instinct d'agression et de destruction, ce ne furent ni les enseignements de l'histoire, ni notre propre expérience de la vie, mais bien certaines considérations générales suggérées par l'observation de deux phénomènes : le sadisme et le masochisme . Nous appelons sadisme la nécessité, pour obtenir une satisfaction sexuelle, de faire souffrir, de maltraiter, d'humilier l'objet sexuel, et masochisme, le besoin d'être soi -même ce souffre-douleur. Vous n'ignorez pas non plus que ces deux tendances jouent aussi leur rôle dans les rapports sexuels normaux et qu'on les qualifie de perversions quand, après avoir éliminé les autres buts sexuels, elles parviennent à les remplacer par leurs propres fins ."[64]

Cette approche rejoint celle de Jacques André lorsque, s'interrogeant sur la confusion que

[61] D. Winnicott 1966 in La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques - 1989 - Gallimard 2000 - p. 312

[62] Selon le double sens que l'on peut extraire de pervertir, du latin per et vertere : renverser, retourner, qui conduit à une altération, ou plus encore à une dégénérescence.- Dictionnaire Le Grand Robert - Tome 5 - p. 146

[63] G. Deleuze 1967 - Présentation de Sacher Masoch - Editions de Minuit 1990

peut faire vivre la prématuration chez le nouveau-né – l'Hilflosigkeit – qui entraîne "***un état d'affect où il devient impossible de distinguer angoisse et douleur, angoisse et détresse, sexualité et attachement ***", il soutient que l'angoisse de séparation issue de cette conjoncture ouvre à "*la polysémie du désir*", et qu'ainsi : ***" Il n'est pas exclu que l'indifférence perverse et la dépendance borderline soient des solutions opposées pour des problèmes relativement proches***".[65]

A partir d'éléments cliniques, je serais ainsi amenée à proposer de regrouper les manifestations de la culpabilité inconsciente sous deux registres, faisant l'hypothèse :

D'une part, qu'ils sont directement liés, intriqués, à deux destins du masochisme[66] : **le masochisme originaire ou structural**,[67] entretenant "l'automatisme de répétition" inconscient, définissant le masochisme gardien de la vie[68] ; et le masochisme primaire, installant dans le moi, **qui ne peut échapper à la logique du principe de plaisir -déplaisir**, un "besoin de punition" alimentant une "compulsion à la répétition" inconsciente ; et d'autre part, que l'architecture du moi portera la trace, dans ses énoncés conscients, de l'intrication inconsciente de ces différents destins.

Mais, de la même façon, ces deux destins du masochisme impliqueraient en même temps les deux processus concernant les modalités d'intégration de la pulsion, organisées sous le primat du Principe de plaisir, que nous pouvons différencier, par exemple, à partir des hypothèses énoncées par R. Roussillon[69] concernant le **contrat narcissique primaire** :

64 S. Freud 1932 - L'angoisse et la vie instinctuelle - quatrième conférence in Nouvelles conférences sur la psychanalyse - Gallimard 1971 - p. 137

65 J. André 2000 in Sexualité infantile et attachement - PUF 2000 - p. 195

66 A. Green 1993 - Culpabilité et masochisme in Le travail du négatif - Editions de minuit 1993 - p. 144 : '**Le questionnement de Freud se situe au carrefour des rapports entre sentiment de culpabilité inconscient, masochismes (au pluriel) et pulsions de destruction** [...] **Désormais, c'est autour de la question des masochismes que tournera le questionnement sur les échecs. Dans quelle mesure le sentiment inconscient de culpabilité s'y rattache-t-il, il n'est pas aisé d'y répondre : comme s'il était plus facile de retrouver le sentiment de culpabilité dans le masochisme que de toujours invoquer le masochisme dans le sentiment de culpabilité, encore que Freud écrive bien que le sentiment inconscient de culpabilité rend le patient 'amoureux du malheur' (Abrégé de Psychanalyse)**.' pp. 145 et 146

67 R. Roussillon 1993 in Revue française de psychanalyse, repris in Agonie, clivage et symbolisation - 1999 - chapitre VII - Séduction et altérité interne : '**L'originaire n'est pas le premier, du moins pas le primaire, c'est une catégorie structurale qui se fonde sur la construction fantasmatique d'une reprise représentative du premier ou du primaire. [...] L'originaire, c'est la mise en forme structurale, articulée, de la représentation psychique du primaire ; sa structuration est le témoin de l'intégration subjective de ce qui a été**.' p. 108

68 B. Rosenberg 1991 - Masochisme mortifère, masochisme gardien de la vie - Monographie de la RFP - PUF 1999 - 3e édition : Nous verrons, dans le corps de ce travail, sous quelles conditions je peux utiliser cette formulation

69 R. Roussillon - Agonie, clivage et symbolisations - opus cité - pp. 18 à 20

Le masochisme gardien de la vie relèverait d'une culpabilité originaire, organisatrice de la vie psychique, "***faisant partie du prix à payer du contrat narcissique avec l'objet***", selon laquelle "***l'objet est investi comme objet du manque s'il assure par sa présence un palliatif aux états de détresse***",

Le masochisme primaire relèverait d'une culpabilité pré-ambivalente, désorganisatrice de la vie psychique, caractérisée par une perversion du processus, soit que le contrat narcissique implicite ait été trop alourdi par les conditions que l'objet impose pour son maintien, soit que le contrat n'ait pu s'établir, provoquant alors soit "une impasse subjective", soit, plus gravement encore, des états agonistiques, "états de désespoir existentiel", qui menacent l'organisation psychique, induisant une coupure ou un retrait de la subjectivité.

L'histoire clinique de Lily, rapportée par D. Winnicott,[70] représente assez bien ce que je tente d'introduire ici. D. Winnicott met en lien la compulsion de cette enfant de cinq ans, cherchant à s'approprier divers objets en commettant de petits vols, avec la perte de son objet transitionnel qui a eu lieu dans des circonstances dramatiques.

Un an auparavant, sa mère n'avait pu supporter la destructivité de la petite fille – désirait-elle l'associer à son statut de mère, un bébé garçon faisant son apparition dans la famille ? – : elle lui avait offert une voiture de poupée alors que Lily préférait toujours jouer avec ses ours les appelant papa-ours et maman-ours, "***indiquant ainsi clairement qu'ils n'étaient pas des poupées***".

Lily avait détruit le jouet et la mère, en retour, avait détruit son ours préféré investi depuis la plus tendre enfance, en le jetant au feu et en lui donnant une poupée pour le remplacer.

A la demande de D. Winnicott pour savoir "***si elle possédait un objet qui ressemblât à son premier dessin d'un monstre à figure humaine et une masse de cheveux***", l'enfant avait alors dessiné "***ses deux ours en peluche puis un troisième n'ayant pas de fourrure du tout***".

Et c'est au moment où la mère pu ressentir l'importance de cet ours pour Lily, nous dit D. Winnicott, "***qu'elle associa, comme si elle le savait, les vols à la recherche de l'objet transitionnel qui appartenait à l'enfant et qu'elle-même, dans un moment de colère, avait voulu détruire***".

La représentation que se donne Lily, à cinq ans, de son objet transitionnel, redécouvert dans sa relation à Winnicott, semble porter la trace de deux temps de la symbolisation primaire condensée sur la figure de l'ours sans fourrure.

Dans ce contexte clinique, il se présente comme le témoin à la fois de la construction primaire d'un lien, et de l'effort que fait l'enfant pour survivre à la destructivité de la mère et trouver une solution de continuité à la perte de ce lien.

L'enfant est ainsi contrainte à un travail psychique qui consiste à survivre à la destruction de l'enveloppe pare-excitante, constitutive de la première ébauche du surmoi, qui perd ainsi sa fonction de régulation en condensant, dans un noyau de culpabilité

[70] D. Winnicott 1971 in La consultation thérapeutique et l'enfant - Gallimard 1991 - p. 355

primaire inconscient, les éléments d'agressivité redoublés et confondus de "l'objet empiétant le sujet empiété". L'image d'épouvante[71] du monstre à figure humaine, objet des cauchemars de Lily, représentant secondairement l'impasse dans laquelle la "faillite" de l'environnement a précipité ses potentialités de symbolisation.

Le paradoxe de la tendance antisociale nous confronte donc à une question cruciale : **si du point de vue du surmoi la compulsion de répétition fonctionne indépendamment du principe de plaisir , du point de vue du moi elle signifie la quête de l'objet perdu**, objet qui a pu se présenter dans un temps primaire comme suffisamment satisfaisant. Et le clivage[72], qui s'exprime dans la désintrication des éléments agressifs et libidinaux de la pulsion, "*attaque du lien* - *recherche du lien*", en révélant la fracture qui s'opère au sein du moi nous renseigne sur le mode de suture auquel le moi a recours pour conserver en lui la représentation primaire de l'objet halluciné, auquel l'objet extérieur ne correspond plus suffisamment (Freud 1925).[73]

Il y aurait alors nécessité d'une suffisante congruence[74], entre la réalité subjective et réalité objective, pour assurer au moi la possibilité de construire sa propre identité, adossée à une représentation interne de l'identité d'un objet qui survit au travail de la symbolisation.

Nous aurons donc à nous interroger sur la fonction du clivage, qui apparaît aussi comme un mode de négativité interne[75] assurant la survie psychique du sujet, lorsque l'objet ne survit pas, dans la subjectivité du sujet, au travail de symbolisation.[76]

71 S. Freud 1919 - L'inquiétante étrangeté in Essais de psychanalyse appliquée - Gallimard 1971 - p.187 : '**Ainsi, le caractère d'inquiétante étrangeté inhérent au double ne peut provenir que de ce fait : le double est une formation appartenant aux temps psychiques primitifs, temps dépassés où il devait sans doute avoir un sens plus bienveillant. Le double s'est transformé en image d'épouvante à la façon dont les Dieux, après la chute de la religion à laquelle ils appartenaient, sont devenus des démons**.'

72 Pour Winnicott, l'association des deux pulsions sur l'objet, bien qu'elles soient clivées, représente un processus d'auto-guérison, une tentative pour le moi d'éviter la déliaison libidinale.

73 S. Freud 1925 - La négation in Résultats, idées, problèmes - Tome II - PUF 1987 - p. 138 : '**La fin première et immédiate de l'épreuve de réalité n'est donc pas de trouver dans la perception réelle un objet correspondant au représenté mais de le retrouver, de se convaincre qu'il est encore présent**.'

74 R. Roussillon 1991 - Les paradoxes de la théorie in Paradoxes et situations limites de la psychanalyse - opus cité - p. 41 : '**C'est le rôle de l'environnement premier, de la séduction par les soins maternels lors de la préoccupation maternelle primaire , que d'assurer les conditions concrètes de cette homomorphie moi/monde par le jeu du fonctionnement concret de l'illusion**.'

75 A. Green 1970 - L'affect et les deux topiques in Le discours vivant - PUF 1973 - p 270 ; Postface - H - L'hallucination négative in Le discours vivant - pp. 334 à 337 ; et A. Green 1993 - L'hallucination négative in Le travail du négatif - pp. 217 à 287 et p. 373 (article de 1977)

76 R. Roussillon 1995 - RFP - Métapsychologie des processus et transitionnalité, et 1999 - opus cité.

Cependant, nous n'avons pas épuisé les questions qui peuvent se poser à propos du petit ours de Lily. Sans vouloir développer ici la perspective transgénérationnelle, introduit par la figure grand-maternelle "***autoritaire, exerçant encore une grande domination sur la mère de l'enfant***", cet aspect de la relation de la mère de Lily à sa propre mère vient particulièrement interroger **la place de l'imago paternelle dans les psychés maternelles** de cette famille. Et ceci vient questionner le fait que Lily, à l'âge de quatre ans, reste encore fixée à ses jeux d'ours de manière exclusive[77], sans pouvoir transférer les qualités transitionnelles de son premier objet d'attachement à des jeux symboliques pouvant signifier une **transformation de son économie pulsionnelle** liée à la redistribution des places travaillée par la problématique oedipienne.

Du point de vue synchronique, les mouvements ambivalents de Lily semblent s'être figés faute d'avoir pu trouver une possibilité de décharge à ses pulsions agressives, et une issue au conflit qui en résulte, la défaillance de l'objet la privant de pouvoir lier les affects contradictoires, d'amour et de haine, auxquels elle est confrontée, et de symboliser l'expérience de la destructivité, vécue comme une déchirure.

Et de ce point de vue, le fait même que, actuellement, Lily accorde l'exclusivité à ses jeux d'ours, nous entraîne à penser **qu'elle ne peut perdre un mode de satisfaction primaire auquel elle reste accrochée** [78], pour l'échanger et gagner d'autres modes de satisfaction, et nous fait poser l'hypothèse de la répétition d'expériences subjectives qui ont été confrontées à certains types de faillite de l'environnement[79] en des temps premiers

[77] R. Roussillon 1999 - Agonie, clivage et symbolisation - opus cité - p. 181 : Comme le souligne R. Roussillon, '**Le jeu est un analyseur du rapport à l'objet. [...] Mieux, c'est dans et par le jeu que peut être différencié après-coup ce qui relève de la relation d'objet et ce qui relève de l'utilisation de l'objet. [...] A la relation d'objet revient, au sein du rapport premier, ce qui relève de la confrontation avec l'altérité de l'objet, avec la partie non malléable de l'objet, et à l'utilisation de l'objet, donc à la symbolisation, est au contraire référé ce qui procède de la manière dont l'objet a effacé son altérité pour être 'pour la symbolisation' du sujet, ou s'est rendu adéquat pour cette utilisation**.'

[78] S. Freud 1931 - Sexualité féminine in La vie sexuelle - PUF 1989 - 8e édition : Je nuancerais volontiers la proposition de Freud sur la signification des jeux de poupées qu'il considère comme une identification féminine témoignant '**d'une exclusivité du lien à la mère avec négligence complète de l'objet père'**, (p. 149) dans la mesure où l'identification au rôle maternel suppose la prise en compte par l'enfant de la différence des sexes qui va pouvoir montrer dans ses jeux comment elle peut les différencier et introduire, ou non, la fonction paternelle.

[79] D. Winnicott 1959 - Compte-rendu et critique de Envie et gratitude chez Mélanie Klein in La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques - opus cité - p. 340 : Dans cet article, Winnicott rattache la manifestation de cet affect chez le tout-petit au travail de désadaptation progressif de la mère : '**Le thème de l'envie pourrait être exprimé du point de vue du processus de désillusion qui commence avec l'adaptation de la mère, et qui comprend son échec progressif, assorti à la capacité croissante chez l'enfant d'y faire face**.' En ce sens, tout enfant est amené à éprouver '**dans une certaine mesure, une déprivation ,**' puisque l'envie de quelque-chose de bon chez la mère ne peut apparaître que '**si la mère déçoit toujours cette attente**'. Nous percevons bien, à ce moment du développement primaire, le risque d'une fixation potentielle à l'objet. Celui-ci ne pourra favoriser le processus de désidentification primaire pour être réinvesti secondairement que si le processus de désillusion ne dépasse pas les capacités du moi à en supporter les effets d'une part, mais aussi si la mère peut organiser, dans ce qui fait partie du champ originaire d'expérience du bébé, un espace en creux dont il pourra s'emparer, puisque : '**Décevoir toujours l'attente veut dire, là, que l'adaptation de la mère est tout juste bonne à rencontrer l'élément créatif chez le tout petit**'.

précédant l'organisation de l'ambivalence. Notamment dans la capacité de la "rêverie maternelle" à introduire un espace en creux, espace qui ouvre aussi à la possibilité d'une présence paternelle nécessaire à la symbolisation de son enfant, dont nous pouvons décrypter "après-coup" les modes d'inscription primaires dans les impasses de la symbolisation secondaire :

"Lorsque la relation duelle mère-enfant est harmonieuse, avec un père suffisamment pare-excitant dans la coulisse, il y a neutralité pulsionnelle et bonne transmission du couple activité-passivité , passivité entendue comme réceptivité . A travers les signifiants non verbaux que sont, entre autres, la musicalité de la langue, la tonalité émotionnelle de la voix, la qualité du bercement à travers le dialogue tonique du corps, l'enfant hérite d'un équilibre pulsionnel et d'identifications précoces à ses deux parents, favorisant la bonne acquisition d'une bisexualité psychique."[80]

Espace en creux qui a pu être théorisé notamment sur le mode de **l'hallucination négative** par André Green, comme "*structure encadrante de la symbolisation* ".

Au cours de la deuxième partie de ce travail, nous aurons l'occasion d'en approfondir les implications dans la clinique pour en saisir les liens, à travers les différentes modalités de souffrance exprimées par les sujets.

En effet, s'il est vrai "*que l'on troque*",[81] le deuil de l'objet n'étant jamais réalisable puisque "*chaque substitut fait regretter l'absence de satisfaction vers laquelle on tend*",[82] nous pouvons penser que ce qui se constitue en reste dans la symbolisation devient le moteur du développement et étaye la construction et la différenciation topique dans le psychisme, dans la mesure où, et seulement si l'objet peut soutenir une possibilité de liaison suffisante des mouvements pulsionnels permettant l'intrication de l'amour et de la haine, processus constitutif de l'intégration de l'ambivalence, et s'il peut se sentir prêt à en supporter les effets dans les processus de différenciation qu'elle implique . Le **meurtre potentiel de l'objet**, **contenu dans le processus même de symbolisation**, semble être ainsi l'enjeu des figures de la culpabilité qui est intrinsèque au travail psychique régi par le principe de plaisir. Nous en approfondirons les implications autour de la problématique de la mélancolie, dans la dernière partie de cette recherche.

En effet la capacité de l'objet à étayer le travail de symbolisation, **sans se sentir détruit**, apparaît comme primordiale. Cela semble être la condition nécessaire pour que le sentiment de culpabilité ne subisse pas une **mutation primaire masochique inconsciente** au point de se travestir, dans les manifestations de ses rejetons, "en but pulsionnel". Lorsque l'objet ne peut pas étayer ce travail de transformation des pulsions ambivalentes, la culpabilité peut soit prendre la forme "d'un besoin de punition" incoercible, soit s'effacer au profit d'une compulsion à répéter des mouvements agressifs clivés de la pulsion libidinale, traduisant, pour chaque formation substitutive dont la pathologie déploie les multiples facettes, l'échec de l'élaboration de la destructivité, dont

[80] ***C. Lamothe et C. Vasseur in Jean Guillaumin et collaborateurs - Dunod 2000 : Pulsion de mort, pulsion de mère - p. 128***

[81] S. Freud 1908 - La création littéraire et le rêve éveillé in Essais de psychanalyse appliquée - opus cité - p. 69

[82] S. Freud 1910 - Contribution à la psychologie de la vie amoureuse in La vie sexuelle - PUF 1989 - 8e édition - p. 54

les motifs inconscients échappent à toute représentation au sein du moi.

Capacité qui requiert de l'objet la possibilité de pouvoir entrer au contact de sa propre altérité interne afin de pouvoir s'identifier suffisamment à l'espace différencié dans l'autre :

"Combien de temps il t'a fallu pour en arriver à te dire qu'elle n'essayait jamais, sinon très distraitement et maladroitement, de se mettre à ta place... Oui, curieusement cette indifférence, cette désinvolture, faisaient partie de son charme, au sens propre du mot elle me charmait... Jamais aucune parole, si puissamment lancée qu'elle fût, n'a eu en tombant en moi la force de percussion de certaines des siennes. "Si tu touches à un poteau comme celui-là, tu meurs..." Peut-être ne l'avait-elle pas dit exactement dans ces termes... Peut-être... mais c'est ainsi que cela a été reçu par moi." Si tu touches à cela, tu meurs..." Nathalie Sarraute – Enfance.

PREMIÈRE PARTIE ADOLESCENCE ET DÉLINQUANCE LA DESTRUCTIVITÉ ET L'ÉPREUVE DE RÉALITÉ A L'ADOLESCENCE

"Les difficultés normales à l'adolescence et la déviation de la normale que l'on peut appeler tendance antisociale sont très proches et l'étude de leur rapport est très révélatrice. La différence ne réside pas tant dans le tableau clinique de chacun de ces deux états que dans leur dynamique, dans leur origine propre. " " Derrière la tendance antisociale il y a toujours un noyau sain et ensuite une interruption après laquelle les choses n'ont jamais plus été les mêmes. " " Donc, à la racine de la tendance antisociale , il y a cette déprivation . Il n'est pas possible de dire qu'il y ait toujours à la racine de l'adolescence une déprivation, toutefois, il y a quelque chose d'analogue, quoique moins fort et diffus, juste à la limite des défenses disponibles." D. Winnicott 1962 "Je porte ainsi en moi, sculptée depuis l'enfance, une sorte de statue intérieure qui donne une continuité à ma vie, qui est la part la plus intime, le noyau le plus dur de mon caractère. Cette statue je l'ai modelée toute ma vie. Je lui ai sans cesse apporté des retouches. Je l'ai affinée. Je l'ai polie. La gouge et le ciseau, ici, ce sont des rencontres et des combinaisons. Des rythmes qui se bousculent. Des feuillets égarés d'un chapitre qui se glissent dans un autre au calendrier des émotion s.

Des terreurs évoquées par ce qui est toute douceur. Un besoin d'infini surgi dans les éclats d'une musique. Un plaisir faisant soudain irruption sous la sévérité d'un regard. Une exaltation née d'une association de mots. Tous les émois et les contraintes, les marques laissées par les uns et les autres, par la vie et par le rêve. Ainsi, je n'héberge pas seulement en moi un personnage idéal auquel je me confronte sans cesse. Je porte aussi toute une série de figures morales, aux qualités parfaitement contradictoires, que mon imagination voit toujours prêtes à jouer mes partenaires dans des situations et des dialogues gravés dans ma tête depuis mon enfance ou mon adolescence . Pour tous les rôles de ce répertoire possible, pour tous les emplois qui m'entourent et me touchent directement, je tiens ainsi des acteurs prêts à donner la réplique dans des comédies et des tragédies écrites en moi de longue date. Pas un geste là, pas un mot qui ne soit imposé par la statue intérieure." François Jacob 1987- La statue intérieure

SECTION I LE TRAVAIL PSYCHIQUE À L'ADOLESCENCE EN CONTREPOINT DES PHÉNOMÈNES ANTISOCIAUX

I - 1011LES ENJEUX TOPIQUES *Désorganisation interne et blessure narcissique* La statue intérieure blessée des adolescents délinquants

L'image d'une "statue intérieure" blessée, qui métaphorise dans le cas particulier l'immobilisation des processus internes à l'intérieur d'une topique désorganisée, s'est peu à peu imposée comme l'un des éléments communs repérables dans l'organisation psychique des adolescents que j'ai rencontrés dans le cadre de la Protection judiciaire à la Jeunesse. La question s'est donc posée de savoir selon quelles modalités elle peut se mettre en lien avec la destructivité libérée dans la mise en acte d'agressions ou d'infractions qui les catégorisent, objectivement, comme des délinquants.

Pour certains d'entre eux, la construction même d'une topique organisatrice interne, semble compromise tant ils échouent à transformer l'énergie pulsionnelle en formations substitutives, restant, au niveau des actes plus qu'au niveau du discours, dans une logique de toute puissance et déniant toute responsabilité.

Pour d'autres, elle apparaît comme impossible à élaborer tant la destructivité de leurs actes semblent les situer au-delà d'un principe de conflictualité, ce qui pose la question centrale du travail du négatif à l'intérieur d'une organisation psychique qui se donne, à l'instar des organisations perverses, comme "indemne des déchirures de la névrose"[83] et dont l'économie interne du moi manque à pouvoir se saisir et se reprendre dans un mouvement pulsionnel doublement polarisé - narcissique/objectal - suffisamment dialectisé.

[83] J. Guillaumin 1987 - Névrose, négatif et perversion in Entre blessure et cicatrice - Champ Vallon 1987 - p. 136

Cette topique interne blessée échoue, pour ces adolescents, à assurer la qualité du jeu identificatoire qui peut se repérer dans l'expérience que F. Jacob[84] fait de sa propre intériorité, vécu qui lui permet de ressentir un **sentiment de continuité de vivre** et lui fait se représenter une solidité interne actualisée dans le sentiment d'être **maître** de son destin.

Ce jeu identificatoire auquel je me réfère, et qui concerne une psyché d'adulte dans sa maturité, se spécifie en une circulation représentative étayée par des figures imagoïques suffisamment **régulatrices**, qui permettent le déploiement d'une conflictualité interne, organisée en dialogue internalisé.

François Jacob nous laisse entendre que ses figures idéales, imagos internes différemment polarisées, peuvent se représenter pour lui comme autant de supports régulateurs du narcissisme, étayant le jeu du moi idéal dans son rapport à l'idéal du moi. Elles semblent contribuer à la formation d'une instance surmoïque[85] qui laisse au moi la libre interprétation du jeu des possibles, jeu où l'autre est toujours présent dans le fantasme et articule, par sa présence silencieuse, la construction et la reprise par le sujet de son identité singulière.

Mais le travail de subjectivation auquel l'auteur est attentif montre aussi bien la pesanteur que ces formations internes, soumises au défilé des expériences infantiles, peuvent véhiculer et laisse entendre aussi le risque qu'un sentiment inconscient de culpabilité ne transforme en destin cette statue intérieure, qui reprendrait ainsi au moi ce qu'elle a pu lui accorder.

C'est peut-être là l'un des enjeux majeurs de l'adolescence : que le sujet puisse se représenter suffisamment l'appropriation de cette instance silencieuse qui le dégage des identifications infantiles aux instances parentales ; moment fondateur qui instaure une coupure où "*le jeune décide de ce qu'il met dans son surmoi*"[86] et installe dans la psyché un principe de conflictualité entre ce qui lui a été interdit et ce qu'il peut s'autoriser.

Il s'agirait alors de passer à un autre mode identificatoire qui porterait l'identification au niveau de la parentalité, moment de césure entre l'investissement pulsionnel et l'identification aux rôles des parents, permettant une reprise des liens pris dans la confusion originelle de la sexualité infantile.[87]

[84] F. Jacob 1987 - La statue intérieure - Seuil 1987

[85] S. Freud 1914 - Pour introduire le narcissisme in La vie sexuelle - PUF 8e édition 1989 - p. 99 : sur la base notamment de ce que Freud décrit à ce moment de la théorie :'**il ne serait pas étonnant pour nous que nous trouvions une instance particulière qui accomplisse la tâche de veiller à ce que soit assurée la satisfaction narcissique provenant de l'idéal du moi , et qui, dans cette intention, observe sans cesse le moi actuel et le mesure à l'idéal**.'

[86] F. Ladame 1991 - Entre rêve et action in R.F.P. 1991 - n° 6 - pp. 1493 à 1542

[87] S. Freud 1923 - Le moi et le ça in Essais de psychanalyse - P.B.P. 1980 - p. 197 : '**A l'origine, dans la phase orale primitive de l'individu, la concentration sur un objet et l'identification sont des démarches difficiles à distinguer l'une de l'autre**'.

I - 2011LES ENJEUX DYNAMIQUES *L'épreuve de réalité à l'adolescence* La conflictualité psychique : entre choix d'objet et identification à l'objet

Raymond Cahn, par exemple,[88] nous indique comment cette reprise du conflit oedipien sur un mode auto-référencé nécessite un travail de déliaison dans les processus identificatoires aux imagos parentales, ce qui constitue pour F. Ladame une véritable "***épreuve de réalité " à la puberté, moment où " l'insatisfaction va résider dans l'abandon de la toute puissance, dans le passage d'une relation d'objet narcissique à la relation d'objet objectal*** ."[89]

Ce passage n'est pas sans nous évoquer le travail psychique auquel le sujet est confronté dans la toute première enfance, au moment de la découverte de l'extériorité de l'objet. S. Freud, par exemple en 1925,[90] dans La négation, va définir le processus de pensée comme une intériorisation de l'expérience sensorielle qui conduit à la constitution de l'objet interne. Et il décrit, à propos de l'épreuve de réalité, un temps second qui consiste en un mouvement auto de la pensée "***qui possède la capacité de rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu par reproduction dans la représentation, sans que l'objet ait besoin d'être encore présent au dehors***". Temps second qui, sous certaines conditions, va permettre au moi de différencier **l'objectif** du **subjectif** et qui conditionne la capacité de **subjectivation**. Et S. Freud précise alors que ce travail psychique n'est possible que si un bon objet interne a pu se constituer à partir "**d 'expériences réelles de satisfaction**".

F. Ladame montre comment l'épreuve de finitude, à laquelle les transformations pubertaires confrontent l'adolescent, entraîne une modification de l'auto-représentation du sujet. Celui-ci va devoir intégrer la notion de corps génital, problématique renouvelant à l'intérieur de la psyché le travail de la castration puisque, dit-il, à l'opposition fantasmatique phallique/châtré qui conflictualisait la relation d'objet prégénitale va se substituer l'effet de différence des sexes (nous pouvons dire aussi avec l'effet de la réalisation devenue possible de l'acte sexuel) pouvant étayer – ou non – dans le fantasme, une représentation de complémentarité génitale.

Ce travail de dégagement des identifications primaires et des modalités premières d'attachement aux objets parentaux, reprises par l'élaboration secondaire du conflit oedipien, **rend énigmatique la question du choix de l'objet libidinalement investi auquel il faut renoncer sans pour autant désinvestir la part d'identification qu'il a soutenue**. Cette énigme ne renvoie t'elle pas à ce que D. Winnicott décrit en terme de "*question philosophique fascinante : peut-on à la fois manger le gâteau et le garder* ?"[91] Autrement dit, comment s'emparer de l'objet sans avoir le sentiment de le détruire ;

[88] R. Cahn 1991 - Adolescence et folie - PUF 1991

[89] F. Ladame 1991 - opus cité - p. 1505

[90] S. Freud 1925 - La négation in R.I.P. - Tome 2 - PUF 1987 - 2e édition - pp. 135 à 138

comment l'objet peut-il être requis pour le travail de symbolisation que ce passage impose ?

S. Freud insiste bien, sur la complexité à penser "***la transformation du rapport parental en surmoi*** ", dans la problématique qu'il énonce en terme d'être et/ou avoir l'objet, notamment dans la description qu'il fait du complexe d'OEdipe, en 1932,[92] (dans une reprise des conceptions antérieures, énoncées en particulier en 1923 dans Le moi et le ça).

Et nous voyons comment Jean-Luc Donnet[93], par exemple, relève la double lignée identificatoire, **surmoïque et moïque**, dans l'étude de la 31e conférence à propos de laquelle il souligne le texte de S. Freud : "***A l'époque où le complexe d'OEdipe cède la place au Surmoi, ils sont (les parents) quelque chose de tout à fait grandiose ; par la suite, ils perdent énormément (de leur prestige). Des identifications s'établissent aussi avec les parents tels qu'ils apparaissent postérieurement ; elles fournissent régulièrement des contributions importantes à la formation du caractère , mais elles ne concernent alors que le moi , elles n'influencent plus le Surmoi qui a été déterminé par les " imagines parentales " les plus anciennes***" (p. 28). Il rattache donc cette double lignée identificatoire, comme le fait S. Freud dans son texte de 1932, au passage de l'OEdipe qui oblige l'enfant à renoncer aux investissements d'objets et à se dédommager de cette perte par les identifications aux parents, "*présentes depuis longtemps*" et qui, à cette occasion, "*se trouvent tellement renforcées dans son moi*" (p. 27).

Pour J.L. Donnet, ce travail de l'OEdipe "*est la clé du passage*" : "***Il est bien évident, en effet, que l'instauration du Surmoi par l'identification reste, génétiquement parlant, compatible avec le maintien d'investissements parentaux intenses . Cette compatibilité semble exiger une ligne de partage nette et précise entre les investissements maintenus et les désinvestissements opérés. On pense surtout à la dissociation entre le courant tendre et le courant sexuel, mais d'autres avatars pulsionnels entrent aussi en jeu, en particulier le mouvement épistémophilique. A cette différenciation interne aux investissements répond la différenciation des registres identificatoires , voire une modification profonde du statut même du recours identificatoire. Le clivage Moi-Surmoi témoigne de ces remaniements***" (p. 30).

Nous examinerons comment la question de la différenciation entre l'identification et l'investissement peut se poser, dans la 2e partie de ce travail à propos de la mélancolie, en nous appuyant sur le texte de 1923, Psychologie des masses et analyse du moi, alors que S. Freud, s'interrogeant sur les processus à l'oeuvre dans l'état amoureux, cherche à établir les relations qui peuvent coexister dans le moi entre l'investissement d'objet et l'identification à l'objet, ce qui l'amène notamment à se demander dans quels cas "***l'objet***

[91] D. Winnicott 1960 - Agressivité, culpabilité et réparation in Conversations ordinaires - Gallimard 1986

[92] S. Freud 1932 - La personnalité psychique - 3e conférence in Les nouvelles conférences - Gallimard 1936 - p. 86

[93] J.L. Donnet 1995 - Surmoi I - Monographies de la Revue française de psychanalyse - PUF 1995

est mis à la place du moi ou de l'idéal du moi ".

Ce travail de différenciation peut devenir particulièrement douloureux pour le moi à l'adolescence pris entre, d'une part les mouvements pulsionnels et l'emprise sur le réel que lui confère l'actualisation possible du désir sexué, et d'autre part les exigences du surmoi qui détient, dans l'identification infantile à l'autorité "*l'agressivité que l'enfant s'est retenu de manifester*", tendance qui retrouve dans les nouvelles donnes du conflit psychique un motif pour s'actualiser. S. Freud relie précisément, en 1932, "**le besoin inconscient de punition**" à la part d'agressivité dirigée contre les parents qui n'a pas pu se manifester au dehors à cause de la **fixation libidinale de l'enfant**. Il s'interroge en même temps sur la répartition de cette agressivité entre, pour une part, son intériorisation surmoïque et, pour une autre part, son introduction dans le moi et le ça sous la forme d'un **instinct de destruction**. Répartition de l'agressivité qui se présente, dans la topique, comme le charybde et le scylla de la pulsion de destruction auxquels le sujet va devoir se confronter :

"A notre avis, aucun doute n'est plus possible touchant l'origine du besoin inconscient de punition. Il se comporte comme une partie de la conscience, comme le prolongement de la conscience dans l'inconscient et découle sans doute de la même source que celle-ci, c'est-à-dire qu'il correspond à une fraction intériorisée dont le surmoi s'est emparé. On pourrait, si les mots ne juraient pas les uns avec les autres, parler d'un " besoin inconscient de culpabilité " et cette qualification se justifierait au point de vue pratique. Au point de vue théorique, nous restons encore dans le doute : devons-nous admettre, en effet que toute l'agressivité, détournée du monde extérieur , soit accaparée par le surmoi et se dresse contre le moi ? Ou bien pouvons-nous considérer qu'une partie de cette agressivité exerce aussi dans le moi et dans le ça, sous la forme d'un instinct de destruction, son étrange, inquiétante et muette activité ?"[94]

I - 3011LES ENJEUX ÉCONOMIQUES

I.3.1011Les modes d'organisation du passage de l'adolescence

I.3.1-1011L'antisocialité, comme tentative de subjectivation des impasses de la symbolisation

Ainsi, la blessure semble être constitutive du passage de l'adolescence, qui implique un travail sur la perte d'un mode relationnel aux objets des premiers investissements libidinaux. Et l'hypothèse peut alors être posée d'un réveil en écho des vécus de dépendance à ces objets, réactivant les solutions défensives élaborées par le moi primitif.

La question se pose alors de savoir si la délinquance peut se considérer comme un mode particulier d'organisation de ce passage, ce mode renvoyant à des blessures primitives spécifiques, qui le distingue des autres organisations pathologiques à

[94] S. Freud 1932 - L'angoisse et la vie instinctuelle - 4e conférence in Nouvelles conférences sur la psychanalyse - opus cité - p. 144

l'adolescence.

L'épreuve de réalité évoquée par F. Ladame se réfère à l'une des modalités décrites par S. Freud, fondée sur la motricité. Cette épreuve se donne comme une nécessité pour la psyché primitive au moment de la constitution d'un moi distinct de l'environnement. C'est elle qui permet de localiser la source de l'excitation et d'en différencier l'origine, soit interne soit externe, en fonction des actes moteurs susceptibles de faire disparaître la tension,[95] et en fonction essentiellement des réponses que l'objet peut apporter pour sa transformation :

"En effet, selon notre hypothèse, la perception n'est pas un processus purement passif, mais le moi envoie périodiquement dans le système de perception des petites quantités d'investissement grâce auxquelles il déguste les stimulus extérieurs pour, après chacune de ces incursions tâtonnantes, se retirer à nouveau. L'étude du jugement nous dévoile et nous fait pénétrer, peut-être pour la première fois, la façon dont s'engendre la fonction intellectuelle à partir du jeu des motions pulsionnelles primaires. Le juger est le développement ultérieur, approprié à une fin, de l'inclusion dans le moi ou de l'expulsion hors du moi qui, originellement se produisaient selon le principe de plaisir ".[96]

C'est dans ce jeu de la motricité que se constituent, pour R. Roussillon,[97] les premiers "représentants-actes" de la représentation, qui sculptent les fondements de la topique interne en étroite connexion avec le développement des auto-érotismes (plus justement de l'auto-sensualité que les réponses de l'objet spécifieront, ou non, en auto-érotismes) et en étroite dépendance aux réponses de l'environnement. Ce travail s'effectue sous la dominance économique du principe de plaisir/déplaisir, où le rôle structurant de l'objet est central, rôle déjà précisé par Freud en 1911[98], et ne cessant d'être au travail dans la

95 S. Freud 1915 - Pulsions et destin des pulsions - p. 37 : '**Alors, sous la domination du principe de plaisir , s'accomplit un nouveau développement dans le moi. Il prend en lui, dans la mesure où ils sont source de plaisir les objets qui se présentent, il les introjecte (selon l'expression de Ferenczi) et d'un autre côté expulse hors de lui ce qui, à l'intérieur de lui-même provoque du déplaisir**' ; et Complément à la métapsychologie de la théorie du rêve - p. 140 :' **Par contre, dès maintenant, la pathologie peut nous apprendre de quelle façon l'épreuve de réalité peut être abolie ou mise hors d'activité, et cela nous le verrons d'une façon plus indubitable dans la psychose de désir , l'amentia, que dans le rêve : l'amentia est la réaction à une perte que la réalité affirme mais que le moi doit dénier, parce qu'insupportable. Le moi alors rompt la relation à la réalité**'. in Métapsychologie - Gallimard 1968 .

96 S. Freud 1925 - La négation in Résultats idées problèmes - opus cité - p. 138.

97 R. Roussillon in RFP n°3 - 1991 - Psychothérapie et idéal psychanalytique : Epreuve de réalité et épreuve d'actualité - pp. 581 à 595 ; 1991 - L'économie de l'acte in Situations limites de la psychanalyse - PUF - pp. 167 à 181

98 S. Freud 1911 - Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques in R.I.P. - Tome I - PUF 1988 - 3e édition - p. 131 : Freud indique dans une note en bas de page ce qui concerne le fonctionnement d'une organisation psychique entièrement soumise au principe de plaisir : '**l'utilisation d'une fiction de ce genre se justifie quand on remarque que le nourrisson, à condition d'y ajouter les soins maternels, est bien près de réaliser un tel système psychique**.' Nous pouvons relever qu'il n'est pas question ici d'un stade de réalisation idéale du principe de plaisir, ce qui permet d'envisager le mouvement dialectique introjection/expulsion à l'intérieur même du stade narcissique, qui se présente comme anobjectal du seul point de vue du sujet.

théorie du narcissisme à partir de 1914[99].

Cette épreuve de réalité, qui constitue à l'adolescence une "épreuve d'actualité"[100], intéresse particulièrement l'économie de l'acte à l'adolescence. En effet, l'agir semble être le mode privilégié d'expression du moi à cette période, ce qui peut se considérer, en référence à ce modèle, comme une modalité du moi pour interroger ses nouveaux fondements, renouvelant le jugement d'existence[101] qui articule la distinction originaire, dedans/dehors, au jugement d'attribution qui le précède, bon/mauvais, comme questionnement du désir de l'autre sur son propre désir.

I.3.1-2011Les formes matricielles de la symbolisation Les adolescents antisociaux : entre l'acte et la pensée

Ce cadre théorique permet, d'une part, de poser la question du sens que l'acte délictueux est susceptible d'assumer dans les impasses relationnelles qui conduisent les adolescents à s'attaquer aux personnes, ou, par déplacement, à leurs biens, et d'autre part de reconnaître, au-delà de la destructivité qui s'exerce dans les passages à l'acte compulsifs, "*le caractère potentiel d'un mouvement psychique*". Le modèle freudien[102] suggère en effet, ainsi que le souligne R. Roussillon, que la pensée dérive de la motricité et permet de considérer l'acte, au-delà de l'enjeu économique, comme une forme d'intériorisation en son principe même : "***Ceci amènerait à ne pas seulement considérer que l'acte-décharge a une fonction uniquement défensive ou protectrice, mais qu'il contient aussi à l'état d'ébauche une pensée ou une représentation en train d'advenir ou de se chercher une forme***"[103]. Un acte en quête de représentation. René Kaës[104] le confirme dernièrement, en indiquant qu'il est relativement récent et encore peu fréquent de considérer l'acte comme temps premier de symbolisation, en

[99] R.F.P. n° 1 - Le narcissisme dans les processus de structuration et de déstructuration psychique - p 40 à 100 - P. Guillem, J. A. Loren, E Orozco

[100] S. Freud 1915 - Complément métapsychologique à la théorie du rêve in Métapsychologie - opus cité - p.140 : '**Nous parlerons ultérieurement d'épreuve d'actualité**'. cf. R. Roussillon 1991 : Epreuve 'd'actualité' et épreuve de 'réalité' dans le face à face psychanalytique – in Psychothérapie et idéal psychanalytique - R.F.P. n 3.

[101] Freud 1925 - La négation - opus cité : '**La fonction du jugement doit pour l'essentiel aboutir à deux décisions. Elle doit prononcer qu'une propriété est ou n'est pas à une chose, et elle doit concéder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité**.' - p. 137

[102] S. Freud 1911 - Formulations - opus cité : Freud distingue la décharge motrice, principe de régulation psychique sous la domination du principe de plaisir (qui pourra se relier après 1920 à un automatisme de répétition) de l'action, lorsque celle-ci parvient à une modification appropriée de la réalité (p. 138). Cette substitution du principe de réalité au principe de plaisir ne signifie pas une suppression du principe de plaisir, nous dit Freud, mais est seulement une façon de l'assurer. (p. 140)

[103] R. Roussillon 1991 - opus cité - p. 167

[104] R. Kaës 2002 - Médiation, analyse transitionnelle et formations intermédiaires in Les processus psychiques de la médiation - Collectif dirigé par Bernard Chouvier - Dunod

soulignant la nécessité qu'il y ait un auditeur qui l'entende de cette façon pour qu'il puisse prendre cette valeur.

C'est bien ce que nous proposent les travaux de D. Winnicott sur la tendance antisociale qui peut être caractérisée comme une défense du sujet, n'appartenant, comme nous le verrons plus loin, ni au registre de la névrose ni au registre de la psychose, mais qui serait une réaction à une carence affective résultant de la perte d'une expérience primitivement vécue comme bonne et qui se désigne à la fois comme "*la recherche de l'objet et la destruction*".[105]

Nous reviendrons plus en détail, dans la 2e section de ce travail, sur la description de cette défense que D. Winnicott théorise autour de la problématique de l'acte, ce qui va nous permettre d'aborder dès maintenant la conflictualité psychique sous un angle différent.

La crise de l'adolescence, provoquant un débat identitaire, réactive l'urgence d'un travail de liaison intra-psychique pour endiguer la résurgence des courants pulsionnels, libidinaux et agressifs, et réorganiser une dynamique relationnelle inconsciente. Cette crise bouleverserait non seulement les positions oedipiennes telles qu'elles ont pu se structurer, mais réactualiserait aussi, en les interrogeant inconsciemment au sein de la psyché (débat entre le moi et le surmoi) la nature des liens primaires, dans la mesure où l'acte compulsif semble indiquer que l'appareil psychique n'a pas pu se dégager suffisamment de la motricité originelle.

Etant donné que cette motricité peut être considérée, à la suite de S. Freud et comme le précise R. Roussillon (1991), comme la "*matrice des premières liaisons représentatives*", la compulsivité de l'acte et la violence des actes antisociaux signeraient non seulement l'impact d'une économie primaire insuffisamment secondarisée, mais seraient aussi témoin **d'une atteinte des formes matricielles de la symbolisation des premières expériences**.

Ainsi, au-delà du conflit oedipien organisé par l'angoisse de castration se découvre **l'angoisse de perte d'amour**,[106] et se profilent un conflit, organisé par l'effort du sujet [107] à se construire un monde objectif distinct de sa propre subjectivité, et les vécus de séparation qu'il implique, qui peuvent confiner à des angoisses de perte anaclitique, liées aux premières expériences du principe de réalité dans la rencontre sujet/objet : "castration originaire" incontournable qui peut dépasser les capacités de liaisons du moi précoce.

I - 4011L'ANTISOCIALITÉ COMME ORGANISATION LIMITE ENTRE

[105] D. Winnicott 1956 - La tendance antisociale in De la pédiatrie à la psychanalyse - P.B.P. 1969 - p.175 à 184

[106] R. Cahn 1991 - Le sujet - R.F.P. - pp. 1372 à 1490 : L'auteur fait notamment ressortir le rôle ordonnateur de l'oedipe, dans le cadre théorique de la 2e topique freudienne, qui restructure l'ensemble des conflits antérieurs considérés comme '**analogons ou régressions**' face à l'angoisse de castration - p. 1380

[107] Le sujet, en tant que synonyme d'appareil psychique comme '**somme des effets mutuels des instances qui le composent**' sur le versant de l'expérience subjective - A. Green - Préface à Psychanalyse du lien de B. Brusset 1989 - p. VI

NÉVROSE ET PSYCHOSE

Cette expérience de la réalité objective, à l'adolescence, est référée par R Cahn[108] à l'aire d'illusion winnicotienne de la rencontre, "***qui se voit, dans son évidence immédiate, antérieure à toute réalité pensée comme extérieure, redécouverte à l'adolescence par un véritable court-circuit des couches cumulatives du moi à partir de la vacillation existentielle, narcissique/objectale***".

Il s'agit donc pour lui d'une problématique qui renvoie, en après-coup, à ce qui s'est joué avec l'objet primaire, "***qui, ou bien a été en mesure de soutenir l'illusion primaire d'un sentiment d'être, ou au contraire, soit par sa carence a donné lieu à des angoisses d'anéantissement[109], soit par intrusion a abouti au sentiment de ne pas se sentir réel.***"

L'auteur se situe dans un travail d'élucidation de la psychose à l'adolescence, travail qu'il relie à l'un des modes d'organisation psychopathologique, se constituant, dans son champ théorique, comme autant de solutions économiques pour résoudre les problèmes de changement et de différenciation survenant à cette période.

Ces modes d'organisation sont l'expression d'un effondrement du moi, dans la tâche essentielle qui l'occupe à "*réorganiser la névrose infantile*", ou ce qui a déjà pu en être élaboré, un moi submergé par une angoisse liée à une faille narcissique fondamentale, "***qui peut, dans la survenue d'un tableau psychotique franc [...] ressentir la nécessité de rompre avec la réalité dans une ultime tentative pour résoudre un intolérable conflit entre elle et le sujet, sans que pour autant le rapport de force soit joué d'avance***".[110]

Cet effondrement peut se comprendre en référence à un noyau non symbolisé dans le moi, enkysté, potentialisant une décompensation à l'adolescence, si l'on se réfère au processus décrit par D. Winnicott qui relie la psychose à une carence affective subie au moment de la "double dépendance" du nourrisson ***: " dépendance totale par rapport à l'environnement alors que le sujet n'a pas la faculté d'en avoir la perception*** ". Du fait de la faillite de l'environnement, n'ont pu être assurées la protection et la continuité d'existence pour le moi immature, et D. Winnicott définit la psychose : "***comme défenses très primitives qui s'organisent à cause des anomalies de l'environnement qui fait défaut [indépendamment] de la vie instinctuelle prégénitale ou au stade de la primauté des zones érogènes du nourrisson***".[111]

Cette conception rejoint la position de S. Freud en 1911 concernant "*le choix de la*

[108] R. Cahn 1991 - opus cité

[109] ***D. Winnicott 1963 - La crainte de l'effondrement in N.R.F. 1975 - Figures du vide - n°11 - pp. 35 à 44***

[110] R. Cahn 1991 - Adolescence et Folie - PUF 1991 - p. 86 à 94

[111] D. Winnicott 1957 - Contribution de la psychanalyse à la classification psychiatrique in Processus de maturation chez l'enfant - Payot 1989 - p. 108

névrose": "***Pendant que le moi accomplit sa transformation de moi-plaisir en moi-réalité, les pulsions sexuelles subissent les modifications qui les conduisent par diverses phases intermédiaires de l'auto-érotisme initial à l'amour d'objet [...], on est amené [...] à faire dépendre le choix de la névrose de la phase du développement du moi et de la libido pendant laquelle est intervenue l'inhibition de développement prédisposante***".[112]

Elle confirme l'idée que ce qui est en souffrance dans la psyché témoigne de points de suture liés à **l'histoire du développement psychique étayé sur la relation à l'objet**.

Ainsi, les manifestations symptomatiques laissent à penser que les modes de passage à l'adolescence, temps de remaniements psychiques fragilisant le sentiment d'identité du jeune adolescent, se modulent à deux niveaux, selon les conflits et/ou carences identificatoires liés à l'OEdipe, mais aussi en référence à la construction du narcissisme, d'une part dans un registre pulsionnel et sur la base de l'activité fantasmatique du sujet[113], d'autre part dans un registre où sera pris en compte la place des objets sur lesquels s'étayent la symbolisation primaire et les théories infantiles qu'ils auront suscitées, confirmées ou bien néantisées.

I.4.1011Liens à l'objet et élaboration psychique L'acte antisocial de l'adolescent adressé à l'objet

Il s'agit donc aussi, à propos des actes antisociaux à l'adolescence, de poser la question de la place des objets du temps primaire de la symbolisation, objets dotés de leurs propres pulsions, fantasmes et désirs, avec les projections qu'ils entretiennent sur la place et les désirs "de ce sujet de leur désir".

Par exemple, J.C. Arfouilloux[114] travaillant sur la question des fantasmes originaires, qui sont, dit-il, des fantasmes des origines, précise **l'antériorité du sexuel sur l'étayage**, les soins apportés au nourrisson étant nécessairement infiltrés de la sexualité inconsciente des adultes et souligne que l'enfant qui vient au monde "***réalise un désir qui n'est d'abord pas le sien***".

Conception que Jacques Lacan a, d'une certaine façon, rendue emblématique dans la théorisation qu'il a pu donner du Stade du miroir, comme expérience incontournable de l'aliénation à l'autre dans laquelle il saisit le point d'ancrage du sentiment paranoïaque[115], moment où il inscrit l'instinct de mort et les ressorts de l'agressivité liés à la libido

[112] S. Freud 1911 - Formulations - opus cité

[113] S. Freud 1911 - Formulations - opus cité : En 1911, le fantasme est considéré par Freud comme le résultat d'une activité de pensée de l'appareil psychique qui se sépare par clivage et reste indépendante de l'épreuve de réalité, soumise uniquement au principe de plaisir : il apparaît, avant l'heure, à ce moment de la théorie, comme un principe régulateur, éminemment narcissique, des tensions internes du sujet liées à la découverte de l'extériorité de l'objet et cette indépendance du fantasme renvoie à la conception d'un stade narcissique anobjectal qui n'est pas sans poser de problèmes théoriques pour ce qui est du passage du principe de plaisir au principe de réalité (cf. la différence entre acte et action décrite plus haut).

[114] J. C. Arfouilloux 1991 - L'intérieur de ma mère - pp. 1227 à 1233 in R.F.P. n° 5 - Et les fantasmes originaires ?

narcissique au moment de la découverte de soi dans le regard de l'autre.[116]

Ou encore dans ce qu'il propose de l'inconscient "*comme le discours de l'Autre*", lorsqu'il commente le rapport de D. Lagache sur la structure de la personnalité et qu'il reprend à son compte l'idée "***qu'avant d'exister en lui-même par lui-même et pour lui-même l'enfant existe par autrui et pour autrui, comme pôle d'attentes , de projets, d'attributs***", instituant ainsi "***la détermination du désir par les effets, sur le sujet du signifiant " : " Déjà son existence est plaidée, innocente ou coupable avant qu'il vienne au monde, et le fil ténu de sa vérité ne peut faire qu'il ne couse déjà un tissu de mensonge. C'est même pour cela en gros qu'il y aura erreur sur la personne, c'est-à-dire sur les mérites de ses parents, dans son Idéal du Moi ; tandis que dans le vieux procès de justification au tribunal de Dieu, le nouveau bonhomme reprendra un dossier d'avant ses grands-parents : sous la forme de leur surmoi*** ".[117]

Nous retrouvons chez Piera Aulagnier une conception semblable, qui rejoint par ailleurs l'analyse de R. Cahn, dans la description qu'elle donne de la théorie délirante primaire comme défense du Je, à l'aube du développement, contre l'excès de violence du discours maternel et la place que ce discours occupe en tant que porte-parole de l'ensemble à l'intérieur du discours parental :

"***Le phantasme oedipien présuppose une théorie oedipienne, aucun des deux n'est là d'emblée, ils sont les conséquences de l'élaboration qu'imposent à la psyché les éléments qui viennent l'informer des qualités propres aux objets, qualités qu'elle devra prendre en considération dans sa représentation du désir de ceux qui se meuvent sur la scène du hors-soi et de la relation qui la relie à eux***".[118]

[115] S. Freud en 1915 en a tracé les linéaments primaires, notamment dans son article : Un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique in Névrose psychose et perversion - opus cité pp. 213-214 : '[...] **en tout cas les manifestations de la réaction névrotique ne sont pas déterminées par la relation présente à la mère actuelle, mais par les relations infantiles à l'image maternelle originaire**'. Thème que nous pouvons rapprocher de la conviction qu'il énonce en 1931, alors qu'il cherche à élucider comment les déplacements des investissements maternels de la petite fille peuvent s'opérer sur le père dans l'article Sur la sexualité féminine in La vie sexuelle - opus cité - p. 140 : '[...] **je soupçonne aussi, de plus, que l'on trouve dans cette dépendance vis-à-vis de la mère le germe de la paranoïa ultérieure de la femme. Ce germe semble bien en effet être l'angoisse d'être assassinée (dévorée ?) par la mère, angoisse surprenante mais que l'on trouve régulièrement. Nous sommes portés à affirmer que cette angoisse correspond à une hostilité envers la mère qui se développe chez l'enfant par suite des multiples restrictions de l'éducation et des soins corporels ; et que le mécanisme de projection est favorisé par le fait que l'organisation psychique en est encore à son début**'. Ou encore en 1932, dans Les nouvelles conférences sur la psychanalyse, lorsqu'il relie les transformations des fixations pré-oedipiennes au travail concernant le changement d'objet, caractérisant la crise oedipienne, et qu'il constate que l'attachement préalable à l'objet se transforme en haine et que : '[...] **la crainte d'être assassiné ou empoisonné, germe d'une maladie paranoïaque ultérieure, date de cette époque préoedipienne et se rapporte à la mère**.'- Quatrième conférence - La féminité - opus cité p. 158

[116] Jacques Lacan 1949 - Le stade du Miroir comme formateur de la fonction du Je in Les Ecrits I - Seuil 1999 - pp. 92 à 99.

[117] Jacques Lacan 1960 - Sur le rapport de Daniel Lagache in Les Ecrits II - Seuil 1999 - p. 130

[118] P. Aulagnier 1975 - La violence de l'interprétation - PUF - p. 289

Pour l'auteur, la pensée délirante primaire, "*qui est à la psychose ce que le roman familial est à la névrose*", serait un "*effet de la torsion du Je de l'infans*". Se constituerait, à l'intérieur du sujet qui conserve une partie de sa psyché disponible pour la régulation pulsionnelle, un noyau clivé qui pourrait se voir réactivé, dans l'actuel, par des événements de la réalité rentrant en collusion avec ce point de fixation de la psychose : si le Je est soumis à un travail de liaison intenable dans **son effort pour conserver le lien à l'objet**, alors que **l'objet constitue le support libidinal incontournable à ce moment d'immaturité du moi**. Lorsque l'objet lui impose la violence de son désir et annule chez le sujet l'expression de son **désir-autre**, il interdit la régulation des mouvements pulsionnels agressifs, constitutifs de l'altérité, et empêche l'élaboration d'une ambivalence permettant de les tolérer à l'intérieur de soi :

"***Haïr [...] celle ou celui qui lui ont donné naissance [...] au moment où ils sont encore les représentants exclusifs des autres et du monde, voudrait dire que la même haine se répercute sur la totalité du hors-soi : le Je, comme effet de ce qui revient sur la scène psychique, à partir de ce lieu, ne pourrait que se découvrir haïssable, haï et haïssant***". (p. 245)

Objet incontournable, sauf à le désinvestir comme le propose A. Green en 1983 dans Narcissisme de vie, narcissisme de mort, texte dans lequel il soutient l'idée que l'objet de la pulsion est nécessairement un objet trauma et ce, à double titre. D'abord en ce qu'il trouble l'organisation primitive du moi dans son appel à la vie. Ensuite en ce qu'il remet en cause l'investissement qu'il provoque en introduisant un espace de triangulation dans la dyade constituée, impliquant de nouvelles perturbations économiques. Mais ne serait-ce pas, structurellement parlant, l'un des effets indissociables du fonctionnement psychique régi par le principe de plaisir, qui ne se donne pas nécessairement comme un traumatisme ?

En effet, si l'objet rend tolérable les sources d'excitations provoquées par les pulsions mises en jeu dans ce travail, un narcissisme positif peut se constituer, fondé sur la croyance en l'amour de l'objet qui autorise alors un bon amour de soi : l'auto-érotisme, l'amour que l'on se porte à soi-même, peut alors intégrer à l'expérience le passage obligé par l'objet. En définitive, le moi se traite comme l'objet l'a traité.

Si l'objet se trouve dans l'incapacité de proposer un support à l'auto idéalisation, suivie nécessairement d'une phase de désillusion, le conflit qu'il entretient s'ajoute au conflit engendré par **l'organisation de la pulsion en quête de liens**, qu'aucune organisation stable ne peut gérer. Le sujet, "*affolé par l'objet affolant*", n'a d'autre solution que de détruire cette nouvelle source de perturbation : le narcissisme de mort se définit dans cette **tentative de neutralisation du surcroît d'excitation** qui induit un repli, une régression à une position antérieure, anobjectale : là encore, le moi se traite comme l'objet l'a traité, mais l'issue est inversée, l'objet et le sujet se détruisant mutuellement, **l'investissement pulsionnel se présente alors sous la forme d'une pulsion de mort**.

Pour A. Green, dans cette perspective, ce sont les processus de retournement de la pulsion, retournement sur le moi et renversement de la polarité entre l'objet et le sujet, qui aboutissent soit à un investissement significatif (fonction objectalisante de la pulsion de vie), soit à un désinvestissement de soi dans son rapport à l'objet désinvesti (fonction

désobjectalisante de la pulsion de mort).[119]

I.4.2011L'acte antisocial "*Entre blessure et cicatrice " : le paradoxe de la destructivité*

D'un point de vue métapsychologique, il semble que nous soyons là au moment d'articulation des deux topiques freudiennes, **moment qui fonde la construction du narcissisme au point de rencontre du pulsionnel et de l'étayage**, dans le rapport de l'investissement narcissique/objectal lié aux caractéristiques de l'objet. Il se constitue comme support de la relation : et c'est, pour le sujet, l'expérience de la relation à l'objet qui fonde les conditions de subjectivation et d'objectivation, du subjectivable et de l'objectivable. Cette position "méta" permet peut-être de suspendre la question de savoir si à l'origine la pulsion libidinale est narcissique ou objectale, comme S. Freud se résout en partie à l'admettre en 1914[120],et de déplacer cette question à la problématique des investissements, **de la qualité libidinale ou agressive de ces investissements, liée à la qualité d'étayage des objets qui les sous-tendent**.

Je m'appuie également ici sur le travail de B. Brusset de 1989,[121] qui envisage les enjeux des théories objectales en rupture avec le modèle classique de l'étayage de la pulsion sexuelle sur la satisfaction des besoins, travail dans lequel l'auteur analyse les conditions d'émergence des théories de la relation d'objet, qui trouvent leurs fondements théoriques chez S. Freud, lors du passage à la deuxième topique, entre la deuxième et la troisième théorie des pulsions[122].

Or, ce qui apparaît à partir de 1920, c'est l'importance des **conséquences** du déplacement du conflit psychique que S. Freud situe en 1914 "**entre le moi et l'investissement d'objet libidinal**".

Pour la suite de ce travail je m'étayerai plus particulièrement sur la pensée de D. Winnicott en contrepoint de certains textes de S. Freud ce qui va nous permettre de développer une théorie du lien à l'objet tenant compte à la fois, de la qualité du lien de la "*mère environnement*" dans sa fonction de **pare-excitation** qui consiste à offrir à l'enfant ce qu'il est en mesure de créer, incluant le **travail pulsionnel d'investissement** de la "*mère-objet*", **support des inscriptions symboliques des expériences corporelles du**

[119] A. Green 1983 - Narcissisme de Vie, narcissisme de mort – PUF

[120] S. Freud 1914 - Pour introduire le narcissisme - opus cité - p. 84 : S. Freud ressent une difficulté à pouvoir trancher dans la question de la distinction des pulsions libidinales des pulsions du moi. Nous pouvons relier cette difficulté à la superposition de deux points de vue : Rien en effet n'empêche de penser que, objectivement, '**C'est seulement avec l'investissement d'objet qu'il devient possible de distinguer une énergie sexuelle, la libido, d'une énergie des pulsions du moi**', alors que, subjectivement,'**dans l'état du narcissisme elles se trouvent réunies, indiscernables**' - pour le sujet qui '**investit l'objet avant qu'il soit perçu**' comme le soutient S. Lebovici. La position objectale primaire rencontre la question de la position anobjectale, du point de vue du bébé encore indifférencié de la mère, lorsque ce qui l'affecte contient toute la représentation qu'il peut avoir du monde.

[121] B. Brusset 1989 - Psychanalyse du lien - La relation d'objet - Le Centurion 1989

nourrisson.Il est intéressant, par exemple, de constater comment en 1938, dans l'Abrégé, S. Freud, précise les contours d'un **modèle de l'étayage** dont, D. Winnicott[123] s'est sans doute emparé en proposant de "séparer théoriquement" la mère environnement et la mère objet :

"*Celle-ci ne se contente pas de nourrir,* **elle soigne** *l'enfant et* **éveille ainsi en lui** *maintes autres sensations physiques agréables ou désagréables.* **Grâce aux soins qu'elle lui prodigue, elle devient sa première séductrice. Par ces deux sortes de relations** *,* **la mère acquiert une importance unique, incomparable, inaltérable et permanente** *et devient pour les deux sexes l'objet du premier et du plus puissant des amours,* **prototype** *de toutes les relations amoureuses ultérieures*".[124]

D. Winnicott attribue ainsi une double fonction à l'objet maternel, qui ne peut être scindée sans perdre l'essence même de ce qu'elle veut signifier : **les besoins du moi, relatifs à l'auto conservation, sont à référer à l'auto conservation psychique du nourrisson** Nous pouvons noter avec intérêt que nous retrouvons un fondement similaire, mais sur un versant qui vient questionner la passivité originaire du sujet dans sa relation à l'objet, dans la conception métapsychologique de l'emprise que nous propose Paul Denis (à partir d'une proposition de J Gillibert pour qui la pulsion d'emprise est la pulsionnalité même, "*pulsion de la pulsion*").

Paul Denis décompose la pulsion en deux forces d'investissement libidinales, l'une reposant sur les moyens dont dispose le nourrisson pour agir sur son environnement. Ce qui caractérise l'emprise qu'il peut exercer sur cet environnement, impliquant directement les soins maternels pour cette épreuve de réalité. L'autre impliquant la réalisation du but sexuel par les actions sur les zones érogènes qui conduiront à la satisfaction, "***la satisfaction étant le résultat d'une activité où l'emprise joue un rôle majeur***" :

"Nous considérerons que la pulsion est un premier résultat dans la construction du psychisme, corrélatif de l'investissement , par la libido, de l'objet, des moyens de la relation avec lui et des zones érogènes, et nous proposerons d'envisager qu'elle est formée de deux composantes libidinales, liées entre elles, que la pulsion est une résultante que l'on peut décomposer comme une force en deux

[122] S. Freud 1920 - Au-delà du principe de plaisir in O.C. - XV - pp. 324, 325, 326 : Dans ce passage, S. Freud nous donne '[...] **une vue d'ensemble sur le lent développement de notre théorie de la libido**', et indique clairement les trois étapes par lesquelles il est passé pour situer le conflit psychique : D'abord dans '**l'opposition entre pulsions sexuelles et pulsions du moi** [...] **Parmi celles-ci durent être reconnues en premier des pulsions qui servent à l'auto conservation du moi**'. A ce type d'opposition succède l'opposition libido narcissique/libido objectale de Pour introduire le narcissisme : '**La névrose de transfert en particulier, le véritable objet d'étude de la psychanalyse, reste le résultat d'un conflit entre le moi et l'investissement d'objet libidinal**'. Le constat qu'il fait alors de pulsions sexuelles et pulsions du moi appartenant toutes au registre libidinal, l'amène, pour conserver le dualisme pulsionnel, à proposer une opposition entre pulsions de vie et pulsions de mort : '**notre conception était dès le début dualiste et elle l'est aujourd'hui de façon plus tranchée qu'auparavant, depuis que nous dénommons les opposés non plus pulsions du moi et pulsions sexuelles, mais pulsions de vie et pulsions de mort**'.

[123] D. Winnicott 1945 - Le développement affectif primaire in Psychanalyse et pédiatrie - opus cité

[124] S. Freud 1938 - Un exemple de travail psychanalytique in Abrégé de psychanalyse - PUF 1985 - p. 59

vecteurs distincts : l'investissement en emprise et l'investissement en satisfaction . Le corollaire de cette proposition est que l'objet sera objet d'emprise et objet de satisfaction".[125]

Ces deux aspects des soins infantiles que nous venons de souligner, mère objet et mère environnement, repris "*du point de vue du nourrisson*" dans l'article de D. Winnicott de 1963 : Elaboration de la capacité de sollicitude,[126] ne sont pas sans nous rappeler la description des deux couches de l'appareil psychique perceptif que Freud distingue dans l'article : Note sur le bloc note magique [127], l'une fondant la capacité de conscience et l'autre la capacité de mémoire :

D. Anzieu s'appuie lui-même sur le texte de 1925 pour préciser sa propre conception de l'organisation interne de la psyché "*en double feuillet*", la construction de **ces deux enveloppes** – l'une externe (pare-excitation) et l'autre interne (surface d'inscription des traces mnésiques) – étant corrélative de la construction du moi, "*au contact de l'objet primordial qui assure la* **consensualité** *et fournit un sens commun externe puis interne* [...] *en* **rassemblant les expériences psychiques juxtaposées**"[128]. Sa description fait tout à fait écho aux deux fonctions maternantes de "l'objet winnicotien", la création de **l'objet interne**, en mémoire, **trouvant un sens dans les satisfactions psychiques des besoins et des désirs du nourrisson**.

Ces différents points de vue vont nous permettre de dialectiser la problématique de l'agressivité dans son rapport à l'amour et à la haine pour l'objet, sans nécessairement la rabattre sur la pulsion de mort postulée par S. Freud au fondement de l'économie psychique à partir 1920[129], alors qu'il tente de rendre compte de fonctionnements s'exerçant "*hors du principe de plaisir* ".

Nous pourrons ainsi faire travailler l'hypothèse du "*paradoxe de la destructivité*" conceptualisé par R. Roussillon[130] (à partir du concept de D. Winnicott, caractérisant la haine primaire liée à la découverte de l'extériorité de l'objet, que ce dernier a lui-même travaillé sur la base des conceptions de M. Klein)[131] : la **destructivité fondant l'épreuve de réalité si l'objet trouvé-créé/détruit résiste à** l'angoisse du sujet, face à la perte potentielle, et peut, dès lors, être construit.

[125] P. Denis 1992 - R.F.P. Spécial congrès : De l'emprise à la perversion - p. 1318

[126] D. Winnicott 1963 - Elaboration de la capacité de sollicitude in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité

[127] S. Freud 1925 - Note sur le bloc-notes magique in R.I.P. - Tome II - opus cité - p. 119

[128] D. Anzieu 1990 - Epiderme nomade et peau psychique – Apsygée

[129] S. Freud 1920 - Dualisme des instincts de vie et instincts de mort in Au-delà du principe de plaisir et Freud 1923 - Les deux variétés d'instinct - Le moi et le ça in Essais de psychanalyse - P.B.P. 1980

[130] R. Roussillon 1991 - Le paradoxe de la destructivité in Paradoxes et situations limites de la psychanalyse - opus cité

[131] D. Winnicott 1954 - La position dépressive dans le développement affectif primaire in De la pédiatrie à la psychanalyse - opus cité

En effet, D. Winnicott travaille le concept de la pulsion de mort[132] en la référant à la destructivité, "***témoin de l'échec de la fusion des pulsions libidinales et des pulsions agressives***", cette compulsion à lier l'expérience étant directement articulée à la motricité lors de la découverte de l'extériorité de l'objet : "***la destructivité reste une sauvegarde dans le sens où elle est la base de relations objectales qui sont éprouvées comme réelles***"[133], **et, en ce sens, cela constitue un espoir**.

Comme nous l'avons déjà souligné, si l'épreuve de réalité, décrite dans La négation en 1925 par S. Freud, consiste en une sorte de retrouvailles représentatives qui suppose la constitution d'un objet interne représentable : "***La fin première et immédiate de l'épreuve de réalité n'est donc pas de trouver dans la perception réelle un objet correspondant au représenté mais de le retrouver et de se convaincre qu'il est encore présent***" (p. 138 opus cité), elle s'exerce sur des expériences sensorielles primordiales qui se sont différenciées sur la base de l'efficacité de l'acte de décharge (cf. 1895 : l'action spécifique de L'esquisse).

Ceci pose implicitement, mais impérativement, la question de la réponse de l'objet qui donne accès à la construction d'un dedans et d'un dehors : "***La différenciation entre excitation et pulsion [...] d'un être vivant en détresse presque totale [...] se fait par le résultat de l'acte de décharge [...] la substance perceptive de l'être vivant aura ainsi acquis dans l'efficacité de son activité musculaire un point d'appui pour séparer un dedans d'un dehors***"[134]

Et nous retrouvons chez D. Winnicott l'idée semblable que les processus de maturation du moi se rattachent à la motricité et aux fonctions corporelles. Processus dans lesquels la peau joue un rôle de premier ordre en tant que **membrane-frontière entre le moi et le non-moi, celle-ci se structurant à partir des soins maternels**. Et D. Winnicott le précisera, elle se construit notamment à partir du holding, terme qui signifie à la fois l'action de **tenir**, de **contenir** qui peut dériver sur une notion **d'emprise**, et le handling, façon de **manipuler**, qui concerne plus directement l'action de la mère au cours des soins à l'enfant et les interactions psychiques qui vont s'en dégager.

Or, dans La négation, S. Freud indique aussi la nécessité, pour la mise en place de cette épreuve de réalité que "***des objets aient été perdus qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle***".

Nous retrouvons dans le concept de **double limite** de A. Green[135] l'idée que le moi perd une première fois l'objet dans le travail psychique que nous avons décrit, ce qui

[132] D. Winnicott 1959/1964 - Contribution de la psychanalyse à la classification psychiatrique in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité - p. 93

[133] D. Winnicott 1963 - De la communication et de la non communication in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité - p. 166 : '**pour le nourrisson vivre s'établit à partir d'une non existence, la communication naît du silence, la vie ne peut pas avoir la mort pour opposée**.

[134] S. Freud 1915 - Pulsions et destins des pulsions in Métapsychologie – Gallimard 1968 - p. 15

[135] A. Green 1990 - La double limite in La folie privée - Gallimard 1990 - pp. 293 à 316

l'amène à **se distinguer** de cet objet et à **modifier son économie interne** en installant un **processus de refoulement** pour maîtriser les expériences douloureuses en lieu et place du mécanisme de **projection /expulsion du mauvais**.

S'appuyant sur ce texte de 1925, A. Green développe le concept de double limite, comme organisateur intrapsychique et intersubjectif. Sur la limite trouvée-créée du dedans/dehors (constituée sur la discontinuité originaire qui contraint le moi-réalité primitif au mouvement expulsif et conduit le moi-plaisir, confondu à l'origine avec "la mère objet source de satisfaction", à **construire un bon objet interne assurant la continuité interne en l'absence de l'objet externe**) s'inscrivent les premières représentations-choses permettant le délai, l'attente, et donnant à **l'hallucination du désir l'occasion de s'exercer**.

A. Green fait alors l'hypothèse que la **seconde limite interne**, structurant le dedans (limite des systèmes Cs-Pcs et Ics) est instituée par **l'hallucination négative de la mère** (représentation de l'absence de représentation), qui **rompt le lien à la représentation-chose de l'objet** et entraîne un **travail de liaison par la pensée** pour combler le blanc qui n'aura pu l'être par l'expérience de satisfaction. Perte seconde, structurante, de l'objet dans le travail de représentation.

Nous serons amenés à nous questionner, dans la deuxième partie de cette recherche, sur les implications cliniques des modes de présence de l'objet et des effets de son absence, en nous appuyant plus particulièrement sur les reprises théoriques récentes de cette problématique.

I.4.3011L'acte antisocial et la question de la culpabilité *Une logique du " rien à gagner, rien à perdre "*

Ainsi, le passage du subjectif à l'objectif impliquerait l'existence d'un objet qui ait pu répondre de façon suffisamment satisfaisante à la série des besoins internes et externes indifférenciés du moi, si l'on admet qu'au stade de l'indifférenciation primaire le fonctionnement psychique minimum est organisé par l'incorporation du satisfaisant/bon et l'expulsion de l'insatisfaisant/mauvais.

D. Winnicott[136] utilise aussi le concept de mère suffisamment bonne pour exprimer le mouvement de **soutien continu** qu'elle apporte en réponse à la **pulsion spontanée** ("*le geste*") du nourrisson et qui contribue dans un premier temps à la constitution de l'omnipotence infantile, ***" au stade de fusion de la motricité et des éléments érotiques***" : "***La mère suffisamment bonne répond à l'omnipotence du nourrisson et dans une certaine mesure elle lui donne une signification et ce maintes et maintes fois***".

La mère s'adapte aux besoins indifférenciés de l'enfant tant qu'il ne peut, de lui-même, faire ce trajet de la réalisation à la représentation, la continuité de ses soins permettant que **l'excès de tension provenant du délai** (dans la réalisation) **n'annule**

[136] D. Winnicott 1960 - Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux self in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité - p. 122

pas la trace significative qui peut ainsi se constituer en trame potentiellement représentative.[137]

Et si l'objet ne renvoie rien ou ne renvoie pas, **au bon moment**, ce qui est attendu, **la possibilité de transformer la tension** engendrée par un besoin physiologique et/ou un désir psychique, à un moment où le moi n'est pas encore en mesure de créer l'objet-objectif,[138] la constitution même de l'objet-subjectif interne, **représentant cette fonction pare-excitante**, risque d'être en faillite ou portera les traces des manques ou des tensions qui n'ont pu trouver, d'une manière ou d'une autre, **d'issues satisfaisantes**.[139] **Nous percevons bien comment le principe de plaisir se dissocie du principe de satisfaction , et nous verrons dans le deuxième partie de ce travail, comment S. Freud le précise dès** L'esquisse.

Ainsi, l'hypothèse du "suffisamment tolérable", organisé par l'environnement se confirme, à chaque étape du développement, selon les nouvelles capacités du moi à organiser la réalité. Ces capacités du moi sont étayées sur l'organisation pulsionnelle liée au fonctionnement des zones corporelles découvertes et investies, en fonction des ruptures, ou de la continuité, qui sont associées à chacun de ces stades. Cet équilibre quantitatif et qualitatif permettra, ou ne permettra pas, de rendre l'expérience acceptable et donc assimilable pour le sujet sans provoquer de perturbations économiques intolérables et une déliaison pulsionnelle trop désorganisatrice.

En 1915 notamment, dans l'article sur Le refoulement, S. Freud fait référence au facteur quantitatif (alors qu'en 1924 dans l'article sur le masochisme il spécifiera plus précisément un facteur qualitatif, repris de L'esquisse, **en réintroduisant la problématique du rythme , présente dès ce texte de 1895**), et indique qu'une tension interne trop forte n'est pas propre à engendrer le refoulement : "***Le cas du refoulement n'est donc assurément pas donné quand la tension consécutive à la non satisfaction d'une motion pulsionnelle devient insupportablement grande***".[140]

Mais comment concilier cette position avec celle énoncée en 1926, dans Inhibition, symptôme, angoisse, texte dans lequel S. Freud déclare à propos du refoulement originaire, noyau inconscient fonctionnant comme pôle d'attraction à l'égard des éléments

[137] D. Winnicott 1955 - Position dépressive dans le développement affectif normal in De la pédiatrie à la psychanalyse - opus cité - p. 155

[138] R. Roussillon - Document interne S.P.P. : '**L'expérience du sujet dépend des conditions de la rencontre avec l'objet à une époque où celui-ci n'est pas encore découvert comme objet extérieur.**'

[139] R. Roussillon - opus cité : '**Il semblerait bien [...]que la satisfaction dont il est question ne concerne pas simplement le besoin corporel mais plutôt, à l'occasion de la satisfaction du besoin corporel, la satisfaction de toute une série de besoins psychiques ou de désirs psychiques. Lorsque ceux-ci ne sont pas satisfaits, la satisfaction des besoins corporels ne produit pas de traces mnésiques satisfaisantes**'. Cette hypothèse porte la théorisation du principe de plaisir à un autre niveau, elle nous permet de retrouver au principe même de la théorie pulsionnelle ce que la biologie nous enseigne au principe même de la sexualité : une dynamique d'échange dans le lien (cf. Langaney - Le sexe et l'innovation).

[140] S. Freud 1915 - Le refoulement in Métapsychologie - O.C. - Volume XIII - PUF 1987 - p. 190

à refouler : " ***il est tout à fait plausible que des facteurs quantitatifs comme une trop grande force de l'excitation et l'effraction du pare-excitation soient les premières occasions où se produisent les refoulements originaires***".[141]

Qu'en est-il alors de ce refoulement originaire, quelle peut-être sa nature, quelle peut-être sa fonction ? L'hypothèse qui se propose, en référence à ces deux textes, concernant l'échec du refoulement de la pulsion agressive dans les actes de violence, parfois extrêmes, des adolescents délinquants serait celle-ci :

L'expérience d'une violence excessive (dans la non-reconnaissance des besoins/désirs psychiques de la part de l'environnement primaire, confusionnant en conséquence le rapport du besoin au désir et le rapport du désir de l'objet au désir du sujet), engendre un taux d'excitation impossible à lier (aspect qualitatif), car/et aussi impossible à décharger (aspect quantitatif), et resterait en dépôt, clivé de la conscience.

Cet excès, n'ayant pas autorisé de refoulement, de "*processus d'intégration*" dirait D. Winnicott, constitutif de la limite interne Pcs - Cs/Ics suffisamment organisée, reviendrait en effraction des contre-investissements, révélant une symbolisation des événements primaires en souffrance d'élaboration.

Comme si l'excès de violence de la part de l'objet (l'impossibilité dans laquelle l'objet se trouve d'aider à la métabolisation de la pulsion agressive du sujet constituerait un excès de violence) empêchait qu'il ne se présente comme **support de l'idéalisation**, puis **des identifications** : le sujet ne pouvant dès lors pas se représenter ce qu'il est nécessaire de préserver de l'objet (ce qui équivaut pour lui à une perte narcissique), pour se préserver soi-même et se constituer une vie psychique (renoncement qu'il ne peut se représenter comme un gain narcissique/objectal), organisée par la position dépressive permettant l'accès à un sentiment conscient de culpabilité.[142]

Précisément, l'organisation pulsionnelle des adolescents délinquants présente une déliaison caractérisée essentiellement, dans leur mode relationnel, par le manque de préoccupation à l'égard de l'objet qui supporte ses attaques, et dans leur mode défensif, par une indifférence plus ou moins affichée des conséquences qu'ils devront supporter de leurs actes agressifs et/ou destructeurs.

Comme si, pour ces adolescents, un sentiment de culpabilité manquait à se structurer autour d'une angoisse concernant le risque de perdre le lien à autrui. Ils se situent dans "**une logique du rien à gagner, rien à perdre**", pour ce qui concerne leur relation à l'autre qui semble avoir perdu sa qualité de semblable, sans cependant donner le sentiment d'une perte de la réalité caractérisant un mode psychotique d'organisation psychique (sauf cas exceptionnel, dans le cadre où j'intervenais).[143]

[141] S. Freud 1926 - Inhibition, symptôme, angoisse - PUF 1990 - 9e édition - p. 10

[142] D. Winnicott 1960 - Agressivité, culpabilité et réparation in Conversations ordinaires - opus cité :'**C'est ici que le mot intégration intervient, car si l'on peut concevoir une personne parfaitement intégrée, cela veut dire que cette personne doit pouvoir entièrement assumer la responsabilité de tous les sentiments et de toutes pensées qui sont propres à l'individu humain. A l'inverse, il y a défaut d'intégration, lorsque la personne a besoin de trouver au dehors d'elle les choses qu'elle désapprouve - le prix à payer étant qu'elle perd la destructivité qui en réalité, est en elle**.'

Nous sommes alors amenés à nous interroger sur **l'échec du refoulement de la tendance agressive** qui se manifeste au frais de la relation au réel, processus se présentant, dans la théorisation de la tendance antisociale comme une **alternative au désespoir** provoqué par une faillite de l'environnement "***qui n'a pas su s'adapter aux besoins absolus du nourrisson à une époque de dépendance relative .***"[144]

Dans une prochaine section, nous chercherons à préciser dans quelles mesures ce modèle nous permet de comprendre les comportements antisociaux des adolescents délinquants, pour essayer de les saisir comme autant de modes d'investissements pervertis par une blessure narcissique dont nous aimerions pouvoir ébaucher les particularités, suivant la ligne théorique que nous avons commencée à tracer.

En retenant l'hypothèse d'une désorganisation primaire des processus de maturation du moi, s'actualisant dans une faillite des processus intégratifs au moment de l'adolescence, caractérisée notamment par une désorganisation de la topique qui se manifeste dans **l'absence d'un sentiment conscient de culpabilité**.[145]

SECTION II LA TENDANCE ANTISOCIALE

II - 1011LE PARADOXE DE LA TENDANCE ANTISOCIALE *Dépendance et déprivation*

La tendance antisociale que D. Winnicott décrit en 1956[146] sur la base d'observations cliniques de jeunes enfants, lui-même définissant la délinquance comme une "*défense antisociale organisée*", se comprend dans le cadre de la "*transitionnalité*" auquel ses travaux nous ont habitués. Nous reprendrons, pour ce travail, les éléments qui nous permettent de comprendre la destructivité comme **le symptôme d'une faille** de "***cette zone intermédiaire qui sépare le subjectif de ce qui est perçu objectivement***"[147]. Cette position définit un espace potentiel d'organisation de la réalité psychique du nourrisson, à partir de **l'expression des capacités** du moi infantile **secouru par les**

143 S. Freud 1924 - La perte de la réalité dans la névrose et la psychose in Névrose, psychose et perversion - PUF 1973

144 D. Winnicott 1963 - De la communication et de la non communication in Processus de maturation chez l'enfant- opus cité - pp. 151 à 158

145 S. Freud 1937 - Analyse avec fin et analyse sans fin in R.I.P. - Tome 2 - opus cité - p. 242 : '**Tous les refoulements se produisent pendant la première enfance, ce sont des mesures de défenses primitives du moi immature et faible**' et p. 244 : '[...] **à tout moment des fragments de l'organisation antérieure subsistent à côté de la plus récente et même dans le développement normal la transformation ne se fait jamais complètement, de sorte que des restes de fixations antérieures peuvent être maintenus dans la configuration définitive**.'

146 D. Winnicott 1956 - La tendance antisociale in Pédiatrie et psychanalyse - opus cité - p. 175

soins de la mère. Cet espace potentiel est nécessaire au moi du nourrisson pour lui permettre de construire une **réalité externe , différenciée de sa propre subjectivité**.

La tendance antisociale, caractérisée de façon typique par le vol et le penchant à détruire, se présente comme une défense contre la **perte d'une expérience primitivement vécue comme bonne** et exprime la quête, paradoxale, d'un environnement perdu, soutenue par **l'espoir** : en quoi consiste le paradoxe ?

Nous pouvons, à certains égards, penser le paradoxe comme une vengeance de cette perte, au double sens de sa racine latine, vindicare[148]. Terme qui traduit à la fois le mouvement de revendication et l'action de dédommagement qui le sous-tend, qui pourront l'un et l'autre "**se satisfaire**" dans la **punition** infligée à celui qui a commis le dommage. Vengeance organisée selon la loi du talion, le retournement passif/actif du vécu de perte en agression contre l'objet pourrait alors signifier, dans ce mode d'investissement sadique de l'objet, à la fois l'existence d'un désir, lié à la nécessité d'en passer par lui, d'investir l'objet malgré tout et l'impasse dans laquelle le sujet se retrouve pour construire une relation à cet objet où l'ambivalence pourra être tolérée.

Pour J. L. Donnet[149], par exemple, l'espoir est à considérer en lien avec le besoin de punition sous-jacent à la tendance antisociale. Ce besoin de punition peut-être référé soit au besoin de punir du surmoi, soit au besoin d'être puni du moi. Il s'appuie notamment sur le texte de S. Freud de 1919, Un enfant est battu, pour introduire l'idée que la punition "***peut être le lieu d'une connexion entre l'éprouvé corporel du déplaisir et la menace de retrait d'amour avec toutes les formes affectives qu'elle peut prendre***". Il va donc considérer qu'il y a "***une sorte de réassurance indispensable [contenue] dans la réponse punitive adéquate qui donne consistance et réalité à la destructivité du sujet et le délimite du même coup, réduisant la mégalomanie terrifiante : il y a donc, dans le besoin de punition, la virtualité d'un appel à l'objet, appel qui, dans la pratique, correspond à ce que la théorie va énoncer quant à la double origine du Surmoi . En somme le besoin de punition n'exclut pas l'espoir, cet espoir qui caractérise la tendance antisociale, et désigne une faille de l'environnement***".

D. Winnicott relie ces deux aspects toujours présents, **recherche de l'objet et destruction**, au fait que l'enfant recherche la mère de la créativité primaire, cet objet qu'il était prêt à rencontrer dans **l'illusion** commune du trouver-créer, qui se constitue pour lui comme un dû, au stade du narcissisme primaire où "***la mère offre un mouvement qui satisfait le besoin, [...] et où le bébé éprouve le besoin de ce que sa mère lui offre***".

147 D. Winnicott 1951 - Objets transitionnels et phénomènes transitionnels in Pédiatrie et psychanalyse - opus cité - p. 111 : '**J'ai introduit les expressions objets transitionnels et phénomènes transitionnels pour désigner la zone d'expérience qui est intermédiaire entre le pouce et l'ours en peluche, entre érotisme oral et relation objectale vraie, entre l'activité créatrice primaire et la projection de ce qui a déjà été introjecté, entre l'ignorance primaire de la dette et la reconnaissance de cette dette**.'

148 Le Grand Robert 1973 - Tome 6 - p. 770 : Venger, du latin vindicare '**réclamer en justice, revendiquer**'. 1e Dédommager moralement quelqu'un en punissant son offenseur - 2e Réparer - 3e Punir - par extension compenser

149 J.L. Donnet 1995 - Surmoi I - Monographies de la R.F.P - PUF 1995 - pp. 62 et 63

Ainsi, pour D. Winnicott, c'est la capacité de la mère à s'ajuster aux attentes de son bébé qui organise pour ce dernier (en fonction précisément de l'illusion de la mère à le satisfaire, "**préoccupation maternelle primaire** " fondée sur les propres identifications de la mère) un pare-excitation qui vient créer les conditions d'expérience de l'omnipotence infantile, à ce moment de dépendance absolue où le bébé n'a pas conscience que ces soins sont extérieurs à lui. De la qualité de cet ajustement dépend le sentiment de "continuité d'existence" qui fonde ***" l'assurance ultérieure de pouvoir avoir une influence sur le monde***"[150].

La tendance antisociale, comme défense élaborée contre cette perte, suppose donc l'existence, dans la réalité psychique du sujet, d'un objet vécu comme suffisamment satisfaisant, au moins à ce moment originaire, objet interne suffisamment bon qui a pu se construire et pourra se différencier grâce aux capacités d'adaptation de la mère aux besoins psychiques et physiques du nourrisson.

Dans son article de 1960, Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux self,[151] D. Winnicott nous montre comment la maturation du moi s'établit sur la base de satisfactions concernant les besoins du nourrisson liés à son état de double dépendance vis-à-vis de l'environnement. Pour lui, il ne s'agit pas, à l'origine, de satisfaction pulsionnelle, car le psychisme n'est pas en état de distinguer l'excitation externe de l'excitation interne : "***Le moi du nourrisson évolue vers un état de maturation où les exigences pulsionnelles vont se distinguer de l'environnement comme faisant partie de son self***". Donc, du point de vue de la subjectivité du nourrisson, ces exigences internes n'apparaissent pas encore comme des exigences pulsionnelles et D. Winnicott précise : "***Les excitations instinctuelles peuvent toutefois s'avérer traumatisantes lorsque le moi n'est pas encore capable de les inclure et n'est pas en mesure de contenir les risques impliqués et les frustrations vécues jusqu'au moment où la satisfaction du ça est réalisés***". Cette position montre bien, comme le souligne R. Roussillon[152], que les phénomènes transitionnels, loin d'exclure la pulsionnalité, apparaissent comme essentiels, dans leur fonction de liaison, pour que la pulsion ne soit pas vécue comme une effraction dans un psychisme qui ne peut contenir, avec ses seules ressources, les excitations liées à son développement.

Ces risques, nous pouvons d'une part les entendre du côté de l'objet qui projette sur le nourrisson des intentions ou des désirs que ce dernier n'est pas en mesure de se représenter qu'ils ne lui appartiennent pas (cf. F. Ladame - supra). Nous pouvons d'autre part les entendre du côté du nourrisson qui projette sur l'objet ses états de calme ou d'excitation, lorsque l'objet ne vient pas démentir la confusion potentielle de ces émois. Ainsi, la qualité du lien à l'objet est aussi fonction des **identifications projectives croisées** du sujet et de l'objet, au point de rencontre des fantasmes qui s'étayent sur

[150] D. Winnicott 1962 - Intégration du moi au cours du développement de l'enfant in Processus de maturation chez l'enfant opus cité - p. 52 : '**La mère offre ce que le bébé attend.**'

[151] D. Winnicott 1960 in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité - p. 122

[152] R. Roussillon 2001 – Le plaisir et la répétition – Dunod p. 38

l'expérience de la relation.

II - 2011DÉPENDANCE ET POSITION DÉPRESSIVE *Destructivité et origine du sentiment de culpabilité*

Ainsi, pour D. Winnicott,[153] les capacités d'évolution du moi, soutenu par les soins maternels, conduisent à l'introjection de cet objet dans le courant de la première année, et cette introjection va introduire un remaniement important dans l'économie psychique du nourrisson, caractérisant le passage de la double dépendance à la dépendance relative,[154] "*stade de l'inquiétude primitive*", qui correspond à l'entrée dans la "*phase dépressive*" pour Mélanie Klein,[155] nommée ainsi par elle en raison de l'activité fantasmatique qu'elle suppose s'exercer chez le bébé dans sa relation à l'objet découvert à l'extérieur de sa sphère d'omnipotence.

Dans l'article de 1957, Mélanie Klein situe le début de la phase dépressive vers six mois, lorsque l'enfant accède à une perception de l'objet total (pour D. Winnicott, fusion de la mère-objet et de la mère-environnement). Reconnaître un objet séparé de lui, présent et absent, bon et frustrant, objet focalisant à la fois son amour et sa haine, implique de renoncer au déni tout-puissant réalisé dans **l'idéalisation de l'objet** en particulier, et oblige le sujet à élaborer le conflit d'ambivalence qui va introduire le processus de refoulement. L'enfant doit faire le deuil de l'objet idéalisé avec le risque de régression à la position antérieure si l'objet interne introjecté est trop menacé par cette perte. Il doit faire face à l'angoisse qui l'atteint du fait, maintenant, de sa propre ambivalence[156] envers l'objet et de la **culpabilité primaire** qui en découle. Pour Mélanie Klein, c'est cette angoisse, vécue et surmontée, qui introduit le processus de réparation qui vise à reconstruire l'objet, objet détruit dans le fantasme. Mais le but de la réparation est nécessairement lié à une problématique d'auto conservation : ménager l'objet, dont le moi a physiquement besoin et dont il ne peut psychiquement se passer, entraîne une modification de but des pulsions agressives qui seront inhibées puis refoulées.

C'est donc la période pendant laquelle le moi de l'enfant va pouvoir prendre

[153] D. Winnicott 1955 - Position dépressive dans le développement affectif normal in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité : D. Winnicott, s'appuyant sur les travaux de Mélanie Klein de 1935, situe dans cet article le début de la position dépressive vers la seconde moitié de la première année et la fin de cette période vers l'âge de deux ans, moment où l'enfant normal '**atteint la capacité d'élaborer une vie instinctuelle dans les relations interpersonnelles**'. - p.150

[154] D. Winnicott 1960 - La théorie de la relation parent-nourrisson in De la pédiatrie à la psychanalyse - opus cité - pp. 237 à 256 et D. Winnicott 1963 - Passage de la dépendance à l'indépendance dans le développement de l'individu in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité

[155] M. Klein 1957 - Envie et Gratitude - Gallimard 1968

[156] D. Winnicott 1963 - Elaboration de la capacité de sollicitude in Processus de maturation chez l'enfant - p. 31 : '**Le sentiment de culpabilité est l'angoisse liée au concept d'ambivalence et il implique un certain degré d'intégration dans le moi individuel qui permet le maintien d'une bonne présentation de l'objet en même temps que l'idée de sa destruction.**'

conscience de sa propre dépendance à l'objet reconnu comme extérieur à ses pulsions internes, période caractérisée par une phase de désillusion concernant l'omnipotence infantile, qui donne aux pulsions agressives l'occasion de s'attaquer à l'objet de la réalité extérieure, focalisant à la fois ses pulsions d'amour et sa haine.

Pour D. Winnicott, c'est la capacité de la mère à supporter la destructivité de l'enfant, dans ce double jeu de la pulsion à cette période : attaque et recherche de l'objet, en lui offrant un **environnement stable**, et sans lui retirer l'investissement libidinal précédemment offert,[157] qui lui donnera la capacité, **en faisant l'expérience d'une " constance maternelle suffisante**", à introjecter un objet qui résiste à l'agressivité

C'est bien ce que S. Freud nous laisse entendre lorsqu'il déclare en 1926, comme nous l'avons déjà souligné (p.14), que "***le petit être de la toute première enfance n'est effectivement pas équipé pour maîtriser psychiquement les grandes quantités d'excitations qui lui arrivent de l'extérieur ou de l'intérieur. A une certaine époque de la vie, ce qui est primordial c'est bel et bien que les personnes dont on dépend ne retirent pas leur tendre sollicitude***"[158].

C'est donc à partir de la contention et de l'élaboration psychique de ses émois par la mère qu'un objet interne pourra se constituer à l'intérieur de la psyché de l'enfant. Cet objet interne pourra lui assurer la possibilité de contenir ses propres pulsions, agressives ou libidinales, dirigées vers l'objet externe, lui permettant ainsi de métaboliser le travail, incontournable, de la culpabilité qui en découle. (Nous pouvons reconnaître, dans ce processus, la construction du pare-excitation interne, précurseur d'un surmoi régulateur)

La destructivité apparaît, ainsi que nous le propose R. Roussillon, comme "*une épreuve de réalité*", qui consiste, pour le tout jeune enfant, à s'assurer que l'objet trouvé à l'extérieur, et donc détruit dans le fantasme, n'est pas détruit réellement et confirme son existence en contenant le mouvement agressif qui l'atteint :

"L'objet doit donc être à la fois atteint (détruit) et non-détruit, atteint pour donner valeur et réalité à la destructivité — la reconnaître — et non-détruit pour la localiser dans le domaine de la vie psychique. C'est là le sens de survivre".[159]

Nous aurons l'occasion d'approfondir cette question, dans la deuxième partie de ce travail, notamment autour des derniers travaux de R. Roussillon (1999), et en particulier à propos de sa réflexion sur la position de S. Freud, en 1925, concernant le statut de la représentation dans son rapport à la survivance, interne, de la représentation de l'objet situé à l'extérieur.

En ce qui concerne la question de la tendance antisociale, c'est bien cette adaptation de la mère à la destructivité du nourrisson, pendant cette période de six mois à deux ans (même si et parce qu'elle comporte un travail de désillusion nécessaire, compte-tenu du

[157] D. Winnicott 1963 - opus cité - p. 35 : '**Le nourrisson doit trouver la mère-objet pour survivre à l'agressivité dirigée contre elle, la mère-environnement doit pouvoir continuer l'empathie**.'

[158] S. Freud 1926 - Inhibition, symptômes, angoisse - opus cité - p. 73

[159] ***R. Roussillon 1991 - Le paradoxe de la destructivité in Paradoxes et situations limites de la psychanalyse - opus cité - p. 121***

développement des capacités “auto” du moi à élaborer l’expérience) qui va permettre à l’enfant d’éprouver un sentiment de responsabilité envers l’objet, issu du sentiment primaire de culpabilité, car cette adaptation de la mère lui donne l’occasion de mettre en oeuvre ses pulsions réparatrices (travail d’élaboration qui contient la possibilité, pour l’enfant, de tolérer en lui ses sentiments ambivalents, comme nous le développerons plus loin) :

“L’enfant intègre l’idée de détruire et d’aimer l’objet . [...] La mère ou son substitut est nécessaire à cause de sa valeur de survie [...] elle est mère-environnement et mère-objet , c’est l’objet aimé avec excitation et pour cela sans cesse détruit et endommagé”.[160]

Lorsque l’objet n’est pas en mesure d’étayer cette expérience, l’enfant perd la capacité à élaborer cette période où “*l’ambivalence n’est pas tolérée*” ni par l’objet ni en retour par le sujet. Il perd du même coup la capacité à éprouver de la culpabilité et à sa place subsiste “**une angoisse brute , inutile**”.

Il est ici important de souligner l’idée que D. Winnicott introduit maintes fois dans ses textes, à savoir que la phase de désillusion est un moment particulièrement délicat à franchir et qu’elle peut, très tôt dans le développement du nourrisson, se constituer comme une **déprivation** au sens où il l’entend pour la tendance antisociale, puisque la mère suffisamment bonne sous-entend potentiellement, comme le souligne A. Green, l’expérience d’un manque incontournable qui soumet le moi à un travail psychique auquel il ne peut se soustraire.

En effet, dans un article de 1984, A. Green, à propos des manifestations primaires de la pulsion de mort et leur lien à l’objet primaire soutient l’idée que l’on “***devrait prendre conscience, à cet égard, que la mère suffisamment bonne (Winnicott) contient implicitement la mère suffisamment mauvaise pour sortir de l’impasse idéalisation/persécution et promouvoir le deuil conservateur de la fonction objectalisante*** *”*.[161]

Pour en revenir à la question du paradoxe, celui-ci peut alors s’énoncer ainsi :

Si l’objet suffisamment bon est l’objet issu de l’illusion qui étaye la créativité du nourrisson, il est nécessaire que l’objet, qui soutient et nourrit le désir de l’enfant soit prêt à lui faire défaut, c’est-à-dire **à supporter lui-même les effets de la désillusion** qui va entraîner la découverte, pour l’un et pour l’autre, de ce qui ne pourra jamais appartenir ni à l’un ni à l’autre. Tout en aidant le sujet à supporter ce passage, en contenant la douleur de ce manque (qui pourra se signifier comme une perte, et nous en verrons les implications notamment dans le travail de la mélancolie dans la deuxième partie de ce travail) il semble nécessaire que l’objet puisse lui-même **supporter l’idée de ne jamais pouvoir être cet objet qui aurait pu entièrement satisfaire la pulsionnalité de son nourrisson** : qu’il soit aussi suffisamment prêt à travailler, pour lui-même, la question de l’altérité et des motions ambivalentes qui en relèvent.

[160] D. Winnicott 1963 - Morale et éducation in Processus de maturation chez l’enfant - opus cité - p. 55

[161] A. Green 1984 - Pulsion de mort, narcissisme négatif, fonction désobjectalisante in La pulsion de mort, collectif - Premier symposium de la Fédération européenne de psychanalyse - PUF 1986 - p. 57

Il me semble que D. Winnicott exprime quelque chose de cet ordre, lorsque, par exemple, il défend l'idée que le bébé n'existe d'abord qu'en référence à la relation qui l'unit à sa mère[162] : "***Pour moi la description d'un petit enfant ne peut exclure le comportement de la personne qui s'occupe de l'enfant pas plus que dans une relation d'objet on ne peut exclure le comportement de l'objet***", et que de ce point de vue : "***Il apparaît que l'envie chez un petit enfant ne peut être qu'une partie d'un état de choses très complexe dans lequel la représentation de l'objet s'accompagne d'une attente toujours déçue . L'envie de quelque chose de bon chez la mère ne peut apparaître que si la mère déçoit toujours cette attente. Décevoir toujours l'attente veut dire, là, que l'adaptation de la mère est tout juste bonne à rencontrer l'élément créatif chez le tout-petit ; l'enfant commence à percevoir que quelque chose d'extérieur au Self est bon mais reste sans suite, de sorte que, dans une certaine mesure, l'enfant éprouve une déprivation*** ".[163]

Expérience de "**déprivation originaire**" dans la mesure où l'enfant est soumis d'emblée à l'altérité radicale de l'objet, altérité qui constitue, par exemple, pour A. Ferrant la seconde forme de la double limite au travail d'emprise du sujet (pouvant se définir par l'ensemble des conduites motrices prenant valeur relationnelles "***qui visent à modeler autrui de telle sorte que les conditions de satisfaction soient assurées***") au-delà du fait que l'objet "***se refuse progressivement à la malléabilité absolue au fur et à mesure du développement du sujet***" : **double limite** qui fonde, si elle est suffisamment tempérée, "**la consistance du moi**".[164] Position théorique qui rejoint celle de R. Roussillon lorsque celui-ci propose, comme nous l'avons déjà souligné (p. 28) les deux registres de l'utilisation de l'objet et de la relation d'objet, comme organisateurs du temps primaire de la symbolisation. (R. Roussillon 1999 – p. 181)

II – 3011ANTISOCIALITÉ ET ORGANISATION DÉFENSIVE PRIMAIRE Échec du sentiment de culpabilité

Ainsi, la recherche de l'objet et la destruction sont les moyens défensifs primaires auxquels le sujet a recours et qui signifient à la fois l'attachement à l'objet, sa tentative pour élaborer le lien à cet objet et le désespoir, auquel il peut être confronté dans l'élaboration de la destructivité, désespoir qui prend forme autour d'une tentative d'élaboration de la culpabilité qui en découle.

Pour Winnicott, l'association des compulsions libidinales et agressives représente

[162] D. Winnicott 1959 - Compte rendu et critique d'Envie et Gratitude in La crainte de l'effondrement - Gallimard 2000 - p. 339

[163] D. Winnicott 1959 - opus cité : Ne pourrait-on pas rapprocher cette conception d'une certaine interprétation de l'hallucination négative chez A. Green, processus par lequel la mère se présente en creux à l'investissement du bébé ? (notamment Green 1973 - Le discours vivant - pp. 334 à 337, passage dans lequel, s'appuyant sur une note posthume de Freud de 1938 concernant l'absence, il décrit l'hallucination négative sur la base '**d'un phénomène de substitution en attendant quelque chose qui ne venait point**.'

[164] A. Ferrant 2001 - Pulsion et liens d'emprise - Dunod - pp. 193 et 194.

une tendance vers "*l'auto-guérison*", une façon de pouvoir réunir encore sur le même objet les deux types de pulsions et d'éviter la déliaison libidinale.

Il semble que nous pouvons comprendre le paradoxe de la tendance antisociale comme une tentative de réobjectalisation qui s'objectivise dans l'attaque du lien : comme la recherche compulsive d'un objet qui pourrait répondre aux besoins psychiques du sujet dans son travail d'adaptation à la réalité, sujet dont les processus de maturation du moi, intimement mêlés à l'érotisme musculaire,[165] semblent bloqués à un stade incorporation/expulsion-destruction, et qui reste innocent des pulsions agressives qui l'animent :

"La tendance antisociale représente l'espoir chez un enfant qui a souffert et qui, autrement serait désespéré, malheureux et inoffensif. Chez un enfant, une manifestation antisociale signifie qu'il s'est développé en lui quelque espérance, l'espoir de trouver une façon de franchir la faille. Cette faille est constituée par une rupture de la continuité des soins de l'environnement vécue à un stade de dépendance relative . Dans tous les cas, l'enfant a vécu l'expérience d'une solution de continuité des soins de l'environnement : cette rupture a eu pour conséquence un arrêt des processus de maturation et un état clinique confusionnel pénible".[166]

La tendance antisociale est ainsi caractérisée par la coexistence dans la psyché de représentants renvoyant aux deux types de pulsions, libidinales et agressives, et **l'absence**, **dans l'économie psychique, d'un processus permettant de les conflictualiser**, entraînant la modification dialectique de l'une des tendances par l'autre : c'est l'échec de la fusion des instincts, "*qui peut engendrer un élément potentiel de destructivité pure, c'est-à-dire sans sentiment de culpabilité*"[167], alors que :

"*Lorsque le nourrisson en bonne santé a effectué la fusion, l'aspect frustrant du comportement de l'objet est un facteur important dans l'éducation du petit enfant relative à l'existence d'un monde non-moi. Les carences de l'adaptation de l'environnement ont une valeur positive dans la mesure où le nourrisson peut haïr l'objet, c'est-à-dire qu'il peut conserver l'idée* **d'un objet éventuellement capable de le satisfaire tout en reconnaissant que cet objet n'a pas réussi à se comporter d'une façon satisfaisante**".[168]

Ici semble contenue implicitement l'idée que la déprivation**,** inhérente au processus de la construction de la différenciation moi/non-moi, est constitutive du processus si le

[165] R. Roussillon 1991 - Paradoxes et limites de la psychanalyse - PUF - p. 64 : '**La motricité est le point d'appui du développement de l'animisme infantile qui a besoin de se greffer sur l'objet placé au bon moment pour créer l'espace d'illusion en lieu et place de l'hallucination**.'

[166] ***D. Winnicott 1963 - Morale et éducation in Processus de maturation chez l'enfant, opus cité - p. 68***

[167] D. Winnicott 1959 - Contribution de la psychanalyse à la classification psychiatrique in Processus de maturation chez l'enfant - p. 97

[168] D. Winnicott 1963 - De la communication et de la non communication in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité - p. 154

nourrisson peut satisfaire ses sentiments de haine vis-à-vis de l'objet : ce qui lui permettrait à la fois de s'approprier ce qu'il y a de bon pour lui dans la rencontre avec l'objet et de différencier dans l'objet, car reconnu par l'objet (oui, tu peux me haïr), ce qui n'est pas satisfaisant : "satisfaire aussi les sentiments de haine", au sens où ils pourraient être **reconnus, accueillis et transformés par l'objet,** serait alors le processus par lequel un sentiment de culpabilité pourrait commencer à s'élaborer.

Cette position théorique permet de donner une interprétation possible à la note de S. Freud en 1938 : "***La conscience de culpabilité se développe aussi à partir de l'amour insatisfait. Comme la haine. A partir de ce matériau nous avons dû véritablement produire tout ce qu'on veut, comme les Etats autarciques dans leurs " produits substitutifs***".

A la suite de R. Roussillon, ne pourrait-on pas proposer que "***Freud indique une autre voie d'exploration du sentiment de culpabilité qui en infléchit l'analyse ou en souligne une autre forme ou une autre genèse [lorsque] il relève l'existence d'un sentiment de culpabilité lié à l'existence d'un " amour ou d'une haine inassouvi " , c'est-à-dire l'existence d'un mouvement pulsionnel qui n'a pas pu s'accomplir. Ainsi : " Le sentiment de culpabilité résulterait alors de l'échec de l'intégration du mouvement pulsionnel, de l'échec de son accomplissement fantasmatique, de son déploiement intrapsychique*** ".[169]

Nous approfondirons cette proposition dans la deuxième partie de notre recherche, elle en constitue, en effet le noyau organisateur.

Ainsi, la compulsion à la destructivité serait la trace de l'échec d'un tel processus. Elle signerait une défense du moi, qui se trouve précipité dans un processus d'adaptation à l'environnement aux dépens de la formation de son Self. Et nous savons l'importance de cette formation interne du Self qui représente, pour D. Winnicott,[170] **l'expérience intériorisée de la vie sensori-motrice organisée par les pulsions**. La répétition de cette destructivité non élaborée manifesterait l'effort du sujet à résister à l'inadaptation de l'environnement[171], "**véritable séduction**" qui s'exerce à l'encontre de ses processus créatifs et risque d'entraîner la formation d'un faux self, "*torsion du moi*", pour protéger le vrai self : sorte de **soumission** pour protéger sa relation à l'objet.

II – 4011ANTISOCIALITÉ ET BLESSURE NARCISSIQUE DÉSHUMANISANTE La perte de l'illusion

169 R. Roussillon 1999 - Violence et culpabilité primaire in Agonie, clivage et symbolisation - PUF 1999 - p. 89

170 D. Winnicott 1960 - Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux self in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité - pp. 116 à 131

171 D. Winnicott 1959 - Contribution de la psychanalyse à la classification psychiatrique in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité : '**La destructivité reste une sauvegarde dans le sens où elle est la base de relations objectales qui sont éprouvées comme réelles**.'

Nous sommes ici au coeur des hypothèses qui ont été soulevées au cours de notre réflexion, dans un cadre théorique qui questionne la relation de **dépendance** du nourrisson où le facteur externe, la qualité des soins de l'objet environnement, se dialectise avec le facteur interne du processus, les tensions intra-psychiques "***fondées sur les pulsions du ça***"[172]. Cette dialectique conditionne l'évolution d'un surmoi personnel qui dépend lui-même de l'évolution chez l'enfant de l'idéal du moi au cours de l'édification du self "***comme projection de l'état de bonté qui fait partie de son expérience de la vie***".[173]

Dans ce sens, R. Roussillon[174] relève la nécessité d'une certaine homomorphie entre réalité interne et réalité externe, liée à la qualité de l'objet vivant indestructible qui assure les conditions de celle-ci. En effet, si "***L'enfant créé ce qu'il trouve***", ce postulat fonde les conditions de représentation du réel. Or, "*Il y a une hétérogénéité entre le réel lui-même et le réel tel qu'il est pensé.* Et il est intéressant de souligner que "***Les théoriciens actuels de la pensée [...] proposent une issue qui permet de dépasser le paradoxe . [...] L'hypothèse d'une homomorphie entre l'objet réel et l'objet pensé, le concept, surgit de la rencontre d'une préconception interne et d'une réalisation, mais cette rencontre n'est possible que si une certaine homomorphie préexiste aux deux champs hétérogènes. [...] C'est le rôle de l'environnement premier, de la " séduction " par les soins maternels lors de la préoccupation maternelle primaire que d'assurer les conditions complètes de cette homomorphie moi/monde par le jeu du fonctionnement concret de l'illusion*** ".

Ainsi, pour ce qui concerne les phénomènes antisociaux à l'adolescence, nous sommes alors fondés à faire l'hypothèse d'une blessure narcissique sur fond de déprivation ayant creusé, en négatif, l'absence d'expériences **suffisamment humanisantes**.

Effectivement, pour D. Winnicott, cette absence entraîne "***les formations terrifiantes du surmoi , liées à la pulsion et au fantasme qui accompagnent le fonctionnement corporel et les excitations primitives où l'instinct est impliqué***"[175], ce qui empêche une régulation interne organisée par des **formations idéales suffisamment sécurisantes** dont le versant persécuteur modifie en profondeur chez le sujet ses capacité et ses modalités d'investissement ultérieures.

Parallèlement, il est important de noter que cette blessure narcissique est en rapport

[172] D. Winnicott 1963 - L'état de dépendance du nourrisson dans le cadre des soins maternels et infantiles et dans la situation analytique in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité - p. 246 : '**Je m'efforce d'évaluer le facteur externe - qu'on me permette de le faire sans imaginer pour autant que je reviens sur ce que la psychanalyse a défendu pendant les 40 dernières années en matière de psychiatrie infantile ; le facteur personnel, les mécanismes en jeu dans la croissance affective de l'individu, les tensions internes et externes et le stress qui conduisent à une organisation défensive de l'individu et aussi l'idée que la maladie psycho névrotique est la preuve d'une tension intra-psychique fondée sur les pulsions du ça qui menacent le moi individuel. Ici nous revenons à la vulnérabilité du moi et donc à la dépendance**.'

[173] D. Winnicott 1963 - Morale et éducation in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité p. 57

[174] R. Roussillon 1991 - Paradoxes et situations limites de la psychanalyse - opus cité - p. 41

avec une pathologie des **modes de présence de l'objet** dans l'adaptation aux besoins psychiques de l'enfant : "***La pathologie se situe d'abord dans l'environnement et secondairement dans la réaction de l'enfant***"[176]. Nous retrouvons chez R. Roussillon une analyse semblable concernant, par exemple, les effets "*d'un déficit objectif*" de l'environnement. Celui-ci, devenu "*inutilisable*", peut engendrer une défense par retournement : le sujet "créant" lui-même un déficit, lui permettant, en l'organisant, de maîtriser activement ce qui lui fait défaut, pour se protéger des effets de ce qui a été vécu passivement, antérieurement.[177]

La réflexion de D. Winnicott est centrée sur le rôle de l'environnement dans le processus identificatoire qui précède l'édification du surmoi. Ainsi, l'idée de bonté est reliée à l'image d'un parent sécurisant. **L'idéal du moi** se présente, en tant que "*Dieu personnel*", **comme un substitut des soins maternels** et l'édification du sens moral se construit à partir de la qualité des soins de l'environnement premier :

"L'éducation morale n'est pas un substitut de l'amour ; au commencement l'amour ne peut s'exprimer effectivement qu'en soins donnés au nourrisson et à l'enfant, ce qui représente pour nous un environnement suffisamment bon, favorable, tandis que pour le nourrisson ces soins lui assurent la possibilité d'évoluer d'une façon personnelle selon la progression régulière des processus de maturation ".[178]

Cette hypothèse vient en contradiction avec les développements de A. Green dans son article concernant la problématique de la destructivité, Pourquoi le mal, où la notion de morale est définie par la relation à l'interdit et au désir de jouir de sa transgression, tandis que le mal sans jouissance pose le problème de la **destructivité pure**. A. Green la réfère à la **fonction désobjectalisante de la pulsion de mort**. et la différencie de la jouissance sadique car dit-il, dans ce cas, "***l'objet perd sa qualité de semblable humain***".[179]

En effet, il distingue, à la suite de S. Freud,[180] deux formes d'expression de la pulsion

[175] D. Winnicott 1963 - Morale et Education in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité - pp. 65 et 66 : '**Vos règles morales adultes sont nécessaires car elles humanisent ce qui n'est pas tout à fait humain pour l'enfant. Le nourrisson a peur du talion. Dans l'excitation d'une expérience liée à un bon objet, il arrive par exemple que l'enfant morde : l'objet sera alors ressenti comme un objet qui mord. Il arrive aussi qu'il tire une jouissance d'une profusion d'excrément : le monde s'emplira d'eau qui noie, de saleté qui ensevelit. Ces peurs brutes s'humanisent principalement au travers des expériences de chaque enfant, par rapport aux parents qui désapprouvent et qui sont en colère, mais qui ne mordent pas, ne noient pas, ne brûlent pas l'enfant dans un châtiment correspondant exactement à sa pulsion ou à son fantasme**.'

[176] D. Winnicott - Contribution de la psychanalyse à la classification psychiatrique in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité - p. 107

[177] R. Roussillon - Les paradoxes du déficit - Psychologie médicale 1991 - 23/11 - pp. 1305 à 1308

[178] ***D. Winnicott 1963 - Morale et éducation in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité - p. 65***

[179] A. Green 1988 - Pourquoi le mal in La folie privée - opus cité - pp. 369 à 401

[180] S. Freud 1937 - Analyse sans fin et analyse avec fin in R.I.P. - Tome II - opus cité

de mort, l'une liée, rattachable au surmoi, dans une problématique de culpabilité "alimentant le besoin d'autopunition", l'autre libre, "sans raison", **indépendante de la relation d'objet** (semblable à la résistance au changement dans la cure). Il va ainsi opposer deux formes de relation au mal, l'une économique, l'autre échappant à toute compréhension : "Le mal est sans pourquoi".

A. Green se réfère en particulier au texte de 1925, La négation, dans lequel S. Freud réorganise ses conceptions de 1911/1915 **concernant les conditions de découverte de la réalité extérieure et le jeu pulsionnel qui s'y rattache**. Mais l'opposition qu'il souligne, entre les deux périodes, semble reposer sur un point de confusion entre ce qui est **subjectivement créé et ce qui est objectivement trouvé,** dans l'interprétation qu'il fait de l'épreuve de réalité telle que S. Freud la propose en 1925 : "***En 1915 c'est l'objet mauvais qui était mis au dehors. En 1925 ce qui est mauvais, et doit donc être expulsé, n'est pas encore un objet ; c'est quelque chose qui n'a pas de nom et qui en reçoit un peut-être après l'expulsion***" (A. Green - 1988 - p. 373). Nous pouvons rattacher cette confusion à la problématique du narcissisme et la difficulté qu'il y a de penser un stade anobjectal, lorsque la pulsion s'organise à l'intérieur du sujet par rapport à un objet qui ne peut pas encore être différencié dans son système de représentation : "***L'opposition entre subjectif et objectif n'existe pas dès le début. Elle s'établit seulement par le fait que la pensée possède la capacité de rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu, par reproduction dans la représentation, sans que l'objet ait besoin d'être encore présent au dehors***". (S. Freud 1925 - La négation - opus cité - p.p. 137-138)

En effet, A. Green, reprenant les énoncés de 1915, remarque que S. Freud postule, dans Pulsions et destins de pulsions, une organisation narcissique auto-érotique du bébé pour lequel le monde extérieur n'a pas d'existence séparée de ses propres expériences instinctuelles : "***Le monde extérieur, à ce moment-là, n'est pas investi par l'intérêt (dans le sens général du terme) il est indifférent pour ce qui est de la satisfaction . A cette époque, le moi sujet coïncide avec ce qui est plaisant, le monde extérieur avec ce qui est indifférent (éventuellement avec ce qui, comme source d'excitation, est déplaisant)***"[181]. Mais nous pouvons remarquer que ceci n'empêche pas S. Freud d'affirmer, simultanément, que le moi, sous la domination du principe de plaisir, "***prend en lui, dans la mesure où ils sont sources de plaisir , les objets qui se présentent, il les introjecte (selon l'expression de Ferenczi) et, d'un autre côté , expulse hors de lui ce qui, à l'intérieur de lui-même, provoque du déplaisir " .[...] Après que le stade purement narcissique a été relayé par le stade de l'objet, plaisir et déplaisir signifient relations du moi à l'objet***".

Nous devons donc comprendre, comme le fait d'ailleurs A. Green, (et comme l'a théorisé D. Winnicott autour du concept de transitionnalité) que "***l'organisation narcissique auto-érotique du bébé, capable de satisfaire ses pulsions, repose sur l'illusion qu'il est lui-même le dispensateur de son bien, alors que celui-ci provient de la mère***"[182] : **il créé en lui ce qu'il trouve au dehors** ; ce moment précède et introduit

[181] S. Freud 1915 - Métapsychologie - Gallimard 1968 - p. 37

[182] A. Green 1988 in La folie privée - opus cité p. 371

la découverte de l'objet à l'extérieur, comme objet objectif d'une réalité qui ne recouvre plus l'intégralité de son expérience subjective interne. Et c'est ce dont il est question en 1925 : **comment retrouver au dehors ce qui a été intériorisé sur ce mode auto-érotique, comment la représentation secondaire peut-elle s'étayer sur la représentation primaire**.

Nous comprenons aussi, comme A. Green le reconnaît lui-même à partir des éléments théoriques de 1915, que la découverte de l'extériorité de l'objet entraîne la **prise de conscience des affects** (d'amour et de haine) concernant l'objet :

"La haine apparaît avec la découverte de l'objet qui lui est consubstantiellement lié : l'objet est découvert dans la haine. La prise de conscience que l'objet n'est pas une partie du moi et n'est donc pas à sa disposition – son statut indépendant va de pair avec son indisponibilité – engendre tout naturellement la haine. On voit ici que la haine, ou encore que l'affect qui accompagne le mauvais objet sont pour Freud seconds et tardifs puisqu'il faut attendre la différenciation moi-objet pour prendre celle-ci en considération" (A. Green 1988 – p. 372).

Mais il est plus difficile de le suivre lorsqu'il écrit ensuite : "***Dix ans plus tard c'est d'emblée que l'enfant prendrait conscience du mal puisque le bon est incorporé et le mauvais excorporé . On se souvient de la coïncidence postulée par Freud entre l'extérieur, l'étranger, le haï et le mauvais. Autrement dit, dans cette dernière hypothèse la distinction bon-mauvais précède celle entre le moi et l'objet***" (p. 372).

Car ce n'est pas parce que le satisfaisant/insatisfaisant, qui préside à l'intégration pulsionnelle, précède l'organisation de la différenciation soi/autre, que le moi est en mesure d'avoir conscience, de se représenter ce qui l'affecte en terme de bon/mauvais, catégories qui se construisent à partir de valeurs intégrées au surmoi.

Il est déjà établi en 1915 que, **du point de vue subjectif**, la haine s'organise autour de ce qui ne peut être assimilé au moi et conservé à l'intérieur et sera donc expulsé au dehors comme mauvais en fonction précisément de ce qui n'apporte pas de satisfaction, ou même ce qui provoque des excitations supplémentaires :

"*Comme nous l'avons déjà vu, c'est d'abord par les pulsions d'auto-conservation que l'objet est apporté du monde extérieur au moi, et l'on ne peut contester que le sens originaire de la haine désigne aussi la relation au monde extérieur étranger qui apporte les excitations . L'indifférence se range comme un cas spécial de la haine , de l'aversion, après être apparue d'abord comme le précurseur de celles-ci . L'extérieur, l'objet, le haï seraient, tout au début, identiques . Au moment où, plus tard, l'objet se révèle être une source de plaisir, il est aimé, mais aussi incorporé au moi, de sorte que, pour le moi-plaisir-purifié, l'objet coïncide à nouveau avec l'étranger, le haï*"(S. Freud 1915 – p. 38).

Et sur ce point, à mon sens, S. Freud ne dit pas autre chose dans La négation, lorsqu'il donne **le primat au jugement d'attribution sur le jugement d'existence** :

"La fonction de jugement doit pour l'essentiel aboutir à deux décisions. Elle doit prononcer qu'une propriété est ou n'est pas à une chose, et elle doit concéder ou contester à un représentation l'existence dans la réalité. La propriété dont il doit être décidé pourrait originellement avoir été bonne ou mauvaise, utile ou nuisible.

Exprimé dans le langage des motions pulsionnelles les plus anciennes, les motions orales : cela je veux le manger ou bien je veux le cracher, et en poussant plus avant dans le transfert [de sens] : cela je veux l'introduire en moi, et cela l'exclure hors de moi . Donc : ça doit être en moi ou bien en dehors de moi. Le moi-plaisir originel, comme je l'ai exposé ailleurs, veut s'introjecter tout le bon et jeter hors lui tout le mauvais. Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve au-dehors est pour lui tout d'abord identique . L'autre décision que doit prendre la fonction de jugement, celle qui porte sur l'existence réelle d'une chose représentée , est un intérêt du moi-réel définitif qui se développe à partir du moi-plaisir initial (épreuve de réalité). Maintenant il ne s'agit plus de savoir si quelque-chose de perçu (une chose) doit être admis ou non dans le moi, mais si quelque-chose de présent dans le moi comme représentation peut aussi être retrouvé dans la perception (réalité)" (S. Freud 1925 – p. 136/137).

Nous approfondirons, dans la deuxième partie de ce travail, l'enjeu sur lequel repose ce nouveau type d'épreuve de réalité en 1925, autour de la problématique de la mélancolie et du meurtre de l'objet.

Pour le moment nous soulignons l'ambiguïté sur laquelle repose l'argumentation proposée par A. Green qui retient surtout l'idée (dans ce contexte de 1925 où le statut de l'objet est rendu obscur du fait de l'introduction de la pulsion de mort dans la théorie) d'un processus de régulation organisé par le principe de plaisir/déplaisir où les "**prototypes de la haine ne proviennent pas de la vie sexuelle mais de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation**". Or S. Freud le déclare également en 1915, mais de façon nuancée, lorsqu'il précise le rôle significatif de l'objet dans ce processus :

"Quand l'objet devient source de sensation de plaisir apparaît une tendance motrice qui veut le rapprocher du moi, l'incorporer dans le moi ; nous parlons aussi, dans ce cas, de " l'attrait " exercé par l'objet dispensateur de plaisir, et nous disons que nous aimons l'objet. Inversement, quand l'objet est source de sensations de déplaisir, une tendance s'efforce d'accroître la distance entre lui et le moi, de répéter à son propos la tentative originaire de fuite devant le monde extérieur , émetteur d'excitations . Nous ressentons "la répulsion" de l'objet et nous le haïssons ; cette haine peut ensuite aller jusqu'à une propension à l'agression contre l'objet, une intention de l'anéantir" (S. Freud 1915 – p. 38/39).

Ce qui est tout à fait proche du concept "*d'enfant impitoyable*" théorisé par D. Winnicott "***au stade des réalisations instinctuelles pures plaçant l'objet en dehors du self***" [183]. Mais A. Green réorganise la question **indépendamment des conditions d'expérience qui entourent la création subjective et objective** de l'objet, processus concernant la construction de la réalité, interne et externe, **dessaisi des particularités de la relation qui fonde précisément cette réalité**.

C'est ainsi que dans le texte de 1988 A. Green se réfère à cette pulsion désobjectalisante dont qu'il a proposé l'hypothèse en 1983[184], antérieure au travail de la

[183] D. Winnicott 1955 - Le stade de l'inquiétude primitive in Position dépressive dans le développent affectif normal in De la pédiatrie à la psychanalyse - opus cité - p. 153

[184] A. Green 1983 - Narcissisme de vie, narcissisme de mort - opus cité

pulsion repérable en ces termes par le nourrisson, s'objectivant dans la destructivité comme une pure décharge de tensions – mais provoquées par qui et par quoi ?– , qui ignore l'objet dans son principe d'auto affirmation et rend particulièrement complexe la problématique du passage de cet état narcissique pur à la reconnaissance et à l'investissement de l'objet (travail de la pulsion objectalisante).

II - 5 011ÉTAYAGE ET SEXUALITÉ La capacité d'élaborer la destructivité

Sans pouvoir la traiter pour elle-même dans le cadre de ce travail, nous sommes confrontés à une problématique qui renvoie à une question théorique de fond concernant l'originaire[185], les conditions d'existence et de différenciation du moi naissant ainsi que les processus appropriatifs qui vont lui donner l'occasion de se représenter son propre fonctionnement. Théorie des origines, travaillée pour chaque théoricien par ses propres théories infantiles inconscientes, infiltrant ses processus représentatifs, qui se présente aussi comme autant de façon de se réapproprier ce moment des origines où le moi était absent. Comme le souligne J.L. Donnet : "***la théorie du moi interroge le moi théorisant, et celui-ci se trouvera devant la tâche indéfinie de prendre en compte l'Ics de ses opérations théorisantes***"[186].

Mais nous pouvons en évoquer certains aspects pour préciser notre propos en ce qui concerne la question des racines de la tendance agressive et ce qui va permettre l'élaboration de la destructivité et l'appropriation d'un sentiment de culpabilité. Il me semble en effet, comme le souligne Daniel Widlöcher dans le panorama qu'il nous donne des enjeux historiques ayant alimenté les controverses autour de la sexualité infantile et l'attachement, que cette problématique est au coeur du débat inauguré par M. Balint en

[185] D. Winnicott 1962 - Intégration du moi au cours du développement de l'enfant in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité - pp. 9 à 12. Dans ce texte, Winnicott caractérise le début de la vie psychique par la naissance du moi, comme système d'inscription de l'expérience et comme capacité d'organisation de celle-ci, qu'elle soit instinctuelle ou sensorielle : '**Le ça ne préexiste pas au moi, c'est le moi qui le fait exister**.' C'est la position que semble tenir Paul Denis, dans son rapport sur L'emprise et la théorie des pulsions, lorsqu'il s'appuie sur Les trois essais de S. Freud (1905) qui semble décrire une organisation progressive de la pulsion à partir de composants multiples : '**Nous ne considérons donc pas la pulsion comme innée, mais comme le résultat d'une première élaboration fondatrice du psychisme**'. Cette position est reprise dans les théorisations de R. Cahn, qui la considère '**comme le résultat d'une élaboration née dans l'histoire du sujet**', et de Paul Israël qui admet '**que la pulsion est la version la plus aboutie de la psychisation progressive de l'excitation.**' - (R.F.P. 1992, opus cité - p. 1296). Cette position théorique exclue l'idée que le mal puisse être l'expression du ça indépendamment des expériences du moi indifférencié. Il est effectivement difficile de suivre A. Green dans la description qu'il fait du conflit psychique à l'origine entre le bon et le mauvais sans le relier aux expériences du sujet dans sa relation à l'objet. Il est notamment problématique de considérer que l'objet est comme innocent des processus d'introjection/expulsion du nourrisson qu'il tient, au début de la vie psychique, dans sa dépendance, alors que le nourrisson est précisément dans l'impossibilité de se représenter la réalité de ses états subjectifs, indifférenciée des soins qu'il reçoit. Ceci concerne la question à la fois topique, dynamique et économique de la représentation après-coup d'un affect d'avant la représentation.

[186] J. L. Donnet 1995 - Surmoi I - opus cité - p. 42 - note n°1

1937 lorsque ce dernier postule l'existence d'un amour objectal primaire, qui vient questionner l'organisation narcissique et notamment la fonction des auto-érotismes.[187]

Ce débat s'est focalisé autour du concept de "relation d'objet" proposé par R. Fairbain dans les années cinquante, qui remet en cause l'articulation de l'attachement et de l'expérience auto-érotique étayée sur le besoin d'auto-conservation, relayé dans ce questionnement par les théoriciens de l'attachement et le refus de ce que J. Bolwby a appelé "*la théorie de la tendance secondaire*".[188]

D. Widlöcher montre notamment comment la question de la sexualité infantile n'invalide pas ce qui est décrit en terme de patterns de comportement dans la théorie de l'attachement (dont une partie est vraisemblablement programmée génétiquement) puisque ce qui est organisé en terme d'amour primaire, observable au niveau des échanges relationnels entre la mère et l'enfant, n'est pas du même ordre. Pour lui, la sexualité infantile consiste précisément en une reprise fantasmatique dans l'après-coup des échanges vécus, subjectivité primaire qui inscrit l'expérience dans l'inconscient sur le mode d'une hallucination d'action, au sens de la Wunscherfüllung : accomplissement de désir. En ce sens, dit-il : "***le fantasme n'est pas le produit de la sexualité infantile, il la construit. Ce que l'on nomme relation d'objet décrit la structure de ce fantasme, elle créé plus qu'elle n'exprime la sexualité infantile***" (p. 32).

Cette position théorique lui permet de reconsidérer le processus que S. Freud a décrit, notamment en 1905[189], en terme **d'étayage de la pulsion sexuelle sur la pulsion d'auto conservation** : "***Il ne s'agit pas tant d'une condensation sur un même objet et vers un seul but de deux pulsions distinctes, l'une sexuelle, l'autre liée aux instincts de conservation, mais d'un processus en deux temps : la relation d'attachement , associée ou non à un besoin physiologique s'exprime vers l'objet et, dans un second temps, il y a reprise hallucinatoire de l'expérience qui a mené à la satisfaction***".

Dans ce contexte théorique, l'auto érotisme définit donc le rapport **auto-construit** par l'enfant qui exprime un **rapport imaginaire à l'objet** : **et de ce point de vue, le narcissisme primaire se nourrit bien, secondairement, des réponses apportées par l'objet dans les échanges vitaux nécessaires à la conservation même de la vie et à l'expression de la pulsion qui en dépend**.

Il paraît donc nécessaire de moduler la position que J. Laplanche[190] prend par rapport au texte de L'esquisse, lorsque S. Freud souligne la nécessité d'une intervention extérieure pour modifier l'état interne du nourrisson. Notamment lorsque, s'appuyant sur le fait que "***la relation d'attachement est sous-tendue par une communication, un échange de messages qui sont en grande partie d'origine innée***", il s'inscrit en faux

[187] D. Widlöcher 2000 - Sexualité infantile et attachement - Collectif - opus cité

[188] J. Bowlby 1969 - Attachement et perte in L'attachement - Tome I - opus cité - p. 286

[189] S. Freud 1905 - Trois essais sur la théorie de la sexualité - Gallimard 1962

[190] J. Laplanche 2000 - Sexualité et attachement dans la métapsychologie in Sexualité infantile et attachement - opus cité - p. 74

contre la supposition de Freud, selon laquelle c'est la voie mécanique de la décharge (c'est-à-dire les pleurs désordonnés du nourrisson assoiffé) qui acquerrait, de " façon secondaire " , la fonction " d'une compréhension mutuelle".

Ce qui semble le plus important, S. Freud est très explicite dans L'esquisse, c'est la relation de dépendance du nourrisson à l'objet qui détient le pouvoir d'exercer une "*action spécifique "*, capable ou non, telle est la question, de favoriser la réduction des tensions internes, capacité de liaison de l'objet sur laquelle repose, pour le nourrisson, la capacité d'élaborer ses mouvement pulsionnels, libidinaux et agressifs, et de découvrir un sens à son désir au cours des échanges relationnels.

C'est ce point de vue qui est retenu par Eduardo Columbo[191], dans la discussion introduite par le Collectif auquel je me réfère encore, lorsqu'il soutient que c'est **la nécessité d'en passer par l'objet pour survivre physiquement qui introduit d'emblée une relation d'objet** "sémantique ou intentionnelle", une relation sexualisée à un objet. Pour lui, en effet : "***Le lien d'attachement se développe comme un mécanisme bio-social de régulation, sur lui se construit la relation d'objet qui prend sa source dans l'expérience de satisfaction et qui aboutit à la représentation imaginaire de cette relation. Pendant le processus d'ajustement réciproque de l'enfant et de son entourage, qui configure la maturation émotionnelle, psychique et mentale de celui qui commence sa vie, la sexualité va perdre l'objet but du comportement finalisé inné [...]. Dans le phantasme l'objet érotisé n'est pas l'objet-but abandonné de la sexualité biologique mais l'objet construit à partir de l'expérience de satisfaction , pour autant que cet objet puisse être posé comme séparé ou différencié de l'expérience elle-même. C'est à cette condition que l'objet induit l'expérience de la satisfaction (" le sein maternel ") pourra devenir " le signe qui inscrit à la fois l'objet et son absence***".

II - 6011TENDANCE ANTISOCIALE ET CONSTRUCTION PRIMAIRE

011Le paradoxe de la tendance destructrice au service de la pulsion de vie

Ces difficultés de théorisation concernant les racines de la tendance agressive et les liens qu'elle entretient avec la pulsion libidinale se retrouvent dans la question posée par la destructivité des adolescents délinquants. Et en particulier lorsque la déliaison atteint un tel degré que nous avons le sentiment qu'il n'y a plus d'espoir, sauf encore à pouvoir se représenter l'espoir qui les anime à tenter de nous faire ressentir ce qu'eux-mêmes ont vécu.

Dans l'article de 1963, consacré à l'étude des troubles du caractère,[192] D. Winnicott nous laisse envisager la présence d'une tendance antisociale au sein de la personnalité

[191] E. Columbo 2000 - Sexualité et érotisme in Sexualité infantile et attachement - opus cité - p. 130

[192] D. Winnicott 1963 - Psychothérapie des troubles du caractère in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité - pp. 181 à 197

de l'enfant **consubstantielle** à son développement ; elle se manifesterait en troubles du caractère plus ou moins socialisés, et les degrés de distorsion observables seraient en rapport avec les stades de maturation du moi auxquels les défenses ont été sollicité pour supporter une déprivation effective débordant les capacités du moi à **l'intégrer** dans son expérience : "***Le trouble du caractère, selon ma manière de voir, correspond donc d'une manière très significative à une distorsion de la personnalité intacte qui résulte des éléments antisociaux qu'elle porte en elle***".

Or, nous arrivons ici à un point de difficulté dans la pensée de D. Winnicott, dans la mesure où, à la fois, la tendance antisociale intéresse un temps second de la symbolisation des premières expériences, (dans le passage de la dépendance totale à la dépendance relative), et qu'elle renvoie aussi, implicitement, à un temps premier d'expérience de faillite de l'environnement pouvant atteindre **la structure du moi**, installant, au sein du moi, des **noyaux traumatiques**, sans que l'on puisse parler d'un état psychotique franc :

"Compte-tenu de tous ces éléments, on peut dire qu'il y a deux extrêmes dans la distorsion et que ceux-ci ont un rapport avec les stades de maturation de l'individu où se situe la faillite de l'environnement lorsque la capacité du moi d'organiser des défenses a vraiment été dépassée : à l'un des extrêmes, le moi cache des formations de symptômes psychonévrotiques (établies par rapport à l'angoisse relevant du complexe d'OEdipe). Dans ce cas, la maladie cachée est affaire de conflit dans l'inconscient personnel de l'individu. A l'autre extrême, le moi dissimule des formations de symptômes psychotiques (clivage , dissociations, glissement hors de la réalité, dépersonnalisation, régression et dépendances omnipotentes etc.). Là, la maladie cachée se situe dans la structure du moi".

Nous trouvons confirmation de ces vues dans un autre article, paru la même année, L'état de dépendance dans le cadre des soins maternels et infantiles et dans la situation analytique,[193] dans lequel il va par exemple écrire : "***Il est nécessaire que les soins de l'environnement soient assurés au moins pour une ration de base car ils favorisent les très importants développements maturationnels des toutes première semaines et des premiers mois . Au début, toute faillite de l'adaptation constitue un facteur traumatique qui entrave les processus d'intégration conduisant à l'établissement, chez l'individu, d'un self dont le continuum de vie n'est pas interrompu, qui parvient à une existence psychosomatique et qui élabore une capacité d'établir des relations objectales***".

D. Winnicott ne laisse-t-il pas, encore, subtilement entendre ici que la "*préoccupation maternelle primaire "* a ses limites ; que la "*dévotion maternelle*"[194] s'inscrit toujours dans un **processus d'adaptation actif de la mère aux capacités de son bébé à construire la réalité**. Ceci intègre le fait qu'elle ne pourra jamais assurer la réalisation pleine et entière du principe de plaisir : la déprivation, **du point de vue du nourrisson**, est incontournable, elle est inhérente au processus même qui pousse le sujet à utiliser l'objet

[193] D. Winnicott 1963 in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité

[194] D. Winnicott 1952 - Psychose et soins maternels in Psychanalyse et pédiatrie - opus cité - p. 99

pour se construire, et aussi loin que nous pouvons remonter dans le déroulement de ce processus nous sommes contraints à essayer de théoriser **ce qui rend l'objet utilisable** [195] par le sujet, à chaque étape de son développement.

Si, comme je l'ai déjà souligné, ***" la représentation de l'objet s'accompagne d'une attente toujours déçue***", et que, de ce point de vue, "***dans une certaine mesure, l'enfant éprouve une déprivation*** "[196], il nous faut bien alors postuler, comme je l'ai déjà proposé, un fond originaire à la destructivité. Il serait **d'origine processuelle**, lié directement au travail pulsionnel qui sous-tend le processus de mise en représentation de l'objet. Les destins de la destructivité étant eux-mêmes directement liés aux modes de symbolisation que l'objet actualise dans ses modes de présence au sujet. Ainsi, les racines de la tendance antisociale pourraient déjà se constituer, **comme noyau traumatique potentiel**, dans les premiers échanges de la dyade mère-nourrisson, et s'activer, secondairement, dans la découverte de l'altérité.

Nous avons vu précédemment comment l'étape de d'adolescence remettait en jeu les constructions primaires de la psyché. Pour Winnicott, le travail de l'adolescence consiste, à cette phase de socialisation, à pouvoir s'identifier aux figures parentales et à la société "***sans trop sacrifier le désir personnel, c'est-à-dire, être soi -même sans avoir besoin d'être antisocial***"[197]. Il laisse ainsi entendre que **l'antisocialité pourrait être un mode de protection du self** à cette période tumultueuse où : "***Une attitude de provocation, qui s'allie à une dépendance quelquefois extrême, fait que le tableau de l'adolescence peut paraître fou et confus***". Nous pouvons alors relier les difficultés actuelles d'élaboration de la dépendance du jeune adolescent à l'échec de l'élaboration de son "*environnement interne primaire*".

Et si, comme l'affirme D. Winnicott, la tendance agressive donne à l'adolescent "*le sentiment d'être réel*"[198], ce qui rappelle "***le travail de la pulsion spontanée du nourrisson par rapport au ça ou de la pulsion agressive par rapport au moi dans la découverte et la construction de l'objet du développement primaire***"[199], ceci nous interroge sur les **modalités relationnelles des adolescents délinquants aux objets parentaux présents**, qui manquent à pouvoir **actuellement** les aider à **transformer ce processus élaboratif issu d'un autre temps** : lorsque la tendance antisociale de l'adolescent s'organise en délinquance, quand l'agressivité se fait compulsion dans des passages à l'acte répétitifs de vols ou d'agressions, associés à une revendication provocante de son indépendance alternant avec des comportements de dépendance

[195] D. Winnicott 1971 - L'utilisation de l'objet in Jeu et réalité - Gallimard 1975

[196] D. Winnicott 1959 - Compte-rendu et critique d'Envie et Gratitude chez Mélanie Klein - opus cité

[197] D. Winnicott 1963 - Soins hospitaliers en complément d'une psychothérapie intensive à l'adolescence in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité - pp. 233 à 241

[198] D. Winnicott, 1963 - opus cité supra

[199] D. Winnicott 1950 - 55 - L'agressivité et ses rapports avec le développent affectif in De la pédiatrie à la psychanalyse - opus cité - pp. 80 à 97

totale.

D. Winnicott, précisément, relie la tendance antisociale organisée en délinquance à l'adolescence "*à une faillite de l'environnement qui n'a pas été reconnue*"[200]. L'acte agressif semble alors bien revêtir cette fonction de protection du self à l'intérieur d'un espace relationnel qui manque à pouvoir trouver-créer une relation suffisamment sécurisante, aussi bien pour les parents débordés, "détruits", que pour les jeunes dont l'opposition peut se faire meurtrière. Et nous touchons là au **paradoxe de la tendance destructrice au service de la pulsion de vie , de survie psychique**.[201]

Nous serions donc bien confrontés à l'adolescence, selon de nouvelles modalités, **au paradoxe de l'espace potentiel**, **qui organise la séparation du sujet et de l'objet, si l'objet peut en même temps répondre au besoin de dépendance et fournir l'opportunité de l'autonomie** [202] : autre forme que peut prendre la transitionnalité à un moment où l'adolescent, confronté "*au fantasme inconscient du meurtre contenu dans l'acte de grandir*" de prendre sa place, a plus que jamais besoin d'un environnement facilitant qui puisse supporter suffisamment ses actes impulsifs, **sa destructivité potentiellement créatrice** :

"Les parents ne peuvent qu'apporter une aide minime. Ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de survivre, survivre intacts, sans changer la couleur et sans renoncer aux principes importants". [203]

Ce sont ces éléments que nous nous proposons d'interroger, dans la confrontation à la clinique, autour de la problématique de ces familles dont l'un des jeunes, ou plusieurs jeunes de la fratrie, s'engagent dans un processus de délinquance, soit de façon brutale, "inexpliquée", soit dans la continuité d'une enfance difficile.

[200] D. Winnicott 1959 - Contribution de la psychanalyse à la classification psychiatrique in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité : Dans cet article D. Winnicott, précise le terme de psychopathie : un état adulte qui est une délinquance non guérie, la délinquance étant elle-même définie comme l'état d'un jeune antisocial non guéri, jeune qui a subi une privation affective à un moment où il était capable de comprendre que l'environnement lui devait quelque chose. 'A l'époque de la privation, la croissance et l'organisation de l'individu étaient suffisantes pour que cette privation soit perçue comme un traumatisme.' C'est peut-être dans la mesure où il n'est pas représentable dans la psyché que le traumatisme est d'autant plus redoutable et qu'il alimente d'autant plus la compulsion à la répétition.

[201] D. Winnicott 1963 - Psychologie des troubles du caractère in Processus de maturation chez l'enfant - opus cité - p. 187 :'Derrière toute mauvaise adaptation de l'enfant, il y a toujours une faillite de l'environnement qui n'a pas su ou pu s'adapter aux besoins absolus à une époque de dépendance relative (il s'agit initialement d'une carence des soins au nourrisson).La famille n'a pas su soigner les conséquences de cette faillite, et on peut y ajouter la faillite de la société quand elle prend la place de la famille'. Nous pouvons noter ici l'emploi du terme carence réservé habituellement par Winnicott aux faillites de l'environnement concernant le temps de la double dépendance et donnant lieu à des troubles psychotiques : cette hésitation dans la formulation pourrait bien être un indice de la difficulté que nous avons souligné plus haut quant à situer l'origine et les particularités du traumatisme.

[202] D. Winnicott 1971 - Concepts actuels du développement de l'adolescent in Jeu et Réalité - opus cité

[203] D. Winnicott 1971 - Jeu et réalité - p. 200

L'organisation de l'économie familiale semble régulièrement porter la trace de graves perturbations qui se manifestent particulièrement par des "**empiétements**", de l'intra et de l'inter subjectif, qui caractérisent, pour D. Winnicott une défaillance de la transitionnalité.

Comme le souligne aussi R. Cahn, il semblerait que les adolescents **doivent non seulement se dégager des imagos internes, mais aussi des pathologies dont elles sont porteuses**. Dans ce travail d'élaboration psychique, l'hypothèse que nous pouvons formuler intéresse particulièrement ces défaillances de la transitionnalité qui se manifestent actuellement, mais qui s'originent dans la propre histoire des parents.

Selon quelles modalités les actes antisociaux des adolescents délinquants viennent interroger ces défaillances, et comment pouvons-nous les mettre en lien avec leur propre défaillance à organiser une économie psychique régulée par un sentiment conscient de culpabilité, alors que nous avons souligné que dans ce travail psychique à l'adolescence, il ne s'agit pas seulement d'une problématique relative aux énoncés du surmoi organisée par l'angoisse de castration, mais que ce sont aussi les premières expériences du lien primaire à l'objet qui sont convoquées, infiltrées de la destructivité qui n'a pas trouvé à se symboliser ?

SECTION III LA THÉORIE DE LA TENDANCE ANTISOCIALE A L'ÉPREUVE DE LA CLINIQUE

Le matériel clinique que je présente dans cette première mise en forme de la recherche centrée sur la culpabilité inconsciente est ancien, et le travail théorique qui l'accompagne est issu des premières interrogations qui se sont formulées au tout début de mon activité de clinicienne, il y a une douzaine d'années.

Le recueil des données cliniques s'est fait, pour l'essentiel, dans le contexte d'entretiens demandés par La Protection Judiciaire à la Jeunesse, entretiens destinés, la plupart du temps, à établir un compte-rendu permettant au Juge des enfants d'établir la responsabilité des actes antisociaux qui pouvait être retenue pour statuer sur l'orientation à prendre pour ces adolescents délinquants. En moyenne au nombre de trois, j'ai eu l'occasion, pour certains d'entre eux, de proposer un soutien thérapeutique, lorsque leurs difficultés me paraissaient accessibles à cette forme de réflexion. Dans ces cas, rares, du fait en particulier de la rivalité que cela faisait jouer au niveau de l'équipe éducative qui n'était pas habituée à ce genre de prise en charge, j'associais un travail avec les parents.

La contrainte du cadre institutionnel dans lequel j'ai évolué a rendu nécessaire le travail d'élaboration des données très hétérogènes. Données que j'ai dû ensuite organiser pour construire les hypothèses de ce travail de recherche, m'étayant aussi, pour l'argumenter, sur les éléments de réflexion accumulés au cours des séances de synthèse ou de réunions d'équipe auxquelles je participais ; travail qui a constitué, pour une grande part, une façon de survivre psychiquement à l'intérieur d'une organisation qui n'avait pas les moyens psychiques suffisants pour donner du sens à une pratique quotidienne

sollicitée en permanence par la violence des adolescents.

Ce travail porte donc la trace de la nécessité à construire une trame représentative du puzzle qui constituait les conditions de vie psychique au sein de cette institution, et du désir que j'avais de comprendre les manifestations symptomatiques qui lui étaient adressées. Ces particularités ont organisé le fond sur lequel une autre réflexion concernant la culpabilité primaire, dans un autre contexte clinique, a ensuite été nécessaire et rendue possible.

Nous en arrivons aux faits cliniques qui ont orienté la façon dont la question s'est organisée sur le plan théorique, mais il est nécessaire de situer rapidement le cadre de la pratique qui est impliqué dans cette réflexion, dans la mesure où La Protection Judiciaire à la Jeunesse me semble être une institution qui pourrait devenir un lieu de projection des conflits, dans la figuration des imagos parentales dont sa double fonction d'aide et de contrôle est implicitement investie. Un espace transitionnel où pourrait se traiter le transfert des défaillances et des violences que parents et adolescents viennent y déposer, sans avoir la possibilité de les métaboliser.[204]

Je n'aborderai pas, cependant, la problématique de l'analyse institutionnelle, qui se pose nécessairement pour la construction du cadre clinique, je souligne simplement l'importance à pouvoir imaginer, dans le travail des équipes par rapport à ces adolescents, **un lieu contenant et conteneur**, qui puisse à la fois **accueillir et transformer** les éléments pulsionnels, figures de l'étayage que se partagent une **fonction maternelle et une fonction paternelle suffisamment régulatrices.** Je fais ici référence à la fonction contenante que W. Bion[205] attribue à la capacité de rêverie maternelle qui peut accueillir et transformer les contenus émotionnels du nourrisson, et à la fonction de régulation que R. Kaës décrit en terme de conteneur, fonction qui rétablit le processus psychique "***grâce aux transformations de contenus destructeurs par un contenant humain, actif et apte à rendre possible cette métabolisation***".[206]

Ce n'est pas actuellement sous cet angle que les processus en jeu peuvent s'analyser dans le lieu qui nous intéresse, pour des raisons qui concernent notamment son histoire et qui dépassent le cadre de notre réflexion.

Mais cet état de fait complique grandement le travail d'élaboration de la pratique pour ces équipes, obligées de faire face à des difficultés institutionnelles ne leur laissant que peu d'énergie pour investir une "*tâche primaire*"[207] qui manque à s'instituer au fondement

[204] Documents P.J.J. - voir bibliographie

[205] Introduction aux idées psychanalytiques de Bion - Collectif - Bordas 1976 - pp. 82 - 83 : la rêverie maternelle, comme mode de fonctionnement mental qui peut accueillir et transformer les contenus émotionnels du nourrisson, peut être rapprochée de l'hypothèse d'une homomorphie entre le nourrisson et la mère, proposée par R. Roussillon, comme le travail psychique que décrit R. Kaës en terme de conteneur.

[206] R. Kaës 1979 - Introduction à l'analyse transitionnelle in Rupture, crise et dépassement - Dunod - p. 63

[207] R. Kaës 1987 in L'institution et les institutions : La tâche primaire, comme finalité, raison du lien, 'peut être supplantée si les défenses des soignants contre les dangers réels ou imaginaires, liés à la réalisation du soin, mobilise toute l'énergie.' - pp. 41 et 42

inconscient de leurs choix pédagogiques.

Ce qui, en retour, complique le travail du clinicien, occupé à garantir une place où puisse être maintenue vivante la subjectivité qui tend sans cesse à être méconnue ou annulée.

III - 1011L'ESPACE POTENTIEL

III.1.1011Espace potentiel et institution

III.1.1-1011Djamel

Je voudrais évoquer à ce propos, pour à la fois en souligner les impasses actuelles et les potentialités à créer un tel espace transitionnel susceptible de pouvoir aider à élaborer la destructivité, le cas de Djamel, jeune maghrébin de 17 ans accueilli pour un placement temporaire en urgence assorti d'une mesure de liberté surveillée, en raison de violences répétées à l'égard d'autres jeunes de l'établissement scolaire qu'il fréquentait. Cet adolescent, à son arrivée, avait posé des problèmes de comportement dans le foyer, notamment au niveau du non respect du règlement, et il était question de ces retards le matin, "*inexpliqués et inexplicables*"[208], dont la répétition malgré "*les mises en garde*" n'était plus tolérée par l'équipe, qui éprouvait une certaine difficulté à investir ce jeune "*dont l'arrivée leur avait été imposée*".

Les éducateurs se plaignaient que la mère "*couvrait ce jeune en se montrant complice de celui-ci*". "*Une explication musclée*" avait eu lieu avec l'adolescent et le lendemain celui-ci téléphonait pour prévenir de son retard, invoquant l'obligation dans laquelle il était de garder sa jeune soeur de 13 ans, motif qui "*avait paru louche*". Il était arrivé dans l'après-midi avec deux bouteilles qu'il avait posées sur la table et le soir, "***malgré la saucée qu'il avait prise se mettait à essuyer la vaisselle avec beaucoup de zèle***" : ensemble d'événements qui semblaient en même temps émouvoir et gêner les éducateurs, et sur lesquels ils s'interrogeaient à la réunion de synthèse.

Certaines représentations commençaient à prendre forme autour de la création d'un lien et d'un processus de réparation, lorsque le psychiatre attaché à l'institution, proposa, sous forme de boutade, "***qu'en fait, avec ses bouteilles, c'était de la corruption de fonctionnaires***".

Cette intervention, que j'ai pu saisir comme un **contre-investissement des affects** qui se dégageaient des associations ressentis comme un risque de **séduction** (risque contenu dans le mouvement pulsionnel qui pousse à investir l'objet) a fait basculer l'équipe dans un processus défensif à tonalité maniaque, annulant le travail élaboratif précédent et renforçant le rejet dont le jeune était déjà la cible : "***de toute façon, on n'allait pas se casser pour un mec qui dans trois semaines ne serait plus là***". Trois jours après, suite à de nouveaux débordements, le jeune était renvoyé du foyer.

[208] Tous les passages entre guillemets et en italique sont les expressions utilisées par les éducateurs ou les jeunes adolescents de l'institution.

Selon toute vraisemblance, nous pouvons penser que “ce geste” au sens de D. Winnicott, qui n’a pu être reconnu au moment **où lui-même le présentait comme un acte de réparation si celui-ci pouvait être saisi comme tel par l’environnement**, a privé la destructivité contenue dans l’attaque du lien de pouvoir s’éprouver comme un mode de réinvestissement possible d’un cadre institutionnel, (maintien ferme des éducateurs) se substituant à un environnement défaillant, (mère/séductrice/complice).

Du côté de l’équipe, sans parler des processus psychiques en jeu au niveau groupal, nous relevons au niveau individuel un empiétement de l’intra-subjectif sur l’intersubjectif qui se révèle dans le processus projectif qui consiste à attribuer à l’autre une intention séductrice – de facto – qui sera ensuite partagée sur le mode de la contagion par l’ensemble. Mouvement défensif qui court-circuite l’analyse du mouvement pulsionnel activé du dehors et qui trouve un écho au dedans, dans une confusion temporelle qui entraîne une indifférenciation, dans les processus identificatoires, entre ce qui se passe dans l’actuel, et ce qui, de l’actuel, renvoie à un autre temps psychique. L’impasse du processus identificatoire semble impliquer une fragilité des limites intra-psychiques soumises au vacillement, dans ce lieu, par les épreuves de force que font jouer les adolescents pour la construction de leur identité. Violence qui vient toucher, en miroir, les points sensibles de l’autre, là où l’impasse s’est jouée pour eux dans leurs relations d’objets.

Ainsi, pour créer un espace transitionnel au sens où “***il revêt une fonction de suppléance à la défaillance en excès ou en défaut du pare-excitation*** ”, R. Cahn, dans le cadre du lieu soignant qu’il anime, relève l’importance, en s’appuyant sur les idées de W. Bion, de la prise en compte de l’analyse du contre-transfert qui vient en contrepoint de la possibilité d’élaboration des conflits qui s’y projettent :

[...] “Une telle métaphore théorique [...] : transformer les éléments bêtas en éléments alphas par détoxication des identifications projectives du sujet [...] s’avérerait incomplète si elle excluait la prise en compte des identifications projectives des soignants à l’égard des adolescents, elles-mêmes répétition induite de ce qui a dû se jouer au niveau de l’objet pour le sujet, signant, outre l’incapacité des objets à “ psychiser ” les identifications projectives du sujet, la collusion, le télescopage de la folie des pulsions de l’un avec celle des pulsions des autres, offrant ainsi au sujet la possibilité de s’en dégager dès lors qu’elles ne lui sont plus renvoyées”.[209]

Comme je l’ai indiqué, certaines observations cliniques, aussi bien dans le cadre institutionnel que dans un champ de pratique plus général, m’ont permis d’articuler à l’expérience clinique certains points théoriques et je propose de poursuivre l’élaboration de la question, à partir des deux observations suivantes

III.1.2011Espace potentiel et psychés parentales

III.1.2-1011Laurent

[209] ***R. Cahn 1991 - Adolescence et folie - opus cité - p 175***

La première observation concerne la problématique de la **reconnaissance,** par l'objet, **de la blessure narcissique** qui pourrait être à l'origine d'un acte antisocial. Il s'agit d'un jeune adolescent de 16 ans, aîné d'une fratrie de cinq enfants, pour lequel nous avons pu observer, au cours d'un entretien avec la famille, à quel moment et comment la violence extrême a pu revenir à un degré tolérable entre une mère rejetante et son fils attaquant le lien familial (notamment par des injures, des coups et des agressions physiques répétées sur les plus jeunes), **lorsque cette mère a pu se représenter les comportements de ce garçon en les identifiant à ceux de son plus jeune fils** en disant : " ***il fait cela, peut-être parce qu'il est malheureux***".

Ce garçon était né d'un viol, que nous vivions dans le contre-transfert sur un mode incestueux (le père de la mère). Il avait été élevé par sa grand-mère maternelle puis placé en institution à l'âge de 5 ans car, revenu au foyer maternel, enrichi entre-temps d'un beau-père et de plusieurs enfants, il ne cessait de faire des fugues pour retourner chez sa grand-mère.

L'élaboration de la mère concernant Laurent semblait avoir été rendue possible, dans l'entretien, par la **fonction réflexive**, **la fonction tierce,** que nous avions aussi représentée, à côté de la **fonction déflexive,** lui permettant d'exprimer sa propre violence vis-à-vis de son fils ; ceci renvoyait à la question de l'articulation des fonctions maternelle et paternelle pour contenir la violence, qui a été éclairée d'une autre manière par une expérience faite à l'occasion d'un travail de psychodrame.

Cette deuxième observation a attiré mon attention sur la nécessité de pouvoir penser la violence des adolescents délinquants en relation avec **une défaillance de cette fonction tierce**. Pendant toute la session de psychodrame s'étalant sur cinq jours, la question de la fonction maternelle avait tenu, dans ce groupe, le devant de la scène sollicitant dans les jeux la monitrice, figure grand-maternelle sécurisante ; l'ensemble du groupe semblait y trouver du réconfort, cependant que le moniteur était exclu et rejeté de plus en plus violemment par ce groupe qui vivait de plus en plus mal cette situation ; jusqu'au dernier jour de la session où l'un des membres du groupe, comme un porte-parole, reprenant les associations échangées pendant la semaine, suggérait, par ses représentations, qu'il s'agissait peut-être de pouvoir se représenter un père défaillant. Le moniteur a pu alors se proposer pour jouer une scène extrêmement émouvante avec une jeune femme qui a pu exprimer, vis-à-vis d'un père, son avidité primaire.

Ces deux observations m'ont amenée à interroger, pour cette problématique de violence à l'adolescence, l'environnement parental plutôt que l'environnement maternel, en tenant compte des deux constituants qui l'organisent : la fonction maternelle et la fonction paternelle, portées par chacun des deux parents dans la mesure où un refoulement individuel est suffisamment organisé comme le montre par exemple Piera Aulagnier, dans La violence de l'interprétation :

"La mère assure les conditions de représentabilité des objets qu'elle rend métabolisable par la psyché de l'infans dans son fonctionnement originaire et primaire en dotant les objets d'un indice libidinal. [...] Il y a pour l'infans, une prise en soi d'un objet façonné par le refoulement maternel, indice du travail du principe de réalité et que l'enfant refaçonne par son principe de plaisir . [...] Le souhait introduit un enfant comme objet de désir , mais la mère assure que

l'enfant existant n'est pas la réalisation du voeux passé. [...] Il n'est pas cet objet oedipien. [...] Elle signifie un interdit qui anticipe sur son propre désir".[210]

Ces observations ont attiré mon attention sur les mécanismes identifiants possibles, à partir de ces refoulements individuels, qui semblent permettre que chacun puisse trouver une place dans le système familial, à suffisamment bonne distance.

Cette distance, à l'intérieur des familles de jeunes adolescents antisociaux, présente des défaillances dans sa régulation, parfois extrêmes, et nous pouvons les mettre en relation avec ce que nous décrit Piera Aulagnier en terme de violence secondaire, impliquée dans le discours parental, infiltrant les choix éducatifs et prenant un relief particulier à l'adolescence.

Elle montre en effet comment la présence du père est la première personne tierce entre la mère et le nourrisson, représentant des autres et en cela "*garant de l'ordre*". Il peut assurer ce rôle s'il ne se présente pas "*comme un législateur tout puissant*", ce qui équivaut à imposer une loi inique, une violence secondaire, alors que la **violence primaire du discours maternel est légitimée dans l'appel à la vie** qu'elle produit si elle ne tombe pas elle-même dans l'excès.

Si l'excès nuisible du discours paternel impose un modèle qui s'oppose à tout changement (p. 39), le père n'est plus porteur d'une identification possible pour l'enfant, comme sujet se soumettant lui aussi à cet ordre social (p. 138). Il ne laisse alors d'autre choix au jeune que de rompre le contrat narcissique qui le relie au groupe familial.

Je me réfère ici au concept de contrat narcissique que Piera Aulagnier développe aux pages 184 à 188 de son livre, contrat narcissique qui représente l'ensemble des énoncés définissant l'idéal d'un groupe qui permet au sujet de se projeter à la place d'un sujet idéal. Le discours parental se situe donc à l'intérieur du discours social qui définit les fondements de ce contrat narcissique, pour l'ensemble. Ainsi, la confrontation hors-famille introduit un espace de différenciation pour le Je et aussi un espace de dégagement du contrat narcissique intra-familial (qui peut se révéler aussi comme un facteur de vacillation pour les psychés parentales).

Nous supposons donc, pour les adolescents antisociaux, que les parents ont perdu une part de cette fonction identifiante et que l'attaque dont ils sont la cible, soit active dans le milieu familial, soit déplacée sur le socius, est aussi en relation avec cette perte inacceptable pour la **désidéalisation brutale** qu'elle peut impliquer.

D'autres hypothèses peuvent être évoquées comme celle par exemple que nous propose F. Dussour[211] concernant l'antisocialité, en rapport avec les systèmes de régulation intra-familiale.

L'auteur, s'appuyant sur les travaux de Rutter (1974), qui formule l'hypothèse que la délinquance chez l'adolescent est liée à la désagrégation du couple (statistiquement) conduisant à la séparation des parents. Il retient quant à lui cet élément de dislocation de

[210] ***P. Aulagnier - 1975 - La violence de l'interprétation - opus cité - p. 175***

[211] F. Dussour 1988 - Père passe et manque - D'une genèse de la personnalité antisociale in Journées des cliniciens de l'Education surveillée

la famille qui en résulte. En contrepoint de la pensée de D. Winnicott, il propose que ce serait cet **effondrement de la cohésion**, plus que l'expérience directe de la séparation d'avec le père ou la mère, qui représenterait, une perte subie par l'enfant en lien avec **une faillite de la fonction paternelle qui ne peut plus s'exercer**. La tendance antisociale signifierait aussi, dans ce contexte**, une recherche active du père et des limites qu'il peut poser pour protéger l'enfant de ses mouvements de destructivité envers la mère** (contre la perte qu'elle a fait subir) et soutenir son désir de réparation.

III.1.3011La fonction paternelle et maternelle

III.1.3-1011Marie

J'ai eu l'occasion de suivre Marie, 16 ans, et sa mère pendant environ un an dans le cadre de la P.J.J., à la suite d'altercations violentes répétées entre la jeune fille et l'ami de la mère. Le degré de violence de certaines confrontations avaient nécessité l'intervention de la police, écho bruyant qui avait amené Marie dans notre service sur la demande de la mère au juge des enfants, car "*elle n'en venait plus à bout*".

Les mouvements agressifs de Marie se polarisaient habituellement sur sa mère (épisodiquement sur ses jeunes soeurs, dans une problématique de rivalité envieuse), dont elle mettait "*l'éducation en échec*", notamment en partant vivre avec un garçon de 8 ans plus âgé, marginal et antisocial connu, tout en conservant avec sa mère un lien sans cesse attaqué, sans abandonner cependant complètement ses études (nous étions dans un milieu plutôt d'intellectuels), qu'elle arrivait à investir à minima, malgré ses grandes difficultés comportementales.

Le divorce de ses parents avait été pour elle une expérience catastrophique et l'avait amenée à exercer une sorte de chantage, resté sans effet sur ses parents : "*si vous vous séparez, je me tuerai "*, et avec une sorte d'inefficacité répétée dans ses nombreux passages à l'acte la mettant constamment en danger.

Elle reprochait notamment à son père de n'avoir pas toléré que sa mère "*prenne du champ*" pour réfléchir (conversation qu'elle avait surprise) et l'avait ainsi contraint au divorce, de son point de vue.

Elle reprochait à sa mère de ne pas la laisser partir de chez elle où elle ne supportait plus son ami (elle ne pouvait pas prendre de champ), et en même temps exprimait une plainte évoquant une symbolisation des expériences primaires en difficulté : "***si je pars c'est pour vivre ma vie... ça arrangera tout le monde, personne ne pense à moi, ça devient insupportable***".

La caractéristique de la tendance antisociale de Marie pouvait être entendue comme un retournement actif contre elle-même d'un mouvement vécu sur un mode passif, dans la quête éperdue à laquelle elle a fini par renoncer, comme la figuration du risque qu'elle prenait en effectuant son travail d'individuation à l'adolescence, justifiant par avance la perte d'amour qu'elle provoquait pour éviter, paradoxalement, d'en souffrir. Ainsi, les difficultés auxquelles elle était confrontée se sont élaborées autour d'une impossibilité à pouvoir se séparer dans cette famille, **séparation qui évoquait métaphoriquement la**

mort, en lien avec une imago maternelle omnipotente qui ne portait pas en elle un espace potentiel de séparation mais de **rupture**, comme ce qui semblait être aussi à l'oeuvre au niveau de l'imago paternelle.

Sa destructivité ne concernait pas tant la perte qui n'avait pas eu lieu que la possibilité de pouvoir y accéder, **sans mourir dans la psyché maternelle**, et de pouvoir la supporter.

L'histoire de Marie semble montrer que ce n'est pas le père en soi qui est garant ou non de l'ordre, mais bien la **fonction paternelle** qu'il est susceptible ou non de représenter, qu'il soit présent ou absent dans la réalité. Et au-delà de la figure paternelle pour Marie, se profile la figure paternelle de la mère, ce qui a pu se constituer en elle d'un ordre, d'une limite dans sa psyché, et ce qu'elle peut en représenter pour sa propre fille.

III - 2 011PLACEMENT ET DYNAMIQUES FAMILIALES

Deux particularités, dans la pratique institutionnelle, ont aussi orienté les hypothèses concernant la question de la délinquance à l'adolescence :

III.2.1011Demandes de placement et rupture de l'enveloppe

La première particularité s'inscrit dans l'origine des demandes de placement pour les jeunes en rupture de famille, qui semble être en lien avec des modes d'expression différents de rupture de l'enveloppe familiale.

Qu'ils soient dans une logique de délinquance et placés par le juge à la P.J.J., en fonction de la gravité des délits, le placement constituant une alternative à l'incarcération dans une visée éducative-réparatrice. La séparation des familles intervient alors en fonction de la notion de danger que celles-ci, jugées incompétentes ou nocives, représentent pour l'évolution du jeune adolescent. L'aide éducative en milieu ouvert restant l'un des modes privilégié pour subvenir aux "défaillances passagères" des parents.

Le placement peut aussi intervenir, non pas en raison d'une délinquance organisée mais d'un effondrement du milieu familial qui a implosé, effondrement constaté par les organismes de protection sociale ou bien par les parents eux-mêmes qui viennent alors demander assistance au juge : "***faire rentrer leurs jeunes adolescents dans le rang***", représentant la façon dont bien souvent ces familles expriment le besoin de remettre de l'ordre dans le système familial.

Il y a aussi des cas beaucoup plus rares où le jeune vient de lui-même demander aide et assistance au juge pour violences parentales.

Se dégagent ici trois catégories de prise en charge qui ont pour point commun une **défaillance actuelle de l'environnement familial**, à laquelle les adolescents réagissent différemment, indépendamment de l'âge (15-18 ans et jeunes majeurs en prolongation de mesure). Je n'ai cependant pas pu repérer un principe de causalité associant régulièrement tel type de comportement (antisocial, réactionnel ou déficitaire) du jeune

adolescent à tel type de rupture de l'enveloppe familiale. Sans doute serait-il important de pouvoir en faire un objet d'étude particulier, mais ceci dépasse le cadre de cette recherche.

Ce que nous pouvons par contre repérer au cours des entretiens, soit avec les jeunes seuls soit avec leurs parents lorsque la rencontre est encore possible, c'est le vécu très différent de cette rupture de l'enveloppe familiale faisant penser, comme l'a montré D. Anzieu[212] à partir des travaux de W. Bion et de R Kaës, qu'il pourrait y avoir des troubles spécifiques de la fonction contenante et de la fonction conteneur, liés aux différents modes d'emboîtements des deux enveloppes psychiques constituées par le pare-excitation et la surface d'inscription.

Ces modes d'emboîtements au niveau des psychés individuelles dépendraient "***des limites imposées aux énoncés identificatoires***" à l'intérieur du groupe famille, lui-même pris dans l'ensemble des positions du sujet dans une culture donnée. Nous pouvons alors de nouveau nous référer à Piera Aulagnier, qui définit de son côté un "***langage fondamental qui préexiste aux deux registres de l'identification à l'intérieur du groupe comprenant les termes nommant l'affect , les termes nommant le système de parenté***".[213]

Ces expériences de rupture semblent être vécues en fonction des **modes d'investissement** par les parents de leurs adolescents. Ces derniers mettraient en jeu des réseaux identificatoires à l'intérieur desquels se profilent les **conflits inter-générationnels** et les répétitions que les empiétements emboîtés reproduisent. Modes d'échanges au cours desquels se condense une sorte **d'idéologie familiale**, venant rompre les termes d'un contrat narcissique pouvant se référer à des représentations du dehors. Se dessinent alors des modes narcissiques de **satisfaction pulsionnelle insuffisamment élaborés**, qui infiltrent l'organisation du pôle éducatif de la fonction parentale.

Cet investissement de l'adolescent par les parents semble insuffisamment dégagé des avatars de l'identification dans les psychés parentales, "***l'enfant en souffrance dans le parent***"[214] reste comme un écran qui masque la relation de dépendance qu'il entretient, inscrivant l'adolescent **dans un rapport à l'identique et non au semblable**.

Nous retrouvons ici, avec le degré de souffrance psychique du parent, l'aspect quantitatif de l'excitation trop forte qui empêche les processus de refoulement et l'instauration **d'une topique interne différenciée**. Cette souffrance semble entretenir des modalités de liaisons intra-psychiques qui perturbent plus ou moins la capacité à reconnaître l'altérité, ou à la supporter, à ce moment de l'adolescence qui interroge aussi les **assises narcissiques des psychés parentales**.

212 D. Anzieu 1990 - Epiderme nomade et peau psychique - opus cité

213 P. Aulagnier 1981 - La violence de l'interprétation - opus cité - pp. 158 et 159

214 M. Berger 1990 - Des entretiens familiaux à la représentation de soi - Apsygée

III.2.1-1011La théorie parentale du soin Julien

Certains parents que nous rencontrons ont cependant cette capacité à transformer en "*théorisation du soin*" (emprunt que je fais à R. Roussillon) les projections indifférenciées de leurs blessures sur leurs adolescents. Celle-ci, malgré ce qu'elle contient de leur souffrance narcissique, est le signe d'un investissement positif envers leurs enfants. Malgré les empiétements psychiques qui en résultent, elle se manifeste malgré tout par l'intérêt qu'ils portent à leurs adolescents ; elle sollicite en eux une préoccupation qui les amène ainsi à consulter ou à demander de l'aide. Lorsque ces parents s'adressent au juge des enfants, il s'agit plus, à travers leur demande d'aide spécifique concernant la remise en ordre de la famille, que l'on rétablisse un droit qui ne leur est pas reconnu.

Je pense par exemple à la mère d'un adolescent de 14 ans, que celle-ci a amené en consultation en raison de son comportement agressif par rapport à la famille, et un échec scolaire important qui l'inquiétait beaucoup. Lors des entretiens que nous avons eus, elle a pu mettre en relation sa compulsion à faire travailler son fils (ce qui entraînait, de la part de Julien de plus en plus d'actes oppositionnels) avec le peu d'intérêt qu'elle avait ressenti de la part de ses propres parents pour ses études. Etudes pour lesquelles elle n'avait pas trouvé suffisamment de ressources en elle pour les mener à bien, "***puisqu'elle ne réussissait pas comme son frère***" ; "***elle ne se pardonnait pas de les avoir abandonnées***" et de n'avoir pu accéder à la profession médicale qu'elle envisageait adolescente.

Julien a commencé à organiser une défense antisociale au sein de sa famille sur un mode d'agression mineure, mais l'essentiel de ses passages à l'acte consistait en fugues, échec scolaire et automutilations qui, sans mettre directement sa vie en danger, signaient ainsi le retournement d'une partie de la pulsion agressive contre lui sur un mode masochique. Cette prise de risque psychique visait-elle à sauver quelque chose d'essentiel de son vrai self pris entre deux feux, en mobilisant un questionnement parental ? Cherchait-il à se dégager du mouvement inconscient de culpabilité qui s'organisait vraisemblablement sur une problématique primaire beaucoup plus complexe, engageant une relation d'emprise dont il n'avait pu se dégager suffisamment ?

III.2.1-2011L'absence de fiabilité comme fonction de butée Christophe

A l'opposé, ce qui semble se dessiner dans les familles où surgit la délinquance brute, c'est une absence de questionnement sur la violence aveugle que l'adolescent met en acte. Cette attitude des parents, caractérisée par l'absence de fiabilité, est vécue par le jeune adolescent comme de l'indifférence à son égard ; l'absence de préoccupation parentale semble être liée à des perturbations du fonctionnement psychique des deux parents, eux-mêmes souffrant d'une sorte de déliaison pulsionnelle.

Nous découvrons ces éléments d'analyse soit au cours des entretiens soit dans l'histoire portée par les institutions successives. Nous retrouvons, dans la diachronie, des ponctuations ou des éléments récurrents qui ont mis en jeu (sans qu'un mode de fonctionnement soit exclusif d'un autre) ou bien un rejet de l'adolescent qui s'actualise dans la violence le plus souvent de la part du père, ou bien un constat d'impuissance, qui

se donne comme de l'indifférence, plus généralement du côté de la mère.

Et nous sommes alors toujours confrontés à une indifférenciation de l'enfant dans la pensée du parent, qui peut se manifester encore sur un autre mode : le parent complice-séducteur, qui ne sera plus référent d'un ordre possible et d'une confrontation à une loi.

Dans l'un ou l'autre de ces registres, le jeune se présente implicitement comme un **objet partiel que l'on expulse ou que l'on retient en fonction de ce qu'il satisfait**. Il ne semble pas avoir atteint dans les psychés parentales le statut de sujet pour lequel une préoccupation identifiante organise des repères fiables autour desquels les pulsions libidinales et agressives se lient, favorisant un processus d'individuation et de décentrement.

C'est sur ce modèle que Christophe, jeune parricide de 17 ans au moment du meurtre de son père, nous est apparu comme le **représentant d'une pathologie familiale**, qu'il aurait fallu pouvoir travailler pour répondre à sa demande d'aide, qu'il a pu formuler après un an de placement à la P.J.J. : ***" ici je n'ai pas l'impression de me sentir coupable***". Il semblait à ce moment-là ressentir un état de très grave dépression et avait un intense besoin d'expiation pour son acte.

Nous avons pu comprendre comment sa mère, française, et la famille de celle-ci, ayant entretenu la haine du jeune homme envers son père***, " un arabe ayant fait de mauvaises affaires, buveur et violent envers la mère***" avaient pour ainsi dire armé le bras de l'adolescent, qui s'était enfermé dans une stupeur quasi-mélancolique après l'agression à l'arme blanche sur celui-ci. Acte meurtrier dans lequel il avait été abandonné : son père était décédé deux jours après de ses blessures sans que quiconque ne cherche du secours pour le soigner.

Ce qui semble être absent, au niveau des imagos parentales, c'est cette fonction de butée (impliquée dans la fonction surmoïque, mais aussi dans la formation de l'idéal du moi[215] qui polarise le jeu pulsionnel), qui est rendue inopérante dans la psyché de cet adolescent du fait de la confusion des places et des rôles dans laquelle il est précipité dans la réalité.

III.2.1-3011La culpabilité inconsciente Amar

De même, Amar, 17 ans, a-t-il pu exprimer le manque de cette fonction de butée symbolisante, après avoir été arrêté après plusieurs vols de vêtements et de voitures : son complice, majeur, ayant avoué, "***cela l'avait obligé à reconnaître sa propre implication dans ces vols, cela lui avait fait l'effet d'un mur qui l'avait arrêté , même s'il aurait préféré s'en tirer autrement***".

Né en Algérie, il avait vécu le divorce de ses parents à l'âge de 8 ans, séparation subie comme une déchirure par l'enfant entraînant un vécu de perte d'amour dans le désintérêt qu'il avait ressenti de la part son père.

Selon toute vraisemblance, dans ce qu'il se rappelle de sa mère lorsqu'il avait deux

[215] S. Freud 1914 - Pour introduire le narcissisme in La vie sexuelle - opus cité

ans et demi, (et même si ses souvenirs sont reconstitués sans doute sur la trame de ce qui a pu "s'écouter et se voir" bien après, ils impliquent précisément comme "souvenirs écrans" le travail du moi et ses essais de théorisation pour comprendre ce qui a pu l'affecter), celle-ci se prostituait, l'emmenant sur ses lieux de rendez-vous.

Il peut maintenant se sentir complice de cette ancienne situation, alors qu'il se sentait "***pris entre la crainte de désobéir à sa mère en parlant et d'être découvert par son père, et de trahir ainsi sa mère, mais il trahissait aussi son père***". Dans ce travail de remémoration, il reste, après-coup, toujours avec cette question énigmatique : "***pourquoi faisait-elle cela ? "***

D'abord en garde chez son père après le divorce, sa mère l'avait "*récupéré*" pour l'emmener vivre en France et Amar, pris dans la confusion de ce qui l'affecte, se sent très coupable "***d'avoir choisi de partir avec sa mère et d'avoir abandonné ce père qui le gâtait moins qu'elle***". Depuis qu'il est parti d'Algérie, son père n'a jamais cherché à avoir de ses nouvelles.

Depuis qu'il est en France, sa mère présente beaucoup d'instabilité, vivant à Lyon à Marseille ou retournant, sans prévenir, en Algérie, "*sans activité repérable*" n'hésitant pas à laisser Amar seul et " ***à faire travailler la jeune soeur pour nourrir la famille***". Elle est remariée à un beau-père qui "*n'hésite pas à la critiquer*" devant Amar, beau-père qui l'a mis dehors (Amar s'est effectivement retrouvé à la rue) après une dispute "***sans que sa mère ait dit quoi que ce soit sur cet événement***".

Les vols ont débuté juste après ces faits.

La question qui se dessine autour de ce qui tend à se construire dans le passage à l'acte appartenant à ce registre de délinquance, ne serait-elle pas aussi centrée autour de la recherche, par défaut, d'une limite à l'extérieur, une limite interne n'ayant pu suffisamment s'éprouver sur un environnement fiable, apportant la cohérence dont le moi a besoin pour se structurer ?

Or, nous le savons, l'acte de décharge ne prend sens que si l'objet est là pour le recevoir et démentir régulièrement les fantasmes de destruction ou de séduction qu'il polarise (l'objet bien au courant de L'esquisse serait le prototype de ce modèle d'élaboration psychique). Si ce travail de liaison et de déflexion fait défaut, **le sentiment inconscient de culpabilité** qui accompagne les mouvements pulsionnels ne peut plus être intégré au travail d'élaboration de l'expérience vécue. L'hypothèse est alors qu'il se fait **compulsion dans l'acte de décharge pour tenter de lier l'expérience qui n'a pu être symbolisée**.

Ce passage à l'acte se rapprocherait ici du processus qui se découvre dans l'épreuve de réalité qui consiste à construire la réalité extérieure de l'objet et serait le témoin de l'échec, dans la rencontre sujet/objet, de l'intériorisation d'une expérience symbolisante.

Ainsi, au cours d'un entretien, Amar fera un lien entre son état dépressif actuel et le départ de son ami Tarak, "*un autre lui-même*", et associera sur la chance de ce garçon d'avoir une mère qui pense à lui. (Cette mère "*vient de prendre*" 18 ans de prison pour avoir tué son mari). La sienne ne lui dit jamais "*comment tu vas, tu me manques*", "*Elle n'a jamais été ni devant ni derrière*". Il associe ensuite sur ses voyages, ses départs

intempestifs, imprévisibles, qui lui donne le sentiment "*d'être responsable de ces départs quand elle s'en va loin*". Nous pouvons ici imaginer comment l'absence du tiers dans la psyché maternelle empêche Amar de pouvoir construire un roman oedipien sur lequel édifier une identité séparée sans souffrir **d'une perte de l'objet** dont il reste dépendant, dans la mesure où la mère, dans la réalité, ne peut l'aider à **renoncer à l'illusion de complétude sans faille**.

Il semblerait que nous touchions là à un fond de culpabilité inconsciente liée à une **faille dans la construction du narcissisme primaire** qui s'est tissé dans la rencontre avec l'objet. L'imago dans la réalité psychique de l'adolescent, semble porter les traces de la pulsion libidinale **qui n'a pu satisfaire, au moyen de l'objet, ses besoins d'attachement primaire fondamentaux**, et du **retournement masochique** que le moi a dû effectuer dans ses défenses primitives pour tenter de **conserver un lien aux objets et trouver une issue à sa destructivité**.

Nous voyons comment, pour éviter **une perte d'amour intolérable**, le moi a été entraîné dans **une confusion des limites dedans/dehors**, dans son effort pour **conserver un investissement nécessaire à sa survie psychique**, cherchant au-delà de toute logique – mais c'est une logique de l'inconscient – (qui vient d'ailleurs questionner le principe du plaisir/déplaisir), à préserver l'objet : "cela ne peut pas venir de lui, ça vient de moi". Processus venant **renforcer l'idéalisation de l'objet**, cet objet ne pouvant pas être saisi comme objet d'identification puisqu'il ne peut étayer le travail de son effacement.[216]

Je peux faire ici référence à la position théorique présentée par M. Tomassini lorsqu'il soutient l'idée, à partir de l'analyse des structures perverses, que "***la mère suffisamment bonne est la mère qui permet la séparation***". Elle est donc une mère oedipienne et non une mère symbiotique. Reprenant l'analyse de S. Freud dans Un enfant est battu, il en extrait deux modes d'identification masochique : soit le sujet veut être traité comme un enfant méchant, il le connecte alors au masochisme moral, soit il veut être placé dans une position caractéristique de la féminité : être châtré, subir le coït, accoucher. Cette position définit le masochisme érogène et replace la problématique de l'issue masochique à l'intérieur de la question de la désidentification primaire, qui caractérise pour lui le travail de séparation nécessaire à la mise en place de la structuration oedipienne. Il en déduit deux processus, l'un qui maintient dans l'identification à la mère la fusion de l'identification primaire et spécifiant l'impasse des processus évolutifs ; l'autre signifiant, dans l'identification à un enfant méchant, que "***le passage de la désidentification primaire s'est effectuée, mais dans des conditions défavorables***". Car, "***L'enfant méchant peut être un enfant sadique, mais qui en même temps se charge de culpabilité " auto-conservatrice " , et d'angoisse persécutrice***".

Comme le relève J.L. Donnet, la question de la désidéalisation de l'objet rencontre la nécessité, pour le sujet, de pouvoir accéder au renoncement des investissements primaires, renoncement qui précède l'identification à l'objet qui prend ainsi "*une valeur compensatrice en fonction d'une perte reconnue*"[217]. De son point de vue, c'est ce travail

[216] M.Tomassini 1992 - Rapport : De l'emprise à la perversion - R.F.P. spécial congrès -p.1593

[217] J. L. Donnet 1995 - Surmoi I - opus cité - p. 27

qui permet l'instauration, dans le surmoi, de **la fonction d'idéal**, qui, souligne-t-il : "***témoigne assez de ce que le moi ne se prend pas pour l'idéal, puisqu'il y a écart***"[218] (p. 31). Il insiste en particulier sur l'idée que, contrairement à ce que propose S. Freud en 1932, concernant l'organisation post-oedipienne, ce processus implique que "*l'identification aux parents n'est pas réussie, ou que sa réussite est celle du clivage du Moi-Surmoi*" : "***La dimension sur-moïque de l'identification en fait donc un introject " en viager " , porteur d'une différence qui serait comme le pendant narcissique dans le registre de l'être, de la différence qui soutient le désir pour l'objet dans le registre de l'avoir***" (p. 32).

L'hypothèse d'une désorganisation du processus semble se confirmer, sur un mode paradoxal, dans la suite des associations d'Amar, lorsqu'à propos des vols qu'il a commis – "***actes qui le dépassent, et qu'il ne comprend pas***" – il dira "***ne pas pouvoir se reconnaître coupable, car il faudrait porter toute la responsabilité***".

Il s'agirait, en quelque sorte, de contenir un sentiment de culpabilité d'autant plus envahissant qu'il n'a pas été intégré aux **capacités primaires de représentation du moi**, en témoigne l'incapacité actuelle secondaire du moi à différencier ce qui vient de lui et ce qui ne lui appartient pas. La conscience de culpabilité ne peut pas avoir de sens au niveau de la responsabilité que le sujet peut se sentir capable d'assumer lors du passage à l'acte de la pulsion agressive.

Ainsi, ce ne serait pas tant **l'absence de l'objet que ses modes de présence** qui permettraient une métabolisation des pulsions libidinales et agressives, conflictualisant la relation sujet/objet pour que l'expérience reste suffisamment satisfaisante et que le sujet ne soit pas envahi par la culpabilité, relative à la pulsion agressive. Motion pulsionnelle que le moi, du fait de son immaturité, ne peut pas endiguer seul, sauf à **retourner le mouvement agressif** (double retournement de la pulsion – S. Freud 1915), ou à **se cliver de l'expérience intolérable**.

Ne pouvons-nous pas repérer une telle préoccupation au coeur des questions que S. Freud essaye d'élucider en 1926 ? Lorsqu'il s'interroge notamment sur les processus du refoulement à l'oeuvre dans la phobie du petit Hans et qu'il remarque que, contrairement à ce qui est admis jusqu'alors en psychanalyse, le moi ne se défend pas seulement contre la motion tendre interdite mais aussi contre la motion agressive : puisque la formation substitutive du symptôme s'exerce sur le courant agressif envers le père, espérant ainsi éviter le conflit d'ambivalence et stopper le développement de l'angoisse. Ce qui l'amène à proposer, entre autre, **que la pulsion de destruction qui s'exerce sur l'objet est à considérer comme une modalité de l'investissement libidinal** [219] :

"L'investissement sadique d'objet peut donc à bon droit être considéré comme un investissement libidinal ; nos vues sur les diverses organisations de la libido n'ont pas besoin d'être révisées, la motion agressive contre le père peut, au

[218] A ce propos, J.L. Donnet souligne que 'la notion du Moi idéal, par opposition à l'Idéal du moi, n'est pas explicite chez Freud' (p. 31 - note n°1) proposition que nous aurons l'occasion de travailler en particulier avec A. Green dans la seconde partie de ce travail.

[219] S. Freud 1926 - Inhibition, symptômes, angoisse - opus cité - p. 47 à 49

même titre que la motion tendre pour la mère, devenir l'objet du refoulement ".

Cette position de 1926 éclaire dans le sens que nous avons introduit à partir du concept de déprivation de D. Winnicott (page 74) la proposition de 1938 lorsque S. Freud soutient : "***La conscience de culpabilité se développe aussi à partir de l'amour insatisfait. Comme la haine***". En effet, si la pulsion agressive peut être considérée comme une modalité de l'investissement libidinal, et peut, au même titre que la pulsion d'amour, être l'objet du refoulement, le travail de la culpabilité va se construire en fonction des modalités de satisfaction de l'investissement pulsionnel, dont l'inhibition engendre l'agressivité : position qu'il reprend et développe en 1929, dans Malaise dans la civilisation, comme nous allons le voir à propos de l'élucidation du **mouvement répressif transféré au surmoi** "***qui se mue en sentiment de culpabilité***" (pp. 173 et 187).

Ce point de vue nous permet de travailler la question du rapport de la culpabilité aux possibilités de satisfaction pulsionnelles, non seulement sur le versant de la problématique oedipienne, mais encore dans son rapport à la construction primaire sur laquelle s'édifie les représentations secondaires de l'expérience.

Hypothèse qui s'intégrerait bien à ce moment de la théorie dans le développement qui se trame autour de la question de l'angoisse de castration que S. Freud va pouvoir référer, dans ce texte de 1926, à **une angoisse archaïque prototypique** produit par l'état de détresse psychique du nourrisson, soumis à la dépendance de l'objet pour son auto-conservation, et pour lequel **toute expérience de séparation constitue une expérience de perte de l'objet :**

"En remarquant comme nous venons de le faire que le moi a été préparé à la castration par des pertes de l'objet régulièrement répétées, nous obtenons une nouvelle conception de l'angoisse : si jusqu'à présent nous la considérions comme un affect signal de danger, elle nous apparaît maintenant, du fait qu'il s'agit si souvent du danger de la castration, comme la réaction à une perte, à une séparation".[220]

Nous-nous interrogerons cependant, dans la deuxième partie, sur la question de savoir si nous pouvons assimiler toutes les séparations à une expérience de perte de l'objet, et si, précisément, nous ne pourrions pas les différencier à partir des modes de présence de l'objet au moment de la dépendance totale (au sens de D. Winnicott).

Nous voyons ici pour Amar comment cette culpabilité primaire, qui semble ne pas avoir trouvé d'issue dans un mécanisme de refoulement de la pulsion agressive, culpabilité inconsciente entretenue par un objet trop insuffisamment bon, ne laisserait pas d'autre choix au sujet que de **contre-investir des affects** qui l'enferment dans une logique du désespoir : **être impuissant et s'en sentir coupable**. Le sujet serait alors privé d'expérimenter le jeu de la destructivité et cet empêchement ne peut que renforcer le mouvement de défense primaire par retournement et/ou par clivage venant pervertir le jeu pulsionnel, qui peut se figurer ainsi : **je ne crée plus le lien , je le subis. Ce n'est pas le lien qui n'est pas bon, je ne sais plus le créer**.

C'est dans une configuration semblable que R. Roussillon théorise les conditions d'exercice de la survie psychique, qui renvoie à un **noyau de culpabilité primaire non**

[220] ***S. Freud 1926 - Inhibition, symptômes, angoisse - opus cité - p. 54***

ambivalent précédant l'organisation de la différenciation sujet/objet. Ce noyau se "calcifie" sur une confusion primaire moi-non/moi : conditions d'expérience auxquelles il attribue "***l'essence même du clivage du moi*** ".[221]

Le processus d'élaboration de la **culpabilité secondaire** serait donc entravé, privé de pouvoir se construire à partir d'une première construction fantasmatique, **dans l'éprouvé structurant de la phase dépressive**, lorsque la culpabilité est tolérée et semble être une issue plus acceptable au sentiment d'impuissance que le refuge dans la toute puissance, autre face du désespoir.

Nous pouvons ainsi nous demander si **l'acte criminel par sentiment de culpabilité** que S. Freud décrit à plusieurs reprises (notamment en 1916 dans Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse, en 1923 dans Le Moi et le ça ou encore en 1928 dans Dostoevski et le parricide) n'appartient pas, dans ce cadre de délinquance, à cette logique inconsciente, lorsqu'il évoque la possibilité d'une culpabilité primaire, précédant l'acte délinquant : "***On trouve, chez beaucoup de criminels jeunes un puissant sentiment de culpabilité, antérieur et non consécutif au crime , un sentiment qui a été le mobile du crime comme si le sujet avait trouvé un soulagement à rattacher ce sentiment inconscient à quelque chose de réel et d'actuel*** ".[222]

En effet, si en 1916 en particulier, S.Freud rattache explicitement ce processus au travail de la culpabilité oedipienne : "***Cet obscur sentiment de culpabilité provient du complexe d'OEdipe, il est une réaction aux deux grandes intentions criminelles, celles de tuer le père, et d'avoir avec la mère des relations sexuelles***"[223], en 1928 il intègre ce processus dans une problématique oedipienne par le biais d'une culpabilité **primaire intériorisée dans la conscience morale**, culpabilité primaire qui vient se révéler dans **le mouvement de retournement masochique de la pulsion destructrice**.

C'est ainsi que S. Freud fait l'analyse de la pulsion destructrice de Dostoïevski[224] "***pulsion qui eût pu aisément faire de lui un criminel [et qui] est, dans sa vie, dirigée principalement contre sa propre personne (vers l'intérieur au lieu de l'être vers l'extérieur) et s'exprime ainsi sous forme de masochisme et de sentiment de culpabilité***" (p. 163). S. Freud rattache ce retournement pulsionnel au besoin de soulager, paradoxalement, "*le poids d'une dette*" (p. 175) en jouant et en s'endettant ; il relève dans quelles circonstances Dostoïevski pouvait retrouver **un soulagement du sentiment inconscient de culpabilité** dont il fait l'hypothèse : "***Quand le sentiment de***

[221] R. Roussillon 1999 - Violence et culpabilité primaire in Agonie, clivage et symbolisation - p. 83 : 'Le concept d'effraction du pare-excitation signifie [...] que l'exigence de travail psychique imposée par l'environnement excède les capacités du sujet et ainsi lui fait subir une violence qui le place dans une alternative dilemnatique. [...] A la place de la forme matricielle de l'illusion narcissique primaire : 'je suis le sein' (S. Freud 1938), s'instaure une illusion négative à l'origine du noyau de culpabilité primaire : 'je suis le mal'.'

[222] S. Freud 1923 - Le Moi et le ça in Essais de psychanalyse - p. 226

[223] S. Freud 1916 - Criminels par sentiment de culpabilité in Essais de psychanalyse appliquée - p. 135

[224] S. Freud 1928 - Dostoïevski et le parricide in Résultats, idées, problèmes - Tome II - opus cité

culpabilité de Dostoïevski était satisfait par les punitions qu'il s'était infligées à lui-même, alors son inhibition au travail était levée et il s'autorisait à faire quelques pas sur la voie du succès" (p. 176). S. Freud souligne comment l'écrivain, ***" au lieu de se punir lui-même, se laissa punir par un remplaçant du père***" (p. 172) et constate : "***C'est un fait que de très nombreux criminels demandent à être punis. Leur surmoi l'exige, et s'épargne ainsi d'avoir à s'infliger lui-même la punition***" (p.172).

Cette perspective nouvelle s'inscrit dans la suite des questions relancées par son article de 1925, Le problème économique du masochisme. Elle reprend la problématique introduite dans Totem et tabou [225] lorsque, d'une part, S. Freud rattache la question de la conscience morale à **l'ambivalence** : " ***C'est ainsi que la conscience morale naît probablement, elle aussi, sur le terrain de l'ambivalence affective*** " (1913 - p. 108) ; et lorsque, d'autre part, il rapporte le problème de la culpabilité de l'acte à l'intention : " ***Il n'est pas vrai que les obsédés qui, de nos jours subissent la pression d'une sur-morale ne se défendent que contre la seule réalité psychique des tentations et ne considèrent comme des crimes méritant un châtiment que des pulsions uniquement ressenties. Il y a dans leurs tentations et pulsions une bonne part de réalité historique ; dans leur enfance, ces hommes ne connaissaient que de mauvaises pulsions et dans la mesure où leur permettaient leurs ressources infantiles, ils ont plus d'une fois traduit ces pulsions en actes. Chacun de ces hommes se piquant aujourd'hui d'une moralité supérieure a connu dans son enfance une période de méchanceté, une phase de perversion, préparatoire et annonciatrice de la phase sur-morale ultérieure***" (1913 - p. 240). Problématique préfigurant la question de la **conscience de culpabilité** issue du surmoi, sous-jacente au questionnement de 1914 dans Pour introduire le narcissisme et redéployée, elle aussi, en 1923 dans Le moi et le ça. Nous chercherons à élucider, dans la deuxième partie de ce travail, ce qui permet de différencier, dans la pensée de S. Freud, et à quel moment de la théorie, le sentiment inconscient de culpabilité de la conscience de culpabilité. Ce qui nous engagera ainsi à reprendre (p. 196) et à approfondir, à partir de cette interrogation, les questions que soulèvent le masochisme.

Or passer de l'acte à l'intention c'est, d'une certaine façon, poser le problème de la représentation de cet acte retenu par l'acte de pensée ; c'est se retrouver devant la question de la symbolisation de l'expérience et des conditions qui permettent cette élaboration.

Ainsi, les effets de l'intention, les formes de culpabilité, consciente ou inconsciente, qui vont se déduire des énoncés moïques, peuvent nous renseigner sur les modalités identificatoires. Et, en contrepoint, les effets subjectifs des modes de présence de l'objet vont pouvoir se comprendre à partir de la capacité du sujet à pouvoir s'éprouver coupable et à se donner ou non une représentation de cet affect.

Si l'acte soulage un sentiment de culpabilité inconscient, il y a comme une tentative inconsciente du moi à **pouvoir éprouver quelque chose d'irreprésentable**, faille dans la symbolisation qui se donne, ainsi que R. Roussillon peut nous le proposer autour du paradoxe de la destructivité, comme une modalité du paradoxe des transferts

[225] S. Freud 1913 - Totem et tabou - P.B.P. 1992

narcissiques : "***Souvenir de ce qui n'a pu être expérimenté***".[226]

L'acte délictueux vient alors signifier l'impossible élaboration psychique d'un traumatisme qui a eu lieu mais qui n'a pu se symboliser – "*traumatisme perdu*" – parce que le sujet n'était pas suffisamment constitué pour pouvoir se le représenter.

Et comme le souligne R. Roussillon (1991) dans la reprise théorique des travaux de Winnicott, les paradoxes qui accompagnent les processus de maturation, dans la façon dont ils sont tolérés par le psychisme, se proposent soit : "***comme un mode de lien et du symbole de l'union***", ou bien, "***impensables et ainsi inacceptables [...], ils se présentent au contraire comme une modalité de la pulsion de mort de l'attaque et du clivage*** ".

Le geste délinquant serait alors une façon de mobiliser l'environnement, de le mouvoir et de l'émouvoir. Se profile également dans ce geste l'appel à l'objet vécu sur le mode de l'indifférence ou du trop de présence, en tout cas énigmatique trop tôt ou trop longtemps.

III.2.1-4011Défaillance de l'enveloppe signifiante et de l'enveloppe étayante Mohammed

Il semble en être ainsi pour Mohammed, classé comme récidiviste à 16 ans pour de multiples vols dans les magasins, faisant échouer toutes les tentatives de placement qui l'éloignent du milieu familial auquel il ne paraît, paradoxalement, pas particulièrement attaché (un père "*receleur*" et complice de ses vols, dont il a peur, une mère "*qui le couve*" et qui semble ne pas avoir fait le deuil d'un garçon décédé à l'âge de deux ans, renversé par un camion alors qu'elle le promenait dans sa poussette ; Mohammed était âgé de quatre ans au moment de ce drame). Placé à la P.J.J. à l'atelier menuiserie du Centre de jour, il investit particulièrement bien ce lieu, mais ne va pas pouvoir y rester, sur décision du juge (une femme) qui décide de le rescolariser.

Le processus de délinquance se réveille à nouveau et conduit Mohammed une nouvelle fois devant le juge à qui il oppose indifférence et mutisme, réservant à l'assistante sociale qui l'a suivi pendant son placement ses larmes et son accès de rage : "***j'avais honte pour mes parents, mais au moins ma mère a vu jusqu'où je pouvais aller***".

Je n'ai pu avoir que trois entretiens avec Mohammed, dont un avec la mère qui se présente comme hyper-protectrice envers son fils, "*perle de ses yeux*". Elle semble maintenir son fils dans une sorte d'enkystement narcissique dont il retire manifestement certains bénéfices secondaires. Cette mère, qui se dit très attachée à ce garçon, n'hésite cependant pas, le lendemain de la comparution devant le juge (alors qu'il a été décidé un placement éloigné comme alternative à la prison) à s'absenter le jour de l'entretien organisé par l'éducateur à son domicile pour fixer les modalités de cette séparation. Elle prétextera que "***des voisines sont venues la chercher pour aller faire des courses***". La veille, elle avait exprimé devant le juge, dans un français difficile, son **découragement**

[226] R. Roussillon 1991 - opus cité - p. 20

et sa méfiance envers "*une justice qui n'avait pas su la défendre lors de la mort de son petit garçon*".

Nous pouvons suivre, en filigrane, les emboîtements des souffrances psychiques qui s'expriment dans les vécus d'abandon et de perte qui semblent geler la pulsion libidinale sur un versant narcissique aussi bien du côté de la mère, miroir sans tain, que de son fils, questionnant, au péril de sa propre conservation, la nature de l'attachement maternel. Cette mère ne réussit pas à le maintenir tout en le retenant prisonnier dans son deuil inachevé sur lequel pèse, de son point de vue, une injustice. Elle ne peut pas être aidée et soutenue par le père du jeune homme. Dans ce que j'ai pu comprendre des rencontres entre ce père et les éducateurs, il apparaît pris lui-même dans les contradictions de ses propres failles identificatoires, impuissant à représenter un principe organisateur dans le registre oedipien.

Nous voyons donc bien comment la question de la signification de l'acte délinquant à l'adolescence rencontre la question des modalités d'organisation de la communication inconsciente à l'intérieur du système familial, et nous devons rechercher comment, à travers l'organisation psychique de l'adolescent, s'organise l'empreinte des traumatismes narcissiques parentaux non symbolisés.

R. Cahn réfère cette "***inscription intergénérationnelle inconsciente " à " la charge affective formidable, permanente, envahissante, présente derrière le non-pensable, l'indicible et qui agit sur l'autre à travers tout l'éventail des moyens de communications habituels destinés à le dissimuler pour, par là-même, mais en creux, en négatif , mieux le communiquer***".[227]

Ainsi, pour comprendre l'organisation psychique des adolescents délinquants, nous sommes amenés à faire un hypothèse englobant l'organisation des psychés parentales. Leur propre dynamique primaire, insuffisamment secondarisée, entraînerait une défaillance de la transitionnalité, provoquant, pour le sujet, un débordement de ses capacités d'organisation psychique par le facteur quantitatif de la pulsion (qui va faire irruption sur la scène du réel dans le passage à l'acte délictueux). L'économie psychique des parents, pris eux-mêmes dans une problématique narcissique indicible, entretient, dans le sujet, à travers les rôles parentaux dont ils sont investis, les failles qu'ils n'ont pu élaborer. Défaut de l'enveloppe signifiante (inscription), entretenu par et entretenant la faille de l'enveloppe étayante (pare-excitation).

III.2.2011Le clivage culturel Malik

L'autre particularité de la pratique institutionnelle à la P.J.J., ayant contribué à l'élaboration des hypothèses, est que nous sommes aussi au contact **d'adolescents immigrés de la deuxième génération**.

Je voudrais particulièrement souligner l'importance de cette situation de clivage culturel, ressortant du vécu de ces familles d'adolescents antisociaux, qui semble entraîner un processus de rupture du **contrat narcissique**. La conséquence en serait une difficulté pour le père, en particulier, à pouvoir se constituer comme garant de la loi en

[227] R. Cahn 1991 - Adolescence et Folie - opus cité - p. 82

regard d'un groupe qui n'est plus repérable comme référent culturel.

Je me réfère notamment aux travaux de R. Kaës[228] qui, s'appuyant sur les textes de S. Freud (particulièrement Pour introduire le narcissisme : "***L'individu effectivement mène une double existence, en tant qu'il poursuit sa propre fin et en tant qu'il est membre d'une chaîne à laquelle il est assujetti***"), développe le concept d'appareil psychique groupal "***qui permet de penser l'agencement de la réalité psychique individuelle dans le rapport du sujet singulier à l'ensemble intersubjectif***".

Dans ce contexte théorique, la construction du psychisme individuel repose sur les étayages multiples à l'intérieur du groupe. Ces étayages se construisent dans la relation à l'objet, dépendante du vécu du groupe. En contrepoint de la pensée de D. Winnicott, R. Kaës, rejoignant les conceptions de P. Aulagnier, développe l'idée que l'espace transitionnel ne se limiterait pas aux premières expériences duelles. **Il y aurait extension de l'espace potentiel au culturel** qui assure la continuité au-delà de l'expérience de ruptures multiples : "***La culture articule le code personnel (imaginaire) au code social (symbolique), régulateur des conduites***". [229]

Nous avons pu être attentif à une problématique de ce type, notamment lors d'un entretien dans le cadre d'une consultation pénale, pour un rapport psychologique demandé par le juge sous ordonnance 45, concernant un jeune Algérien de quinze ans, Malik, ayant participé à "*un rodéo en mobylette*", avec un adolescent majeur, français, connu pour ses comportements antisociaux. Le jeu consistait à tirer avec un pistolet à plomb sur les personnes du quartier, au cours duquel une dame âgée avait été sérieusement blessée : "*on tirait, comme sur des poteaux*".

Nous avions en face de nous une famille "*dépassée par les événements*" : un père, installé en France depuis 1965, "*dont l'insertion sociale était réussie*"; une mère restée beaucoup plus traditionaliste, s'occupant de ses neuf enfants "*sans problème particulier*"; un adolescent n'ayant pas "*le profil d'un délinquant*", aux dires des parents, regrettant son geste qui pouvait se comprendre, dans un premier temps, comme un besoin intense d'identification à un leader, dans une recherche d'appui identificatoire à l'extérieur de la famille, dont il restait à la fois très dépendant : "*je voulais être un crac, et tout le monde me croit fou*".

Ce qui a attiré notre attention, ce fut cette petite phrase du père, concernant les difficultés d'éducation des jeunes en France, alors qu'il n'avait pas connu ce type de problèmes en Algérie pour ses plus grands, dont une fille aînée mariée à un Français et travaillant en France : "***Ici, ce n'est pas le même esprit, il faut les laisser libres. Ils m'échappen t***".

Cet événement fut le révélateur d'une fragilité latente et, en bouleversant l'équilibre familial, donnait l'occasion au père de saisir son impuissance à représenter un point d'appui identificatoire pour son fils. Cela avait notamment provoqué chez lui un "réflexe" inconscient de renforcement de son autorité devenue **excessive** (et dans laquelle son fils

[228] R. Kaës 1987 - L'institution, les institutions - opus cité - p. 13

[229] R. Kaës 1979 - Crise, rupture et dépassement - opus cité - p. 25

ne se reconnaissait plus) pour tenter de **colmater la brèche narcissique** à laquelle il était confronté.

D'autres entretiens nous ont fait entendre comment la violence effective du père sur ce fils venait en redoublement d'une violence primaire, au sens de Piera Aulagnier. Et dans le cadre que nous évoquons, nous pouvions manifestement rattacher celle-ci à la problématique du décalage culturel.

Ces éléments viennent complexifier le processus de la délinquance à l'adolescence sans la détacher de la problématique narcissique intra et inter-subjective – effectivement pourquoi cet enfant là, parmi les neuf autres ? – pour ces personnes appartenant à des groupes minoritaires, souvent placées dans une situation de dépendance sociale et souvent soumises aux projections dévalorisantes du groupe majoritaire.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE DÉLINQUANCE ET CRÉATIVITÉ : Jérôme

Afin de rassembler les éléments de réflexion que la clinique nous a permis de redéployer, je voudrais présenter une dernière situation (l'une des seules qui a pu se travailler avec une continuité suffisante pour qu'elle soit significative de l'imbrication des éléments épars qui ont pu me faire signe pour les autres adolescents dont j'ai parlé), qui semble bien montrer comment la question de la délinquance à l'adolescence, qui se recentre autour d'une faille narcissique des parents, peut se comprendre comme une défaillance de la transitionnalité.

Elle se manifeste dans l'actuel en écho de l'histoire, et réactive une problématique de dépendance qui maintient indifférenciés les pôles narcissique et objectal de l'investissement pulsionnel, dans une emprise mutuelle du sujet et de l'objet, qui ne peuvent l'un et l'autre accéder sans rupture à une séparation.

Cette période de maturation psychique de l'adolescent ravive ou renforce les traces de cette défaillance chez les parents, qui n'ont pu eux-mêmes, dans leurs propres identifications, atteindre à un statut de sujet suffisamment différencié, témoignant d'une intégration suffisante de leurs mouvements pulsionnels leur permettant, à leur tour, d'étayer ce travail de maturation chez leurs jeunes.

Il s'agit de la situation d'un adolescent de 16 ans, qui a fait l'objet d'une demande de consultation par le juge des enfants à la suite de son placement au centre de jour de la P.J.J. Il doit bâtir un projet de formation en vue d'une entrée rapide dans la vie active qu'il souhaite vivement.

Une demande de renseignement a été adressée, il y a un an, par le procureur au service éducatif auprès du tribunal pour enfants de la juridiction, pour un vol de mobylette, dans lequel Jérôme a été impliqué.

A la suite de cette affaire, l'assistante sociale chargée du dossier a proposé aux parents de les rencontrer à nouveau, lorsqu'ils le jugeraient utile, car elle pressentait une

difficulté relationnelle dans cette famille, se manifestant dans l'attitude particulièrement rigide du père.

Et en effet, six mois plus tard, les parents la contactent en raison de difficultés importantes dans la famille pour ce jeune et l'effondrement de sa scolarité. Au cours d'un entretien, elle leur fait la proposition du Centre de jour, sans hébergement, pour prendre le temps de comprendre la situation et étudier la reprise d'une formation. Ceci est bien accepté par les parents et par Jérôme lui-même qui semble adhérer au projet.

Dans les deux jours qui suivent son arrivée à l'institution se produit le premier incident violent dans la famille : Jérôme frappe son père qui l'avait giflé alors qu'une dispute l'opposait à son frère. Ces échanges de coups sont à l'origine d'une intervention téléphonique de la mère qui veut tenir au courant le Service, "***pensant que Jérôme n'aura pas osé parler de l'incident et pour donner sa version des faits***". Entre temps, l'adolescent a effectivement trouvé une autre explication, plausible, pour "justifier" l'hématome qu'il a sur le **nez**.

Le premier entretien que j'ai avec Jérôme et ses parents fait suite à ces incidents. La mère exprime immédiatement ***" son inquiétude concernant les relations de Jérôme et son père***", regrettant qu'ils ne puissent s'entendre et expliquant qu'elle essaie à tout prix de faire ce lien entre eux deux, mais sans succès.

Elle fait alors directement référence à l'histoire intime de la famille, donnant elle-même comme cause explicative des événements actuels les rapports particuliers qui se sont noués dès le plus jeune âge, entre son propre père et Jérôme. De son point de vue, "***c'est comme si le grand-père maternel avait exclu le père de Jérôme de son rôle, lui ôtant l'autorité paternelle***". Elle pense que "***son propre père a idolâtré ce petit-fils, pour compenser l'affection qu'il n'a pu exprimer à son propre fils***". Elle a appris l'existence de ce frère cinq ans auparavant, lors du décès de son père. Elle apprend aussi, "***que l'enfant a été abandonné par celui-ci***". Elle ne nous dira pas comment elle a appris ce "secret de famille", ni ce que ce frère est devenu.

Son mari est entièrement d'accord avec cette version des faits et il explique à son tour "***qu'il était impossible de se soustraire à cette ingérence des grands-parents maternels sans le risque d'une rupture définitive avec eux***". Une dépendance financière semblait, à l'époque, compliquer la situation.

La mère ajoute alors que son mari, "***de classe sociale inférieure à la sienne, n'a jamais été accepté par sa famille***". Cette relation de dépendance objective à ses parents, "***renforcée par son statut de fille unique***", s'est brutalement interrompue au décès de son père, suivi dans les trois mois du suicide de sa mère qui a été découvert par Jérôme (il avait 11 ans). Cependant, le vécu de dépendance subjective semble être un élément essentiel du puzzle familial.

Actuellement, les difficultés rencontrées dans la famille se situent en particulier au niveau de l'emploi du temps de Jérôme : "***il rentre et il sort quand il veut***". Plus que de l'inquiétude, cette attitude suscite apparemment chez les parents de l'agacement et une revendication par rapport à ce que eux-mêmes n'ont pas pu vivre, et notamment cette liberté de sortir "***dont Jérôme s'arroge le droit et qu'ils n'ont pas connue***".

Ce qui n'empêche pas sa mère de déclarer, sans qu'elle entende sa propre contradiction, "***qu'elle voudrait tant que son fils ne connaisse pas ce qu'elle a vécu***", sans en dire plus. Ce qui laisse supposer, non sans une certaine ambiguïté qu'elle désire qu'il soit plus libre qu'elle ne l'a été, sans pouvoir en même temps l'imaginer et le mettre en oeuvre dans ses principes éducatifs.

Le père, quant à lui, ne tolère pas ce comportement "*qui brave son autorité*". A la question *:* "***Quand Jérôme rentre tard le soir, vous êtes inquiet ?***", il répond ***: " Oh non, je ferme la porte !***".

Par rapport à ces sorties, au cours desquelles Jérôme retrouve son amie, ils expriment l'un et l'autre comme un constat de faillite dans leur capacité à se faire aimer de leur fils, rabattant ces problèmes de sorties à une seule certitude : "***S'il n'est pas chez lui, c'est qu'il se trouve mieux ailleurs***".

Les associations de Jérôme, en entretien seul, éludant la question de sa responsabilité dans le vol ("*c'est pas moi, c'est l'autre*") vont partir de l'histoire familiale qui s'est déroulée devant lui. Elles renvoient à des figures identifiantes qui semblent agir comme en répétition à plusieurs niveaux dans le système d'interactions familiales.

Du côté paternel, nous retrouvons des principes éducatifs stricts et incontestables lorsqu'il évoque son grand-père qui tenait son père "*au doigt et à l'oeil*". Sa grand-mère paternelle lui a souvent raconté comment ce fils à l'âge de 16 ans (précisément) s'est dégagé de cette férule à la mort de son père : il s'est alors mis à courir les bals, avec son frère épileptique "*et ils rentraient quand ils y pensaient, à quatre pattes*". La grand-mère les attendait, dans l'angoisse, "*pour pas que le frère avale sa langue*". Il fera ensuite allusion au frère aîné du père qui s'est noyé à l'âge de 16 ans (précisément).

Nous pouvons comprendre ici, comment vient jouer le contre-investissement de la pulsion agressive chez le père de Jérôme qui l'empêche de rentrer au contact des émois de son fils au même âge. Nous pouvons comprendre comment s'associe "liberté", "mort du sujet", "meurtre de l'objet" ; comment "sortir" peut signifier "ne pas aimer", "haïr", puisque, pour lui, l'accès à la liberté n'a pu se signifier qu'en rapport avec la mort de son propre père, représentation sous-tendue par un affect de haine irreprésentable, plus clivé que refoulé, mais d'autant plus redoutable dans ses effets aliénants.

Et ce grand-père paternel peut nous faire associer sur ce que S. Freud dit du père de la horde primitive : il n'aurait peut-être pas subi le sort que lui ont réservé ses fils s'il n'avait pas lui-même suscité la haine, dont les fils se sont ensuite attribué inconsciemment toute la culpabilité.[230]

Du côté maternel, Jérôme se souvient avec nostalgie des rapports qu'il avait avec son grand-père, qui était son parrain (sa grand-mère étant aussi sa marraine) ; il pense "***que son père était jaloux de cet homme, car ils faisaient plein de choses ensemble***".

[230] Freud 1913 - Totem et tabou - P.B.P. 1965 - p. 216 : Une des particularités du système totémique est le système de protection qu'il instaure par rapport à l'animal totem. Freud en extrait 'un essai de justification : si le père, pensaient sans doute les fils, nous avait traités comme nous traitons le totem, nous n'aurions jamais été tentés de le tuer.'

A la mort des grand-parents maternels, il s'est rapproché de sa grand-mère paternelle avec laquelle il entretient, dit-il, de bons rapports.

Il parle très peu de sa relation à sa mère et revient au sentiment "***que son père est jaloux de lui car il peut faire des choses que lui ne faisait pas***". Il s'entend mal avec lui car, "***à part faire la morale, il n'a rien à lui dire d'autre que : démerdes-toi, c'est ton problème***." Et "***chaque fois qu'il lui demande quelque chose, il faut qu'il y ait quelque chose en retour***" ; et il ajoute : "***maintenant je ne lui demande plus rien, je me démerde***".

Le deuxième incident a lieu quelques semaines après le début de cette prise en charge. Jérôme, "*une fois de plus*" en opposition face à son père pour un problème concernant son attitude à la maison, se retourne contre lui, **le blessant sérieusement au nez** ; "***il aurait même sorti un couteau dont il l'aurait menacé***", rapportent les éducateurs.

La juge est à nouveau saisie. Elle décide un placement à temps complet de Jérôme au foyer, lui imposant devant son père et sa mère un horaire de sortie strict qui l'empêche de rencontrer son amie en dehors du week-end, passé chez les parents. Et elle lui indique également de façon très ferme qu'il vaut mieux pour lui ne pas se remettre dans une telle situation : "***Il ne sera pas tolérable, ni toléré, qu'il récidive un tel geste envers son père***".

Il apparaît que la décision de la juge, qui a été perçue par le père comme une sanction juste, le réhabilitant dans sa fonction de père, a permis de temporiser puis de voir une nouvelle régulation se mettre en place dans les rapports de Jérôme à son père, lorsque ce placement a pris fin avant les vacances d'été : le père a notamment fait participer son fils à un déménagement "***où l'un et l'autre avaient été satisfaits de travailler ensemble***".

Ce coup d'arrêt apporté par la juge, qui n'épuise cependant pas le travail de reprise qui devrait pouvoir se mettre en oeuvre dans cette famille, opère dans ses effets comme une castration salutaire où les rôles de chacun se redistribuent selon un ordre et une loi générationnels, et semble rendre au père le pouvoir dont il était privé dans l'organisation inconsciente des liens familiaux.

Il semble pouvoir s'identifier lui-même à une figure paternelle, portée par la parole de cette femme-juge, le dégageant et du même coup dégageant son fils de cette position de rivalité faussement oedipienne dans laquelle le désir incestueux inconscient, où la mère semble être maintenue, les précipitait l'un et l'autre.

Ce coup d'arrêt n'éclaire-t-il pas, dans l'après-coup, l'acte délictueux (le vol de mobylette) et son déplacement sur l'attaque du lien, comme une figuration possible de l'effort inconscient du jeune à **rendre mobile** une problématique familiale enkystée dans un **pacte dénégatif**, dont nous voyons se profiler la trame dans la richesse du matériel évoqué par chaque membre de cette famille ?

Si, comme R. Kaës[231], nous rapprochons cette "***négativation de la violence, de la division, et de la différence, [générée par le pacte dénégatif pour conserver la cohésion du lien familial], comme accord tacite sur un dire divisant qui est et doit***

demeurer inconscient" du concept de **communauté de déni** théorisé par M. Fain, nous pouvons alors comprendre la destructivité libérée dans l'attaque du lien, déplacée ou non sur le socius, comme l'effort inconscient du sujet pour se libérer de l'emprise que les identifications parentales font peser sur lui.

La communauté de déni "***rend compte d'une modalité de l'identification de l'enfant à sa mère lorsque celle-ci ne parvenant pas à se dégager de lui pour désigner en un autre lieu que l'enfant un objet de désir , le déni de l'existence du désir du père est à la fois le fait de l'enfant et celui de la mère***". [232]

Ainsi, les modalités de cet effort de dégagement des identifications parentales, qui rentrent dans le processus de maturation psychique à l'adolescence, portent la trace, pour les adolescents délinquants que nous avons rencontrés, des défaillances des objets parentaux dont l'organisation psychique a elle-même manqué à pouvoir se construire sur une dynamique identificatoire secondaire organisé autour du conflit oedipien : **les blessures primaires des psychés parentales semblent compromettre l'organisation topique et l'élaboration secondaire dans la psyché de leurs adolescents**.

En effet, Jérôme ne semblait pouvoir éprouver aucun sentiment de culpabilité, en lien avec une quelconque représentation de sa responsabilité à l'égard de ses actes, lorsque nous évoquions ensemble les évènements qui l'avait amené à être placé dans l'institution.

Après ce détour par la clinique, qui n'est pas représentative de l'ensemble des phénomènes de délinquance et qui laisse en suspens le questionnement qu'elle a suggéré quant aux particularités de ces phénomènes puisque j'ai plutôt chercher à dégager un processus, il semble se dessiner que le travail de la destructivité, méconnu dans les actes de délinquance, est en lien avec un dysfonctionnement des psychés parentales.

Les objets parentaux, du fait de leurs propres souffrances narcissiques, semblent ne pas avoir pu se présenter comme suffisamment fiables et semblent avoir empêché le premier travail de désidentification primaire qui introduit au travail de la secondarité. La confrontation à la loi oedipienne, qui permet au sujet de s'intégrer dans la chaîne générationnelle, lui est barré, comme si, dès lors, il donnait le sentiment "*de ne poursuivre que sa propre fin*". [233]

[231] R. Kaës 1987 - L'institution, les institutions - opus cité - p. 32 :'J'appelle pacte dénégatif la formation intermédiaire générique qui, dans tout lien, - qu'il s'agisse d'un couple, d'un groupe, d'une famille ou d'une institution - voue au destin du refoulement , de déni ou de désaveu, ou encore maintient dans l'irreprésentabilité et dans l'imperceptible, ce qui viendrait mettre en cause la formation et le maintien de ce lien et des investissements dont il est l'objet... Il s'agit d'un pacte inconscient, d'un accord entre les sujets concernés par l'établissement d'un consensus destiné à assurer la continuité des investissements et des bénéfices liés à la structure du lien.'

[232] In R. Kaës, opus cité - p. 33

[233] S. Freud 1914 - Pour introduire le narcissisme in La vie sexuelle - opus cité p. 85 : 'L'individu mène en effet une double existence : en tant qu'il est à lui-même sa propre fin, et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est assujetti contre sa volonté ou du moins sans l'intervention de celle-ci... la distinction des pulsions sexuelles et des pulsions du moi ne ferait que refléter cette double fonction de l'individu'.

Ce qui semble par ailleurs se dessiner, c'est la conjoncture d'une souffrance narcissique repérable chez les deux parents, que nous pouvons mettre en lien avec les phénomènes de délinquance les plus graves, ceux du moins pour lesquels une conscience de la responsabilité des actes n'arrive pas à se construire. Cette configuration semble récurrente, est-elle suffisante au sens où régulièrement nous aurions l'organisation d'une tendance antisociale seulement dans ces situations-là ? Une telle hypothèse me semble envisageable dans le contexte théorico-clinique auquel je me réfère, dans la mesure où elle ne consiste pas à chercher à construire un effet prédictif des conduites, mais à mettre en lien, au moment où ils se présentent, des faits cliniques avec une approche théorique qui nous permet de les penser.

Ces éléments de réflexion nous permettent d'interroger à nouveau "l*e complexe de privation*" que D. Winnicott théorise à la base de la tendance antisociale et nous permettent de proposer de l'étendre à toute expérience qui priverait le sujet de pouvoir supporter et de donner sens à l'expérience de la séparation.[234]

L'expérience de la destructivité n'ayant pu avoir lieu au bon moment pour **séparer puis conserver au dedans l'expérience supportable de la séparation** – et c'est peut être là le sens que l'on pourrait donner au concept de mère suffisamment bonne – viendrait alors, au moment de l'adolescence, comme une seconde chance, se répéter dans cette tentative de subjectivation par l'acte, qui est rarement reconnu en son principe élaboratif, en raison même de la violence qu'il fait vivre puisqu'il s'agit d'un enjeu de vie ou de mort psychique, comme un processus de créativité.

Dans un autre registre d'expression symptomatique – celui de la psychosomatose qui traduit, dans le corps, l'échec du processus de symbolisation primaire et la destructivité qui s'y rattache – Joyce Mac Dougall défend bien cette même idée que **la problématique de l'appropriation subjective semble dépendre directement de la qualité de la préoccupation maternelle primaire** : lorsque la mère peut tout à la fois présenter à l'enfant la possibilité de construire l'illusion du trouver-créer, en réalisant le minimum de fusion indispensable à cette création personnelle du nourrisson ; et soutenir les conditions d'émergence de la fusion primitive, en pouvant penser dans le même temps ce qui la sépare de celui-ci :

"Si la mère n'arrive pas à créer pour son bébé l'illusion que la réalité extérieure et la réalité intérieure sont une seule et même chose, si elle n'est pas capable d'entendre, tour à tour, les désirs de fusion, de différenciation et d'individuation de son enfant , elle risque de créer les conditions qui pourront le mener à la psychose ou à la psychosomatose. Cela empêche alors l'enfant de s'approprier psychiquement son corps, ses émotion s et sa capacité de penser ou de relier pensées et sentiments " [235] [...] " Lorsqu'il y a peu d'espace psychique potentiel entre mère et enfant (comme cela peut être le cas quand la mère ressent le besoin

[234] D. Winnicott 1959 : comme je l'ai déjà suggéré dans l'introduction (p. 26) :'Tout enfant éprouve dans une certaine mesure une déprivation', déprivation intrinsèque au processus de désillusion primaire qui ne doit pas dépasser, sans risque pour la construction de la psyché, les capacités du moi à en supporter les effets.

[235] J. Mac Dougall 1989 - Théâtre du corps - opus cité - p. 63

angoissé de contrôler les pensées, les émois, les fantasmes de sa progéniture), alors l'enfant, à qui manque cet espace vital tout au long de son enfance, peut avoir quelque difficulté à organiser sa propre réalité psychique , à se protéger des situations qui le menacent, à se soulager dans des moments de douleur psychique, bref, à accomplir pour lui les fonctions maternantes".[236]

L'actualisation de la destructivité à l'adolescence, liée au travail de transformation psychique de soi à soi – ce qui implique le lien de soi à l'autre – **convoque donc au sein de l'inconscient des adolescents et de l'inconscient des parents les issues respectives de la symbolisation** des expériences primaires du lien à l'objet et **les met en perspective**, pour les deux parties, avec les expériences du lien actuel en contrepoint de la question de la découverte de l'altérité de l'objet. Ce travail de l'adolescence convoque donc les "*scénarios narcissiques de la parentalité*", au sens de Francisco Palacio-Espada[237], qui vont dépendre essentiellement de la façon dont les parents ont pu vivre leurs propres affects concernant leurs expériences infantiles de séparation.

Cette perspective évoque "***la crise identificatoire parentale en écho à l'OEdipe de l'enfant***", qui s'inscrit, pour J.L Donnet[238], dans une problématique de transmission, à partir des identifications de l'enfant au surmoi des parents. Il adosse sa propre théorisation à l'examen critique de la 31° conférence de S. Freud, et plus précisément ici du passage concernant l'autorité et la sévérité de l'éducation, pour lequel il propose l'analyse suivante :

"[si] on prend aussi en compte la dimension structurelle du conflit Moi-Surmoi chez les parents, et le " résultat " historico-aléatoire de l' " arrangement " , [...] le texte de S. Freud prend une autre perspective. Ne suggère-t-il pas une crise identificatoire parentale en écho à l'OEdipe de l'enfant ? Pourquoi les parents auront-ils tendance à se montrer sévères et exigeants avec l'enfant ? Parce que la fonction parentale, semble-t-il, suscite inévitablement une réactivation des enjeux oedipiens de l'enfance, pérennisés, précisément, par le clivage Moi-Surmoi . Quand Freud écrit que : " les parents ont oublié les difficultés de leur enfance " , il désigne un refoulement menacé par la présence de l'enfant réel ; et quand il affirme : " ils sont satisfaits de pouvoir maintenant s'identifier pleinement à leurs propres parents, qui, en leur temps, leur ont imposé ces lourdes restrictions " , il suggère une revanche sur le caractère partiel de l'identification de jadis , avec une dimension régressive d'identification à l'agresseur . Il apparaîtrait que dans l'espèce humaine, la fonction parentale passe par une mise en acte contra-oedipienne (répétition agie) sous la forme d'une identification temporaire du Moi au Surmoi. Cette mise en acte traduirait la précarité de cette fonction ,

236 ***J. Mac Dougall 1989 - Théâtre du corps - opus cité - p. 103***

237 F. Palacio-Espada 2001 – Retentissement des conflits de la parentalité sur l'organisation psychique de l'enfant in Naître et grandir autrement – opus cité – p. 166 : 'Lorsque les sentiments de perte que les parents ont abrités dans leur passé sont difficilement reconnaissables et, qui plus est, quand ces parents ne réussissent pas à accepter que ces expériences infantiles soient irrenouvelables et donc irrécupérables, ils vont inconsciemment engager leur enfant dans leur processus de modification fantasmatique de l'inéluctable.'

238 J. L. Donnet 1995 - La décomposition de la personnalité psychique in Surmoi I - opus cité - p. 37

menacée par la séduction incestueuse (qui pousserait à une identification massivement narcissique) et par le désir meurtrier devant ce que représente l'enfant : l'équivalence entre la reproduction de l'espèce et la mort de l'individu. La mise en oeuvre de la fonction parentale s'inscrit donc, nécessairement, dans et comme un après-coup de l'implantation du Surmoi : c'est d'ailleurs l'enjeu de l'adolescence au sens large : elle dira si le Surmoi, en fonction du déploiement centrifuge de la lignée identificatoire idéale d'une part, du travail du Moi d'autre part, est devenu suffisamment post oedipien " (p. 38) [...] C'est peu dire que de rappeler que l'après-coup , seul, dira si le Surmoi était post oedipien devant l'épreuve de l'adolescence : ne faut-il pas affirmer que l'espace Moi-surmoi est la condition de possibilités d'après-coups non traumatiques, symbolisants ? " (p. 30).

L'acte antisocial à l'adolescence est alors sans doute à considérer comme le signe à la fois d'une défaillance particulière de ces processus et de l'effort du sujet pour trouver une alternative au traumatisme primaire[239]. **Il serait aux limites des capacités de symbolisation du sujet**, directement liées, comme nous avons pu le souligner tout au long de ce travail, **au mode de présence de l'objet primaire**.

Comme le souligne R. Roussillon[240] en 1995, "***La symbolisation fondée sur l'absence, la restriction perceptivo-motrice, n'est qu'une forme secondaire du processus de symbolisation. Avant celle-ci, et pour qu'elle puisse avoir lieu, avant la retenue perceptivo-motrice et afin de rendre celle-ci possible, le processus de symbolisation doit pouvoir, à l'aide d'un étayage perceptivo-moteur et de la présence active des objets, réaliser toute une série de liaisons nécessaire pour absenter l'hallucination automatique de l'expérience antérieure***".

Position qui sous-tend le développement des hypothèses de son dernier ouvrage[241], dans lequel l'auteur montre comment "***le concept de trace mnésique perceptive ou sensitivo-perceptivo-motrice, tente de cerner l'existence de trace non représentative, c'est-à-dire de trace qui signale une absence de trace subjectivement repérée comme telle***" ; et comment, à partir d'une sémiologie de ces traces non représentatives dans la clinique, qui "***sont des indices de l'activation de la zone traumatique primaire du sujet***", la question de la compulsion de répétition entretient un lien avec un retour hallucinatoire d'expériences traumatiques qui ne peut être confondu avec la réalisation hallucinatoire du désir, "***caractérisée par l'action du principe de plaisir /déplaisir***".

Comme l'auteur le souligne, cette approche théorique a pour conséquence directe d'introduire dans l'évaluation contre-transférentielle de l'écoute un mode interprétatif sous le primat du principe de plaisir, doublé d'un autre mode, sous le primat de l'automatisme

239 Traumatisme au sens que lui donne S. Freud en 1920 : 'Nous appelons traumatiques les excitations extérieures assez fortes pour rompre la barrière représentée par le moyen de protection' - Les mécanismes de défense contre les excitations extérieures et leur échec - La tendance à la répétition in Au-delà du Principe de plaisir - opus cité - p. 36

240 R. Roussillon 1995 - La métapsychologie des processus et la transitionnalité in R.F.P spécial congrès 1995 - PUF - p. 1480

241 R. Roussillon 2001 - Le plaisir et la répétition - Théorie du Processus psychique - Dunod - 13

de répétition, l'un des modes n'étant pas exclusif de l'autre, position qui permet de moduler l'interprétation en fonction du registre de symbolisation auquel elle s'adresse :

"Ainsi, par exemple, l'écoute et l'interprétation éventuellement donnée ne seront pas les mêmes si nous " théorisons " l'analysant à partir du primat du principe du plaisir ou si nous le comprenons comme soumis à une contrainte de répétition. Notre position interne quant à la part de son activité subjective ou de sa féminité passive d'être ne sera pas la même. [...] Tantôt il sera plus dynamique d'interpréter dans la première direction, tantôt, au contraire, il serait souhaitable de choisir la seconde".(p. 32 – opus cité)

Nous verrons notamment, au cours de la deuxième partie de ce travail, comment cette position théorique permet d'introduire une conception de **l'hallucination négative de l'objet**, telle qu'André Green a pu la développer, qui peut être retenue, en tant que "**structure encadrante de la symbolisation**", comme l'un des processus particulièrement repérables dans l'élaboration de la représentation d'un sentiment conscient de culpabilité.

DEUXIÈME PARTIE LES DESTINS DE LA CULPABILITÉ

"Comment se fait-il que, dans des circonstances analogues, ce soit non pas une névrose mais une perversion ou simplement de l'immoralité qui apparaisse ?" S. Freud 1.1.1896 - Manuscrit K

"Les mêmes impressions, expériences, impulsions, motions de désir auxquels tel homme laisse libre cours en lui ou que du moins il élabore consciemment, sont repoussées par tel autre avec la plus grande indignation, ou sont déjà étouffées avant d'avoir pu devenir conscientes. Mais la différence entre ces deux sujets, qui contient la condition du refoulement , peut s'exprimer facilement en des termes qui permettent de la soumettre à la théorie de la libido. Nous pouvons dire que l'un a établi en lui un idéal auquel il mesure son moi actuel, tandis que chez l'autre une telle formation d'idéal est absente. La formation d'idéal serait du côté du moi la condition du refoulement." S.Freud 1914 - Pour introduire le Narcissisme

"Nous appelons cette instance le surmoi et la ressentons, dans son rôle de justicier, comme notre conscience.... Rappelons-nous que le héros de la légende d'OEdipe se sent responsable de ses actes et se châtie lui-même, bien que le destin inéluctable annoncé par l'oracle eût dû, à ses propres yeux comme aux nôtres, l'innocenter". S. Freud 1938 - Abrégé de psychanalyse

"*La conscience de culpabilité se développe aussi à partir de l'amour insatisfait, comme la haine*." S. Freud 1938 - Notes d'exil

SECTION I SENTIMENT DE CULPABILITÉ - CONSCIENCE DE CULPABILITÉ L'AMBIGUÏTÉ DU CONCEPT DE CULPABILITÉ CHEZ FREUD

Dans un article récent Albert Ciccone[242], à propos de sa pratique avec de jeunes enfants "qui poussent à bout", décrit précisément chez eux un défaut d'intégration d'une fonction contenante, qu'il met en lien avec une défaillance de la mère à avoir pu retenir puis transformer la pulsionnalité de l'enfant, et, à partir d'observations cliniques de nourrissons il définit les processus intégrateurs d'un surmoi régulateur selon ces deux fonctions :

"Un surmoi qui contient, qui limite est d'abord un surmoi qui retient. C'est ensuite un surmoi qui transforme."

Cette position[243] a d'autant plus d'intérêt qu'elle se fonde sur l'observation de jeunes bébés pour lesquels, dit-il, la culpabilité est déduite. C'est la fuite ou l'évitement qui est observé et qui nous renseigne sur les éléments persécutoirs ou angoissants, sur l'état de détresse du bébé ou bien sur sa capacité à élaborer ce sentiment dans les actes de réparation : **la culpabilité est déduite de ces actes**.

La question qui se pose est de savoir comment nous pouvons déduire, des modes de symbolisation qu'il nous est donné d'observer, les modalités de subjectivation de la culpabilité par le bébé ou par le jeune enfant, au sens où il peut rentrer au contact de sa pulsion agressive, reconnaître qu'elle lui appartient et l'intégrer dans ses modes de penser du moment. C'est-à-dire, comment peut-il s'en emparer, la transformer et découvrir une limite qui contient son acte pulsionnel sans qu'elle soit rabattue sur une position de réparation masochique ou maniaque.

Il me semble que l'enjeu de la prise de conscience du sentiment de culpabilité se situe dans cette position subjective que le bébé et l'enfant pourront construire au cours des premiers échanges avec l'objet et des échanges successifs avec leurs objets.

Avant d'aborder la question de la culpabilité chez S. Freud, et pour l'introduire selon cet axe de recherche — **ce qui fonde dans la théorie la culpabilité oedipienne et ce qui la rattache à la culpabilité primaire et à l'originaire** – je vais présenter dans l'histoire de Mathurin ce qui me semble relever du processus de subjectivation, qui permet **la réorganisation de l'angoisse en terme de culpabilité suffisamment régulatrice**,

[242] Albert Ciccone 2000 - Rencontres ouvertes du 8 avril - C.R.P.P.C de Lyon II

[243] Celle-ci semble renvoyer à la question du domptage de la pulsion qui s'établit pour R. Roussillon en particulier sur l'identification du nourrisson à un objet qui lui permet de différer : 'À ce niveau, on ne renonce, on ne s'engage dans une formation de compromis, que pour autant que ce renoncement s'accompagne d'une promesse de réalisation future. La première forme structurante du surmoi n'est pas celle d'une exigence de renoncement radical mais celle d'un différé. Cependant celui-ci ne sera acceptable que pour autant qu'il sera étayé du dedans par des expériences de retour rythmiques du même'. R. Roussillon 1991 - Le rythme, le transitionnel, le transit et le cadre in Paradoxes et situations limites de la psychanalyse - opus cité - p. 211

dans la façon dont ce jeune enfant a pu se saisir de sa pulsion agressive et représenter après-coup, au cours de ses jeux, l'élaboration de ce mouvement où **la sollicitude pour l'objet est venu signifier ce travail d'appropriation**.

Mathurin

Mathurin, petit chérubin blond aux yeux très noirs, est amené en consultation à deux ans et demi pour un comportement de plus en plus instable et violent, entouré de son père, qui ne viendra qu'aux deux premières séances car il pense "*que ça lui passera en grandissant*", et de sa mère qui se sent très seule à vouloir faire quelque chose pour son fils.

Il n'a jamais été un bébé calme, mais jusqu'à trois mois il n'a pas créé de soucis particuliers à sa mère, "***très fière et très heureuse de ce petit garçon très attendu***" qu'elle a eu "***beaucoup de mal à conserver pour elle***", premier petit-fils qui semble avoir été convoité de part et d'autre par les grands-parents, adulé notamment par le grand-père maternel qui est le seul, actuellement, "***à lui faire entendre raison, quand il le veut et au moment où il l'a décidé***".

La grand-mère paternelle, divorcée***, " a reporté tout son amour sur l'enfant, pour s'en détacher brutalement***" à l'arrivée d'une petite soeur, lorsque Mathurin atteint ses vingt-deux mois. C'est surtout depuis ce moment-là que les choses se sont véritablement compliquées, "***lorsque son langage, qui se développait, s'est complètement bloqué***". La mère cependant se souvient bien de la première séparation, lorsqu'elle l'a confié à la crèche pour reprendre son travail. Il avait trois mois et n'a rien manifesté envers elle, mais elle le retrouvait le soir les yeux bouffis de pleurs, les puéricultrices se plaignant du comportement difficile de Mathurin qui, à mesure qu'il grandissait, ne s'intéressait à aucun des jeux de son âge et ne cherchait pas à créer de liens avec les enfants de son groupe. Seuls l'intéressaient, comme il va les répéter inlassablement pendant plus d'un an au cours des séances, les jets d'objets durs à travers la pièce en détournant son regard de la cible visée.

Elle se rappelle comment il était "*agité dans son corps*" et comment il est "***devenu insensible à tout ce qu'on pouvait lui dire*** *"* au moment de l'acquisition de la marche vers douze mois, moment où elle a observé que "***tout glissait sur lui, hormis les diktat du grand-père, il glissait entre les doigts***".

Il apparaît à l'image de Peter Pan[244], "***gai, innocent et sans coeur***", enfant triste "***qui choisit de ne rien ressentir***" comme pour éviter de se sentir blessé et vulnérable. Ce comportement atteint son paroxysme à la suite des trois mois de "***maternage maison***" pour sa soeur, confiée ensuite à la même crèche et en même temps que lui, à la reprise du travail de sa mère.

Le sentiment **d'effraction permanente** que fait vivre Mathurin à son entourage, je vais être amenée à le vivre intensément dans la relation qu'il développe en séance **sous le regard de sa mère** qui ne pourra s'absenter sans qu'il éprouve une angoisse

[244] K. Kelley-Lainé 1992 - Peter Pan ou l'enfant triste - Calmann-Levy

irrépressible.

Celle-ci va pouvoir évoquer peu à peu les émotions contradictoires qu'elle a pu ressentir pour son petit garçon, "*dès le départ*", **assujettie au poids du regard de sa belle-mère**, "***qui ne la sentait pas capable d'aimer cet enfant, intervenant directement dans l'éducation de Mathurin, court-circuitant son propre fils dans son rôle de père***".

La colère qu'elle ressentait sans pouvoir l'exprimer s'était comme retournée sur son enfant, "***l'amenant à être plus sévère que nécessaire***" alors que Mathurin, toujours gai et souriant, n'en faisait qu'à sa tête, lui échappait tandis qu'il jouissait de toute impunité du côté du grand-père dont il subit encore la fascination.

Cette fascination, elle l'a elle-même vécue enfant et elle se souvient de sa mère impuissante à protéger les enfants de ce "*despote excessif et injuste*" envers ses deux frères du milieu, en particulier, et aussi envers sa soeur aînée.

Elle s'en veut beaucoup actuellement de penser ces choses-là sur son père, dont "*elle se savait, à l'époque, la préférée*".

C'est dans ce contexte de paroles échangées que les **jets d'objets durs** à travers la pièce ont commencé à se transformer, le jour où Mathurin, s'emparant de la boîte de cubes, a commencé par les **trier** pour finalement porter son choix sur les **petits cylindres à pans coupés** et les faire rouler sur le tapis, doucement, puis plus fort.

La mère s'est alors **présentée doucement** en face de l'enfant, **à la distance des jets les plus forts** et s'est assise sur le tapis. Mathurin l'a interpellé : "*allez Maman !*", cherchant à diriger les cubes vers elle, toujours en les faisant rouler, **s'excitant** lorsque le cube était trop freiné dans sa course, du fait de sa forme. Ce qui obligeait l'enfant à doser sa force pour qu'il arrive vers sa mère, **détournant son regard** chaque fois que le cube partait trop fort et s'apprivoisant à regarder l'arrivée du cube lorsqu'il était certain qu'il ne risquait pas d'atteindre sa mère.

Mathurin a répété un bon moment ce jeu puis s'est intéressé au contenu de la boîte de cubes, les éparpillant dans toute la pièce sans les jeter. Le petit chariot étant libre, j'ai installé à l'intérieur le gros ours que l'enfant avait repéré : celui-ci s'en est emparé comme d'une voiture de poupée, l'a tiré dans tous les sens avec beaucoup de jubilation jusqu'à ce que l'ours tombe du chariot. L'excitation a repris, il s'est mis à courir à travers la pièce, a saisi deux cubes dans ses mains et s'est laissé tomber de tout son long, les bras en croix, serrant très fort les cubes dans ses petites mains avec le sourire qui laissait présager le jet violent des cubes à travers la pièce :

A deux reprises, relevant le haut de son corps, il a fait le geste de les lancer puis a repris sa pose les bras en croix, a serré et desserré plusieurs fois ses mains sur les cubes pour, **comme après réflexion**, revenir vers sa mère et lui demander de jouer à nouveau avec lui.

Le jeu avec les cubes s'est transformé, quelques temps plus tard, en jeu d'épée avec des baguettes de bois, et nous pouvions observer encore comment l'enfant évitait de rentrer au contact de son geste lorsqu'il était trop excité, jusqu'au jour où il a cassé une baguette en cherchant à soulever la porte dans un accès d'excitation intense. Il a

manifesté en même temps une **grande jubilation** de l'avoir cassée et une **profonde déception** car il ne pouvait plus l'utiliser. Je l'ai calmé en lui disant qu'on pourrait sans doute la réparer.

Quelques temps plus tard encore, jouant au jeu d'épée, il s'est tapé le front dans un mouvement mal contrôlé, petit bobo vite réparé par un bisou/câlin le redynamisant. La séance suivante, dans un mouvement mal contrôlé il frappe sa mère, **la regarde, et dépose un bisou là où il l'a frappée** [245].

A la suite de ces séquences, il reprenait encore, par intermittence, ses jets d'objets durs comme pour s'assurer qu'ils ne risquaient pas de détruire ce qu'il avait "trouvé/créé", en même temps que s'installait une demande concernant un autre jeu qu'il affectionnait :

Percer et entailler des feuilles de papier, ce qui pouvait être à la fois une figuration de ses éprouvés en même temps que la figuration fantasmatique du sort qu'il réservait à sa soeur et/ou à sa mère dans la mesure où il avait transféré ce jeu sur le ventre de celle-ci après s'être exercé sur des dessins que nous avions créés ensemble, représentant des "ballons/bébé". Il avait pris l'habitude de découper ces feuilles en tout petits morceaux en les faisant tomber de la table où maintenant il était installé pour "ce jeu de découpage" :

J'avais donc pris l'habitude de les rassembler dans une enveloppe, ce jeu ressemblant beaucoup au jeté de cuillère des tout-petits qui répètent inlassablement et aussi avec jubilation le geste, **si on remet l'objet à disposition**.

Il me demandait maintenant avec des mots : "*ramasse*", pouvant articuler la symbolisation primaire de son expérience, qu'il avait d'abord élaborée à l'aide de **représentants-acte/chose, à des représentants-mots**, exprimant son besoin psychique d'être rassemblé et contenu pour pouvoir commencer à apprivoiser ses propres mouvements pulsionnels.

L'un des aspects que je veux souligner plus particulièrement ici est le processus qui permet **le passage de "l'angoisse brute " à une culpabilité maîtrisée** : la nomination dans le travail intérieur d'un affect qui peut se rattacher progressivement à des représentations qui permettent d'apprivoiser la pulsion et de s'en sentir responsable. Le processus, je le réfère à la définition théorique que R. Roussillon a développée notamment en 1995[246], texte dans lequel l'auteur présente l'idée que le processus se rapporte au fonctionnement psychique et **procède de la mise en sens des contenus et de ce qu'ils peuvent donc représenter**, **au-delà de la forme contingente qu'ils**

[245] D. Winnicott 1963 - Elaboration de la capacité de sollicitude chez l'enfant - opus cité - p. 36 : 'Les pulsions instinctuelles conduisent à un usage sans pitié des objets, et ensuite à un sentiment de culpabilité qui est contenu et se trouve apaisé par l'offrande à la mère-environnement que le nourrisson pourra faire à certaines heures. Par ailleurs, les occasions de donner et de réparer, que la mère environnement assure par sa présence régulière, permettent à l'enfant de vivre les pulsions du ça avec de plus en plus de hardiesse et, en d'autres termes, le libèrent de la vie instinctuelle. De cette façon, la culpabilité n'est pas ressentie, elle reste dormante ou en puissance et elle apparaît (comme la tristesse ou l'humeur dépressive) seulement si l'occasion de réparer vient à manquer.'

[246] R. Roussillon 1995 - Rapport introductif à la R.F.P. - Métapsychologie écoute et transitionnalité - p. 1383

prennent dans l'histoire singulière d'un sujet.C'est ainsi par exemple que, pour Mathurin, le cube peut être considéré comme **un objet transitionnel**, au sens où l'entend Winnicott, dans la mesure où c'est l'objet choisi dans le transfert par l'enfant, donc **sa possession**, qui va servir de support au travail psychique de différenciation moi/non-moi. Et dans la mesure où cet objet va à la fois témoigner des **défaillances** de ce travail dans son rapport avec l'objet primaire et où il sert en même temps de **support** au travail actuel de la transitionnalité. Il me semble que Guy Gimenez[247],en particulier, montre bien dans ses recherches sur les objets de relation comment nous pouvons aborder l'objet qui s'offre à la médiation et comment il peut prendre, comme objet de transformation, cette valeur d'objet transitionnel que je propose, dans certains aménagements du cadre.

C'est à partir de ce modèle, modèle que nous pouvons étendre à nos patients adulte avec la prise en compte de leurs modes de symbolisation et des modifications du cadre qu'ils impliquent[248], que j'ai pu concevoir comment ce qui est présenté par l'enfant au moment où il le présente et **quelque soit la forme sous laquelle il le présente**, a besoin d'être saisi sous cette valeur d'objet transitionnel. A partir de cette position transférentielle, le travail d'élaboration va pouvoir prendre **une forme en trouvé-créé** et solliciter le travail psychique **là où il est entendu qu'il ne sera pas décider si ce qui se présente vient du dedans où du dehors**, à la manière dont nous le propose D. Winnicott : "***J'ai soutenu que lorsque nous sommes témoins de l'emploi que fait un petit enfant d'un objet transitionnel – la première possession non-moi – nous assistons à la fois au premier usage du symbole par l'enfant et à la première expérience de jeu. Un point majeur de ce que j'ai avancé concernant les phénomènes transitionnels est notre consentement à ne jamais soumettre l'enfant à une alternative du type : as-tu créé cet objet ou l'as-tu simplement trouvé là, à ta convenance ? Autrement dit, un trait essentiel des phénomènes et des objets transitionnels est dans une certaine qualité de notre attitude, dans le temps même où nous les observons***".[249]

Si le cube a pu représenté cet ensemble pour Mathurin, à un moment précis dans l'espace thérapeutique qui s'est créé autour de ses jeux, d'autres formes lui ont succédé (jeux d'épée, découpage), suivant les transformations internes des mouvements pulsionnels. Le travail de création/élaboration pourra prendre la forme "d'un jeu du pendu" chez un adolescent suicidaire, lui permettant de symboliser à la fois son extrême dépendance et le besoin de pouvoir se séparer ; il a pu prendre la forme d'un jeu "Puissance quatre", dont le graphe a servi de support à la représentation du schéma corporel chez une enfant de neuf ans : s'appuyant sur les points que je positionnais en symétrie des siens sur le graphe, comme s'il représentait une fonction de miroir, elle a pu

[247] G. Gimenez 2002 - Les objets de relation in Les processus psychiques de la médiation - Collectif dirigé par Bernard Chouvier - Dunod - pp. 81 à 102

[248] Nous aurons l'occasion de revenir sur cette question à propos de l'organisation du cadre, mais nous voyons déjà comment cette orientation permet un mode d'exploration des processus psychiques qui peut aussi bien soutenir le travail d'élaboration de jeunes enfants que de patients adultes ou plus âgés, focalisant le travail sur la compréhension des processus en jeu plutôt que sur un type de structure en tant que telle.

[249] D. Winnicott 1971 - Jeu et Réalité - Gallimard 1975

reconstruire un schéma corporel qui portait la trace de la blessure narcissique provoquée par le handicap physique suite à une opération au cerveau.

Et ainsi, dans chaque support qui se propose à la symbolisation, comme autant de ficelles cousues au fil blanc du narcissisme, se retrouve la question du lien à l'objet, de ce qui a manqué à pouvoir se nouer et se dénouer pour se trouver-créer une bobine "suffisamment malléable" à laquelle se relier.

Pour ce qui concerne Mathurin, sans entrer dans le détail du travail très complexe qui s'opère, dans leur rapport avec leur entourage, entre cette mère et son enfant, il est intéressant de découvrir comment, dans son activité symbolique, celui-ci effectue d'abord un travail de tri, lorsque la mère aura elle-même pu reconnaître la confusion de ses affects qui l'amenait, en se trompant de cible, à adresser à l'enfant un message contradictoire qui ne pouvait pas prendre sens dans l'ancrage de ses propres émotions. C'est alors qu'il pourra utiliser sa mère qui, dans un mouvement plein d'émotion, comprend ce que l'enfant attend d'elle et se propose à son jeu.

C'est donc bien à partir de la **mobilité interne** [250] de l'objet, dont dépend sa disponibilité, sa préoccupation envers l'enfant, que le travail de symbolisation se trouve, à l'occasion des mouvements identificatoires, une issue représentative. Lorsque dans l'inconscient des parents leurs propres mouvements pulsionnels narcissiques et objectaux sont suffisamment différenciés et n'entraînent pas une **confusion** entre l'**investissement** de leur enfant et l'**identification** de cet enfant à leur problématique inconsciente ; travail psychique compliqué du fait qu'il leur est en même temps nécessaire de s'identifier suffisamment à l'enfant afin de pouvoir l'investir.[251]

Nous retrouvons bien ici l'idée que le processus de la mise en représentation de l'angoisse en terme "de conscience d'un sentiment de culpabilité" suit le trajet des identifications croisées sujet/objet et que **la violence prend un statut de traceur**, **au sens génétique du terme, des faillites de l'appropriation subjective du processus**.[252]

I - 1011SENTIMENT ET CONSCIENCE DE CULPABILITÉ

I.1.1011Représenter - Subjectiver

Schuldgefühl – Schuldbewusstsein –, il semblerait que l'hésitation constante dans l'emploi

[250] Mobilité dont nous avons déjà souligné le rôle en la rattachant au texte de Freud de 1917 : Une difficulté de la psychanalyse - page 7 de l'introduction.

[251] J. L. Donnet 1995 - Surmoi I - Monographie de la R.F.P. - PUF : 'Le sens profond de l'identification dite 'narcissique' serait d'être le substitut d'un investissement 'mal' objectalisé : à la limite, la confusion possible entre le moi et l'objet coïncide avec la confusion de l'identification et de l'investissement. Leur différenciation est corrélative de celle du moi et du ça.'

[252] Comme le théorise R. Roussillon : 'Une telle conception tente de rendre à l'histoire, fût-elle histoire paradoxale de ce qui n'a pas pu être, de ce qui n'a pas pu avoir de lieu pour se symboliser, ce que l'on aurait été tenté de renvoyer à la 'constitution' du sujet ou de ses pulsions 'primitives'.' - Agonie, clivage et symbolisation - PUF 2000 - p. 78

de ces deux termes chez S. Freud (comme nous le verrons plus loin jusqu'en 1929[253]) entre le sentiment de culpabilité et la conscience de culpabilité rende compte de la difficulté que nous éprouvons nous-mêmes à clarifier la question de la subjectivation de cet affect d'angoisse. Nous ressentons donc le besoin de comprendre ce qui différencie les processus qui alimentent les sentiments diffus pouvant étreindre le sujet jusqu'à un sentiment de remords intense dont il ne peut saisir l'origine (comme par exemple dans la névrose obsessionnelle ou plus radicalement encore dans l'accès mélancolique et les auto-reproches qu'il alimente) de ceux qui sous-tendent la représentation, en terme de responsabilité, d'une action coupable au regard de la conscience morale et qui rendent possible une perlaboration de cet affect.

Un autre aspect de la clinique complexifie encore la question. Lorsque nous sommes confrontés, et nous le sommes régulièrement, à des organisations psychiques pour lesquelles l'élaboration subjective de la culpabilité ne se fonde pas, en apparence, sur la levée du refoulement des pulsions agressives, dans la mesure où précisément le refoulement ne s'est pas constitué pour contenir la haine qui se manifeste pleinement dans une visée revendicatrice adressée à des objets focalisant, encore dans l'actuel, une compulsion destructrice.

Paradoxalement, c'est la pulsion libidinale qui semble être refoulée et le refoulement de la haine pourra se constituer comme **processus élaboratif** à partir du moment où ces patients réussiront à se donner une théorie de leurs mouvements pulsionnels agressifs, en se donnant d'abord une représentation des réponses énigmatiques auxquelles ils ont été confrontés, leur permettant de les distinguer de leur propre révolte vis-à-vis des objets qui ont été trop insatisfaisants : nous retrouvons le travail de tri qui s'est figuré dans les jeux de Mathurin.

Ce travail leur permettant, au mieux, de se dégager progressivement d'une culpabilité inconsciente radicale à leur égard : les mouvements de haine et la culpabilité qui leur est liée pouvant alors trouver une représentation acceptable par le moi conscient, et donc une issue subjective, **si un lien libidinal peut suffisamment se reconstituer**, au moins dans le sentiment d'estime de soi que le sujet peut reconnaître.

Nous pourrions rapprocher cet **échec de la libidinisation** à l'hypothèse de ce débordement de la violence primitive, dans l'analyse du mythe d'OEdipe que J. Bergeret propose en 1984 dans La violence fondamentale, puisque ce mythe serait pour lui la représentation de la violence sous son aspect universel, **cette hubris non contenue** par des parents qui sont restés eux-mêmes **soumis à l'idéal du moi** et qui ne peuvent humaniser les affects relatifs au conflit qui se transforme en lutte à mort entre les générations.[254]

Ceci nous invite à penser, à la suite de S. Freud, que la condition de l'appropriation subjective suppose une mise en représentation "du représentant affect de la pulsion", que

[253] S. Freud 1929 - Malaise dans la civilisation - PUF 1986 - p. 96

[254] Jean Bergeret 1984 - La violence fondamentale - Dunod 2000 : 'Le parricide et l'inceste ne constituent pas l'origine première du drame. La source la plus profonde et la plus primitive du drame se retrouve dans le premier oracle et dans l'attitude de violence préventive exercée par les parents à l'encontre d'OEdipe qui n'aurait pas dû naître et qui ne saurait vivre.' (p. 58)

celui-ci se rapporte à la pulsion libidinale ou agressive. Clivé ou refoulé l'affect, pour devenir conscient, doit se relier à une "***représentation de substitut dont la nature détermine son caractère qualitatif***", comme S. Freud le décrit notamment en 1915 dans Sentiments inconscients.[255]

"***Cette nouvelle vicariance dans le système conscient***" peut procéder, particulièrement lors du processus thérapeutique, et en l'occurrence dans le transfert, d'une transformation de sentiments inconscients refoulés n'ayant pas encore rencontré de possibilité de symbolisation, c'est-à-dire **interdits de représentation par un sentiment de culpabilité inconscient sous-jacent à la question de la satisfaction** : **puisque se représenter c'est aussi originairement désirer**, **satisfaire à la perception hallucinatoire du plaisir qui s'affronte au principe de réalité**.

Ainsi, lorsqu'en 1938 S. Freud note que "***La conscience de culpabilité se développe aussi à partir de l'amour insatisfait. Comme la haine***", n'est-ce-pas, comme nous avons déjà pu le souligner notamment dans l'étude de cas du jeune Amar[256], une manière d'affirmer que l'ensemble des mouvements pulsionnels est concerné par le processus : l'amour et la haine doivent être également élaborées.

Comme nous l'avons déjà souligné, nous nous référons à la proposition de R. Roussillon : "***En 1938, dans l'une de ses petites notes écrites lors de son exil à Londres, S. Freud indique une autre voie d'exploration du sentiment de culpabilité qui en infléchit l'analyse ou en souligne une autre forme ou une autre genèse. Il relève l'existence d'un sentiment de culpabilité lié à l'existence d'un amour ou d'une haine inassouvie , c'est-à-dire l'existence d'un mouvement pulsionnel qui n'a pas pu s'accomplir . Le sentiment de culpabilité résulterait alors de l'échec de l'intégration du mouvement pulsionnel , de l'échec de son accomplissement fantasmatique, de son déploiement intrapsychique . Le sujet est coupable eu égard à l'impératif surmoïque d'intégration formulé par le célèbre prescriptif Wo es war, soll ich werden : ce qui n'a pas été symbolisé et approprié par le moi et la subjectivité se présente dans le jeu intrapsychique sous forme d'une prescription surmoïque***".[257]

Nous aurons l'occasion d'approfondir la problématique de l'affect et de sa

[255] S. Freud 1915 in Métapsychologie - section III du chapitre L'inconscient - O. C. XIII - pp. 216 à 219 : 'L'importance du système Cs (Pcs) pour les accès à la déliaison d'affect et à l'action, nous rend intelligible aussi le rôle qui échoit, dans la configuration de la maladie, à la représentation de substitut. Il est possible que le développement d'affect procède directement du système Ics, auquel cas il a toujours le caractère de l'angoisse, contre laquelle sont échangés tous les affects refoulés. Mais, fréquemment, il faut que la motion pulsionnelle attende d'avoir trouvé une représentation de substitut dans le système Cs. Alors le développement d'affect est rendu possible à partir de ce substitut conscient, et le caractère qualitatif de l'affect est déterminé par la nature de ce substitut. Nous avons affirmé que, lors du refoulement, a lieu une séparation de l'affect d'avec sa représentation, sur quoi tous deux s'en vont vers leurs destins séparés. Cela est incontestable du point de vue descriptif ; mais le processus effectif, c'est, en règle générale, qu'un affect ne survient pas tant que n'a pas réussi la percée vers une nouvelle vicariance dans le système Cs'.

[256] Amar – p. 110

[257] R. Roussillon 1999 - Agonie, clivage et symbolisation - PUF 1999 - p. 89

représentation dans la suite de ce travail, mais je voudrais présenter une vignette clinique, dans laquelle nous pourrons voir comment le réinvestissement des auto-érotismes a pu se produire après une mise en représentation d'un aspect de la pulsion agressive chez une fillette de dix ans, lui permettant de se libérer d'un sentiment de culpabilité primaire. Vignette qui semble être assez représentative de ce que je tente de comprendre ici :

I.1.1-1011Jade ou le meunier qui dort

Jade, jolie fillette blonde de dix ans, m'est amenée par sa mère pour des troubles du sommeil qui se manifestent depuis quelques mois au moment de l'endormissement et qui semblent s'installer de manière répétitive.

Elle ne trouve pas le sommeil et éprouve, par exemple, le besoin de redescendre se blottir entre ses deux parents lorsqu'ils regardent la télévision pour un long câlin, interrompu le plus souvent par l'énervement du père qui ne supporte plus les empiètements de sa fille sur ses soirées.

La mère a plus tendance à comprendre les allées et venues de Jade en terme d'angoisse, elle-même "***ayant vécu quelque-chose de semblable au même âge***". Elle cherche donc à lui venir en aide tout en reconnaissant que les rituels imposés par l'enfant, qui consistent par exemple à demander de laisser toutes les portes des chambres ouvertes, y compris celle de sa petite soeur âgée de sept ans, et de ne plus faire aucun bruit lorsqu'elle veut s'endormir, deviennent de plus en plus envahissants.

Nous avons d'abord pu explorer la thématique oedipienne qui s'exposait avec une telle évidence que cela laissait bien prévoir "qu'un arbre cachait la forêt", d'autant plus que Jade venait récemment d'être confrontée au travail de deuil convoqué par le décès d'une petite camarade de classe à laquelle elle était très liée, tuée dans un accident de voiture dans des circonstances où les parents (conduite en état d'ivresse) pouvaient être considérés par l'enfant comme particulièrement défaillants.

Prendre soin a alors organisé le travail autour de la problématique de Jade, ce qui a permis dans un premier temps de repréciser les contours éducatifs débordés par l'angoisse de l'enfant, les parents craignant moins de fermer leur propre chambre et hésitant moins à vivre plus tranquillement leur vie d'adulte.

La mère était en même temps partagée entre l'envie de "*lui donner le sirop pour les nerfs*" préconisé par le médecin de famille pour la calmer, et dans ce cas la fillette s'endormait sans difficulté, et la crainte de la dépendance au médicament qui "*risquait de s'installer*" et à laquelle elle ne voulait pas céder. Jade organisait alors elle-même la dépendance par retournement de la situation en se rendant particulièrement tyrannique avec ses parents.

En dehors de ces troubles liés à l'endormissement, Jade, tout en étant assez réservée, se présentait comme une fillette très agréable à vivre, sans difficulté particulière d'adaptation, s'apprivoisant rapidement dans l'espace thérapeutique. Le transfert positif a permis de travailler l'angoisse relative à la jalousie refoulée concernant sa petite soeur et qui renvoyait, sur un certain versant, à l'angoisse de castration que les associations de l'enfant, tissées à celles de la mère lorsqu'elle était présente, permettaient d'élaborer.

Cependant, la persistance épisodique des symptômes semblait renvoyer à une autre énigme pour laquelle l'enfant a pu offrir un nouvel axe de travail.

Enfant très sage et très studieuse, elle s'est d'abord appliquée à présenter d'elle une image bien cadrée dans ce qui semblait être attendue par son entourage, notamment son père : "*qu'elle s'adapte et réussisse*".

Par exemple, à la demande que j'avais faite qu'elle m'apporte un petit caillou ou un dessin de son choix pour payer symboliquement sa séance, elle avait entrepris de m'offrir en cadeau les travaux manuels qu'elle aimait beaucoup réaliser avec sa mère, cherchant à chaque fois à me présenter ce qu'il y avait de mieux réussi, épuisant vite sa réelle capacité créatrice dans son désir de me combler.

Vint le moment où elle ne m'apporta plus rien et la possibilité pour nous d'en parler lorsque sa mère pu la relayer dans le besoin de me dire la déception que l'enfant ressentait à ne plus savoir quoi faire pour me faire plaisir. Et ceci précisément le jour où nous avons évoqué comment elle avait fait pour se passer de sa sucette d'enfant : "***A sept ans, parce-que j'avais l'âge de raison***".

La mère fut très surprise et vraisemblablement émue par ce souvenir, et sur le fond de ces affects elle fit un travail de remémoration concernant les conditions dans lesquelles l'enfant avait dû consentir à ce "décret", qui dépassait la capacité de celle-ci à transformer pour elle-même l'effort qui lui était demandé ; cela donnant également l'occasion à la mère de comparer son attitude envers Jade à ce moment-là avec celle, très permissive, qu'elle a actuellement envers la petite soeur arrivant au même âge.

En effet, le père de Jade, qui à l'époque fumait beaucoup, avait proposé un marché à sa fille, qui n'avait pu se soustraire à la séduction dans laquelle il précipitait son désir de grandir : "***Il arrêterait de fumer quand elle aurait cesser de prendre sa sucette pour dormi r***". Or Jade s'est arrêtée du jour au lendemain, elle n'a jamais sucé son pouce, elle a des troubles du sommeil, et son père n'a pas pu tenir sa promesse : "Il fume, lui !" dit Jade, soulignant ainsi comme une injustice, de son point de vue.

Nous pouvons par ailleurs nous demander si "cette trahison" n'a pas évité le pire à l'enfant. Si elle ne lui a pas aussi permis de se saisir de sa pulsion agressive et de travailler la question de la culpabilité primaire inconsciente qui la maintenait dans l'impossibilité de dépasser le modèle imposé par le père, relayé par la mère, au risque de perdre l'investissement des parents qui la maintenait dans le désir de les combler. Et cela malgré la torsion qu'elle devait encore lui faire subir, afin de rendre acceptable le conflit exacerbé par la problématique inconsciente du père qui ne peut différencier ses propres mouvements pulsionnels de ceux de l'enfant.

De son côté, la mère n'a pas pu se représenter l'enjeu de la demande du père, qui identifiait sans doute trop l'enfant au désir de la mère de ne plus le voir fumer, ce qui ne simplifiait pas pour Jade le jeu complexe des identifications oedipiennes dans lesquelles elle s'épuisait à satisfaire au désir parental.

Cette mère, pour qui "*sucer n'avait pas d'importance , elle n'y prêtait pas attention*", n'avait pas pu aider autrement l'enfant à faire le deuil de cette relation orale primaire qui avait perdurée sur ce mode auto-érotique devenu brusquement insupportable pour le

père, et de ce fait pour les deux parents aux yeux de l'enfant.

Nous pouvons donc penser que l'angoisse de castration et la culpabilité qui en ressortit semble bien s'organiser pour Jade autour d'une problématique du lien primaire, non seulement du côté de l'objet maternel, mais aussi du côté de l'objet paternel qui ne peut être saisi comme tiers, butée organisatrice de la relation oedipienne, car trop désorganisé par ce que lui fait vivre, en écho, les auto-érotismes en souffrance de symbolisation chez l'enfant.

Du côté de Jade, tout semblait alors se passer comme si l'enfant travaillait la question du lien oedipien sur le mode des empiètements primaires, sur fond de dépendance, qu'elle rejouait dans la relation tyrannique qu'elle entretenait avec ses parents, empiètements réactualisés par l'injonction éducative du père privant sa fille de pouvoir se constituer un mode de renoncement pulsionnel différencié de ses propres deuils d'objets, restés vraisemblablement eux aussi en souffrance d'élaboration. Mais l'enfant rejouait l'expérience au détriment de sa propre auto-conservation.

Quelque-chose de cet ordre a pu suffisamment s'entendre chez la mère qui a accepté de proposer à l'enfant de reprendre à son compte la question de la transformation du renoncement auto-érotique dans les soins qu'elle s'est autorisée à lui déléguer.

Constatant en effet que, plus que le médicament en soi, c'était le geste maternel qui entourait l'enfant qui avait la capacité à la calmer pour s'endormir, elle avait peu à peu remplacé le sirop par des gélules de plantes calmantes (faisant partie de ces produits référencés en pharmacie sous la rubrique "auto-médication familiale"). Elle pouvait lui en donner jusqu'à trois gélules le soir une demi-heure avant de se coucher, mais elle hésitait encore, pensant "***qu'il valait mieux n'en prendre que deux pour ne pas s'habituer***".

Cette problématique de dépendance, qui se retrouvait dans la crainte du père qu'elle ne fasse "une addiction" sur ma propre personne (ayant été confronté à une soeur dépressive suivie en thérapie pendant plus de dix ans), a trouvé à s'élaborer dans la proposition que j'ai faite à la mère de confier à l'enfant la troisième gélule qu'elle pourrait prendre si elle en ressentait le besoin. Puis, dans l'idée que l'enfant pourrait elle-même gérer sa prise de gélules, trois, deux, ou une, suggérée par la fillette elle-même, cherchant à retrouver, dans cette maîtrise du médicament, la possibilité de lâcher prise sans se sentir dépossédée.

L'enfant a pu alors retrouver le désir de créer, après avoir renoncer à me combler inconditionnellement, et changer l'équation de ses investissements, en amenant seulement une part d'elle-même dans le paiement symbolique de sa séance : en apportant un petit tableau de papier collé sur un support en carton plus solide, qu'elle a pu imaginer sans l'aide de sa mère, formé à l'aide de cercles légers découpés et collés en relief, représentant un **meunier bien dodu et bien repu, dormant, bercé par le rythme des ailes de son moulin**.

Image qui, semblant condenser la ré-appropriation des auto-érotismes, indispensables à son intimité psychique, et la mise en latence de la pulsion libidinale concernant ses investissements objectaux, sans qu'ils soient pour autant déconnectés de la pulsion agressive, sublimée partiellement dans le désir d'apprendre qui ne s'est pas

démenti, signe chez l'enfant une reprise de **la mobilité fantasmatique** qui va accompagner la levée des symptômes.

Or lorsque S. Freud, en 1914 dans Pour introduire le narcissisme, constate que certaines personnes bénéficient **d'une mobilité psychique qui les amènent à ne pas repousser systématiquement leurs motions pulsionnelles alors que d'autres ne peuvent les élaborer consciemment**, il nous permet d'envisager dans le processus du refoulement qu'il rattache à l'instance surmoïque dont il isole **l'élément primaire sous la forme d'idéal du moi**, deux modalités de ce processus : **l'un défensif**, **l'autre perlaboratif**. Quant à l'expression de ces modalités, elle semble dépendre de la possibilité pour le moi de s'approprier subjectivement le sentiment de culpabilité sous-jacent au processus, puisqu'il relève directement de la présence en soi de cette instance idéale issues des introjections et des identifications primaires à l'objet :

"Les mêmes impressions, expériences, impulsions, motions de désir auxquels tel homme laisse libre cours en lui ou que du moins il élabore consciemment, sont repoussées par tel autre avec la plus grande indignation, ou sont déjà étouffées avant d'avoir pu devenir conscientes. Mais la différence entre ces deux sujets, qui contient la condition du refoulement , peut s'exprimer facilement en des termes qui permettent de la soumettre à la théorie de la libido. Nous pouvons dire que l'un a établi en lui un idéal auquel il mesure son moi actuel, tandis que chez l'autre une telle formation d'idéal est absente. La formation d'idéal serait du côté du moi la condition du refoulement".

De même, à la fin de L'abrégé en 1938, alors qu'il commente le mythe d'OEdipe, S. Freud souligne l'excessive rigueur de la conscience morale du héros, faisant correspondre la force de la culpabilité qu'il ressent, pour avoir mis en acte des intentions qui n'étaient pas consciemment les siennes, à l'intensité de la lutte défensive organisée, au-delà de l'angoisse de castration, par le conflit issu de l'ambivalence primaire : "***Les tourments que cause le remords correspondent exactement à l'angoisse de perte d'amour , menace remplacée par l'instance morale***".[258]

Il nous suggère ainsi de rattacher les destins de la culpabilité à la problématique de la subjectivité, qu'il souligne particulièrement à la fin de son livre en se référant à Goethe : ***" Ce que tes aïeux t'ont laissé en héritage, si tu veux le posséder, gagne-le***".[259]

Et le commentaire de 1938, concernant le destin inéluctable d'OEdipe, renvoie à celui de Totem et Tabou en 1913, lorsque S. Freud, s'interrogeant sur la prohibition morale du Tabou, observe que les restrictions qu'il impose dans les sociétés primitives s'organisent sur le mode de la névrose de contrainte, comme défense pour lutter contre un sentiment d'angoisse dont la source est inconsciente [260]. Il remarque alors "[qu']***il est intéressant***

[258] S. Freud 1938 - L'abrégé de psychanalyse - PUF 1985 - p. 83

[259] Qui rentre particulièrement en écho, pour ce qui est des processus d'appropriation subjective avec la célèbre formule : 'Là où était le ça, le moi doit advenir'.

[260] S. Freud 1913 - Totem et tabou - PUF 1992 - p. 49 : 'Le sujet possède la certitude intérieure, la conscience, que la violation de la prohibition sera suivie d'un malheur terrible'.

de mettre en parallèle le fait que la conscience de la faute dans le tabou ne se trouve nullement diminuée parce que la transgression a été accomplie inconsciemment et le fait que, dans le mythe grec, la faute d'OEdipe reste une faute grave bien qu'elle ait été accomplie à son insu et en dehors de la volonté de son auteur".[261]

Ainsi, au-delà du complexe de castration que le mythe métaphorise, nous pouvons reconnaître dans ce **destin inéluctable**, qui désigne OEdipe coupable avant même qu'il soit en mesure de se le représenter, **un fond de culpabilité dont la source est inconsciente, et qui alimente dans le moi un sentiment de culpabilité dont il ne peut se déprendre et qu'il ne peut subjectiver**.[262]

Nous commençons à mieux percevoir les linéaments d'un tel processus, poursuivons le repérage théorique afin de le préciser.

I.1.2011Principe de plaisir *Automatisme - compulsion de répétition*

Nous savons plus précisément depuis l'article de 1911, Formulations sur le cours des deux événements psychiques, retravaillant les premiers développements de L'esquisse de 1895 concernant l'expérience de satisfaction liée à l'état de détresse – Hilflosigkeit – que la symbolisation repose sur les conditions de satisfaction des pulsions. Et depuis 1920, notamment à partir des travaux sur les névroses traumatiques, que le retour d'expériences non symbolisées, repérables dans l'activité psychique de répétition compulsive, complexifie le fonctionnement du principe de plaisir, considéré jusque là par S. Freud comme l'organisateur princeps de la vie psychique, principe économique dont la fonction de décharge des tensions se double d'une fonction de liaison qui, elle, semble être mise en échec :

"Il est clair que la majeure partie de ce que la contrainte de répétition fait revivre doit forcément apporter du déplaisir au moi, car elle met en effet au jour les opérations des motions pulsionnelles refoulées, mais ce n'est là un déplaisir que nous avons déjà pris en compte, et qui ne contredit pas le principe de plaisir , déplaisir pour un système et en même temps satisfaction pour l'autre. Mais le fait nouveau et remarquable qu'il nous faut décrire, c'est que la contrainte de répétition ramène aussi ces expériences vécues du passé qui ne comportent aucune possibilité de plaisir et qui même en leur temps ne peuvent avoir été des satisfactions, serait-ce pour les motions pulsionnelles depuis lors refoulées".[263]

Or, un mode d'approche théorique concernant l'issue représentative des liens à l'objet,

[261] S. Freud 1913 - opus cité - p.107

[262] Nous voyons comment S. Freud a pu buter sur la question de l'appropriation subjective tout en laissant la possibilité de la penser : D. Winnicott l'a laissée aller librement dans sa théorie et R. Roussillon souligne l'importance 'de la prise en compte métapsychologique de la subjectivité, sans pour autant lâcher la pertinence d'une description objective', car 'notre pratique requiert une théorie des processus d'appropriation subjective que le concept d'identification, malgré ses variantes, ne peut intégralement traiter' - R. Roussillon 1995 - Métapsychologie des processus et transitionnalité - R.F.P. - opus cité - p. 1392

[263] ***S. Freud - 1920 - Au-delà du principe de plaisir - O. C XV - chapitre III - p. 290***

étayé sur et par **les modalités de sa présence** [264], est sous-jacent dans la pensée de Freud en 1911 lorsqu'il décrit le **fonctionnement narcissique primaire fondé sur l'expérience de re-présentations hallucinatoires des réponses de l'objet**, préfigurant ainsi la **figure de l'Idéal du moi qui portera les traces de la réalisation suffisante ou de l'échec du principe de plaisir** :

"J'en reviens à des pensées que j'ai développées ailleurs (dans la partie théorique de L'interprétation des rêves) lorsque je suppose que l'état de repos psychique a été troublé initialement par les exigences impérieuses des besoins intérieurs. Dans ce cas ce qui était pensé (désiré) était simplement posé de façon hallucinatoire , comme il arrive aujourd'hui encore chaque nuit avec nos pensées de rêve. C 'est seulement le défaut persistant de la satisfaction attendue , la déception, qui a entraîné l'abandon de cette tentative de satisfaction par le moyen de l'hallucination . A sa place, l'appareil psychique dut se résoudre à représenter l'état réel du monde extérieur et à rechercher une modification réelle . Par là, un nouveau principe de l'activité psychique était introduit ; ce qui était représenté, ce n'était plus ce qui était agréable, mais ce qui était réel, même si cela devait être désagréable". [265]

Et, nous le savons, l'organisation du fonctionnement psychique entièrement soumise au principe de plaisir est une fiction, dit S. Freud, "***qui se justifie quand on remarque que le nourrisson, à condition d'y ajouter les soins maternels, est bien près de réaliser un tel système psychique. Il hallucine vraisemblablement l'accomplissement de ses besoins internes, il révèle son déplaisir, lorsque l'excitation croît et que la satisfaction continue à faire défaut, par la décharge motrice des cris et de l'agitation et il éprouve ensuite la satisfaction hallucinée***"(opus cité - p. 137). Nous voyons donc bien comment le principe de réalité se fonde sur la capacité de l'objet à "détourner" le sujet de la satisfaction hallucinatoire, en lui donnant l'occasion, par sa présence effective, d'organiser l'expérience **sur un fond de satisfaction réelle suffisant**, permettant un apaisement de la tension psychique issue d'un accroissement d'excitations (et nous reviendrons, à propos du masochisme, sur cet aspect de la question).

Cependant, en 1914, lorsque S. Freud s'interroge sur l'instance surmoïque qu'il est en train de mettre à jour, il l'a conçoit d'emblée de façon ambiguë, sinon paradoxale, à la fois comme une formation interne rassurante à l'intérieur du moi : "***Il ne serait pas étonnant, dit-il, que nous trouvions une instance psychique particulière qui accomplisse la tâche de veiller à ce que soit assurée la satisfaction narcissique provenant de l'idéal du moi "***, et il lui attribue également, "dans cette intention", en référence au refoulement théoriquement fondé sur le dualisme pulsionnel de la première topique, une fonction de censeur très rigoureux, sur le modèle du censeur du rêve de

[264] En effet, il est important de pouvoir reconnaître, comme le fait R. Roussillon, les deux temps de la symbolisation primaire afin de pouvoir en saisir les impasses, et notamment le sentiment dévastateur d'une culpabilité primaire inconsciente alimentée par la crainte de ne plus savoir créer l'objet, dans lesquelles le moi peut être précipité, comme nous l'avons déjà souligné à la fin de la première partie de ce travail (p. 137).

[265] S. Freud 1911 – Formulations sur les deux principes du cours des évènements psychiques in R.I.P. - Tome I – opus cité – p.136.

1900 (p. 101) : "***Elle observe sans cesse le moi actuel et le mesure à l'idéa l***". D'où vient alors cette **fracture interne générée dans le moi** par une instance issue d'une de ses parties qui s'en est différenciée, fracture à laquelle nous pouvons relier le sentiment inconscient de culpabilité sous la forme isolée par S. Freud "de cet obscur besoin de punition " ?

Se profile dans le texte de 1914 la question d'un clivage dans le moi, reprise en 1919 dans L'inquiétante étrangeté, lorsque S. Freud nous présente à nouveau cette instance surmoïque sous la forme de la **conscience morale , issue du double , constituant du narcissisme primaire**, **figure de l'idéal " qui était primitivement une assurance contre la destruction du moi**".Or, cette **figure bienveillante du double** va acquérir au cours du développement, comme **principe d'altérité au sein du moi**, un caractère qui dépasse le sentiment d'inquiétante étrangeté auquel S. Freud se réfère pour en faire l'analyse. Voici ce qu'il en dit : "***Ainsi, le caractère d'inquiétante étrangeté inhérent au double ne peut provenir que de ce fait : le double est une formation appartenant aux temps psychiques primitifs dépassés où il devait sans doute alors avoir un sens plus bienveillant. Le double s'est transformé en image d'épouvante à la façon dont les dieux après la chute de la religion à laquelle ils appartenaient sont devenus des démons .***".

I.1.2-1011L'homme au sable : *Nathanaël et la culpabilité primaire*

Or, nous nous souvenons que le sentiment d'inquiétante étrangeté repose, pour S. Freud, sur un paradoxe :

"Cette sorte de l'effrayant qui se rattache aux choses connues depuis longtemps et de tout temps familières"[266]

Nous nous souvenons aussi que S. Freud met en parallèle cette transformation dans l'éprouvé avec le glissement de sens qui s'opère entre les deux groupes de représentations condensées dans le terme **heimlich .** Ce terme, qui signifie familier confortable, peut aussi bien renvoyer à une représentation de ce qui peut être caché, dissimulé, à partir de la représentation intermédiaire – entre deux – de **l'intime**, qui va retourner la représentation primitive en son contraire en la faisant basculer du côté caché, **secret**, donc **inquiétant** sinon **dangereux** si ce secret est dévoilé : "***Unheimlich serait tout ce qui aurait dû rester caché, secret, mais qui se manifeste***", et nous voyons bien comment la connexion va pouvoir s'établir avec le **sentiment de culpabilité éprouvé dans ce rapport au dévoilement qui concerne toute expérience de connaissance** (confère, par exemple, l'histoire mythique d'Adam et Eve).

C'est à partir de cette analyse que S. Freud infléchit l'interprétation de l'inquiétante étrangeté dans l'Homme au sable du côté du refoulement sur la base du complexe de castration.

"L'inquiétante étrangeté prend naissance dans la vie réelle lorsque des complexes infantiles refoulés sont ranimés par quelque impression extérieure ou bien lorsque de primitives convictions surmontées semblent de nouveau être confirmées".

[266] ***S. Freud 1919 - L'inquiétante étrangeté in Essais de psychanalyse appliquée - opus cité - p. 186***

S. Freud souligne ainsi un **vacillement** dans le moi soumis au retour du refoulé, soit qu'il soit confronté au dévoilement de l'altérité en lui, du fait de la levée du refoulement, soit qu'il soit confronté à l'impuissance actuelle à surmonter les anciens modes de penser du temps animique de l'enfance. Dans les deux cas **l'épreuve de réalité psychique repose sur l'épreuve de réalité objective qui vient révéler un point de confusion topique qui peut être entretenu par un point de confusion temporelle.**

Or, dans l'analyse de L'homme au sable, tiré des contes fantastiques d'Hoffmann, si nous choisissons "la focale" du double narcissique que Freud met à notre disposition pour tenter de comprendre encore autrement la compulsion au délire du jeune étudiant Nathanaël, que découvrons nous :

D'une part la figure clivée – heimlich/unheimlich – du maternel primaire qui entretient la **confusion de l'halluciné et du perçu** chez l'enfant, lorsque la mère soutient que l'homme au sable n'existe que dans son imagination alors que la bonne des enfants exploite à son profit l'horreur de l'histoire qu'elle leur raconte pour les faire tenir tranquilles le soir avant d'aller dormir : l'histoire de cet homme qui viendrait le soir "***jeter du sable dans les yeux des méchants enfants qui ne veulent pas dormir, leur arrache les yeux et les porte dans la lune en pâture à ses petits***", entretenant ainsi dans le moi une difficulté à saisir la différence entre le registre perceptif et celui de la représentation psychique.

D'autre part, le conte métaphorise cette séduction mortifère des représentants maternels, aussi bien que des représentants paternels, alors que père et mère se montrent insensibles au monde fantasmatique du petit Nathanaël, qui ne peut recevoir de réponse apaisante et **brûle** du désir de savoir ce qui se passe entre son père et cet homme méchant qui vient "réellement", à la tombée de la nuit, faire des choses si terribles, qui font si peur à sa mère et qui sont si dangereuses, que son père en meurt lors d'une explosion dans son cabinet de travail, précisément là où il les avait observé en cachette, lui et l'homme au sable.

La compulsion au délire qui saisit Nathanaël chaque fois que dans sa vie de jeune homme **il ne peut se saisir de l'identification au père pour accéder à un autre savoir**, à une autre vision du monde, rend bien compte de l'impasse de ses processus secondaires de symbolisation alors même qu'il tente de s'approprier à l'aide de sa création délirante – la belle automate Olympia – dans le monde illusoire et froid de l'idéale perfection, un roman oedipien.

Mais sous-jacente, il s'agit bien d'une symbolisation primaire en souffrance, dans le rapport inconscient qui le lie à des imagos de mère froide insensible n'ayant pu l'aider à faire la part des choses entre le réel et l'imaginaire, entre ce qui lui appartient et ce dont il ne peut être tenu pour responsable.

Et la fin tragique de ce Pygmalion malheureux est exemplaire d'un mouvement de **culpabilité primaire inconscient** qui le pousse au suicide dans **une impossible tentative d'appropriation subjective**. Il est remarquable de voir comment le jeune homme est atteint de folie meurtrière à la vision de sa jeune fiancée à travers la lorgnette achetée à "l'homme au sable"[267]. Alors que quelque temps auparavant une rage paroxystique l'avait déjà saisi provoquée par **l'incompréhension** de la jeune fille**, autre**

figure insensible du maternel primaire, lui soutenant que "***toutes les fantasmagories dont il souffrait n'existaient que dans sa tête***", lui faisant porter la culpabilité de l'**indifférence narcissique meurtrière des imagos parentales**.

Tragique d'un mouvement qui peut être saisi du côté de la toute-puissance narcissique : "ce qui m'arrive c'est moi seul qui le crée", alors qu'il s'agirait plus pour Nathanaël, **pris dans une confusion identitaire exacerbée par la position des objets qui méconnaissent son effort de différenciation**, d'une impuissance à s'approprier l'origine des mouvements pulsionnels qui le déchirent.

La compulsion à l'acte, qui l'amène à retourner contre lui le mouvement meurtrier, ne serait-elle pas à comprendre, selon le modèle que nous avons pu proposer pour la compulsion à détruire des adolescents délinquants, comme une ultime tentative pour symboliser l'expérience insoutenable du poids de la culpabilité primaire ? Sentiment inconscient qui garde l'empreinte de l'impossible mise en représentation par l'objet des affects ambivalents du sujet, qui sont autant d'efforts perdus, car méconnus, à l'investir[268].

Ainsi, cette impulsion sous l'effet d'un sentiment inconscient de culpabilité serait à rattacher, comme nous l'avons déjà proposé **à la permanence dans le moi d'affects d'amour et de haine inassouvis**, c'est-à-dire **non reconnus, non accueillis et transformés par l'objet**. Et lorsque S. Freud semble nous indiquer en 1938 que l'amour insatisfait, comme la haine, font le lit de la culpabilité, c'est sans doute à ce sentiment inconscient, entretenant la compulsion de répétition, qu'il fait référence, déterminant le travail de la pulsion autour des expériences insuffisamment symbolisées. Travail qui peut se donner comme effet d'une **pulsion de mort** pour certaines configurations traumatiques **venant estomper**, **effacer, les tentatives du travail de liaison**, organisé par le principe de plaisir, intrinsèque au travail de la pulsion. C'est en se sens que nous pouvons distinguer la contrainte à répéter le traumatisme, qui caractériserait plus l'échec de la symbolisation, de l'automatisme de répétition représentant plus la recherche de l'état antérieur qui appartient au fonctionnement du principe de plaisir, comme les récents travaux d'A. Ciccone[269], en particulier, nous permettent de le penser.

S. Freud souligne bien cette difficulté qui tourne autour de la question du caractère conservateur de la répétition et la confusion des registres qui peut en résulter, lorsqu'il énonce en 1920 **le paradoxe d'un principe de plaisir au service de la pulsion de mort** [270]. Or, nous pouvons nous demander, comme S. Freud le fait lui-même à propos du Clivage du moi en 1938, si ce qu'il veut nous communiquer "***doit être considéré comme***

[267] Il faut souligner le fait que S. Freud a court-circuité le texte de Hoffmann, rattachant la reprise du délire du jeune homme au sommet de la tour à la vue de Coppélius-Coppola, alors que dans le conte il se relie directement à la vue de la jeune fille, puis de l'homme au sable.

[268] S. Freud 1926 - Inhibition, symptôme, angoisse - opus cité : Comme nous l'avons précisé p. 115 en référence à S. Freud (1926 - p. 48), la pulsion agressive est à considérer, au même titre que la pulsion libidinale, comme une pulsion d'investissement.

[269] A Ciccone 1999 – Modélisations de la répétition in La transmission psychique inconsciente - Dunod

[270] S. Freud 1920 - Au-delà du Principe de plaisir - O. C. XV - Chapitre VII - p. 337

connu depuis longtemps et allant de soi , ou comme tout à fait nouveau et déconcertant".[271]

En effet, dans le Manuscrit K ou Conte de Noël du 1er janvier 1896[272], S. Freud établit un processus organisateur commun au "trois névroses de défenses, hystérie, névrose de contrainte et paranoïa", qui articule le refoulement autour "***d'un incident primaire teinté de déplaisir, c'est-à-dire de type passif***". **Le retour du refoulé se donne déjà comme une répétition active** d'une expérience primaire qui a confronté le moi à **l'impuissance**, ce point de vue nous permettant de relier la problématique de l'insatisfaction à l'échec de la symbolisation. Ainsi, le processus défensif auquel le moi a recours pour lutter contre cet échec peut se décrire selon trois modes caractéristiques de l'économie pulsionnelle pour chacune des organisations isolées par S. Freud : sentiment de culpabilité primaire pour la névrose de contrainte, mécanisme psychique de la projection pour la paranoïa et lacune dans le psychisme pour l'hystérie.

Et la compulsion de répétition serait à rattacher à cette lutte engagée par le moi pour trouver une issue symbolique à l'expérience, comme semble le confirmer S. Freud dans la suite du manuscrit, lorsqu'il introduit l'idée que les symptômes relatifs à ces névroses de défense sont des déviations pathologiques d'états affectifs psychiques normaux : ils diffèrent, dit-il, des affects en question – conflits pour l'hystérie, auto-reproches pour la névrose obsessionnelle, rancune pour la paranoïa, deuil pour le délire hallucinatoire aigu – "***en ce qu'ils n'ont pas été liquidés mais qu'au contraire ils ont entraîné une altération permanente du moi***" [273].

Cette position de S. Freud, dès les débuts de la théorisation organisée autour du primat du principe de plaisir, se confirme donc en 1938. Ceci nous permet d'envisager, d'une part, que le processus de refoulement primaire du déplaisir, relié directement à la nécessité de contenir la pulsion, ne permet pas, sous son seul aspect défensif, **de résoudre à lui seul la question de la symbolisation de l'insatisfaction pulsionnelle pour le moi**. D'autre part, il semble nécessaire d'introduire un autre processus, comme processus perlaboratif, pour que l'insatisfaction résiduelle intrinsèque au fonctionnement psychique, **originaire,** et/ou l'insatisfaction réelle, inévitable pour le moi, inhérente non plus seulement à la découverte de l'altérité mais "au roc de ce qui se constitue pour lui comme objet objectif" dans la réalité de la rencontre, puissent s'élaborer, "se liquider".

Je m'appuie ici sur la conception proposée en 1993 par R. Roussillon, que j'ai déjà indiquée dans mon introduction et que l'auteur précise à nouveau dans son ouvrage de 1999[274], dans lequel il définit l'originaire comme une "***catégorie structurale, qui se fonde sur la construction fantasmatique d'une reprise représentative du premier ou du primaire " , " témoin de l'intégration subjective du primaire***". En ce sens, un niveau

[271] S. Freud 1938 - Le clivage du moi dans les processus de défense du moi in Résultats, idées, problèmes - opus cité - p.283

[272] S. Freud in La naissance de la psychanalyse - PUF 1991 - pp. 129 à 137

[273] S. Freud - opus cité - p. 130

[274] R. Roussillon 1999 - Agonie, clivage et symbolisation - opus cité - p. 108

de la culpabilité et du masochisme, peut-être rapportée à cette catégorie de l'originaire à laquelle les rattache le fonctionnement du principe de plaisir dans **la nécessité qu'il implique de tolérer une part de déplaisir pour son accomplissement,** comme j'aurais l'occasion de le préciser à propos de la question du masochisme. Il me semble que cette position s'inscrit dans la perspective de la séduction originaire, telle qu'elle nous est proposée dans le texte auquel je fais référence. Ainsi, je me rattacherais volontiers à l'idée que "***la question moderne de la séduction passe-t-elle par la discrimination des modalités de la séduction, elle ne s'arrête plus à l'opposition d'une séduction à une non-séduction, mais elle cherche à spécifier comment la séduction originelle doit être structurée pour qu'elle contienne la possibilité de son propre dépassement élaboratif au sein du processus d'auto-appropriation de soi*** ".

Un élément clinique me semble illustrer d'une certaine façon ce que je cherche à exprimer ici : j'ai régulièrement remarqué comment de jeunes enfants, et aussi des enfants de la latence, se mettent à jouer à côté de nous **en se parlant à mi-voix,** alors que l'un des parents, ou les deux selon les circonstances, commencent à pouvoir aborder les éléments refoulés des conflits qui désorganisent l'économie familiale. Comme nous l'avons vu pour Mathurin, le travail de symbolisation des parents induirait l'émergence **d'un espace de rêve** pour l'enfant, qui peut commencer à faire l'expérience d'une différenciation des espaces psychiques, et rentrer au contact de son propre fil historique.

Tout se passe donc comme si l'élaboration des parents permettaient aux jeunes enfants de se retrouver évoluant "**seul en présence de l'autre**", leur jeu mettant alors en scène les affects portés par les paroles qui trouvent une issue représentative dans l'échange avec le tiers que je représente. Et même si le jeu peut évoquer la violence des affects, ces enfants sont, à ce moment-là, tranquilles et heureux, une trame représentative contenante s'élaborant pour eux-mêmes au contact de l'élaboration des motions pulsionnelles des parents. Ceci nous fait penser à une reprise, une remise en route de la dynamique qui fonde le narcissisme primaire. Et je serais tentée de l'associer à ce qui est décrit en terme de **narrativité** par Bernard Golse, pour spécifier le travail d'élaboration de l'identité qui se construit pour le bébé. L'auteur s'appuie sur les travaux anglo-saxons et notamment sur le concept **d'enveloppe proto-narrative** développé par Daniel Stern, (qui renvoie au processus de consensualité de Donald Meltzer), pour rendre compte du travail perlaboratif des objets primaires. Ceux-ci se constituent comme le fil rouge permettant de relier les expériences successives des éprouvés émotionnels au cours des échanges verbaux et infra-verbaux accompagnant les soins : "***C'est évidemment tout le processus de subjectivation qui se trouve ici convoqué car, sans le sentiment d'une certaine continuité d'exister (D.W. Winnicott) en tant qu'individu séparé et différencié , il n'y a pas de fil rouge qui puisse être repéré comme reliant les différents épisodes d'une journée***"[275]

Nous voyons bien comment le travail psychique des parents par rapport à leur propre histoire, et ce qui a du être refoulé pour que celle-ci puisse malgré tout se construire, nous confronte à la question des processus inter et trans-générationnels qui sous-tendent la

[275] B. Golse 2001 – Pour grandir : la nécessité d'une histoire in Naître et grandir autrement – Collectif sous la direction de C. Bergeret-Amselek – Desclée d Brouwer

transmission psychique : "***Dans tous les cas, il s'agit d'emprunter à autrui pour se construire sans tomber dans l'aliénation, c'est-à-dire en préservant un degré de liberté suffisant pour que le sujet puisse se déployer sans se laisser étouffer ou paralyser par des mandats trans-générationnels trop lourds ou par des projections parentales par trop contraignantes***"[276].

Si la problématique du refoulement, que nous avons déjà évoquée, ne peut pas être travaillée pour elle-même dans le cadre limité de cette recherche, nous voyons la complexité à laquelle nous confronte la pensée de S. Freud et l'importance à pouvoir faire travailler cette question à l'intérieur des principaux remaniements théoriques ; notamment à partir de l'affirmation d'un troisième inconscient qui n'est pas constitué par le refoulé (1920) et la deuxième théorie de l'angoisse (1926) dans laquelle S. Freud inverse le processus dans lequel l'angoisse devient le moteur du refoulement. C'est ainsi par exemple que A. Le Guen, s'interrogeant sur la constitution du refoulement originaire, propose de rattacher l'angoisse originelle au moment de la différenciation du moi, dont la transformation entraîne le détachement nécessaire au familier du double maternel qui le constitue :

"Dans la relation symbiotique des origines entre une mère et son bébé, dans cette double " identification perceptive " , dans ce " double-double " sont confondus sujet-objet, soi – non-soi, extérieur-intérieur, réel-irréel, espace et temps. Tout pareillement, vie et mort sont indifférenciées, informulables, et même inconcevables ; et tout le resteraient si ne venait " l'étrangement familier " des sensations, des émois et des perceptions, aussi familiers qu'étranges sans doute, parfois inquiétants : aussi bien ceux qui émanent du corps du nouveau-né vers sa mère que ceux qui vont de la mère vers son bébé, ce sont ceux qui lient le soma et la psyché pour constituer le " noyau du ça " , aussi rudimentaire soit-il en ces temps premiers " [277] . Et elle considère, dans la ligne théorique de S. Freud de 1926, que cette " angoisse primordiale " de séparation constitue le précurseur du signal d'angoisse, " marque de l'originaire du premier refoulement " : " A ce moment de l'évolution, cette " sorte de l'angoissant " qui émane d'un moi en train de se constituer, ne pourra être que le précurseur du véritable signal d'angoisse et, de ce fait, elle n'aura sans doute pas la même signification ni la même fonction que celui-ci. Par contre elle serait, sans doute, la marque de l'originaire de ce premier refoulement. Cette " sorte de l'angoissant " ferait que " l'étrangement familier " ne se transformerait pas (encore) en son contraire mais, dans un double mouvement de continuité, se présenterait ou se percevrait comme une figure du " double " , tout en même temps que celle-ci ferait surgir " l'étrangement familier " . Ce double mouvement serait donc l'un des premiers moyens de défense archaïque du moi se constituant, moyen qui, condensé avec ceux des activités hallucinatoires, projectives et auto-érotiques, constitueraient ce " refoulement originaire " qui, lui-même, serait constitutif de " l'inconscient après-coup".

Et effectivement, pour que l'étrangement familier du double ne se transforme pas, au

[276] B. Golse 2001 – opus cité supra p. 53

[277] ***A. Le Guen 1995 - L'inquiétante étrangeté et le double in Le Double - Monographies de la R. F. P. - PUF 1997***

cours de ce processus, en “image d’épouvante”[278], constitutive d’un surmoi archaïque sévère et cruel, “pure culture de pulsion de mort“, l’intervention pare-excitante de l’objet semble être nécessaire au travail de symbolisation, comme nous l’avons plusieurs fois souligné. Non seulement pour que le moi immature ne soit pas débordé dans ses capacités à élaborer l’expérience, mais aussi pour qu’il soit protégé du traumatisme de **l’excès d’excitation** qui en résulterait, et qui viendrait altérer ses fonctions.

Nous soulignons donc comment se profilent dans le texte de 1896 les considérations de S. Freud concernant le traumatisme qu’il va pouvoir développer en 1920, à partir des réflexions sur les névroses de guerre, où le psychisme est **contraint à un travail de liaison** pour endiguer l’effraction venue du dehors. Dans ce moment de la théorie, S. Freud met à jour la compulsion de répétition qui vient signer l’impasse dans laquelle le moi se trouve. Il décrit une situation extrême qui l’oblige à se défendre, au delà du principe de plaisir, et je dirais principe de plaisir oblige en anticipant mes développements ultérieurs, à partir notamment des contenus théoriques de L’esquisse, contre un danger extérieur menaçant son intégrité : contrainte de répétition qui peut soit manifester un retour d’états antérieurs non symbolisés, et “***se donner comme une pulsion de mort*** ”, soit au contraire se donner comme “***l’effet irréductible du désir de la vie***”, ainsi que le soutient R. Roussillon[279].

Cette position théorique vient questionner les processus de répétition que S. Freud a regroupés en 1920 sous le primat de la déliaison d’une pulsion de mort dont il fait l’hypothèse,[280] que nous pourrions alors considérer comme la **métaphore de l’échec du refoulement**, dont il attribue le facteur de fixation à la compulsion de répétition du ça inconscient.[281] Nous pouvons la relier aussi à la défaillance de l’objet qui ne peut assurer les possibilités de transformation des mouvements pulsionnels du moi, qui se retrouve impuissant à les symboliser.

Nous retrouvons la conception d’une force aveugle, qui oeuvre à l’insu du moi comme pulsion destructrice issue d’une subjectivation en souffrance de l’interprétation des mouvements ambivalents, dans l’analyse proposée par Nicole Jeammet dans Destins de la culpabilité [282], lorsqu’elle décrit les étapes du développement primaire.

[278] S. Freud 1919 - L’inquiétante étrangeté - opus cité

[279] R. Roussillon 2001 – Le plaisir de la répétition – opus cité – p. 68 :’Au fond du psychisme, la contrainte de répétition représente la neutralité d’un processus, d’une réalité de l’expérience qui appelle la nécessité de sa signification et de sa reprise au sein d’une subjectivation commandée par les contraintes du principe du plaisir/déplaisir’.

[280] S. Freud 1920 - Les mécanismes de défenses contre les excitations extérieures et leur échec - La tendance à la répétition - Chapitre 4 in Au-delà du principe de plaisir - opus cité : ’Ce qui suit doit être considéré comme de la pure spéculation, comme un effort pour s’élever bien au-dessus des faits [...] Il ne faut pas voir autre chose, dans les considérations que nous développons ici, autre chose qu’un essai de poursuivre jusqu’au bout une idée, afin de voir, par simple curiosité, jusqu’où elle peut conduire’. p. 29

[281] S. Freud 1926 - Inhibition, symptôme, angoisse - opus cité - p. 81 : ’Dans le refoulement, le facteur de fixation est donc la compulsion de répétition du ça inconscient et normalement cette compulsion ne peut être supprimée que par la fonction librement mobile du moi.’ Ceci renvoie à la mobilité des investissements narcissiques et objectaux que nous avons déjà soulignés.

Ces étapes soumettent le sujet, lors de la découverte de l'extériorité de l'objet, à **la double contrainte** (référée par R. Roussillon – 1999 – à la dialectique "utilisation de l'objet - relation d'objet"), de **l'altérité perçue** et du **travail incontournable** d'appropriation des tensions internes d'amour et de haine qui se présentent au moi, travail de liaison au cours duquel, **nécessairement**, la conscience de l'altérité ne peut se construire indépendamment d'expériences s'accompagnant d'insatisfaction :

"Un long chemin semé d'embûches sera à parcourir pour apprendre à reconnaître que le bien n'équivaut pas forcément à notre plaisir et le mal à notre déplaisir qu'il faut alors expulser de nous parce que l'autre aussi existe et qu'il y a un bien et un mal pour lui et parce que ce mal, équivalent d'un déplaisir occasionnant tensions et angoisses que nous cherchons spontanément à évacuer dans une impossibilité à le reconnaître nôtre sans souffrance, n'est pas pour autant vaincu : refoulé ou dénié, en tout cas devenu inconscient, il oeuvre sans nous une destruction devenue aveugle".

Cependant, dans la perspective qui est la nôtre, et c'est aussi celle de N. Jeammet qui retient bien **l'aspect qualitatif des soins du temps primaire** dans l'enjeu du développement de la culpabilité, nous ne pouvons pas attribuer **cette force compulsionnelle destructrice qui n'a pas trouvé d'issue représentative**, **à la seule situation originaire** qui préside au destin de tous les petits humains. Et si tel était le cas, la question serait encore de savoir comment la situation s'est présentée pour que le sujet n'ait pu saisir ces "***contraintes comme suffisamment bonnes à symboliser***" (R. Roussillon).

C'est donc autour de ce rapport entre **l'affect d'angoisse et la possibilité pour le sujet de s'en donner, d'une manière ou d'une autre, une représentation**, que nous allons recentrer notre recherche **pour comprendre l'articulation** qui fonde chez S. Freud **la qualité consciente ou inconsciente du sentiment de culpabilité**, à partir du processus du refoulement.

I.1.3011Sentiment de culpabilité - Conscience morale - Besoin de punition

Au début du chapitre VIII de Malaise dans la Civilisation, Freud ramène la difficulté de ses développements précédents concernant le sentiment de culpabilité à la complexité de le présenter dans son rapport au processus civilisateur qui consiste à inhiber l'agressivité puisque, comme pour le développement individuel, "***L'homme civilisé a fait l'échange d'une part de bonheur possible contre une part de sécurité***", (p. 69) et "***le progrès doit être payé par une perte de bonheur dû au renforcement de ce sentiment***" (p. 93). Et il précise également que la question de la culpabilité est d'autant plus obscure que "***l'ambiguïté entre le sentiment et la conscience de culpabilité n'est pas éclaircie***"[283]:

"[...] Si notre étude garde encore une résonance étrange, cela vient probablement de la relation très spéciale et décidément toujours incomprise du sentiment de culpabilité avec notre conscient . Dans les cas ordinaires de remords, nous

[282] N. Jeammet 1993 - Les destins de la culpabilité - PUF - p. 58

[283] S. Freud 1929 - Malaise dans la civilisation - PUF 1986

apparaissant comme normaux, il s'impose avec assez de netteté à notre conscient ; n'avons-nous pas coutume, au lieu de " sentiment de culpabilité " - Schuldgefühl - d'employer en allemand le terme de " conscience de culpabilité " - Schuldbewustsein ?"

Un peu plus loin dans le texte, S. Freud va pouvoir isoler, à partir des sentiments de culpabilité qui s'imposent au conscient, au point de l'envahir comme dans la névrose obsessionnelle, un sentiment pour lequel il va réserver le terme de "besoin de punition ", dont la représentation échappe à la conscience et dont l'affect d'angoisse, qui se lie à cette représentation inconsciente, se manifeste de façon symptomatique dans sa nécessité compulsive à devoir se soulager. Pour reprendre aussitôt le sentiment de culpabilité, **que sa source soit représentable ou irreprésentable**, sous son **aspect générique rapportée en définitive à l'angoisse devant le surmoi** :

"Peut-être la remarque sera-t-elle ici bienvenue que le sentiment de culpabilité n'est au fond rien d'autre qu'une variante topique de l'angoisse et que dans ses phases ultérieures il est absolument identique à l'angoisse devant le surmoi ".

S. Freud nous donne ainsi la possibilité d'imaginer **un double destin à l'affect d'angoisse**, puisqu'il laisse entendre que l'intériorisation du sentiment de culpabilité sous forme d'angoisse devant le surmoi, et donc sa qualité consciente ou inconsciente, –"**variante topique**"– dépend d'une élaboration psychique – "**ses phases ultérieures**" – et que ses différentes manifestations peuvent se regrouper selon **deux modalités d'expression**, ressortissant soit de la névrose (au sens large de pathologie), soit du développement du moi lorsqu'il l'assimile à la conscience morale : "***En effet [l'angoisse] se cache derrière tous les symptômes ; mais tantôt elle accapare bruyamment le champ entier de la conscience, tantôt elle se dissimule si parfaitement que nous sommes obligés de parler d'une angoisse inconsciente – ou bien d'une possibilité d'angoisse – si nous tenons à une notion psychologique plus pure de la conscience morale , étant donné que l'angoisse n'est tout d'abord qu'une sensation***" (p. 95).

Dans la suite du texte, la question de la genèse de la culpabilité inconsciente va se préciser en contrepoint de la question de la culpabilité consciente et de ses rapports avec la **critique du surmoi vis-à-vis du moi,** alors que Freud souligne encore une fois, non sans perplexité, l'ambiguïté des termes qu'il cherche à préciser : "***Il ne sera pas superflu, quoique peut-être sans grande importance, de préciser la signification de certains termes tels que surmoi, conscience morale , sentiment de culpabilité, besoin de punition , remords , termes dont nous nous sommes servis avec trop de négligence en les employant l'un pour l'autre . Tous se rapportent*** *à la* **même situation,** *mais* **s'appliquent à des aspects différents de celle-ci**" (p.95).

Cette situation, c'est **le conflit psychique** qui s'organise entre le moi, le surmoi et les représentants du ça dans les deux instances, avec toute la complexité des différentes liaisons conscientes ou inconscientes qui se déploient dans les différents champs de la topique telle que S. Freud a pu la décrire, en 1923 notamment. Et, **en toute hypothèse**, l'intensité du sentiment de culpabilité et la possibilité de son devenir conscient sont en rapport non seulement avec l'intensité du conflit qui se joue entre **ce qui revient du dedans des échanges intériorisés avec le dehors**, mais aussi avec ce qui se joue

entre ce monde subjectif et le monde objectif :

"Le moi idéal représente ainsi l'héritage du complexe d'OEdipe, et par conséquent, l'expression des tendances les plus puissantes, des destinées libidinales les plus importantes du ça. Par son intermédiaire, le moi s'est rendu maître du complexe d'OEdipe et s'est soumis en même temps au ça. Alors que le moi représente essentiellement le monde extérieur, la réalité, le surmoi s'oppose à lui, en tant que chargé des pouvoirs du monde intérieur, du ça. Et nous devons nous attendre à ce que les conflits entre le moi et l'idéal reflètent, en dernière analyse, l'opposition qui existe entre le monde extérieur et le monde psychique ".[284]

Nous pouvons en effet relier ce texte de 1923 (qui préfigure le mouvement psychique que S. Freud décrit en 1925 dans La Négation, texte dans lequel l'épreuve de réalité consiste "***à retrouver l'objet à l'extérieur et se convaincre qu'il est encore présent***"), à ce qu'il énonce en 1929 du sentiment de culpabilité, qui mesure le **degré de tension entre les tendances du moi et les exigences du surmoi** [285], affirmation qui reprend elle-même les propos énoncés en 1926 : "**La situation de danger à laquelle le moi doit se soustraire est l'hostilité du surmoi**"[286].

Reprenons notre lecture de Malaise dans la civilisation. Nous constatons que S. Freud va ensuite dégager, d'une part, **le sentiment de culpabilité assimilé à la conscience morale ,** qui constitue, sur le mode perception/conscience, un sentiment de culpabilité assimilé à la **perception endopsychique d'un censeur interne :** "***Le sentiment de culpabilité (la dureté du surmoi) est donc la même chose que la sévérité de la conscience morale, il est la perception impartie au moi de la surveillance dont ce dernier est ainsi l'objet*** ; et d'autre part le **besoin de punition ,** qu'il définit maintenant à partir de **l'angoisse inconsciente du moi face à la sévérité du surmoi** : "***Quant à cette angoisse devant cette instance critique, qui est la base de toute relation, et qui engendre le besoin de punition, c'est une manifestation du moi devenu masochiste sous l'influence du surmoi sadique***" (p. 96)

Or, si nous nous situons dans la ligne théorique de 1923 et **de la genèse conjointe du moi et du surmoi issus d'une transformation du ça sous l'influence du monde extérieur,** comment ne pas prendre en considération l'idée que les transactions actuelles entre le moi et le surmoi s'établissent sur le fond **des premiers modes d'investissements narcissiques/objectaux** qui vont s'étayer sur les premières modalités relationnelles aux objets, et **sur la dimension nécessairement passive** de ces relations (comme souligné plus haut) **pour ce qui concerne les aspects liés à la**

[284] S. Freud 1923 - Le Moi, le Surmoi et l'Idéal du moi in 3e partie des Essais de psychanalyse : Le moi et le ça - P.B.P. 1980 - p. 202

[285] S. Freud 1929 - Malaise dans la civilisation - opus cité - p. 96

[286] S. Freud 1926 - Inhibition, symptôme, angoisse - opus cité - p. 51 'Ce que nous ont appris les phobies au sujet de l'angoisse peut être appliqué à la névrose obsessionnelle, car il n'est pas difficile de ramener la situation de la névrose obsessionnelle à celle de la phobie. Le moteur de toute formation de symptôme ultérieure dans la névrose obsessionnelle est manifestement l'angoisse du moi devant son surmoi. La situation de danger à laquelle le moi doit se soustraire est l'hostilité du surmoi.'

situation de dépendance du moi ?

S. Freud va pouvoir ensuite se dégager de la **prééminence accordée au complexe d'OEdipe comme organisateur de la culpabilité**, qu'il a encore réaffirmée dans le chapitre précédent,[287] en remarquant qu'on ne peut parler de conscience morale avant l'élaboration du surmoi. Or, dit-il, la culpabilité existe indépendamment de la conscience morale : **elle ne peut donc pas être seulement cette perception par le moi de la surveillance du surmoi à son égard**. Il va alors rattacher ce sentiment à l'expression immédiate de la peur devant **l'autorité externe** ; la culpabilité serait :

"La reconnaissance de la tension entre le moi et cette dernière [l'autorité], le dérivé immédiat du conflit surgissant entre le besoin de l'amour de cette autorité et l'urgence des satisfactions instinctuelles dont l'inhibition engendre l'agressivité" (p.96).

Nous voici renvoyé au **conflit primaire d'ambivalence**, qu'il va reprendre plus loin, alors qu'il a déjà longuement développé cet aspect dans le chapitre VII précédent, rappelant les développements de Totem et tabou dans lesquels il a fait l'hypothèse que l'acte meurtrier, non réprimé, était à l'origine du remords, alors que la question de la culpabilité s'organise maintenant autour **des modalités d'intériorisation de la répression des mouvements agressifs chez l'enfant**.

En définitive, "[c'est***] la superposition de ces deux plans du sentiment de culpabilité , issu de la peur de l'autorité extérieure et de l'autorité intérieure [qui] nous a rendu difficile la compréhension de nombreuses relations de la conscience***" (p.96).

Ceci nous renvoie à la conception de S. Freud en 1923, du surmoi sévère et cruel des Etats de dépendance du moi, qui confond l'acte et la pensée, conçu dans ce texte[288] comme le réservoir dans lequel vient s'accumuler tout le sadisme retourné contre le moi, "**pure culture de pulsion de mort**" (p. 227). Nous voyons comment S. Freud essaye de rattacher cette question du sadisme du surmoi contre le moi à la problématique des relations d'objet, sans pouvoir déboîter de la conception d'une force aveugle oeuvrant dans le surmoi clivé de ses origines : "***Nous nous rendons fort bien compte que ce qui assure la sécurité du moi c'est le maintien, la conservation de l'objet. Dans la névrose obsessionnelle , c'est la régression vers l'organisation prégénitale qui rend possible la transformation des impulsions amoureuses en impulsions agressives contre l'objet. L'instinct de destruction ayant ainsi recouvré sa liberté, veut anéantir l'objet ou semble tout au moins avoir cette intention. Le moi n'a pas adopté ces tendances, il y résiste par toutes sortes de formations réactionnelles et de mesures de précaution, si bien qu'elles restent dans le ça. Mais le surmoi se comporte comme si c'était le moi qui était responsable de ces tendances et le sérieux avec lequel il cherche à réaliser ses desseins de destruction, montre bien qu'il s'agit, non d'une apparence provoquée par la régression, mais d'une substitution réelle et véritable de la haine à l'amour. Impuissant des deux côtés, le moi se défend en vain***

[287] S. Freud 1929 - Malaise dans la civilisation - opus cité - p.89

[288] S. Freud 1923 - Les états de dépendance du moi in Essais de psychanalyse - opus cité - p 220 à 234 :

entre les suggestions du ça meurtrier et contre les reproches de la conscience qui punit ."

La configuration génétique du surmoi nous permet donc de comprendre la confusion possible entre ces deux niveaux, **primaire et secondaire**, dans laquelle la pensée pourrait équivaloir à l'acte et faire naître, nous dit Freud, un sentiment de culpabilité aussi bien que la réalisation effective d'un mouvement agressif, perpétuant sur un mode intériorisé le conflit d'ambivalence. Et il ajoute : "***On serait tenté de chercher dans cette direction la solution de l'énigme que pose la grande variabilité des rapports entre le sentiment de culpabilité et l'état de conscience***". (p. 97)

Il est ainsi amené à faire l'hypothèse, à l'intérieur du surmoi, de **deux types d'énergie agressive** régissant son économie, l'une attribuée, dans la continuité de ce qu'il a déjà isolé en terme de **censeur du moi**, à **l'intériorisation de l'autorité extérieure**, et l'autre attribuée à **l'agressivité du moi** dirigée contre cette autorité inhibitrice intériorisée. Le moi va retourner contre lui-même cette **énergie libre**, **déliée** du fait du refoulement engendré par l'angoisse de perte d'amour pour trouver une issue au conflit interne. Nous sommes très proches ici de "**l'angoisse brute**" telle que l'a définie Winnicott.

Nous remarquons donc comment le moi tente de lier, de symboliser l'expérience affective confrontée à l'ambivalence envers un objet intériorisé, qui représente les liens établis dans le travail des identifications avec l'objet objectif, dont S. Freud ne dit rien. Et c'est ce travail de liaison, dont le but serait de conserver le lien pour échapper à la culpabilité générée par le surmoi, qui semble installer paradoxalement un besoin de punition dans le moi. Ainsi, le sentiment inconscient de culpabilité serait à relier à l'impossibilité pour le moi d'accepter en lui une motion agressive, au nom du surmoi auquel il est identifié.

"[...] D'un côté, nous concevions que l'énergie agressive attribuée au surmoi ne faisait que perpétuer l'énergie primitive de l'autorité extérieure et la conservait ainsi dans notre vie psychique ; de l'autre, et selon une conception différente, il s'agissait plutôt de notre propre agressivité, de celle que nous dirigions contre cette dite autorité inhibitrice, et que nous n'avions pu utiliser. La première doctrine semble plus conforme à l'histoire, et la seconde à la théorie du sentiment de culpabilité. Une réflexion plus approfondie nous a amenés à effacer presque trop tôt cette contradiction en apparence irréductible ; le fait essentiel et général qui demeurait, c'était qu'il s'agissait d'une agression retournée à l'intérieur".

Ce texte de 1929 souligne bien, d'une part, les impasses du refoulement défensif de la pulsion agressive qui entrave la mobilité des processus d'investissements du moi pour lesquels l'affect est interdit de représentation.[289]

Il introduit d'autre part un questionnement sur le mouvement défensif qui débouche sur une issue masochique pour le moi, caractéristique du "besoin inconscient de punition",

[289] S. Freud 1929 - Malaise dans la civilisation - opus cité - p. 99 : 'Il semble donc indiqué d'énoncer la formule suivante : quand une pulsion instinctive succombe au refoulement, ses éléments libidinaux se transforment en symptômes, ses éléments agressifs en sentiment de culpabilité.'

alors que la sévérité du surmoi, issue des identifications, n'a pas autorisé une élaboration de la pulsion agressive, dénaturant du même coup la qualité du lien libidinal, et ne favorisant pas les processus d'appropriation de l'expérience interne. Nous pourrons proposer, dans la suite de ce travail, une esquisse de la question autour de la problématique du masochisme et de la pulsion de mort.

Il introduit donc aussi un questionnement sur les particularités de l'objet qui engendre, au-delà de l'entrave qu'il constitue à la possibilité de satisfaire les motions libidinales, une agressivité que le sujet ne peut ni décharger ni élaborer en s'identifiant à un surmoi suffisamment régulateur, permettant l'intégration des mouvements ambivalents et la possibilité de s'en représenter consciemment les conséquences.

Nous pourrions avancer ici l'idée que ce que nous pouvons ressentir dans le transfert, en terme de clivage de la pulsion libidinale ou agressive, pourrait correspondre à une défense paradoxale du sujet face à la culpabilité primaire que lui fait vivre l'objet objectif qui le confronte trop tôt, trop vite ou trop longtemps à la question, organisée sur un mode binaire (qui renvoie à la problématique du talion : "c'est toi ou moi")[290], d'un choix narcissique ou objectal dans ses modes d'investissements, l'amenant à devoir abandonner l'un ou l'autre des pôles constitutifs des identifications dans son fonctionnement psychique.

I.1.3-1011Aimée

L'histoire d'Aimée peut nous permettre d'une certaine façon d'en saisir les enjeux, notamment dans la nécessité pour le sujet de symboliser l'expérience de séparation qui est restée en souffrance d'élaboration, lorsque la construction primaire du lien semble s'être essentiellement constitué, pour pouvoir le conserver, dans l'identification au narcissisme blessé de l'objet maternel.

Aimée vient me rencontrer à l'âge de 53 ans, deux années après une hospitalisation nécessitée par un accès mélancolique, adressée par la psychiatre qui l'a suivie au moment de la grave dépression qui s'est déclarée de façon inattendue, à la suite d'une série de deuils dans sa famille (ses beaux-parents) et la mort de trois jeunes gens, amis de ses trois filles, tués dans un accident de voiture : elle s'est en effet "lardé le coeur à coup de couteaux".

De ce geste, il n'a encore jamais été question. Mais depuis bientôt deux ans elle a pu mettre en perspective des éléments de son histoire qui peuvent nous signifier la portée de son geste sans qu'elle puisse encore se l'approprier :

Très attachée à son mari, médecin de campagne, homme taciturne et volontiers replié sur lui-même mais qu'elle admire pour ses qualités de père, pour lequel elle a abandonné son métier d'infirmière, "*elle a eu peur qu'il ne s'effondre et l'a donc fait à sa place "*, à la mort des parents de cet homme décédés à 14 mois d'intervalle. Son mari a

[290] J. Bergeret 1984 - La violence fondamentale - opus cité - pp. 69 à 86 : Loi du talion qui renvoie à la problématique archaïque violente travaillée par J. Bergeret autour du héros de Shakespeare , Hamlet ('Que je la tue ou que je meurs'), en contre-point de l'histoire des Atrides dans laquelle il règne un climat de violence centré sur l'opposition meurtre/auto-défense qui engendre la vengeance, climat appartenant à un registre pré-ambivalent où la culpabilité ne vient pas structurer les liens en termes oedipiens.

déjà perdu son frère, aîné de 5 ans " *plus doué que lui et préféré de ses parents*", mort d'une crise cardiaque vingt ans auparavant. Le fils de ce frère est lui-même décédé d'un accident de moto à l'âge de vingt ans.

Au début de nos rencontres, dont elle a décidé le rythme à raison d'une fois par mois, que j'ai accepté en raison du grand risque que je percevais à ne pas respecter cette volonté qui la faisait tenir coûte que coûte et malgré l'autre risque de la voir s'effondrer du fait précisément de son impossibilité à accepter de ne pas maîtriser les évènements, elle a pu me parler assez spontanément du secret de famille dont "*elle ne pouvait dire à personne la honte qu'elle ressentait à l'évoquer*".

Elle n'avait jamais connu son père, sa mère ayant divorcé au moment de sa naissance sur la pression de sa famille, le propre père de celle-ci ayant joué de son autorité avec beaucoup d'intransigeance, suite à une escroquerie dont le père d'Aimée était responsable et qui aurait, à l'époque, défrayé la chronique.Elle a jusqu'à présent toujours donné raison à sa mère, femme de devoir qu'elle admire pour toutes les qualités qu'elle lui reconnaît et notamment "*qu'elle lise énormément*", qui avait "*toujours pris sur elle*" pour l'élever elle et son frère de trois ans et demi plus âgé, "*puisque ce père avait mis la vie de famille en péril. Mais elle aurait cependant préféré avoir un père plus résistant*".

Elle me raconte bien, dans ces premiers entretiens, comment "*des bouffées lui reviennent de son père*", alors qu'elle ne l'a pas connu et que sa mère s'est toujours refusée à lui en parler. En associant sur les auto-accusations dont elle a pu s'accabler (au moment de son accès mélancolique) et dont elle ressent encore a minima les effets, (lorsqu'une sourde angoisse l'assaille à nouveau et "*qu'elle ne se sent pas très bien*"), dans le doute qui se manifeste en elle sur ses capacités à bien s'occuper de la gestion professionnelle et de la gestion familiale auxquelles elle s'est consacrée. Effectivement, mais ce n'est sans doute pas un hasard, c'est le contrôleur des impôts qui, au moment de cette période endeuillée, ayant fait ressortir tous les comptes pour vérifier leur validité lors d'un contrôle de routine, semble avoir entraîné cette bouffée délirante, alors que jamais avant la question ne s'était posée pour elle de savoir si elle faisait bien les choses. "*Elle les faisait, sans se poser de question*".

Elle pourra cependant mettre plus tard en parallèle, à sa façon, les terribles effets de ce surmoi sévère avec le fait que, récemment, voulant questionner sa mère, comme pour lui demander des comptes, "***elle faisait ressortir les photos de la boîte de pandore , elle voulait mettre sa mère au pied du mur, mais encore maintenant cette dernière ne pouvait rien en dire puisqu'elle a toujours voulu tout refouler de son père***".

Au fil des associations vient se constituer ce qu'elle pourra entendre d'elle, encore sous l'effet d'un clivage, de cette part qui voudrait savoir ce qui est arrivé à son père, de ce besoin qu'elle ressent de pouvoir penser autrement que ceux qui l'ont jugé mauvais père et l'ont rayé de son existence, la privant de son amour et de sa reconnaissance. Mais également de cette autre part d'elle qui vient édifier un mur (et la coupe émotivement de ce qui désire, en elle, se relier à des images idéales plus rassurantes), à la mesure du modèle incarné par sa mère murée dans sa dignité de femme bafouée : "***il y a des choses qui ne se font pas, il y a des choses qu'on doit oublier***".

C'est notamment à partir du travail qu'elle peut effectuer sur ses relations à ses filles et en réfléchissant à "*l'héritage que l'on donne dans l'éducation*" qu'elle va pouvoir peu à peu élaborer "*un partage entre le devoir et les sentiments*" et commencer à évoquer des souvenirs remontant à ses 6 ans, lorsqu'elle se levait le matin et pleurait au petit déjeuner et que sa mère avait l'habitude de lui dire "*allez, on ne pleure pas*", lui offrant un modèle de dynamisme dans lequel elle se sentait obliger de se fondre, au point de développer une hyper-activité qui ne l'a jamais quittée.

En évoquant ses souvenirs, elle commence à admettre qu'elle éprouve envers sa mère "*une petite rancune*", qui ne se permet pas encore d'interroger plus avant l'image idéale de cette mère, soutien de ses identifications primaires, le risque d'effondrement dépressif étant encore trop présent.

Cependant, elle a entrepris de "*mener son enquête*" pour essayer de mettre un contour à l'image de ce père, en "*prenant le courage*" de parler "*seule à seul*" avec son frère, qui a lui-même été contacté récemment par la demi-soeur de leur père qui est en train de faire la généalogie de la famille. Ces contacts lui donnent le sentiment "*d'avoir boucler une boucle*", et vraisemblablement, ce désir de symboliser l'absence qui se retrouve chez d'autres membres de sa famille n'est-il pas étranger à l'effet de contenance qu'elle peut commencer à ressentir.

Elle commence ainsi à pouvoir ressentir le besoin "***de faire entrer autre chose en elle que cette représentation d'une personne toujours gaie et ayant la pêche, toujours en mouvement***", moment difficile au cours duquel elle parle plus de sa souffrance à être, "*de son besoin de se sentir soutenue par son mari, de la confiance qu'elle a en moi*".

Mais trois épreuves viennent l'atteindre récemment et simultanément : son mari, qui vient de prendre sa retraite, est atteint subitement d'une grave maladie immunitaire qui le rend invalide et complètement dépendant. Dans le même temps, sa mère, âgée de 80 ans, se fait opérer pour une fracture de la tête du fémur. Elle se retrouve à partager son temps entre ces deux personnes à soigner et, "*pour couronner le tout*", sa plus jeune fille est en train de terminer ses études et quitter le foyer familial.

L'angoisse est revenue se manifester a minima (l'amenant à demander l'aide d'un soutien médicamenteux à la psychiatre qu'elle continue de rencontrer à la demande) sous la forme qu'elle avait prise au début de la chute dans la dépression, "***une difficulté à respirer le matin en se levant, quelque chose de lourd à porter qui s'estompe après le petit-déjeuner***", sans cependant l'envahir et sans qu'elle soit débordée par cet affect qui la contraint à un approfondissement du travail par un autre détour.

Elle a pu depuis un certain temps "***accepter l'idée d'avoir eu besoin de l'aide de quelqu'un pour y voir plus clair***", ce qui lui a permis, entre autre, de se présenter à sa fille aînée "***comme un modèle qui peut avoir des faiblesses***" et lui conseiller, alors que celle-ci est en train de divorcer, de rencontrer une personne qui puisse l'aider à réfléchir, "***comme elle a dû le faire pour elle-même***".

Ce divorce l'a amenée à beaucoup réfléchir : elle a dû notamment élucider pour elle-même la question de la tradition et de ce qu'elle impose comme limite aux possibilités de décider personnellement de son propre sort. Ce faisant, tout en n'acceptant pas

vraiment l'idée du divorce pour sa fille "***qui avait pris un engagement et qui n'a pas pu s'y tenir***", elle ne se reconnaît pas le droit de la juger, "*de faire autorité sur elle*". Au contraire, dit-elle, elle s'est contentée "***d'être attentive à ce qui était difficile à vivre pour elle***".

Elle peut aussi reconnaître "***son impuissance à pouvoir faire plus***", rencontrant une limite qui se donne à elle avec un sentiment dépressif qui ne l'entraîne pas dans la dépression mais l'amène plutôt à mieux faire la part du travail qui lui revient de celui qui incombe à l'autre.

Alors qu'elle est dans cette réflexion, elle repense à sa mère et aux photos qu'elle a ressorties à nouveau récemment et peut à ce moment précis de la séance se dire, pour la première fois, que sa mère a pu être dépressive après sa naissance "***puisqu'elle est si maigre sur cette photo quand elle-même est encore tout bébé***". Image qui vient recomposer en la démystifiant l'image idéale d'une mère sans faille à laquelle elle s'était dangereusement identifiée.

Elle me dit qu'elle repense beaucoup actuellement à ce que lui a raconté sa mère sur son enfance, et qu'elle en veut particulièrement à son grand-père. Celui-ci ne se présentant pas dans ses scénarios intérieurs comme une personne sur laquelle sa mère et elle-même auraient pu s'étayer. Elle devait notamment se débrouiller seule, elle et sa mère se confondant dans l'élaboration du souvenir, lorsqu'elle me décrit comment sa mère, obligée de travailler, laissait la petite fille qu'elle était sans personne à la maison.

Une image alors s'impose à elle : "***Elle se revoit, dans sa solitude, assise très sage devant une petite table, à l'âge de deux ans et demi, face à une pile de livres qu'elle connaissait par coeur, mais avec un immense sentiment de vide***".

Peut-être alors, qu'en déplaçant sur le grand-père maternel la responsabilité de la faute, l'abandon qu'elle ressent en évoquant ce souvenir, lui permet-il de conserver un lien libidinal à sa mère suffisamment solide pour résister aux sentiments ambivalents qui viennent à se représenter. Elle va en effet me dire "***qu'elle peut commencer à en vouloir à sa mère de l'avoir ainsi abandonnée***".

I.1.4011Symbolisation primaire : relation d'objet et utilisation de l'objet

L'histoire d'Aimée vient, entre autres, souligner l'impact de la non-malléabilité des objets primaires sur la construction de la différenciation psychique et sur la fragilité du narcissisme qui en découle. Elle nous suggère de prolonger les questionnements introduits par le texte de 1929 dans lequel S. Freud nous amène à distinguer ce qui relève, dans la relation d'objet, du registre de l'utilisation de l'objet[291], (distinction que nous allons retrouver, par ailleurs, chez R. Roussillon en 1999, repris et approfondi en 2001).

"Le moment semble venu de prendre sérieusement parti pour une conception que j'avais proposée tout à l'heure à titre provisoire. Dans la littérature psychanalytique la plus récente [292] se fait jour une prédilection pour cette théorie

[291] Comme Nicole Jeammet pouvait nous le laisser entendre dans la nécessité pour le nourrisson d'élaborer la double contrainte (active/passive) liée au travail d'appropriation des mouvements pulsionnels inhérent à la découverte de l'extériorité de l'objet qui fait directement intervenir la capacité de l'objet à répondre à la détresse du sujet confronté à l'altérité (voir p. 173)

que toute espèce de privation , que toute entrave à une satisfaction pulsionnelle , entraîne ou peut entraîner une aggravation du sentiment de culpabilité . Je crois, pour ma part, qu'on réduit considérablement les difficultés théoriques en n'appliquant ce principe qu'aux seules pulsions agressives ; et l'on ne trouvera pas beaucoup d'arguments qui contredisent cette hypothèse. Car comment expliquer dynamiquement et économiquement qu'aux lieu et place d'une exigence érotique insatisfaite se produise un renforcement du sentiment de culpabilité ? Cela ne me semble possible qu'au moyen du détour suivant : l'empêchement de la satisfaction érotique entraîne une certaine agressivité contre la personne qui empêche cette satisfaction, et il faut que cette agressivité soit à son tour réprimée. Mais, dans ce cas, une fois réprimée et transférée au Surmoi, c'est l'agressivité seule qui se mue en sentiment de culpabilité"[293].

Nous avons effectivement repéré comment la répression du mouvement agressif, issu dans le moi de l'impératif qui lui est fait de devoir élaborer la question de l'altérité mettant en jeu sa propre économie pulsionnelle, n'est pas suffisant pour que le sujet puisse symboliser cette expérience et s'approprier les éléments émotionnels d'amour et de haine envers l'objet "organisateur" de la relation.

Or, en 1938, lorsque S. Freud, redéployant ses conceptions antérieures, nous suggère que la culpabilité est issue aussi bien de l'amour insatisfait que de la haine, n'est-ce pas une façon de concevoir ce que R. Roussillon développe à la suite de D. Winnicott autour de la fonction symbolisante de l'objet[294] ?

Il repère, en effet, cette double nécessité de rencontrer l'altérité de l'objet, comme butée organisatrice de la symbolisation, et de rencontrer simultanément dans l'objet la possibilité de penser le manque et l'incomplétude perçus dans la relation à cet objet :

"Cette double nécessité, rencontrer l'altérité de l'objet et symboliser avec l'objet cette altérité, définit la rencontre avec ce que j'appelais précédemment l'autre-sujet. Que cette symbolisation ne puisse être totale est un fait clinique, mais l'importance de son avancée sera déterminante dans la capacité du sujet à symboliser avec un tiers (cf. le fonctionnement des auto-érotisme s) le manque et l'incomplétude perçus dans la relation avec l'objet".

Conception à laquelle R. Roussillon nous a déjà familiarisé en proposant de développer en 1991 les implications du concept de médium malléable, dans la continuité des investigations de M. Milner de 1977, "objet-symbolisant" de la "pulsion d'emprise" qui rend possible l'organisation du jeu pulsionnel de l'illusion primaire en "trouvé-créer" ; illusion nécessaire au déploiement de la symbolisation qui pourra s'élaborer en retrouvant constamment l'objet prêt à survivre au "détruit-créer" [295]. Conception qu'il reprend donc en

[292] S. Freud indique dans ce texte l'influence que les ouvrages, notamment de E. Jones, Suzanne Isaacs et Mélanie Klein, ont pu avoir sur sa propre pensée

[293] S. Freud 1929 - Malaise dans la civilisation - opus cité - p. 98

[294] R. Roussillon 1999 - La fonction symbolisante de l'objet in Clivage, agonie et symbolisation - chapitre 11 - pp. 169 à 185

[295] R. Roussillon 1991 - Un paradoxe de la représentation : le médium malléable et la pulsion d'emprise in Paradoxes et situations limites de la psychanalyse - PUF 1991 - pp. 131 à 146

1999, en différenciant les deux registres qui organisent dialectiquement le processus :

"Le jeu est un analyseur du rapport à l'objet [...] mieux, c'est dans et par ce jeu que peut être différencié " après-coup " ce qui relève de la relation d'objet et ce qui relève de l'utilisation de l'objet. C'est dans sa mise en oeuvre que la différence " se creuse " et se découvre, qu'elle devient perceptible et représentable . A la relation d'objet revient au sein du rapport premier ce qui relève de la confrontation avec l'altérité de l'objet, avec la partie non malléable de l'objet, à l'utilisation de l'objet donc à la symbolisation, est au contraire référé ce qui procède de la manière dont l'objet a effacé son altérité pour être "pour la symbolisation" du sujet , ou s'est rendu adéquat pour cette utilisation"[296].

Nous pouvons donc, à la suite de S. Freud et dans cette perspective, proposer l'hypothèse que l'insatisfaction pulsionnelle résultant de l'échec du jeu de la pulsion agressive et de la pulsion libidinale, entraîne l'impossibilité pour le sujet de symboliser l'expérience **car elle ne produit pas de traces représentatives susceptibles d'être réinvesties au nom du principe de plaisir** et barre la possibilité pour le sujet de **subjectiver ses mouvements internes en terme de conscience de culpabilité**.

I.1.5011Recentrement des hypothèses *Culpabilité - Violence - Identité*

Nous avons remarqué comment à l'adolescence la reprise de la problématique oedipienne venait révéler le défaut d'organisation du narcissisme. Et R. Roussillon le souligne bien lorsqu'il précise, dans l'étude qu'il propose sur la violence et la criminalité, qu'il va pouvoir considérer comme une réaction défensive contre un noyau de culpabilité primaire inconscient, que ***" c'est à propos d'une problématique oedipienne que le défaut d'organisation du narcissisme se révèle, la culpabilité primaire exerce son influence secondairement***"[297].

Nous avons pu relier, dans le travail impliqué par ce passage de l'adolescence, les actes antisociaux à une impossibilité pour le moi de se représenter ses mouvements pulsionnels ambivalents et nous avions déjà suggéré, sur la base des travaux de D. Winnicott, que **la possibilité d'élaborer une conscience morale** semblait reposer sur des expériences primaires qui n'auraient pas entraîné systématiquement le refoulement des mouvements pulsionnels envers l'objet, ce qui **supposait que les conditions d'expérience du lien étaient suffisamment tolérables.**

Nous nous sommes situés dans cette ligne théorique qui permet de **relier l'émergence de la conscience à la nécessité pour le moi de se représenter dans son rapport d'altérité à l'autre et d'élaborer ses sentiments d'amour et de haine**. Et nous pensons que ce travail soutient l'espoir de leur trouver une issue subjective suffisamment satisfaisante dans des processus de liaison permettant de reprendre et d'élaborer les mouvements de décharge/projection ou de refoulement/retournement, et cela malgré le déplaisir que cette mise au travail va nécessairement entraîner. "***Travail pour lequel les auteurs s'accordent à reconnaître le rôle de la fonction des soins dans la***

[296] ***R. Roussillon 1999 - Clivage, agonie et symbolisation - opus cité - p. 181***

[297] R. Roussillon 1999 - Violence et culpabilité primaire in Agonie, clivage et symbolisation - opus cité - p. 87.

structuration première du moi",[298] et qu'il devient nécessaire de pouvoir théoriser dans la perspective de S. Freud de 1938 intégrant l'idée que **les mouvements de haine et d'amour ont besoin de se satisfaire pour pouvoir se symboliser et se représenter**.[299] Ce qui vient remettre aussi en perspective, au sein du transfert, les modalités d'approche de l'appropriation subjective par le sujet de son expérience objective de ses rapports avec l'objet[300] : "***La question de la manière dont le registre de l'utilisation de l'objet peut être engagée dans la cure me paraît être l'une des questions urgentes de la psychanalyse actuelle***".

D. Winnicott en a ouvert l'une des voies en proposant, comme le souligne R. Roussillon,[301] une autre issue à la théorie classique de la découverte de l'extériorité de l'objet dans la haine, lorsqu'il soutient l'idée que le nourrisson est avant tout "**impitoyable**" et que la représentation de l'objet dans la subjectivité du sujet va dépendre des **réponses objectives de cet objet à sa destructivité,** puisque**,** comme le soutient S. Freud[302] : "***Au stade supérieur de l'organisation prégénitale sadique-anale, la tendance vers l'objet survient sous la forme de la poussée à l'emprise, à laquelle l'endommagement ou l'anéantissement de l'objet sont indifférents. Cette forme, ce stade préliminaire de l'amour peut à peine se différencier de la haine dans son comportement à l'égard de l'objet***". Une étude approfondie de cette relation primaire à l'objet nous a été récemment proposée par A. Ferrant dans son livre Pulsion d'emprise, auquel j'ai déjà eu l'occasion de me référer.

Effectivement, **si la frustration est incontournable, la haine n'est pas nécessaire, elle est contingente**. Et lorsque S. Freud en 1915 indique que les prototypes de la haine proviennent de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation, **nous devons nous interroger sur les particularités de l'objet qui entretient l'intensité d'un tel conflit**. Comme le précise encore très récemment R. Roussillon[303], et comme nous aurons l'occasion d'y revenir dans la suite de ce travail, la question de la pulsion de mort s'inscrit dans cette contingence, et l'inadéquation de la réponse des objets peut se rajouter et rendre insupportable la détresse infantile du fait "***du caractère foncièrement insatisfaisant de la sexualité infantile*** ".

Sur le même versant de la violence de l'amour qui ne peut se dialectiser à la haine, nous pouvons retrouver, dans le travail remarquable de Selma Fraiberg concernant la question de la transmission intergénérationnelle des pathologies parentales et leur

[298] A. Green 1973 - Le Discours vivant - PUF 1992 - p. 270.

[299] R. Roussillon 1999 - Violence et culpabilité primaire in Agonie, clivage et symbolisation - opus cité - p. 89 (Comme nous l'avons déjà souligné)

[300] R. Roussillon 1999 - Agonie, clivage et symbolisation - opus cité - p. 185.

[301] R. Roussillon 1999 - La fonction symbolisante de l'objet in Agonie clivage et symbolisation - opus cité - p. 176

[302] S. Freud 1915 - Métapsychologie - opus cité

[303] R Roussillon 2001 – Le plaisir et la répétition – opus cité – p. 66

répétition dans la génération suivante, une hypothèse semblable[304] qu'elle a patiemment élaborée au contact des familles maltraitantes en très grande difficulté.

La compulsion à répéter les mauvais traitements chez les parents, issue d'une identification à l'agresseur,[305] pouvait se transformer lorsqu'une identification à la souffrance de leur enfant devenait possible du fait **de la levée du clivage concernant les affects écrasants d'angoisse, qui pouvaient alors se nommer : de honte et/ou de culpabilité, en rapport avec les sévices subis dans la toute petite enfance**.

Elle montre bien comment les affects sont absents des souvenirs "bruts" concernant les situations de violence, comment ils agissent en sous-oeuvre à travers une **alliance inconsciente** avec "les personnages terrifiants du passé". Alliance dans laquelle **la confusion moi/non-moi**, et par conséquent **la confusion des énoncés moïques et surmoïques**, se repèrent à chaque fois. Elle met particulièrement en évidence qu'il s'agit d'accéder pour le sujet à cette **douleur réprimée** afin de **se dégager des identifications inconscientes** : "***La clef de notre histoire de fantômes semble être ce qu'il en est des affects de l'enfance. Notre hypothèse est que l'accès à la douleur de l'enfance devient un moyen puissant de dissuasion contre sa répétition quand on devient parent, alors que la répression et l'isolation des affects douloureux fournit les données psychologiques nécessaires pour s'identifier aux traîtres et aux agresseurs***".

Nous avons vu comment cette conception du travail de la pulsion a été théorisée par D. Winnicott dans les processus concernant l'organisation de la destructivité, et comment celle-ci a été reprise et complexifiée notamment par R. Roussillon dans les processus du détruit-retrouvé/créé. Et nous verrons plus loin comment l'objet est convoqué dans ce travail et comment il peut se proposer au sujet pour lui assurer, sur la base de l'expérience "***d'être seul en présence de quelqu'un***"[306], **l'expérience d'une hallucination négative de sa présence, comme structure encadrante de la symbolisation**

Réflexion que je pourrai proposer à partir des travaux de A. Green, et notamment de la reprise qu'il fait des conceptions qu'il a précédemment travaillées, en 1977, dans lesquelles il était déjà affirmé que l'hallucination négative n'est pas en soi un processus pathologique : elle n'est pas l'absence de représentation, mais représentation de l'absence de représentation, matrice du rêve comme de l'hallucination dans l'espace

304 S. Fraiberg 1989 - Fantômes dans la chambre d'enfants - PUF 1999 - pp. 289 à 292

305 A. Freud 1949 - Identification avec l'agresseur in Le moi et les mécanismes de défense - PUF 1978 - pp. 102 à 112 : Mécanisme de défense, dégagé par Anna Freud, qui consiste à 'convertir l'angoisse' éprouvée envers les objets dont l'enfant subi l'autorité en 'agréable sentiment de sécurité', provoqué par la maîtrise active de l'affect dans le renversement du jeu pulsionnel. L'introjection de la critique, comme 'phase particulière du surmoi' est complétée par la projection au dehors de la culpabilité : 'Cette phase de l'évolution du surmoi constitue une sorte de stade préliminaire de la moralité'.

306 D. Winnicott 1958 - La capacité d'être seul in De la Pédiatrie à la psychanalyse - opus cité - p. 205. Cette capacité d'être seul en présence de quelqu'un est ce qui conditionne, pour Catherine Couvreur, la possibilité pour le sujet de conjoindre hallucination positive et hallucination négative pour que l'hallucination de désir devienne pensée - R.F.P. 1992 n° 1 - p. 100

vacant qu'elle offre à l'investissement des représentations. Elle pourra donc prendre des formes pathologiques (comme A. Green le développe dans la description de la psychose blanche) en référence aux modes de présence de l'objet.

Dans cet article, A. Green insiste sur le fait que l'on ne peut donner à l'hallucination négative la fonction essentielle qu'il lui attribue sans en apporter de preuve : il fait ressortir, dans ce phénomène de négativation difficilement accessible, que celui-ci parvient à se représenter sous forme d'indices discrets. Il en donne une illustration dans l'analyse qu'il propose des "rayons divins" et "des miracles d'épouvantes" de Schreber, attribuant à "l'hallucination positive" une **fonction de représentation** de l'hallucination négative de la pensée, considérant que ce qui est projeté, au-delà des formes particulières des fantasmes, c'est le processus même de la **pensée qui cherche à se construire** (p. 377)[307].

I.1.5-1011*Criminel par sentiment de culpabilité*

Or il semble bien que la conception paradoxale du travail de la haine se profile, comme nous avons déjà pu le suggérer dans la première partie de ce travail, dans le renversement de la problématique de la culpabilité opérée par S. Freud en 1916, dans Quelques types de caractères dégagés par la psychanalyse, notamment au chapitre III Criminels par sentiment de culpabilité alors que dans la mouvance du narcissisme il décrit un sentiment inconscient de culpabilité au fondement des actes de certains criminels.

Lorsqu'elle ne se représente pas dans la conscience secondairement à l'acte en terme de remords ou de repentir, qu'elle ne se présente pas non plus dans le moi en terme de conscience morale comme **processus secondarisé**, héritier du complexe d'OEdipe, **permettant d'anticiper la portée de l'acte et permettant éventuellement d'y renoncer pour sa propre auto-conservation**, mais qu'elle semble préexister inconsciemment à l'acte et "***se soulage dans l'accomplissement de la faute, comme pour satisfaire à un besoin de punition*** ".[308]

"Cet obscur sentiment de culpabilité" a une source inconsciente. Il provient dit S. Freud du complexe d'OEdipe : "***Il est une réaction aux deux grandes intentions criminelles, celles de tuer le père et d'avoir avec la mère des relations sexuelles*** " (p. 135).

Un sentiment de culpabilité inconscient travaillerait ainsi en sous-oeuvre, faisant échec de façon paradoxale à la conscience morale inscrite dans l'ontogenèse et issue de la phylogenèse : "***Il faut se rappeler [que] l'humanité a acquis sa conscience morale***

[307] A. Green 1993 - Le travail du négatif - opus cité - p. 377 : Ce processus sera analysé plus loin à partir d'un cas clinique (Anna, III.1.1 le cadre l'affect).

[308] Thème repris, en 1923, comme nous l'avons déjà souligné, dans Le moi et le ça (in Essais de Psychanalyse - opus cité) lorsque S. Freud cherche à comprendre comment un accroissement du sentiment de culpabilité inconscient peut faire d'un être humain un criminel. Il va pouvoir rattacher le fait au même processus de décharge qui sous-entend comme une satisfaction à pouvoir relier à un acte réel ce sentiment inconscient de culpabilité (p. 295) alors qu'en 1916, il n'avait pas pu se résoudre à étendre le processus aux criminels ne présentant pas de sentiment de culpabilité

qui semble aujourd'hui être une force psychique atavique, en fonction du complexe d'OEdipe" (opus cité - p. 135).

Nous sommes au coeur de l'ambiguïté que nous avons soulignée concernant l'émergence de la culpabilité et dès lors que nous avons pu en préciser les deux origines, primaire et secondaire, nous pouvons travailler la question de sa genèse en lien avec la construction primaire du moi et la différenciation secondaire au sein du moi d'une instance surmoïque[309], susceptible d'assumer un sens de la culpabilité "***qui implique que l'ambivalence est tolérée*** ". Rappelons qu'en 1923, S. Freud[310] fait de cette instance "le mémorial de la faiblesse et de la dépendance qui étaient jadis celles du moi et [qui] continuent à dominer même sur le moi mûr" ; et la confusion temporelle que nous avons soulignée pourrait donc bien relever de ses origines et d'une défaillance dans les processus de "métabolisation" des expériences liées à la situation de dépendance primitive.

Dans les trois présentations cliniques de 1916, S. Freud relève trois modalités d'organisation psychique pour des sujets qui échouent à élaborer une représentation consciente des mobiles de leurs actes, restant soumis à une compulsion, vestige d'une impuissance narcissique alimentant un sentiment de culpabilité inconscient. Cette impasse dans la subjectivation, peut s'analyser selon ce vecteur d'impuissance à symboliser une expérience primaire alors que l'ambivalence n'est pas encore élaborée, processus que nous pouvons dégager pour en indiquer les implications historiques individuelles.

A partir de ces trois cas cliniques, R. Roussillon[311] va nous proposer " ***trois destins de la culpabilité primaire qui mettent en évidence trois formes cliniques typiques des pathologies du narcissisme qui en résultent***".

La première forme repérable dans "les criminels par sentiment de culpabilité" est sans doute, dit-il, **la forme matricielle des deux autres** dans la défense paradoxale qui est mise en oeuvre et qui implique un **retournement passif/actif** du sentiment de culpabilité "***qui consiste à se rendre coupable de violence ou de crime pour ne pas se sentir coupable***".

"***L'acte n'entraîne pas de sentiment de culpabilité secondaire mais produit un soulagement du harcèlement interne***", ou bien "*le sentiment de culpabilité secondaire est contre-investi*", à la place de "*je suis le mal*" apparaît *:* "*je suis victime d'une injustice*", qui vient "*justifier la position d'exception*" telle que S. Freud va la développer dans le même article des Exceptions, au chapitre I.

En effet, S. Freud rattache la prétention de certains malades à vouloir être une exception, et donc de se sentir déliés d'une loi oedipienne, à un préjudice subi dans la première enfance. C'est ainsi que Richard III se présente comme une figure

309 S. Freud 1923 - Les relations de dépendance du moi in Le moi et le ça - Essais de psychanalyse - opus cité

310 D. Winnicott 1958 - La psychanalyse et le sentiment de culpabilité in De la pédiatrie à la psychanalyse - opus cité - p. 222

311 R. Roussillon 1999 - Violence et culpabilité primaire in Agonie, clivage et symbolisation - opus cité - p. 85

emblématique de la haine inassouvie envers le destin qui l'a fait naître difforme, miroir de sa rage narcissique à ne pouvoir se sentir aimable, rage qu'il décharge dans sa jouissance à faire le mal.

Pour Richard III, la figure haineuse de sa propre image, qui vraisemblablement n'a pu se réfléchir et se transformer – se défléchir – dans le regard de l'objet, entraîne un sentiment d'impuissance narcissique intolérable et semble lui interdire l'accès à une suffisante **estime de soi** : première figure du surmoi que Freud théorise en 1914 **sous la forme d'un travail issu de la symbolisation primaire , dans le jeu qui préside à l'élaboration du narcissisme secondaire** :

Dans Pour introduire le narcissisme [312], S. Freud écrit en effet : "***Une part du sentiment d'estime de soi est primaire, c'est le reste du narcissisme infantile, une autre partie a son origine dans ce que l'expérience confirme de notre toute puissance — accomplissement de l'idéal du moi — une troisième partie provient de la satisfaction de la libido d'objet***".

A. Green[313], par exemple, va développer cette perspective lorsqu'il rattache le sentiment d'estime de soi à la capacité pour le moi de supporter la tension, qui représente une victoire sur le ça. Mais, dit-il, il lui faut une prime narcissique : que l'on reconnaisse son renoncement ; "**cette satisfaction négative narcissique**" constitue pour l'auteur **la matrice d'une idéalisation primaire du moi** : un moi idéal dont le but est de s'affranchir de la satisfaction par l'objet, pour "***être à soi -même son propre idéal***", même si le processus contient le risque d'une **neutralisation affective excessive** pour se dégager de l'objet, pour "***s'affranchir des aléas de la satisfaction de l'objet***".

Et A. Green rattache au processus **le risque pour le moi de satisfaire le narcissisme négatif dans les différentes formes pathologiques**, dont le masochisme est à mi-chemin alors même qu'il contient aussi la possibilité d'atteindre **par le biais du plaisir narcissique désexualisé** les sources de la sublimation : "***Nous attribuons à l'Idéal du moi un rôle fondamental dans l'élaboration et la transformation des affects, dont la sublimation ne nous donne à observer que des aspects partiels . C'est l'idéal du moi qui valorise et façonne les rejetons des affects primaires, c'est encore lui qui donne au projet sa forme et son destin***".

Il y a donc le risque que le sujet ne se retrouve "**hors jeu**". Et R. Roussillon insiste sur le fait que si "***culpabilité et castration ne sont plus à redouter, le sujet a payé d'avance, comme sa laideur ou un quelconque handicap le montre : il a donné [...] " puisque " violence et antisocialité servent à la fois à maintenir le contre-investissement du sentiment primaire de culpabilité*** [...]" le risque est dans la répétition qui pousse le sujet à trouver une issue symbolisante. Car : "***la répétition du traumatisme répète aussi l'échec de son élaboration***", échec qui est, dit-il, mis particulièrement en évidence par S. Freud dans le troisième type de caractère.

En effet, dans le chapitre II du même article : Ceux qui échouent devant le succès, S.

[312] S. Freud 1914 - Pour introduire le narcissisme - opus cité - p. 104

[313] A. Green - Le discours vivant - opus cité - p. 266

Freud décrit une troisième modalité d'échec de la subjectivation du sentiment de culpabilité lorsque la réalisation du désir inconscient motivé par la haine – **mise en acte , réel ou fantasmatique, dans le meurtre de l'objet qui confronte à l'impuissance** – entraîne le remords inconscient, qui se déduit du symptôme, de l'échec ou du refus paradoxal à jouir des "avantages espérés et acquis". Autre façon de satisfaire un besoin de punition, sur le mode défensif de la névrose de contrainte.

La figure emblématique se représente dans le personnage de Lady Macbeth, assoiffée de puissance, commanditaire du meurtre de l'héritier de la couronne, elle-même étant privée de descendance : "***Je crois qu'on comprendrait, sans chercher plus loin, et la maladie de Lady Macbeth et la transformation de son audace criminelle, (ne manifestant avant le crime aucune hésitation, aucun signe de lutte intérieure), si l'on y voyait une réaction à sa stérilité, stérilité qui la convainc de son impuissance en face des décrets de la nature*** [...]". Une autre façon de contourner le destin, d'essayer de s'en rendre maître, et comme pour OEdipe, finir par y succomber. Travaillant la question de la violence primitive, pré-ambivalente, Jean Bergeret[314], par exemple, note en particulier que S. Freud, "***dans l'interprétation des rêves, nous présente Hamlet comme le drame de la " relation du fils avec ses parents " , de même que Macbeth reposerait sur le thème de " l'absence d'enfant " . " Dans les deux cas, dit-il, " il n'est pas précisé de contenu " oedipien " au sens incestueux dans l'imaginaire sous-jacent ; il s'agirait donc d'un registre relationnel beaucoup plus primitif***".

Nous pouvons ainsi proposer, à la suite de R. Roussillon, que ces criminels se sentiraient coupables de ce qu'ils n'ont pu s'approprier de leurs propres mouvements psychiques, l'acte criminel – sur le mode de la compulsion de répétition – se présentant comme une tentative de réappropriation subjective[315] ; et cela leur reviendrait du dedans à partir de contenus surmoïques qui n'obéissent pas à une logique secondaire organisatrice d'un surmoi post-oedipien suffisamment régulateur.[316]

Or la "clinique ordinaire" nous permet de repérer les mêmes types de défaillances dans les processus d'intériorisation du surmoi **comme instance qui ne peut représenter conjointement dans l'économie consciente du moi à la fois les intérêts libidinaux du moi et de l'objet, sur un mode suffisamment conflictualisé**, ce qui suppose que moi et objet ne sont pas suffisamment différenciés et que l'ambivalence ne s'est pas élaborée dans l'économie inconsciente du moi : ces défaillances entretiennent, parfois dramatiquement, les difficultés du sujet à pouvoir établir sa propre identité.

La question de la culpabilité renvoie donc à la problématique de l'identité : "***La problématique de l'identité et en particulier sa connexion avec la problématique narcissique recèle certainement l'une des sources majeures de la manifestation de la violence et de la destructivité***"[317], et le destin de la violence qu'elle recèle renvoie à la place que l'objet a tenue, à l'écart qu'il a pu maintenir dans l'élaboration de l'altérité du

314 J. Bergeret 1984 - La violence fondamentale - Dunod 2000

315 R. Roussillon 1991 - Paradoxes et situations limites de la psychanalyse - opus cité - pp. 167 à 181

316 J. L. Donnet 1995 - Surmoi I - Monographie de la R.F.P. - PUF 1995

sujet, et, en écho, à l'effort du sujet pour découvrir sa propre place, reconnue et respectée dans sa différence.

Avant de poursuive notre réflexion sous le signe de cette double contrainte, je voudrais proposer l'histoire de Paula qui en souligne particulièrement les impasses.

I.1.5-2011Paula

Depuis plus d'un an Paula, âgée de soixante-dix ans, vient avec accablement me prendre à témoin de l'immense angoisse dans laquelle l'absence de nouvelles de sa fille la précipite.

A quarante six ans sa fille Sylvaine "*souffre d'une grave dépression*" depuis sa quinzième année. Elle appelle rituellement sa mère mais ne répond jamais à ses appels, ritualisation qui s'est installée brutalement, il y a juste un an, après une récidive plus grave de sa dépression. Et "*elle se décide à l'appeler*" d'une cabine téléphonique à l'extérieur (après avoir reçu plusieurs lettres de sa mère la sollicitant humblement de téléphoner), généralement en fin de mois pour lui demander de combler son découvert bancaire.

La plus terrible des angoisses de Paula est liée à l'impuissance que lui fait vivre l'idée obsédante d'apprendre "après-coup" le suicide de sa fille celle-ci l'en ayant menacée précisément il y a un an en reprochant à sa mère de l'infantiliser en voulant continuer à s'occuper d'elle et au fait "***qu'elle n'aurait rien su et qu'elle n'aurait rien pu faire***" comme cela est réellement arrivé à l'une de ses cousines dont "***la fille a été retrouvée vingt huit jours après***".

Sylvaine, divorcée, n'est plus en état de travailler. Elle vit seule, éloignée, ayant fait le vide autour d'elle, et la contrainte dans laquelle le cumul de ses arrêts de maladie la met de faire une demande d'invalidité renforce chez sa mère toutes les appréhensions concernant l'état de sa fille, "*approchant la ménopause*". Elle renforce aussi toutes les appréhensions concernant la maladie de sa fille dont elle s'attribue l'entière responsabilité, malgré les raisonnements repris sans cesse sous leurs aspects les plus contradictoires, confinant à l'obsession, – interdisant le plus souvent toute intervention de ma part – par lesquels elle essaye vainement de se protéger d'une culpabilité qu'elle ressent intensément et qui dépasse la raison, sur le fond de ce regret incommensurable : "*elle aurait tant voulu que sa fille ait une meilleure vie qu'elle-même n'avait pu espérer*".

Paula se sent elle-même très déprimée. Elle éprouve une grande solitude depuis sa prise de retraite qui lui a fait quitter le pays où elle s'était installée. Celle-ci fut suivie de peu par la maladie de sa mère dont elle s'est occupée jusqu'à son décès dans sa quatre-vingt douzième année ; pour être, il y a deux ans lors du décès de son ex mari, replongée dans un deuil impossible à élaborer : en effet, celui-ci est décédé d'un cancer, et, depuis, elle en a une phobie renforcée par le sentiment qu'elle va mourir bientôt, et que "*l'idée de disparaître est quelque-chose d'insoutenable*".

Elle se retrouve, sans ascendant, son père étant décédé à soixante douze ans "***à l'âge qu'elle va bientôt atteindre alors qu'elle avait l'âge actuel de sa fille***". Elle n'a gardé aucun contact avec les oncles et tantes de la famille maternelle, enfant unique qui

[317] R. Roussillon 1999 - Violence et culpabilité primaire in Agonie, clivage et symbolisation - opus cité - p. 92

pleure aussi, sans le savoir, la perte d'une soeur d'un jour alors qu'elle avait un an : perdue entre l'enfant mort non advenu, et l'enfant sans avenir qui la laisse sans descendance.

Elle s'est véritablement effondrée, dit-elle, "***quand elle a vu le temps passer et qu'elle a acquis la conviction que sa fille ne pourrait plus guérir***", que l'alternance de ses phases dépressives et euphoriques précisait le diagnostic posé il y a longtemps par les psychiatres qui l'ont suivie, comme si sa fille ne "*pouvait plus grandir*", comme si, paradoxalement, le temps était arrêté.

Elle entretient l'idée qu'être adulte "***c'est savoir que l'on ne peut plus changer les choses***", et cette conviction prend chez elle une forme qui semble bien signer l'impasse d'une position phallique qui s'est constituée autour d'une impuissance primaire liée à la perte sans pouvoir se réorganiser sur une position oedipienne des conditions d'énonciation de ses propres désirs.

C'est comme si maintenant sa vie, qui a été intellectuellement très riche, ne pouvait plus trouver d'autre sens que dans l'unique pensée de cette enfant malade, pour laquelle elle ne peut s'empêcher de nourrir une culpabilité écrasante, à la mesure de la violence inconsciente retournée contre elle de n'avoir pu se sentir l'objet d'une véritable préoccupation parentale. Et cette culpabilité semble avoir comme fonction d'entretenir pour elle, en ma présence, une présence certes des plus douloureuses, mais sans doute encore plus supportable que le vide de l'absence :

"***Que va-t-elle devenir, je ne pense plus qu'à cela, si je suis tranquille je me reproche de ne pas m'occuper de ma fille***". Voici le leitmotiv – repris aussi bien vis-à-vis de sa mère dont elle n'a jamais pu satisfaire l'impossible fusion inconsciente que celle-ci exigeait d'elle dans sa façon de vouloir organiser sa vie, ce qui la déchire d'autant plus actuellement qu'elle est définitivement absente et qu'elle n'a pas pu en constituer une présence interne suffisamment étayante – leitmotiv sur lequel va se constituer, au fil des séances, la double face inconsciente de ses ruminations obsessionnelles.

Ce qui a le pouvoir de la soulager momentanément de sa préoccupation constante pour sa fille, qui épuise toute son énergie, c'est de lui proposer de "s'occuper d'elle s'occupant de sa fille", ce qui va lui permettre de ressentir que quelqu'un s'occupe d'elle. Alors elle peut pleurer sur le souvenir de ce qu'elle même a pu vivre et retrouver suffisamment d'énergie pour que je puisse saisir quelques liens de ses associations entre le passé et le présent et lui proposer un tissage qui va lui permettre d'établir inconsciemment une correspondance sans qu'elle puisse encore – mais le pourra-t-elle ? – s'approprier le sens de son sacrifice.

A l'énoncé ***: " Je ne suis pas de ces mères égoïstes qui se font passer avant leurs enfants***", lorsqu'elle est censée parler d'elle vis-à-vis de sa fille, correspond ; "***Je ne suis pas de ces mères égoïstes qui pensent pour leurs enfants ce qu'il y a de bien pour eux***", lorsqu'elle est censée parler d'elle-même vis-à-vis de sa mère, ce qui revient au même en terme d'empiétement qui amène à la confusion identitaire et permet de saisir la source du double retournement de la pulsion.

Comme si la souffrance masochique s'enracinait ici et était entretenue par la représentation d'un devoir à accomplir issue d'une identification qui n'a pas trouvé à se

négativer suffisamment pour se détacher du modèle sans avoir le sentiment inconscient de le désavouer, entraînant comme une nécessité de se punir d'avoir seulement pu oser le penser. Nous pouvons alors atteindre à certaines zones du narcissisme blessé de l'enfant en elle[318], qui se projette dans les zones blessées de sa propre fille, en me soumettant à son diktat – qu'elle me fera subir par exemple en ne voulant pas fixer de rendez-vous à l'avance comme pour rester maître de ses allées et venues – ce qui me mettait à la merci de son appel téléphonique jusqu'à l'établissement d'une confiance suffisante dans l'assurance que je ne lui ferai pas subir d'empiétement : elle répète ainsi, à son insu, et en retournement contre elle, sa propre expérience mortifère "***d'une mère qui n'a jamais pu s'intéresser à ce qu'elle pouvait ressentir***".

Comme si la pulsion agressive trouvait alors à s'estomper dans cet échappatoire qui s'offre à elle à la manière "d'une voie de détresse".

Pouvoir le reconnaître avec elle permet alors d'atteindre les images enkystées d'une mère froide, ne pouvant se permettre d'élan affectif spontané avec son enfant, "*comme si elle craignait un contact contre nature*", conjointes aux images d'un père despote voulant réglementer sa sexualité et dont la violence reste gravée en elle à la manière "***du coup de feu qu'il a tiré comme un fou avec son fusil de chasse***" à l'annonce de sa maternité avant mariage, Paula se demandant encore ce qu'il aurait voulu atteindre **de lui où d'elle ou de l'enfant en elle issu d'un étranger.**

Au contact de ses souvenirs, elle s'émeut, puis se reprend : "*on ne devrait pas s'écouter*", autre leitmotiv revenant aussi sous la forme d'une prescription surmoïque. Et de nouveau la répétition s'installe sur l'autre versant du processus : comme identifiée à sa mère, "***elle sait exactement ce qu'elle doit dire à sa fille, elle l'a connaît trop bien depuis tant d'années***", répétant ainsi l'empiètement qu'elle a subi, dont elle souffre et qu'elle fait subir en retour à son corps défendant.

Bien qu'elle puisse se permettre, à certains moments d'apaisement de son intense sentiment de culpabilité, des incursions dans son propre espace créatif, en imaginant avec moi comment elle peut se permettre de témoigner à sa fille une tendresse qu'elle pourrait supporter et qu'elle même a besoin d'exprimer, bien qu'elle puisse se couper moins de ses propres émotions, y compris de son agressivité vis-à-vis de sa mère ou de sa fille, pourra-t-elle entendre en elle les échos sourds des attaques qui restent voilées derrière sa préoccupation maternelle qui retourne sans cesse contre elle-même les éléments persécuteurs ?

Comme l'indique A. Green, Paula nous fait sentir à quel point le sentiment inconscient de culpabilité est saisissable par l'expression d'affects ou de conduites auto-punitives sollicitées, "***par l'impression d'une matrice psychique inconsciente présente à l'état permanent, dès que le sujet s'autorise un certain apaisement***"[319].

[318] Revue française de psychanalyse 1994 - n°3 : L'enfant dans l'adulte, et particulièrement Kathleen Kelly-Lainé : L'enfant qui pleure dans l'adulte - p. 875

[319] A. Green 1999 in R. F. P. 1999 - n° 1 - L'affect et sa perversion - p. 243

SECTION II LA QUESTION DU MASOCHISME DANS SON RAPPORT A LA DÉPENDANCE DU MOI

"L'excitation ne peut se trouver supprimée que par une intervention capable d'arrêter momentanément la libération des quantités à l'intérieur du corps. Cette sorte d'intervention exige que se produise une certaine modification à l'extérieur (par exemple apport de nourriture, proximité de l'objet sexuel), une modification qui, en tant qu'action spécifique ne peut s'effectuer que par des moyens déterminés. L'organisme humain, à ses stades précoces, est incapable de provoquer cette action spécifique qui ne peut être réalisée qu'avec une aide extérieure et au moment où l'attention d'une personne bien au courant se porte sur l'état de l'enfant. Ce dernier l'a alertée, du fait d'une décharge se produisant sur la voie des changements internes (par les cris de l'enfant par exemple). La voie de décharge acquiert ainsi une fonction secondaire d'une extrême importance : celle de la compréhension mutuelle. L'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi la source première de tous les motifs moraux". Freud 1895 - L'esquisse

II - 1011LA POSITION DU MOI INFANTILE PRECOCE

Nous avons vu comment la culpabilité et la violence qui s'y rattache renvoient à la problématique de l'altérité et de la place que l'objet aura pu aménager pour que le sujet puisse s'approprier sa propre place. Et aussi, comment la transformation nécessaire des pulsions ambivalentes du moi, et des processus expulsion/liaison qui y sont impliqués, soumet celui-ci à une double contrainte dans sa relation de dépendance à l'objet en contrepoint de ses propres revendications pulsionnelles : la question pour le moi est de pouvoir élaborer la position d'altérité qui fonde son identité et s'approprier les affects sollicités par ce travail psychique.

Ceci nous amène, à partir d'un double point de vue dynamique et économique, à nous interroger plus précisément sur cette position de dépendance du moi infantile précoce, soumis à cette double contrainte, pour en dégager les implications dans la relation à l'objet :

Organisation de la problématique qui va rencontrer la question du masochisme dans l'organisation topique de la psyché, que nous pouvons introduire par exemple avec l'idée que : "***L'objet n'acquiert de consistance objective que dans la résistance qu'il oppose au plaisir du sujet : cette capacité d'accepter la souffrance de la frustration et de l'attente – à condition que leur érotisation ne débouche pas sur des positions masochiques – est la condition de résolution de l'OEdipe. Mais cela ne dépend pas que de soi . Cela dépend tout autant de la qualité de la présence maternelle*** [320].

[320] N. Jeammet - Les destins de la culpabilité - opus cité - p. 35

II.1.1011Séduction primaire et dépendance du moi

Cette position de dépendance du moi infantile précoce, S. Freud l'a reconnue dès 1895, sous cette forme que nous avons déjà précisée d'un **fond de passivité primaire** dû à la structure du moi qui ne peut de lui-même absorber toute l'excitation liée à la séduction primaire incontournable dans la rencontre avec l'objet[321], **séduction primaire que nous pouvons attribuer sous sa forme originaire à l'exigence de travail psychique que cette rencontre implique**.

S. Freud nous décrit, dans L'esquisse, comment cette rencontre est organisée selon un mode de régulation économique régi par le **principe de constance qui garantit le primat du principe de plaisir**, **puisqu'il s'agit pour le moi de maintenir un minimum d'investissement , malgré le déplaisir qui peut en résulter** dans la mesure où le moi primitif est dépendant de la réponse de l'objet pour sa propre auto-conservation : "***Les excitations ne cessent que si des conditions bien déterminées se trouvent réalisées dans le monde extérieur***"[322].

Or il insiste en même temps sur le fait que la réponse de l'objet requiert de la part du moi primitif un effort d'investissement pour susciter cette réponse : "***Pour exécuter l'acte [capable de fournir ces conditions] et pouvant être qualifié de spécifique , il faut un effort indépendant des quantités endogènes (Q' η) et g énéralement plus grand qu'elles puisque l'individu est soumis à certaines conditions que l'on peut appeler urgence de la vie. En conséquence, le système neuronique se voit obligé de renoncer à sa tendance originelle à l'inertie , c'est-à-dire à sa tendance au niveau = 0***.[323]

Ainsi le moi ne serait pas seulement soumis à cette position de dépendance, il aurait aussi une capacité "innée" à investir. **Fondement biologique** sur lequel vont s'organiser les régulations d'ordre psychique. Régulations psychiques elle-mêmes étayées sur l'environnement susceptible, ou non, d'assurer, dans l'économie des échanges, les conditions d'homéostasie suffisantes qui donnent au moi la possibilité de se constituer[324]. Nous voyons ici comment le lien peut s'établir avec ce que nous avons évoqué des théories actuelles sur les compétences du bébé dans les processus d'attachement à l'objet maternel.

Et nous pouvons nous demander si un glissement de niveau entre **les conditions de réalisation du moi et les potentialités du moi** n'amènent pas des points de confusion dans la lecture des textes de S. Freud et aussi dans sa propre théorisation, pouvant faire

[321] Notamment : S. Freud 1896 - Manuscrit K - opus cité ; Nouvelles remarques sur les névro-psychoses de défense in O.C. III - p. 121 et Lettre 125 à Fliess du 9.12.99 in Naissance de la psychanalyse - opus cité

[322] S. Freud 1895 - L'esquisse - opus cité - p. 317

[323] S. Freud 1895 - L'esquisse - opus cité - p. 317

[324] S. Freud 1895 - L'esquisse - opus cité - p. 341 : 'Il est facile de voir que les frayages entre neurones ψ font partie du domaine du moi puisqu'ils représentent une possibilité de déterminer à n'importe quel moment l'extension du moi mouvant.'

hésiter sur le statut à conférer à la réalisation de désir du moi, permettant de travailler la question de "*cet obscur besoin de punition*" qui lui est attribué.

En 1924, S. Freud reprend cette conceptualisation de L'esquisse en réhabilitant le **principe de constance** sur lequel il a étayé ses premières conceptions pour développer les incidences du fonctionnement psychique organisé par le principe de plaisir ; et **réintroduisant la question du rythme**, sur laquelle nous allons revenir, dans la problématique du masochisme, ceci lui permet de soutenir la paradoxalité d'un masochisme gardien de la vie psychique[325] dans la théorisation qu'il propose d'un masochisme originel, témoin du " ***domptage de la pulsion de mort par la libido***".[326]

Or ce qui devient essentiel dans la théorie à partir des années vingt, à savoir que pour satisfaire au principe de plaisir il ne s'agit pas tant de **réduire** – **décharger** – la quantité d'excitation que de la **transformer** – **lier** – est déjà présent sous une certaine forme en 1895 :

"Tandis en effet, que la science s'est donnée pour tâche de rapporter toutes les qualités de nos sensations à des quantités extérieures, la structure du système neuronique nous permet de soupçonner que la tâche de ce système consiste à transformer une quantité extérieure en qualité" (opus cité - p. 328).

Conception qui permet à S. Freud, dès les débuts de la psychanalyse, de soutenir que la conscience n'apparaît que là où les quantités d'excitation sont réduites et de nous proposer en filigrane une **théorie de la relation à l'objet**, dans un contexte où la théorisation perçoit déjà **le fond organisateur de l'homosexualité primaire** (à l'ordre du jour des grands débats actuels de la psychanalyse française) dont les axes majeurs sont déjà posés.

"Supposons que l'objet perçu soit semblable [au sujet qui perçoit], c'est-à-dire à un être humain. L'intérêt théorique qu'il suscite s'explique encore par le fait que c'est un objet du même ordre qui a apporté au sujet sa première satisfaction (et aussi son premier déplaisir) et qui fut pour lui la première puissance. L'éveil de la connaissance est donc dû à la perception d'autrui" (opus cité - p. 348).

Ainsi, l'idée qui en découle : "*peut-être le caractère distinctif de la qualité (c'est-à-dire la sensation consciente) n'apparaît-il que là où les quantités ont été aussi réduites que possible*"[327], annonçant ses développements ultérieurs sur le pare-excitation et le traumatisme, nous permet déjà d'envisager comment un processus de subjectivation de l'expérience peut se construire.

Il est d'ailleurs intéressant de voir comment A. Green, par exemple, modélise ces hypothèses lorsqu'il définit l'économie affective telle qu'on peut la dégager de la deuxième topique freudienne :

"Le moi est le lieu où l'affect se manifeste. Le ça le lieu où sont bandées les forces qui vont lui donner naissance. On comprend sans difficulté que si à la

325 Selon la formulation de B. Rosenberg, alors que S. Freud attribue cette fonction au principe de plaisir.

326 S. Freud 1924 - Le problème économique du masochisme - O. C. XVII - p. 16

327 S. Freud 1895 - L'esquisse - opus cité - p. 329

pression du besoin s'ajoute la tension créée par la non satisfaction du besoin , aucun désir n'est possible . Il faut que la tension soit peu ou prou tolérable pour que le sujet puisse opérer l'investissement hyper-intense de l'objet susceptible d'apaiser la tension par la satisfaction. Cet investissement n'interviendrait qu'aux phases initiales de l'expérience – soit à son stade de désir – ou alors qu'un début de soulagement a commencé d'atténuer la tension, lorsque certains signes de la présence de l'objet sont en vue"[328].

En contrepoint de cette première "vue d'ensemble" des relations d'objet la position de S. Freud, qu'il réaffirme dans son texte de 1929 : "[l'agression] *constitue enfin le sédiment qui se dépose au fond de tous les sentiments de tendresse ou d'amour unissant les humains à l'exception d'un seul peut-être : du sentiment d'une mère pour son enfant mâle*" (opus cité -p. 67), résonne à nouveau avec d'autant plus d'étrangeté. Sauf si l'on considère que cette position subjective est à la fois la source de sa créativité et du long cheminement intérieur qui l'amène à pouvoir en dégager, à partir de 1936, une théorie du clivage différenciée du refoulement à l'intérieur de laquelle **la question de la culpabilité va commencer à pouvoir interroger la propre ambivalence de l'objet dans sa réponse à l'ambivalence de l'enfant**.

En effet, nous pouvons nous référer à l'étude que G. Rosolato[329] a consacrée au texte de S. Freud de 1936 : Que contemplait Freud sur l'Acropole, dans laquelle il travaille la question du sentiment d'étrangeté éprouvé par S. Freud contemplant les vestiges de l'édifice sacré.

Au-delà de la propre interprétation de S. Freud concernant son sentiment de culpabilité vis-à-vis du Père, Rosolato propose que "**La structure architecturale, signifiante, fantasmatique et religieuse, mythique, du temple met en jeu fondamentalement la féminité en soi "**.

Par rapport à cette élaboration intérieure, il en repère les trois périodes significatives dans la vie de Freud qui lui permettent ce point d'aboutissement dans le dégagement d'un clivage intérieur :

"De 1896 jusqu'à Totem et Tabou (1912 - 1913) sous le signe du Père ; ensuite entre 1914 et 1923 dans une réflexion sur l'enfant mort qui aboutira à l'adoption du ça et de la pulsion de mort ; et surtout dans les dix dernières années une orientation vers la mère et la féminité [...] comme si la mort de sa mère (1930) avait désobstrué la faille insolite, il peut poursuivre sa réflexion plus loin encore, jusqu'à cette limite interne du clivage (avec son article de 1938 et 1937)".

Ainsi, l'affirmation de S. Freud de 1938 : "*La conscience de culpabilité se développe aussi à partir de l'amour insatisfait. Comme la haine*", que nous avons déjà commentée à

328 A Green 1973 - Le discours vivant - opus cité - p. 254

329 G. Rosolato - Que contemplait Freud sur l'Acropole in La relation d'inconnu - opus cité : 'Donc en 1936, comme si la mort de sa mère avait désobstrué la faille insolite, il peut poursuivre sa réflexion plus loin encore, jusqu'à cette limite interne du clivage (avec son article de 1938 et aussi notons-le celui de 1937 sur la construction en analyse qui traite de cette autre limite qu'est la construction délirante). Le corps de la mère, la féminité de la fente, le sentiment religieux, la mort et ,dirais-je, la relation d'inconnu viennent au premier plan, conjointement pour lui permettre d'élaborer après-coup cette expérience singulière sur l'Acropole, devant ce temple qu'est le Parthénon.' p. 247

plusieurs reprises et dans laquelle nous avons pu repérer que la haine aussi bien que l'amour doivent trouver à se symboliser, n'est-elle pas elle aussi, sur le modèle proposé par G. Rosolato, **un effet de ce travail de dégagement** ?

II – 2011MASOCHISME ET PULSION DE MORT

En profilant les axes de recherche concernant les destins de la culpabilité inconsciente, nous avons rencontré le questionnement de S. Freud :

"***Pourquoi à la place d'une névrose il y a-t-il une perversion ou de l'immoralité ?***" du Manuscrit K, qui renvoie à l'interrogation implicite de 1914 sur le refoulement et les différentes formes de symbolisation qui sont impliquées dans la possibilité d'admettre en soi l'existence de motions pulsionnelles dans Pour introduire le narcissisme, et rejoint, comme nous l'avons déjà souligné la réflexion qu'il amène en 1938 dans L'Abrégé de psychanalyse à propos du destin d'OEdipe confronté à l'impossibilité de faire la part d'une culpabilité qui ne lui revient pas :

"Rappelons-nous que le héros de la légende d'OEdipe se sent responsable de ses actes et se châtie lui-même, bien que le destin inéluctable annoncé par l'oracle eût dû, à ses propres yeux comme aux nôtres, l'innocenter".

Ce questionnement intéresse particulièrement notre propre interrogation sur le sentiment de culpabilité et son devenir conscient, dans la mesure où ce sentiment peut revêtir la **forme du masochisme moral**, dans la satisfaction inconsciente d'un besoin de punition, ou bien échapper plus radicalement au sujet contraint à une économie psychique sur le versant d'une solution perverse.

II.2.-1011La liaison - La pulsion de mort - L'agressivité primaire

La proposition de 1924 concernant le **masochisme moral**, tel que S. Freud nous le présente dans La question économique du masochisme, qui consiste à le traduire comme un échec "du domptage de la pulsion de mort par la libido," tend à nous contraindre à penser le processus à l'intérieur d'une théorisation qui semble tenir pour établie l'existence **d'une pulsion de mort en soi .**

Sans pouvoir travailler pour elle-même la question de la pulsion de mort dans le cadre limité de cette recherche, ses enjeux sont pourtant bien impliqués dans ce que je tente de comprendre. Il est donc important de souligner l'évolution du débat, notamment depuis 1984,[330] autour de cette problématique qui peut se repérer, par exemple et pour ne retenir qu'un aspect de la question, dans la **réorganisation du concept de pulsion de mort autour du lien qu'entretiennent les mouvements pulsionnels et l'agressivité primaire**, réorganisation telle que l'on peut la découvrir dans les travaux récents, et en particulier : L'invention de la pulsion de mort [331]. Cette évolution semble liée à l'approfondissement, par les psychanalystes, du deuxième temps du remaniement de la

[330] La pulsion de mort - Collectif - Premier Symposium de la Fédération européenne de Psychanalyse - Marseille 1984 - PUF 1986

[331] L'invention de la pulsion de mort - Collectif - sous la direction de J. Guillaumin - Dunod 2000

théorie pulsionnelle que S. Freud propose en 1914, au moment où il découvre, comme le souligne J. Laplanche[332], "non pas la pulsion de mort" mais "***la sexualité investie dans l'objet et dans le moi, c'est-à-dire la sexualité d'objet, l'amour d'objet et l'amour du moi [...] exploration absolument nouvelle, celle du moi comme objet d'amour, et l'idée que les objets extérieurs sont des reflets ou sont en relation avec cet investissement premier du moi***." Nous constatons comment S. Freud a souligné lui-même cette position dans une note de bas de page de Au-delà du principe de plaisir : "***L'opposition entre pulsions du moi et pulsions sexuelles se transformait en l'opposition entre pulsion du moi et pulsion d'objet, les unes et les autres de nature libidinale " – avant " la transmutation***", alimentant les problématiques actuelles, qu'il produit entre l'opposition Eros/pulsions de mort – (S. Freud 1920 in O.C. XV – p. 335).

Ce qui va avoir pour conséquence, entre autres, de nous permettre de porter la spéculation **sur le terrain de la relation ambivalente à l'objet**, et de pouvoir questionner, en retour, la position de J. Laplanche de 1984 pour qui "***la pulsion de mort trouve son origine dans la situation originaire de séduction*** " (questionnement initié par H. et M. Vermorel – 2000) ou de travailler la clinique du meurtre de l'objet (comme le propose R. Roussillon - 2000) ou encore d'interroger l'orientation interne ou externe de la **pulsion de destruction**, terme générique retenu par A. Green pour "rectifier la terminologie", puisque, comme il le propose :

"La pulsion de mort dépend largement de la relation d'objet . La psychanalyse contemporaine a absurdement opposé la théorie des pulsions à celle des relations d'objet, alors qu'il semble bien évident qu'il faut repenser le fonctionnement psychique dans le rapport de la pulsion à l'objet . Sans approfondir la question, soulignons que la pulsion est rattachable à la dimension dynamique de la psyché, à son noyau essentiel, et comporte deux aspects complémentaires relatifs à la force et au sens . Elle est donc, selon Freud, et je suis d'accord ave lui sur ce point, une " exigence de travail"[333].

J.L. Donnet[334] aboutit à une conclusion semblable dans l'analyse qu'il propose sur la question du masochisme telle qu'elle se pose pour S. Freud en 1932. Il nous fait remarquer l'ambiguÏté de la démonstration lorsque S. Freud théorise, dans la 32e conférence, le retournement de la pulsion agressive **indépendamment de sa composante érotique**, **c'est-à-dire indépendamment du principe de liaison , qui rattache le sujet à l'objet, incarné par Eros**. Il s'interroge donc sur le fait, alors que S. Freud "***vient d'évoquer le masochisme comme un exemple privilégié de l'intrication pulsionnelle, de le voir produire, en une sorte de désintrication "théorique" , la fiction d'un masochisme privé de sa composante érotique***" et se demande "***comment cette fiction pourrait être garante de l'existence de la pulsion de mort qu'elle incarne***". L'auteur souligne "***l'opposition d'un masochisme secondaire (reflux de l'agression) et d'un masochisme primaire , posé comme "un reste possible" de la***

[332] J. Laplanche 1984 - La pulsion de mort - opus cité - p. 19

[333] ***A. Green 2000 - La mort dans la vie in L'invention de la pulsion de mort - opus cité - p. 171***

[334] J. L. Donnet 1995 - Les pulsions du surmoi in Surmoi I - opus cité

non dérivation vers le dehors" (p. 59).

Il va ainsi proposer, lorsqu'il travaille un peu plus loin la question du rapport qu'entretient la sévérité interne du surmoi avec la sévérité externe de l'éducation, de reconnaître dans **les obstacles réels**, situés à l'extérieur, qui **interdisent que l'agression ne puisse trouver de satisfaction**, "***une référence aux difficultés des objets à accueillir les mouvements pulsionnels de l'enfant, et à leur répondre. Les difficultés externes de l'enfant peuvent coïncider avec les difficultés internes des parents***" (p. 65). C'est ainsi que pour lui "***l'hypothèse de la pulsion de mort exige comme corrélat structurel la prise en compte de la réalité de l'objet, de sa fonction intricatrice et identifiante dans la structuration narcissique d'un masochisme non délétère , dans l'équilibrage dehors-dedans de la destructivité liée***"(p. 60).

Il considère donc que "***la projection primaire et l'aléa de la réponse de l'objet conditionnent la nature du retournement masochique secondaire et par ce biais l'économie du masochisme primaire , perceptible seulement de manière récurrente : C'est donc à travers le travail sur le sadisme dans le transfert, à travers l'utilisation de l'objet , que le masochisme tout à la fois a une chance d'intriquer sous l'égide d'Eros et de devenir conscient***" (p. 61).

C'est sur ce point que j'aimerais évoquer une position différente de celle proposée par Benno Rosenberg, par rapport au questionnement que celui-ci introduit en 1991 à propos du masochisme[335]. Il me semble, en effet, qu'au moment même où cet auteur se situe dans "***l'acceptation du concept de pulsion de mort*** ", comme un en-soi, il se prive, dans la logique de sa démonstration, de pouvoir différencier, pour ce qui concerne l'organisation du masochisme, ce qui relève d'une part du principe de liaison de la pulsion de destruction par la libido (processus spécifique dévolu par S. Freud au masochisme érogène originaire) de ce qui d'autre part pourrait rendre compte des **différentes formes** empruntées par les mouvements pulsionnels qui accompagnent **ce travail incontournable de la vie psychique** : dans cette **nécessité à accepter une certaine dose de déplaisir au nom du principe de plaisir**. Notamment lorsqu'il déclare :

"C'est donc en fonction d'un approfondissement nécessaire et de la recherche de ce qui est l'essentiel du masochisme que nous nous sommes occupés du masochisme érogène et plus encore, de sa forme originaire source de toutes les autres, c'est-à-dire du masochisme érogène primaire. Mais ce passage a amené un changement métapsychologique essentiel de par la nécessité théorique qui s'est imposée à nous de passer à la deuxième théorie de pulsions freudienne, et particulièrement à l'acceptation du concept de pulsion de mort . C'est à ce moment-là que s'est imposé à nous le double lien qui lie le masochisme à la pulsion de mort : d'une part, il n'y a pas de théorie possible du masochisme sans accepter la pulsion de mort et redéfinir avec elle la liaison comme rapport fondamental entre la pulsion de vie et la pulsion de mort ; d'autre part, le sadisme et le masochisme, mais fondamentalement le masochisme, deviennent l'expression clinique par excellence de la pulsion de mort".

B. Rosenberg se situe dans un contexte théorique où la préférence est donnée à

[335] B. Rosenberg 1991 - Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie - Monographies de la R.F.P. - PUF 1999 3e édition

l'équipement pulsionnel" **au détriment du rôle des objets dans la structuration des mouvements pulsionnels**, position qu'il réitère en 1999[336] lorsqu'il déclare, dans sa contribution Masochisme et passivité : "*Il nous faut maintenant indiquer que, selon nous, la dérivation-projection de la pulsion de mort vers l'extérieur et vers l'objet n'est pas indépendante de la liaison interne et qu'elle est secondaire à celle-ci et dépendante d'elle, et ce contrairement aux apparences du texte. Nous avons déjà traité ailleurs cette question et nous n'évoquerons ici que l'argument principal, selon nous, en faveur de cette thèse :* **la pulsion de mort, qui est originellement et naturellement orientée vers l'intérieur** *, ne peut être dérivée à l'extérieur que par la libido,* **à condition qu'auparavant la libido ait intriqué la pulsion de mort** ." (nous allons revenir sur ces considérations - p. 233)

II.2-2011La liaison et l'exigence de travail psychique de la pulsion : *Le modèle de 1915*

L'autre position qui consiste à référer "***le fonctionnement psychique dans le rapport de la pulsion à l'objet***" s'appuie, comme le souligne A. Green, sur l'exigence de travail décrite et théorisée par S. Freud en 1915 dans Pulsions et destins de pulsions. [337] Nous pouvons alors en proposer un contrepoint nous permettant de préciser ce que vise le mouvement pulsionnel, dans la conquête identitaire, qu'il s'effectue soit sur le mode de la liaison soit sur le mode de la décharge, pouvant aller à l'extrême de la déliaison, dans la réalisation de la mort psychique ou du meurtre qui échappe au travail symbolique de différenciation[338].

Si, d'une part, nous retenons dans ce texte de 1915 l'aspect économique dévolu à la pulsion en terme **d'exigence du travail psychique** qu'il représente, S. Freud l'entend comme **l'essence** même de la pulsion qui se caractérise par la **constance** de cette exigence qui pousse à la **satisfaction, but de la pulsion** : en ce sens, dit-il, toute pulsion est un morceau d'activité et "***quand on parle, d'une façon relâchée de pulsions passives, on ne peut rien vouloir dire d'autre que des pulsions à but passif***".

Si, d'autre part, nous rapprochons ce passage des formulations précédentes, rédigées quelques lignes plus haut dans ce texte, dans lesquelles S. Freud impute au **système nerveux**, **axe biologique**, et non à la **pulsion, axe psychologique**, le rôle de régulation homéostatique du système physiologique "***sous la domination du Principe de constance***", le Principe de plaisir étant donc à relier à l'axe psychologique (se dégageant ainsi de la confusion des deux niveaux dans L'esquisse) nous sommes alors confrontés à

336 B. Rosenberg 1999 - Masochisme et passivité in Enjeux de la passivité - R. F. P. n° 5 - PUF - p. 1660

337 S. Freud 1915 - Pulsions et destins de pulsions in OC XIII - PUF 1988 - pp. 166 et 167

338 Position qui se rapproche de celle envisagée par R. Roussillon lorsqu'il propose de considérer que 'La mort ou la vie ne serait pas un objectif propre à la visée pulsionnelle mais relatif à certains de ses registres', référant les processus à la problématique de la représentation soit primaire, en identité de perception sur le mode de l'hallucination, retour à l'identique qui ne permet pas la symbolisation de la pulsion, soit au contraire en identité de pensée, qui permet l'intégration de l'altérité : Roussillon 2000 in L'invention de la pulsion de mort - opus cité - pp. 77 et 78

une complexité que S. Freud a lui-même soulignée :

"Le système nerveux est un appareil auquel est impartie la fonction d'éliminer les stimulus qui lui parviennent, de les ramener à un niveau aussi bas que possible, ou qui voudrait, si seulement cela était possible, se maintenir absolument sans stimulus [...] et donnons pour tâche au système nerveux, pour parler en termes généraux, la maîtrise de ces stimulus. Nous voyons alors combien l'introduction des pulsions complique le schème-réflexe physiologique simple . Les stimulus externes n'imposent que la seule tâche de se soustraire à eux ; ce qui se fait par des mouvements musculaires dont l'un atteint finalement le but et devient alors, étant le mouvement approprié à sa fin, la disposition héréditaire [339] . Les stimulus pulsionnels, faisant leur apparition à l'intérieur de l'organisme, ne peuvent être liquidés par ce mécanisme . Ils soumettent donc le système nerveux à des exigences beaucoup plus élevées , ils l'incitent à des activités compliquées, s'engrenant les unes dans les autres, qui apportent au monde extérieur ce qu'il faut de modification pour que celui-ci procure la satisfaction à la source de stimulus interne, et ils le forcent avant tout à renoncer à son intention idéale de tenir à distance les stimulus, puisqu'ils entretiennent un afflux de stimulus inévitable et continu".

Dans cette perspective, la question n'est elle pas de savoir comment se fait-il que la pulsion puisse se donner aussi, pour S. Freud après 1920, comme une pulsion de mort recherchant à atteindre, dans ses manifestations les plus destructrices, le degré zéro d'excitation dans l'annihilation soit de l'objet soit du sujet lui-même, perspective **qui peut nous faire rabattre le processus sur une problématique de jouissance absolue par les voies les plus rapides**, comme Jean Laplanche, par exemple nous l'a proposé.[340]

C'est bien ce risque que souligne l'auteur dans Les nouveaux fondements pour la psychanalyse. Par ailleurs, nous pouvons noter la critique que J. Laplanche adresse au texte de 1915, dans son introduction, concernant le fondement physiologique de la pulsion, dans la mesure où il souligne comment le modèle emprunté à la biologie est un faux modèle et que par la même il vient signifier "***comme une double hétérogénéité***". Il semble au contraire essentiel de pouvoir faire travailler celle-ci avec tous les paradoxes que cela entraîne pour la penser. Là encore nous pouvons faire appel aux travaux de A. Damasio qui décrit très précisément le système neuronal sous la domination du principe homéostatique **qui consiste pour le système nerveux à traiter les stimulus de façon appropriée à la conservation du système**. Ce point de vue biologique ne l'empêche nullement de **différencier la problématique des émotion s et de l'élaboration de la conscience de soi**, problématique qui ne se réduit pas au fonctionnement physiologique du système mais qui se fonde, – et comment pourrait-il en être autrement ? – sur ce système. S. Freud en 1915 dans L'Inconscient, se démarquant radicalement d'une position qui retiendrait une localisation anatomique des systèmes qu'il décrit alors en terme d'Ics - Pcs/cs, énonce lui-même sans aucune ambiguïté : "***C'est un résultat inébranlable de la recherche que l'activité animique est liée à la fonction du cerveau comme à nul autre organe***"[341].

[339] ***Il est intéressant de souligner au passage la transformation que subit 'la recherche de l'acte spécifique' de L'esquisse.***

[340] J. Laplanche 1987 - Nouveaux fondements pour la psychanalyse - PUF 1987

011II.2-3011La liaison et le retournement actif/passif – passif/actif

Comme le suggère D. Anzieu, "***ce qui fait violence à l'appareil psychique, c'est la pulsion, sous quelque forme qu'elle soit*** ."[342] Que peut alors signifier la manifestation de but passif de la pulsion, sous la forme d'une pulsion de mort, si nous réintroduisons la question de l'objet comme va le suggérer par exemple A. Green en 1984 :

"Si nous ne perdons pas de vue que la théorie des pulsions appartient à l'ordre des concepts et n'est donc jamais entièrement prouvable par l'expérience, ces concepts ont pour but d'éclairer l'expérience et ne sauraient en être dissociés. Ceci nous conduit à affirmer que même si on pose les pulsions comme des entités premières, fondamentales, c'est-à-dire originaires, il faut néanmoins admettre que l'objet est le révélateur des pulsions . Il ne les crée pas – et sans doute peut-on dire qu'il est créé par elles au moins en partie – mais il est la condition de leur venue à l'existence . Et c'est par cette existence que lui-même sera créé tout en étant déjà là . Telle est l'explication de l'idée de Winnicott du trouver-créé"[343].

Ainsi, même après le remaniement théorique de 1920, la place de l'objet dans le travail psychique d'élaboration de la pulsion doit être directement interrogée : si effectivement le but de la pulsion est toujours la satisfaction, si celle-ci ne peut être atteinte que par la suppression de l'état de stimulus à la source pulsionnelle, et si l'objet de la pulsion est : "***ce en quoi et par quoi la pulsion peut atteindre son but***". S. Freud l'a établi en 1915, allant même jusqu'à sous-entendre que **l'objet ne prend un sens que dans une relation qui peut permettre la transformation de l'excitation en satisfaction** : "***Il est ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion, il ne lui est pas originellement connecté, au contraire, il ne lui est adjoint qu'en raison de son aptitude à rendre possible la satisfaction***"[344].

Et nous devons tenter de comprendre de quelle satisfaction il s'agit lorsque la mort, mort psychique ou réelle, de l'un ou de l'autre, de l'objet ou du sujet, est convoquée.

En effet, comme le souligne A. Green[345] : "***Nous admettons qu'une pulsion est toujours active et que seuls ses buts peuvent être actifs ou passifs. Cette proposition soulève des difficultés. Comment imaginer qu'une pulsion à but actif, c'est-à-dire à but syntone à l'essence de son fonctionnement puisse, inversant ses buts, adopter un cours où son activité prend pour cible le sujet lui-même. Par cette opération, la pulsion, tout en restant active par son fonctionnement, cesse d'être***

341 S. Freud 1915 – L'inconscient – in O. C. XIII – opus cité – pp. 213 et 214

342 D. Anzieu 1981 – Le corps de l'oeuvre – Gallimard 1992 – p. 55

343 A. Green 1984 - Pulsion de mort narcissisme négatif, fonction désobjectalisante in La pulsion de mort - opus cité - PUF 1986 - p. 54

344 S. Freud 1915 - Pulsions et destins de pulsions - opus cité - p. 168.

345 A. Green 1999 - Passivité - passivation : jouissance et détresse in R. F. P. - Enjeux de la passivité - pp. 1588 à 1600.

syntone pour se détourner de son objet et cherche celui-ci du côté de la source même qui lui a donné naissance, rebroussant chemin pour ainsi dire et puisant de sa source active orientée vers un objet hors d'elle un but où celle-ci deviendra son propre objet".

Décidant de partir du postulat de la pulsion comme processus toujours actif, mais considérant également que le couple activité/passivité devrait être compris comme une **propriété structurale de la pulsion** *,* A. Green situe l'enjeu de la passivité autour de la **détresse primitive** et de la perte trop intense qu'elle peut impliquer au-delà du manque qui, lui, peut introduire à une **activité sublimatoire du jeu ou du penser pour retrouver l'amour de la mère** : l'identification narcissique, à l'oeuvre notamment dans la mélancolie, résulte de cette perversion de l'organisation narcissique (p. 1591) dans laquelle le moi est confronté à un objet qui l'oblige à se "***séparer et même à se dresser contre lui-même, dans la mesure où la psyché ne semble plus pouvoir disposer d'objet ayant une existence propre***".

Si S. Freud n'a pas interrogé directement les effets économiques d'un environnement qui ne pourrait assurer un fonctionnement psychique permettant au sujet de découvrir ses modes d'existence individualisés malgré la dépendance à l'objet, qui s'actualise dans les soins à l'aube du développement, il en indique cependant les enjeux ; et comme R. Roussillon nous le laisse entendre, il a pu nous faire "***entrevoir à différentes reprise dans les métaphores biologiques naturelles ou sociales, comme de manière indirecte, c'est-à-dire ne venant d'aucun objet repérable ou repéré, que les temps premiers de la psyché pourraient être marqués par la nécessité de répondre à une menace de mort venue de l'extérieur***"[346].

Dans cette perspective, s'appuyant sur l'article de 1913 consacré au "Motif des trois coffrets", R. Roussillon relève comment S. Freud rend compte d'un mouvement de maîtrise défensif de type passif/actif caractéristique des processus de l'organisation anale de la pulsion concernant le choix inéluctable, paradoxal, de ce qui vient signifier la mort et souligne de quelle manière le concept de pulsion de mort "***tend à retourner activement ce que nous aurons à subir passivement***". Et, ajoute-t-il, "***En ce sens précis, le concept de pulsion de mort signe la trace dans la pensée de S. Freud d'un processus de défense par retournement***".[347]

Sans reprendre l'analyse que l'auteur développe quant à la place de la pulsion de mort dans l'économie de la pensée de S. Freud, je voudrais retenir ici l'idée que "***l'hypothèse d'une pulsion de mort empêche la remise en question du caractère nécessairement satisfaisant de l'objet*** *"* : ce que je crois avoir tenté moi-même d'exprimer en soulignant comment S. Freud n'a pu se résoudre à déployer les conséquences, pour le sujet pris dans la relation à l'objet, de la question de l'Hilflosigkeit.

Nous aurions alors peut-être bon compte à tenter l'hypothèse d'une pulsion de mort

[346] R. Roussillon 2000 - Collectif opus cité - L'invention de la pulsion de mort - p. 86

[347] R. Roussillon 1999 - Agonie, clivage et symbolisation - p. 46. Et dans le chapitre : Le rythme, le transitionnel, le transit et le cadre in Paradoxes et situations limites de la psychanalyse parue en 1991, l'auteur attirait aussi l'attention sur le retournement actif/passif que S. Freud théorise en 1915 comme processus défensif précédant le refoulement

envisagée comme métaphore d'un certain type d'organisation pulsionnelle dont on peut chercher à préciser les processus, comme certains auteurs nous invitent à le penser, afin de nous libérer de l'emprise du concept.

C'est ainsi, par exemple, que nous pouvons nous appuyer sur l'interprétation que nous en donne E. Rechardt et P. Ikonen[348] : "***A notre avis, l'expression " pulsion de mort " est une métaphore ; c'est le nom qu'on a donné à un paradigme lié au fonctionnement psychique et il ne devrait pas être pris littéralement, ni au sens concret du terme . [...] Pour notre part nous pensons qu'il s'agit d'un apaisement de la libido en surplus, non liée***".

Dans un registre qui n'est pas éloigné d'une telle conception, R. Roussillon nous propose plus récemment :

"Il nous faut alors formuler l'hypothèse à laquelle S. Freud n'est pas arrivé à se résoudre et dont le manque lui fait affirmer l'existence d'une " pulsion " de mort. Ce qui est réinvesti hallucinatoirement, ce sont les traces mnésiques de l'expérience de la rencontre avec l'objet, que celle-ci ait été ou non satisfaisante. Il y a comme un effet d'empreinte, de frayage premier dont le sujet n'arrive pas à se libérer".[349]

"Cet effet d'empreinte", ce "frayage premier" nous offrent un point de perspective, pour faire travailler la question du masochisme chez S. Freud, en contrepoint des premières propositions concernant l'organisation du moi dans L'esquisse, à partir du texte de 1924, dans lequel nous pouvons décrypter la menace de mort que fait peser sur le moi l'échec de l'intégration pulsionnelle, notamment de ses motions agressives, et suivre le parcours défensif auquel le moi semble contraint.

II.2-4011La liaison et le rythme – *Satisfaction et Principe de plaisir*

Ainsi, dans la perspective qui est la nôtre, la proposition de S. Freud concernant la définition du masochisme moral, "***récemment reconnu par la psychanalyse comme sentiment de culpabilité, généralement inconscient***" (1924 – p. 289) qui consiste à le traduire comme un "***échec de la libido à rendre inoffensive la pulsion de mort expulsée au dehors***", pulsion de destruction "***faisant ainsi retour dans le moi sous la forme d'un masochisme secondaire "*** (1924 – p. 291) semble nous faire perdre toute

[348] E. Rechardt et P. Ikonen 1984 - A propos de l'interprétation de la pulsion de mort in La pulsion de mort - collectif - opus cité - p. 66

[349] ***J. Laplanche 1987 - Nouveaux fondements pour la psychanalyse - opus cité : Il est intéressant de constater comment l'auteur se situe dans un contexte théorique qui ne lui permet pas de relier la question de l'Hilflosigkeit qu'il développe (p. 97), à la problématique de la pulsion, (p.140) dont il 'escamote' le terme le plus important, 'l'objet objectif', requis fondamentalement pour organiser l'auto conservation dans la position de 'désaide' qu'il vient de décrire – lorsqu'il forge le concept 'd'objet source' dans la description des quatre éléments qui organisent la pulsion. L'objet est alors réduit à sa fonction de 'reliquat inconscient du refoulement originaire' ; donc à sa position fantasmatique, subjective, coupée de sa position d'extériorité objective dont il s'origine aussi. Est-ce un effet de la théorie de la séduction généralisée qui semble réduire la situation originaire à la seule 'confrontation de l'enfant à un adulte proposant des messages – 'signifiants énigmatiques' – dont il n'a pas tout le sens à sa disposition' ? (p. 148)***

la dimension de la symbolisation primaire qui se dessine autour de la question du **rythme**.

En effet, S. Freud laisse irrésolue l'interrogation qui se profile, au début du Problème économique du masochisme, à propos de ce **facteur qualitatif** dont il fait l'hypothèse, et ceci nous empêche de pouvoir saisir plus précisément le **rapport de la satisfaction au fonctionnement du principe plaisir/déplaisir**. Cependant qu'il attire notre attention sur cette contradiction apparente du processus de satisfaction, qui peut aussi bien être l'issue d'une augmentation que d'une baisse de l'excitation :

"Plaisir et déplaisir ne peuvent donc pas être rapportés à l'accroissement ou à la diminution d'une quantité que nous appelons tension d'excitation , encore qu'ils aient beaucoup à voir avec ce facteur. Il semble qu'ils ne dépendent pas de ce facteur quantitatif , mais d'un caractère de celui-ci , que nous ne pouvons désigner que comme qualitatif . Nous serions beaucoup plus avancés en psychologie si nous pouvions indiquer quel est ce caractère qualitatif. Peut-être s'agit-il du rythme , de l'écoulement temporel des modifications, des montées et des chutes de la quantité d'excitation , nous ne le savons pas". (p. 288 - 1924)

Cette question du rythme, nous l'avons souligné, est déjà présente dans L'esquisse, lorsque S. Freud évoque le "*caractère temporel*", nommée "*période*", de l'écoulement d'un neurone à l'autre, pour expliquer la transformation d'une quantité en qualité, ce qui détermine pour lui la possibilité du passage à l'état conscient des processus psychiques :

"[...] Cependant, mon hypothèse va plus loin. D'après elle, les neurones perceptifs, incapables de recevoir des quantités (Qη) assimilent, en revanche, la période d'une excitation . Le fait, pour eux, d'être impressionnés par une période tout en n'étant remplis que d'un minimum de quantité (Qη) constitue le fondement même de l'état conscient." (1895 - p.329-330).

Ces considérations nous renvoient très précisément à ce que D. Winnicott a pu décrire de la fonction de "*la mère environnement*" qui organise concrètement les séquences temporelles du nourrisson dans les soins qu'elle lui apporte, périodes qui ne doivent pas excéder la capacité du moi à supporter l'absence de l'objet pour que la relation à la mère s'imprègne du sens d'un espace partagé : Il a montré, notamment dans Jeu et réalité,[350] l'importance du facteur temps qui organise la capacité du bébé "**à utiliser le symbole de l'union**", et lui permet de découvrir l'objet situé à l'extérieur : "***Le sentiment de l'existence de la mère dure x minutes. Si la mère s'absente plus de x minutes, l'imago s'efface et, dans un même temps, cesse la capacité qu'a le bébé d'utiliser le symbole de l'union. Le bébé est désemparé, mais il est bientôt remis de son désarroi, si la mère revient après x+y minutes. En x+y minutes, il devient traumatisé. Après x+y+z minutes, le retour de la mère ne répare pas l'altération de l'état du bébé. Le traumatisme implique que le bébé a éprouvé une coupure dans la continuité de son existence, de sorte que les défenses primitives vont dès lors s'organiser de manière à opérer une protection contre la répétition d'une " angoisse impensable " (unthinkable anxiety) ou contre le retour de l'état confusionnel aigu qui accompagne la désintégration d'une structure naissante du moi.***" Et je ne peux ici que renvoyer au travail consacré à ce thème par R. Roussillon en

[350] D. Winnicott 1951 - La localisation de l'expérience culturelle in Jeu et réalité - opus cité - p 135

1991, dans lequel il montre comment l'organisation de la pulsion "***notamment la différenciation de la source et de l'objet***", s'effectue progressivement à partir de **l'identification à un objet capable de respecter le rythme de l'enfant**, ce qui va lui permettre d'étayer dans ses processus internes "***une appropriation moïque de l'expérience***".[351]

Par ailleurs, nous voyons en même temps dans le texte de 1924, comment S. Freud réintroduit le **principe de constance** (isolé en 1895 en terme de principe d'inertie, absent de la théorie en 1920 comme principe indépendant du principe de plaisir) : ceci lui permet d'un côté de différencier le principe de plaisir/déplaisir de ce principe qu'il rattache au principe de Nirvana de Barbara Low et de résoudre du même coup le paradoxe énoncé en 1920[352] d'un **principe de plaisir au service de la pulsion de mort** :

"***Mais c'est inconsidérément que nous avons identifié le principe de plaisir /déplaisir avec ce principe de Nirvana "*** (p. 287 - 1924) [...] "***Le principe de Nirvana exprime la tendance de la pulsion de mort "*** (p. 288 - 1924) [...] "***On ne peut se dispenser de désigner le principe de plaisir comme gardien de la vie***". (p.289 - 1924)

Mais il réintroduit le principe de constance sans tenir compte du fait qu'il **attribue de nouveau à la pulsion cette tendance à la stabilité**, contrairement à ce qu'il distingue du processus physiologique et du processus pulsionnel en 1915, comme nous l'avons vu précédemment, et répétant la confusion des deux niveaux de 1920 : "***Nous avons, on s'en souvient , compris le principe qui domine tous les processus psychique s comme un cas particulier de ce que Fechner nomme tendance à la stabilité et attribué de la sorte à l'appareil psychique le dessein de réduire à rien la somme d'excitation qui afflue en lui ou du moins de la maintenir basse autant qu'il est possible "***. (p. 287 - 1920)

Or il est intéressant de suivre comment s'opère déjà dans L'esquisse cette confusion que nous avons repérée de ces deux registres, physiologique et pulsionnel, puisqu'elle semble entraîner la perte de la notion d'Hilflosigkeit au moment même où elle est reconnue en 1895, cet état de détresse première au stade les plus précoces de la vie, dont l'absence de théorisation semble être aussi au centre de la problématique de 1924 autour de cette interrogation sur le rythme. Dans le texte de 1895, en effet, nous voyons comment, pour satisfaire "*à l'urgence de la vie*", **le système neuronique** est obligé de renoncer au **principe primaire d'inertie** qui assure son **équilibre homéostatique** et de prendre en compte les excitations endogènes résultant des changements physiologiques qui s'opèrent en lui.[353] Le processus **secondaire , psychique**, s'origine ainsi dans le soma et pour que les **sensations brutes** puissent se symboliser en représentation-chose et conduire au réinvestissement hallucinatoire **en identité de perception** deux conditions doivent être remplies.

La première condition est référée à l'objet, et nous reconnaissons en elle le rôle qui

[351] R. Roussillon 1991 - Le rythme, le transitionnel, le transit et le cadre in Paradoxes et situations limites de la psychanalyse - opus cité - pp. 198 à 21.

[352] S. Freud 1920 - Au-delà du Principe de plaisir in O.C. XV p. 337 :'Le principe de plaisir semble tout simplement être au service des pulsions de mort'.

lui est dévolu en 1911 dans Les deux principes du fonctionnement mental pour que soit assuré le fonctionnement du principe de plaisir qui est censé réguler le système psychique : "***Les excitations ne cessent que si des conditions bien déterminées se trouvent réalisées dans le monde extérieur*** *. "* (p. 317 - 1895). Et plus loin au chapitre II dans L'épreuve de la satisfaction : "***Cette sorte d'intervention exige que se produise une certaine modification à l'extérieur (par exemple apport de nourriture, proximité de l'objet sexuel), une modification qui, en tant " qu'action spécifique " ne peut s'effectuer que par des moyens déterminés. L'organisme humain, à ses stades précoces, est incapable de provoquer cette action spécifique qui ne peut être réalisée qu'avec une aide extérieure et au moment où l'attention d'une personne bien au courant se porte sur l'état de l'enfant*** *. "* (p.336 – 1895)

Ainsi, pour que la sensation de la tension interne puisse se décharger, l'objet doit se présenter **d'une certaine manière** ; et, deuxième condition référée au sujet non sans **ambiguïté** en ce qui concerne le caractère passif ou actif du **processus** [354], il devient en même temps incontournable pour ce système de pouvoir accepter un certain degré de tension, comme nous l'avons déjà souligné : "***Il doit apprendre à supporter une quantité emmagasinée (Qn) qui suffise à satisfaire les exigences d'un acte spécifique . Suivant la manière dont il le fait, cependant, la même tendance persiste sous la forme modifiée d'un effort pour maintenir la quantité à un niveau aussi bas que possible et éviter toute élévation, c'est-à-dire pour conserver constant ce niveau*** ." (p. 317)

Nous voyons bien ici comment la question du rythme vient rencontrer celle de la capacité du système à renoncer à "***l'évitement primaire de toute tension quantitative "*** (p. 326 - 1895). Et nous pouvons reconnaître dans **l'adaptation nécessaire imposée au psychisme de contenir une certaine quantité de déplaisir** pour satisfaire aux pulsions de vie, ce que S. Freud isole en 1924 en terme **de masochisme originaire érogène**, chargé de lier sur place une partie de **la tendance à la décharge pure** de tout ce qui peut être ressenti comme du déplaisir.

G. Deleuze[355], par exemple, interrogeant la légitimité du principe de plaisir en tant que principe transcendantal, retrouve la définition que S. Freud délimite dès 1895 : **" *Seule la liaison de l'excitation la rend "résoluble" en plaisir , c'est-à-dire en rend possible la décharge . Sans l'activité de liaison, il y aurait sans doute des***

[353] S. Freud 1895 - Le point de vue biologique in L'esquisse - opus cité - p. 323 : 'Rappelons-nous que, dès le début, deux fonctions incombaient au système neuronique : recevoir les stimuli de l'extérieur et assurer la décharge des excitations endogènes. C'est de cette dernière tâche, nous le savons (p. 318) que naquit, sous la pression des nécessités vitales, un besoin de poursuivre le développement biologique.'

[354] Cette ambiguïté, due à la position de dépendance du moi, semble introduire d'emblée la possibilité pour le moi d'un processus de défense sur les deux modes du retournement actif/passif et passif/actif selon la position fantasmatique dans laquelle il se trouve dans son rapport à l'objet : Dans Pulsions et destins des pulsions - 1915 - opus cité, S. Freud indique par exemple que 'le moi-sujet est passif vis-à-vis des stimulus externes, actif du fait de ses propres pulsions'.

[355] G. Deleuze 1967 - Présentation de Sacher Masoch - La Vénus à la fourrure - Editions de Minuit - p. 98

décharges et des plaisirs, mais épars, au hasard des rencontres, sans valeur systématique . C'est la liaison qui rend possible le plaisir, comme principe , ou qui fonde le principe de plaisir. Et cette liaison constitutive d'Eros, nous pouvons, nous devons la déterminer comme "répétition" : répétition par rapport à l'excitation ; répétition du moment de la vie, ou de l'union nécessaire même aux unicellulaires". C'est ici toute la problématique de l'investissement d'un objet à l'extérieur de soi qui entre en jeu, avant même que cet objet puisse être reconnu objectivement, double jeu de l'objectif et du subjectif à l'origine de l'organisation potentielle de la pulsion.

"Une autre partie (de la pulsion agressive) ne participe pas à ce déplacement vers l'extérieur, elle demeure dans l'organisme et là elle se trouve liée libidinalement à l'aide de la coexcitation sexuelle dont nous avons parlé ; c'est en elle que nous devons reconnaître le masochisme originaire érogène." (p. 291 – 1924)

Et nous voyons aussi comment ce travail psychique "originaire", qui s'organise dans les échanges relationnels avec l'objet auquel le sujet se relie pour **une prime de plaisir** : la satisfaction de ce qui est désiré, qui s'exprime aussi à travers la recherche d'une satisfaction indispensable à toute une série de besoins pour satisfaire à un équilibre psychique,[356] s'étaye bien sur un équilibre physiologique mais pour s'en différencier radicalement.

Il ne s'agit pas du principe d'inertie qui tend à retrouver une homéostasie biologique limitant au maximum les tensions au niveau des neurones. Il s'agit au contraire d'assurer un "***effort constant d'investissement de l'objet***" pour perpétuer ce qui a été découvert, et, pour assurer ce travail psychique de représentation, il est nécessaire que l'appareil psychique **ne soit pas débordé** par les tensions internes ou externes que ce travail engendre nécessairement.

Cet aspect économique de la question, qui réfère la problématique de la satisfaction **à la possibilité pour le moi de maîtriser l'accroissement de la tension,** est assez clairement présenté en ces termes par S. Freud en 1926, lorsqu'il déclare dans Inhibition, Symptôme, Angoisse, à propos de l'élaboration théorique de la position d'Otto Rank concernant l'angoisse prototypique de la naissance, que la situation originaire de danger est "***constituée par la perturbation économique consécutive à l'accroissement des quantités d'excitation qui exigent d'être liquidées*** " et contre laquelle le moi se défend "***de façon automatique***" (p. 81) : "***Si le nourrisson manifeste un désir si vif de percevoir la mère, ce n'est que parce qu'il sait par expérience qu'elle satisfait tous ses besoins sans délai. La situation qu'il considère comme un " danger " , contre laquelle il veut être garanti, est par conséquent celle de l'insatisfaction, de l'accroissement de la tension du besoin, en face de laquelle il est impuissant . Je pense que de ce point de vue tout s'ordonne ; la situation d'insatisfaction – où des quantités d'excitation atteignent un niveau déplaisant sans maîtrise possible par utilisation psychique et décharge – doit être, pour le nourrisson, l'analogue de l'expérience de la naissance, la répétition de la situation de danger***."

[356] S. Freud 1915 - Pulsions et destin des pulsions - opus cité - p. 182 : 'Des objets qui servent à la conservation du moi, on ne déclare pas qu'on les aime, mais on souligne qu'on a besoin d'eux, et l'on permet éventuellement que s'exprime en supplément une relation d'un autre genre, en usant de mots qui suggèrent un aimer très affaibli, tels que : aimer bien, aimer voir, trouver agréable.'

Or en 1895, il semblerait bien que ce soit autour de la question de la **rupture d'un équilibre** (rupture de rythme) entre ce que le sujet peut contenir, une quantité d'excitation liée psychiquement, et ce dont il est envahi par l'extérieur, (ce qui devrait alerter S. Freud quant au rôle de l'objet externe dont il a posé la nécessaire intervention pour ce qu'il a dénommé "**l'épreuve de satisfaction "**), **autour donc d'une rupture potentiellement désorganisatrice pour la cohésion du système**, (qui préfigure la théorisation du traumatisme en 1920) que va se jouer la perte de ce qui tendait à se représenter **en terme de liaison de l'expérience fondée sur l'étayage du mouvement pulsionnel par l'objet** . S. Freud, en effet, va rabattre le mode de décharge d'une tension psychique, organisé par le principe de plaisir, sur le mode de la tendance primaire à la décharge physiologique, organisé par le principe d'inertie. Est-ce le terme de constance que l'on retrouve impliqué dans les deux principes qui induit cette confusion ? Et c'est la douleur physique qui lui sert alors de modèle pour exprimer la rupture du pare-excitation interne qu'il vient de décrire sous la forme prototypique **des barrières de contact** entre les neurones dont la fonction est d'assurer la **rétention de charge nécessaire à la fonction secondaire** :

"Existe-t-il un phénomène capable de coïncider avec l'échec de cette organisation [357] ? A mon avis oui, la douleur. Tout ce que nous savons de la douleur confirme cette thèse. Le système neuronique tend, de la façon la plus marquée, à fuir la douleur et nous voyons dans cette réaction une manifestation de sa tendance primaire à éviter tout accroissement de tension quantitative (Qη). Nous en concluons que la douleur consiste en une irruption de grandes quantités (Q) dans # . Les deux tendances n'en constituent donc qu'une seule et unique." (p. 326 - 1895).

Et c'est dans cette logique qu'il finit par rabattre, purement et simplement, le principe de plaisir sur la tendance primaire à l'inertie. Exit le principe de liaison : "***Nous savons qu'il existe dans le psychisme une certaine tendance à éviter le déplaisir , nous sommes donc tentés de confondre cette tendance avec celle, primaire, à l'inertie. En ce cas, le déplaisir coïnciderait avec une élévation du niveau de la quantité (Qη) ou avec une augmentation de tension ; une sensation serait perçue quand la quantité (Qη) augmenterait dans ψ. Le plaisir na îtrait d'une sensation de décharge*** ." (p.331 – 1895).

Cette logique va avoir pour conséquence, entre autres, de rendre la théorisation de l'organisation du narcissisme primaire et secondaire d'autant plus confuse que le temps second de la symbolisation primaire, que S. Freud a commencé à repérer lorsqu'il décrit les premiers éléments d'organisation du moi en 1895, va se perdre lui aussi, notamment dans la théorisation du masochisme en 1924.[358] S. Freud a pourtant bien décrit en 1895, avec l'entrée en jeu de l'objet, comment **sa fonction de déflexion associée à sa fonction de liaison** constituent pour le sujet un temps nécessairement second dans ce passage obligé par ses soins et l'empreinte, sinon l'emprise, qu'il produit dans le travail psychique interne étayé sur ses modes de présence :

[357] (Qή) représentant la quantité 'psychique', (Q) représentant la quantité 'extérieure' - L'esquisse - opus cité - p. 315 - note 1

"Quand la personne secourable a exécuté pour l'être impuissant l'action spécifique nécessaire, celui-ci se trouve alors en mesure, grâce aux possibilités réflexes, de réaliser immédiatement, à l'intérieur de son corps, ce qu'exige la suppression de stimulus endogène. L'ensemble de ce processus constitue un "fait de satisfaction" qui a, dans le développement fonctionnel de l'individu, les conséquences les plus importantes. Trois phénomènes, en effet, se produisent dans le système # : 1e Une décharge durable s'effectue, ce qui entraîne la suppression de la tension ayant suscité en W [359] du déplaisir ; 2e L'investissement correspondant à la perception d'un objet se produit dans un ou plusieurs points du pallium ; 3e D'autres points du pallium reçoivent l'annonce de la décharge provoquée par le déclenchement du mouvement réflexe qui a suivi l'action spécifique . Un frayage s'établi entre ces investissements [(2) et (3)] et les neurones nucléaires [qui ont été chargés à partir des sources endogènes durant le stade d'urgence]." . (p. 337 – 1895)

Nous allons effectivement retrouver les effets de ce manque, les effets de l'absence de l'objet dans la théorisation, lorsque S. Freud déclare par exemple en 1924 :

"En prenant son parti d'une certaine inexactitude, on peut dire que la pulsion de mort qui est à l'oeuvre dans l'organisme – le sadisme originaire , est identique au masochisme . Après que sa plus grande part a été déplacée vers l'extérieur sur les objets, ce qui demeure comme son résidu dans l'intérieur, c'est le masochisme proprement dit , érogène , qui d'une part est devenu une composante de la libido et d'autre part garde toujours pour objet l'être propre de l'individu. Ce masochisme serait donc un témoin et un vestige de cette phase de formation dans laquelle s'est accompli cet alliage, si important pour la vie, de la pulsion de mort et d'Eros. Nous ne serons pas étonnés d'apprendre que, dans des circonstances déterminées, le sadisme ou pulsion de destruction , tourné vers l'extérieur, projeté, peut être de nouveau introjecté, tourné vers l'intérieur, ayant de la sorte régressé à sa situation antérieure . Il donne alors le masochisme secondaire qui vient s'ajouter au masochisme originel."

Mon intention n'est pas de faire une analyse exhaustive du texte de S. Freud qui a par ailleurs été faite notamment par Benno Rosenberg dans un contexte théorique qui cherche, précisément, comme nous l'avons vu, à "*mettre en évidence le concept de pulsion de mort*".[360] Mais nous devons souligner cependant comment il est difficile à

[358] D.Braunschweig 1995 in Le double - Monographies de la R. F. P. - sous la direction de C. Couvreur, A. Fine et A. Le Guen - PUF 1997 - pp. 62 et 63 : Il me semble que D. Braunschweig souligne d'une certaine manière cette difficulté lorsqu'elle remarque que 'l'individualité confuse' entre l'idéal du moi 'héritier du narcissisme' et le surmoi 'héritier du complexe d'OEdipe' résulterait de l'attribution à l'instance primaire dégagée en 1914 des fonctions de censure, d'observation, de surveillance et de conscience morale qui appartiennent aussi au surmoi en 1923. Et elle précise : 'Il nous semble que par la suite, l'affirmation d'un masochisme primaire, première liaison in situ de la pulsion de mort par Eros (1924) viendra recouvrir et reléguer à l'arrière plan, entre autres aspects de la théorie du narcissisme, le narcissisme primaire du bébé, révélateur par sa projection sur ce dernier de celui de ses parents, mais aussi, et l'on peut les relier, le stade narcissique de la réunion des auto-érotismes sur un corps propre investi de libido érotique.'

[359] ***W = système perception***

[360] B. Rosenberg 1991 - Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie - Monographies de la R. F. P. - PUF 1999 3e édition - p. 60

l'auteur de ne pas complexifier indirectement la question, lorsqu'il réintroduit la question du rôle de l'objet :

"Le moi ne peut pas se former sans que la pulsion de mort soit liée, autrement toute ébauche de moi primaire est détruite [...] Ceci dit, l'opposition que nous essayons d'établir entre l'intrication pulsionnelle secondaire, se réalisant à travers l'objet, et l'intrication pulsionnelle primaire se jouant autour du moi-sujet, n'est que relative , limitée. En effet, si l'on part de la dyade-unité mère enfant, on est amené à penser que c'est la mère qui prend en charge la liaison de la pulsion de mort par la libido tant que l'enfant ne peut le faire par lui-même [...] Il est probable que c'est elle qui détermine la qualité de l'intrication primaire , l'existence d'un noyau masochique primaire solide qui assure une continuité interne suffisante , ou bien au contraire, un dysfonctionnement de ce noyau-organisation masochique primaire ayant pour conséquence une menace – qui peut être grave – de discontinuité du fonctionnement du moi" (p.79).

En 1999, travaillant les enjeux de la passivité dans l'organisation du masochisme, il reconnaît, à nouveau, à l'objet ce rôle essentiel dans les processus d'intrication de la pulsion de mort par la libido. Alors qu'il vient de reconnaître l'existence à priori de la pulsion de mort orientée vers l'intérieur (comme nous l'avons déjà souligné p. 216), il soutient "***qu'il nous faut ajouter que cette liaison ne peut se faire que par l'intermédiaire de l'objet . Ce qui suppose que la libido a, auparavant , dans un premier temps , investi l'objet***"[361]. Mais il va ensuite, à la fois, défendre la présence d'un noyau masochique dans le moi, sur la base de cet investissement objectal, qui sera attaqué par la pulsion de mort interne et projeté ensuite dans l'objet, comme objet masochique, fondant ainsi un "*masochisme objectal*", et justifiant ainsi la haine[362], tout en référant phénoménologiquement la **constitution d'un tel processus au stade de l'indifférenciation narcissique primaire** tel que S. Freud le décrit en 1915. Or, il y a une contradiction interne qu'il est bon de souligner dans la mesure où elle me semble se référer à la même confusion que nous avons relevée lors de notre discussion autour de la constitution de l'épreuve de réalité par rapport à A. Green (dans la première partie de ce travail, p. 79 à 82) entre **l'objet subjectivement créé et ce qui est objectivement trouvé** : comment en effet postuler en dehors de ce paradoxe proposé par D. Winnicott, un décalage temporel entre la constitution de l'objet qui serait secondaire à la constitution du noyau masochique, qui, lui, se construirait originellement, sur un objet **libidinalement investi** alors que **l'objet n'est pas encore représenté**?

011II.2-5011Liaison masochique : *symboliser malgré tout*

C'est donc sur ce point précis de réintroduction de la paradoxalité d'un objet trouvé-crée,

361 B Rosenberg 1999 – Masochisme et passivité in Enjeux de la passivité - R.F.P. n° 5 - p. 1660

362 B. Rosenberg 1999 – opus cité supra : 'Pour nous, l'apparition de la haine correspond à la projection de la pulsion de mort sur l'objet et à son intégration à l'intérieur de ce dernier. La haine est ainsi la réaction aux menaces potentielles qui viennent de l'objet chargé de la pulsion de mort, menaces que le moi connaît bien, qu'il a projetées sur l'objet et dont il craint le retour. La haine est surtout une défense contre ce retour possible, toujours possible, de la destructivité'. Ainsi, cette expérience de l'objet ne serait que pure projection, l'objet serait innocenté de tout ce qu'il fait vivre !

et donc du travail psychique de l'objet en contrepoint du travail psychique du sujet, qui manque dans la conception du masochisme tel que S. Freud nous le soumet dans sa théorisation de 1924, qu'il me semble intéressant de m'arrêter quelques instants, dans la mesure où son absence semble faire rabattre sur le masochisme érogène originaire les effets pervers, par retournement, **per vertere** [363], d'un mouvement pulsionnel qui n'aurait subi aucune transformation de la part de l'objet :

"***On peut distinguer un masochisme érogène, un masochisme féminin et un masochisme moral. Le premier, le masochisme érogène, le plaisir de la douleur, est aussi au fond des deux autres formes, son fondement est biologique et constitutionnel*** [...]" (p. 289 – 1924). Comme si la nécessité vitale à supporter une certaine quantité de déplaisir puisse "***impliquer la possibilité du plaisir du déplaisir***"[364] ; comme si nous pouvions penser que le plaisir de la douleur pouvait devenir un but en soi : ce qui semble relever d'une **superposition du moyen et du but de la pulsion**, qui semblent précisément se confondre parce-**qu'il n'y a pas d'objet pour les organiser**.

C'est en ce point que semble se perdre la dimension **de l'Hilflosigkeit**.

En effet, quelque soit le nom que nous puissions donner à la force primitive qui se transforme en destructivité dans le rapport primordial avec l'objet Pulsion de mort, violence fondamentale, pulsion d'emprise... que nous la considérions comme innée, constitutionnelle ou bien comme effet de la découverte de l'extériorité de l'objet, l'essentiel n'est-il pas de concevoir, à l'intérieur du montage pulsionnel tel que S. Freud l'a défini en 1915, que le mouvement masochique faisant ainsi retour dans le moi à la manière d'un boomerang, comme retournement en direct de la pulsion agressive dans le moi, **signe avant tout l'impossibilité de sa décharge par manque de liaison par l'objet situé à l'extérieur** ?

Ceci entraîne pour le moi l'obligation d'accéder à un mode de liaison solipsiste de la tension interne : le masochisme pouvant alors être considéré comme **l'une des formes** que peut prendre cette nécessité, pour le psychisme, à "**symboliser malgré tout**".

Il me semble que la position soutenue en 1984 par E. Rechardt et P. Ikonen autour de la question de la pulsion de mort, que nous avons déjà soulignée,[365] s'intègre dans

[363] Voir p. 22 de la recherche

[364] B. Rosenberg 1991 - Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie - opus cité - p. 65 : 'Toute attente, tout ajournement est de l'ordre de l'excitation et du déplaisir. Or, il nous semble que le déplaisir n'est possible que par le masochisme, considéré ici bien entendu dans un sens très large comme la capacité du psychisme à supporter le déplaisir. L'ajournement du plaisir et la capacité de supporter le déplaisir sont bien sûr de l'ordre du principe de réalité. Mais nous croyons que le principe de plaisir ne pourrait pas se modifier en principe de réalité (et dans Formulations concernant les deux principes du fonctionnement mental et dans l'article qui nous intéresse le principe de réalité est une modification du principe de plaisir) sans qu'il ait lui-même en germe cette possibilité d'ajournement du plaisir, c'est-à-dire cette capacité de supporter le déplaisir. Autrement dit, c'est parce que le principe de plaisir englobe le plaisir masochique, c'est parce qu'il implique la possibilité du plaisir du déplaisir, qu'il peut se transformer en principe de réalité.'

[365] E. Rechardt et P. Ikonen 1986 - A propos de l'interprétation de la pulsion de mort in La pulsion de mort (collectif) - opus cité - p. 62

cette perspective. Notamment lorsqu'ils rattachent au principe de plaisir ce qu'ils définissent comme un désir indestructible à faire cesser le désordre, "*désir de paix*" que peut métaphoriser ce principe dans sa fonction organisatrice de la pulsion par la liaison ou la décharge :

"L'esprit de l'homme nourrit un profond refus pour toute forme de désordre. Il s'agit, de façon diffuse, d'une réalité psychique permanente qui n'est ni une abstraction, ni une théorie ; ce point de vue semblait inspirer et offrir de toutes nouvelles possibilités d'interprétation dans le travail clinique. Nous suivîmes donc les cheminements de la pensée de Freud afin de comprendre comment les différentes formes, souvent contradictoires, de ce désir de paix, pouvaient réellement fonctionner, et ce que ce désordre mettait vraiment en jeu. L'acharnement à faire cesser le désordre offre à l'interprétation clinique un point de vue totalement nouveau et différent du concept d'agression qui vise à la destruction. Mais il est vrai que la destruction est aussi une façon de mettre fin au désordre. La désorganisation provoquée par un objet ou une source extérieure au soi peut être résolue par la destruction."

Cette conception, qui met l'accent sur l'aspect paradoxal du travail de la pulsion, dont le **versant destructeur** est proche de la **fonction désobjectalisante** de A. Green, nous permet de saisir différemment ce que vise le réinvestissement dans le moi de ce qui a été désinvesti de l'objet : "***Le processus symbolique détache les contenus psychiques de leurs contacts d'origine. D'autres contenus sont alors susceptibles de les représenter également. Ce phénomène se nomme dérivation métonymique dans l'école psychanalytique française. A cet égard, le plaisir peut même être représenté par quelque chose de différent de la gratification produite par les fonctions vitales originelles. C'est ainsi que la sexualité psychique humaine prend forme. Au lieu d'une recherche du plaisir produite par une fonction clairement définie, l'esprit humain est envahi par une pulsion diffuse, par la libido cherchant une forme .***"

Ainsi, l'absence de symbolisation du mouvement pulsionnel au contact de l'objet, qui interdit l'accès aux transformations psychiques nécessaires à l'appropriation subjective de la pulsion par le sujet, pour qu'il puisse, comme le souligne R. Roussillon,[366] "*s'éprouver comme capable d'être seul face à sa pulsion en présence de l'objet*", entraînerait secondairement un mode de liaison, par défaut, à l'intérieur du moi, empruntant au masochisme originaire ses oripeaux dont il se travestit[367].

De ce point de vue, nous ne pouvons pas ***reconnaître " cette régression de la pulsion agressive***", telle que l'envisage S. Freud en 1924, comme un simple retour à l'état antérieur, ni en terme de quantité, et encore moins en terme de qualité puisque "les affects refoulés" – "retournés", concernant "**cette pulsion non advenue**," qui n'a pas pu **prendre forme**, portent la trace de ce qui n'a pas pu se qualifier dans la rencontre avec

366 R. Roussillon - Le transitionnel et l'indéterminé - Communiqué au Colloque Symbolisations et médiations

367 G. Deleuze 1967 - Présentation de Sacher Masoch - La Vénus à la Fourrure - Editions de Minuit- p. 104 : 'Dans le sadisme et le masochisme, il n'y a pas de lien mystérieux de la douleur avec le plaisir. Le mystère est ailleurs. Il est dans le processus de désexualisation qui soude la répétition à l'opposé du plaisir, puis dans les processus de resexualisation qui fait comme si le plaisir de la répétition procédait de la douleur. Dans le sadisme comme dans le masochisme, le rapport à la douleur est un effet.'

l'objet.

Et le masochisme secondaire, qui se confond avec le besoin de punition, sentiment de culpabilité primaire tel que S. Freud l'envisage en 1924, semble bien être **l'héritier de cette symbolisation primaire par défaut**,[368] dont il pourra spécifier en 1930 (comme nous l'avons déjà souligné p. 180) l'impasse à laquelle le sujet est soumis :

"Quand une pulsion instinctive succombe au refoulement , ses éléments libidinaux se transforment en symptômes, ses éléments agressifs en sentiment de culpabilité".[369]

Dans cette perspective, et comme nous l'avons déjà pressenti à plusieurs reprises, la note de S. Freud en 1938 prend encore une autre dimension : la conscience de culpabilité, issue de l'élaboration de l'ambivalence se fonde essentiellement sur le travail de l'amour et de la haine suffisamment accessible au sein de la relation objectale, alors que le sentiment inconscient de culpabilité, ce besoin de punition, serait le vestige des impasses de la symbolisation primaire.

Or, dans le texte de 1924, bien que S. Freud soit tout à fait en mesure, cliniquement parlant, de distinguer, depuis les premières théorisations sur la névrose de contrainte en particulier, un sentiment de culpabilité conscient (équivalent d'une conscience à l'intérieur de soi de ce mouvement affectif concernant les sentiments hostiles envers l'objet) d'un sentiment inconscient de culpabilité qui alimente le besoin de punition et qui devient son équivalent, il rattache les deux processus à une formation identique en fonction du surmoi, issu de l'introjection des imagos parentales :

"On ne peut cependant faire que nous ne jugions et que nous ne localisions ce sentiment de culpabilité inconscient selon le modèle du sentiment de culpabilité conscient".[370]

D'un certain côté et comme le fait remarquer R. Roussillon, "***en connectant le masochisme , le besoin de punition à l'action d'un surmoi sévère et cruel (1923), S. Freud souligne l'héritage que le masochisme reçoit de l'histoire de la réponse des objets***"[371] :

"Peut-être le moi, par cette introjection qui est une espèce de régression au mécanisme de la phase orale, facilite-t-il ou rend-il possible l'abandon de l'objet.

[368] Comme le souligne A. Green : 'Le rôle que devrait jouer l'objet dans cette transformation laisse la part majeure des investissements pulsionnels sous une forme brute, échappant à la mise en sens et à l'organisation symbolique de l'inconscient [...]. L'affect, qui assure la continuité des investissements et module qualitativement les expressions représentatives, tout en gardant le contact avec les investissements d'objets, voit le processus de différenciation bloqué par la persistance des formes les plus crues des liens les plus anciens aux objets, investi par les motions destructrices les plus intolérantes à ce qui s'oppose à l'expression directe des pulsions et aux frustrations et déceptions qu'elles ont à subir'. - Sur la discrimination et l'indiscrimination affect-représentation in R. F. P. 1999 - Tome LXIII - PUF 1999 - p. 259

[369] ***S. Freud 1929 - Malaise dans la civilisation - opus cité - p. 99***

[370] ***S. Freud 1924 - Le problème économique du masochisme - opus cité - p. 294***

[371] R. Roussillon 1995 - Rapport R. F. P - opus cité - p. 1367

Peut-être cette identification est-elle d'une façon générale la condition nécessaire pour que le ça abandonne ses objets. En tout cas le processus, surtout dans des phases de développement précoces, est très fréquent et peut rendre possible la conception selon laquelle le caractère du moi est un précipité des investissements d'objet abandonnés, et contient l'histoire de ces choix d'objet ".[372]

Mais d'un autre côté, la position masochique primaire serait à théoriser dans un contexte où le surmoi n'est pas encore structuré en tant qu'instance "*dans laquelle la conscience de culpabilité est l'expression d'une tension entre moi et surmoi*", et alors que la conscience morale, issue de ce conflit, n'est pas encore disponible dans le registre des capacités du moi à faire la part de ce qui lui revient et ce qui appartient à l'objet.

Cette position théorique ne serait-elle pas en mesure de clarifier la question de la resexualisation du surmoi dans la problématique du masochisme, telle que peut nous le proposer par ailleurs R. Roussillon[373]:

"On a pu évoquer en ce sens, à propos de la position masochiste, la question d'une sexualisation de la relation au surmoi . Il me paraît plus pertinent, comme G. Deleuze le propose dans sa présentation de Sacher Masoch, d'analyser le " contrat " qui relie le sujet à sont objet intériorisé. Ce contrat, dans lequel on aura reconnu une forme de contrat narcissique , représente le prix à payer pour s'assurer de l'investissement de l'objet et être ainsi protégé d'un retour de sa " froideur " , de son absence affective et, avec, elle d'un retour du traumatisme primaire."

Cet aspect de la théorisation poserait la question de la désorganisation du moi face à l'angoisse **qui se donne comme un effet** "***du surmoi sadique qui se déchaîne sur le moi devenu masochique***", alors que "*les premiers objets des motions libidinales du ça*" n'ont pas autorisé une suffisante différenciation entre le mouvement pulsionnel lui-même et les effets de non réponse de la part de l'objet sur ce mouvement pulsionnel qui s'adresse à lui.

Ne serait-ce pas en ce point, si l'angoisse de perte d'amour telle que S. Freud l'a théorisée en 1926 dans Inhibition, symptôme, angoisse peut avoir une signification, que cette angoisse se joue au profit de la répression pulsionnelle imposée par les exigences de l'idéal, pour se transposer ensuite en angoisse devant le surmoi qui va se constituer au cours des introjections/expulsions/ré-introjections successives ?

Or nous pouvons rappeler que, déjà dans L'esquisse, à propos de l'épreuve de réalité qui va impliquer pour le moi la capacité à distinguer entre hallucination et perception, entre ce qui vient du dedans et ce qui vient du dehors, mécanisme si important pour la constitution future du surmoi, S. Freud préfigure la question de l'angoisse signal d'alarme et le rôle de l'objet dans sa constitution pour que le moi ne soit pas sujet d'une confusion et ne tombe pas "*dans une impuissance dangereuse*".

372 S. Freud 1923 - Le moi et le surmoi in Le moi et le ça - O. C. XVI - PUF 1991 - p. 273

373 R. Roussillon 1999 - Chapitre I - Traumatisme primaire, clivage et liaisons primaires non symboliques in Agonie clivage et symbolisation - opus cité - p. 29

C'est en effet dès ce moment qu'il décrit le mécanisme qui permet au moi de se prémunir du débordement produit par l'insatisfaction pulsionnelle due à l'absence de satisfaction réelle, hors objet, lui donnant la possibilité, entre autres, d'installer un critère qui lui permette de distinguer perception et représentation (hallucinatoire)[374] :

"D'autre part, # a besoin d'un indice qui attire son attention sur le réinvestissement d'une image mnémonique hostile et qui lui permette d'éviter, au moyen d'un investissement latéral, la production consécutive de déplaisir. Quand # es t capable de réaliser à temps cette inhibition, la production de déplaisir et la défense contre ce dernier seront légères ; dans le cas contraire, le déplaisir sera immense et la défense primaire excessive [...]. Ce sont très probablement les neurones perceptifs qui fournissent cet indice : un indice de réalité [...]. Si ce moi est en proie à quelque tension de désir au moment où surgit l'indice de réalité, ce fait permettra à la décharge de s'effectuer grâce à l'action spécifique [...]. Quand une augmentation de déplaisir coïncide avec l'indice de réalité, # institue au point indiqu é une défense d'intensité normale au moyen d'un grand investissement latéral approprié [...]. Une charge en désir allant jusqu'à l'hallucination, jusqu'à la production totale de déplaisir et impliquant l'intervention de toute la défense peut être qualifiée de processus psychique primaire [...]. Si l'objet désiré est pleinement investi, de façon à prendre une forme hallucinatoire, le même indice de décharge ou de réalité que dans le cas d'une perception extérieure apparaît. En pareil cas le critère fait défaut."

Dans une telle perspective, A. Green, par exemple, dans Le discours vivant [375] notamment, va rappeler l'importance de l'expérience d'un objet situé à l'extérieur susceptible de mettre fin à la situation dangereuse liée à l'insatisfaction pulsionnelle, permettant ainsi l'installation d'un affect "**d'angoisse signal symbolisante "**. Le moi pourra alors se défendre sans se laisser envahir, selon les conceptions développées par S. Freud en 1926. A. Green insiste particulièrement dans ce texte sur le rôle de l'objet pour la constitution de ce système pare-excitant qui permet la symbolisation :

"L'hilflosigkeit , cette détresse psychique de l'enfant, est l'angoisse la plus redoutable, la plus redoutée, celle dont il faut prévenir le retour à tout prix. La fonction anticipatrice ne se développe que sous les effets de cet aiguillon. Car ce n'est pas seulement le défaut d'appui qui est angoissant, mais le caractère désorganisant des tensions libidinales pour lesquelles aucune satisfaction n'est possible en dehors de la mère ; la menace ici porte sur les premières matrices d'organisation du moi, dont les constructions précaires résistent mal à l'inondation libidinale, d'autant que la tension érotique liée à l'insatisfaction se double de la tension agressive en relation avec la frustration .[...] Or l'angoisse signal a pour caractéristique de se présenter dans une succession, une chaîne comportant des représentations de la pulsion et du danger encouru , représentations préconscientes dérivées de la représentation inconsciente maintenue par le refoulement originaire ".

Dans le même axe théorique, R. Roussillon[376] montre comment S. Freud, en 1926, range

[374] S. Freud 1895 - Les processus primaire et secondaire en ψ - L'esquisse - opus cité - pp. 343 et 344

[375] A. Green 1973 - Le discours vivant - opus cité - pp. 96 et 97

l'angoisse signal d'alarme dans "*les systèmes d'auto information du moi*", relevant à la fois d'un travail de liaison du moi, de type énergétique, qui transforme l'angoisse débordement en signal de déplaisir et qui **sous-entend les défaillances de l'objet à avoir pu se constituer comme étayage de ce processus de contre-investissement des effractions traumatiques** dans les modes de défenses paradoxales dont il approfondit l'analyse :

"Le signal d'alarme ne peut en effet maintenir son efficacité que si les impératifs surmoïques sont suffisamment adaptés à la situation et aux capacités actuelles du moi, sinon le surmoi se comporte comme un surmoi trop sévère qui ampute inutilement le moi d'une part de plaisir. Il devient instance dérégulatrice de l'économie du plaisir/déplaisir et dès lors son signal risque de ne plus être reconnu comme signal de danger : nous sommes dans une conjoncture propice à engendrer un déni et un clivage du moi ".

Le cas de Johanna semble bien présenter l'occurrence d'un tel processus.

II.2.5-1011Retournement masochique - Élaboration du signal d'angoisse Johanna

Cela fait maintenant un peu plus d'un an que Johanna est venue demander de l'aide pour contenir un sentiment d'angoisse incontrôlable, sentiment qui l'envahissait de plus en plus régulièrement lorsque les évènements de la vie lui faisaient plus particulièrement repenser à cet accident survenu il y a une dizaine d'année, dont elle est sortie blessée mais vivante alors que ses deux parents n'ont pas survécu. Elle s'en attribue l'entière responsabilité sans pouvoir la distinguer d'une culpabilité dont elle a pu parler dès le premier entretien malgré l'émotion qui l'agite au sens propre du terme, passant d'une chaise à l'autre, d'une pièce à l'autre. Sentiment qui semble d'autant plus pesant qu'elle le relie intuitivement à l'idée que cette mort "***c'était pour elle la seule façon de pouvoir se séparer d'eux***".

Elle vient d'avoir quarante ans, sa vie s'organise autour de son métier de cadre hospitalier qui l'amène actuellement à enseigner à l'Ecole d'infirmières, l'agressivité des relations vécues dans le service de psychiatrie où elle était affectée l'ayant amenée à demander cette mutation récente. Elle vit avec un ami plus jeune, chez qui elle apprécie, malgré ses sentiments ambivalents envers lui, ses qualités de fiabilité. Son désir de comprendre l'a amenée à reprendre des études en psychologie.

Nous avons pu commencer à tisser des fils autour de ce sentiment qui active en elle un noyau mélancolique, malgré des éléments hystériques et obsessionnels qui l'aident à se restructurer, lorsque dans ses moments d'abattement profond elle se voit à côté de ses parents. "*C'est ma place*" dit-elle, "*tout serait dit, je n'aurais plus à me battre*". Mouvement qui m'agrippe et me permet de la retenir autour de l'idée du "**couper-coller**", terme qu'elle a elle-même emprunté à la technique informatique, par lequel je peux lui présenter que si "***le texte a disparu à l'occasion d'un défaut de manipulation ou parce qu'il n'y avait pas de mode d'emploi, il n'est pas perdu pour autant. Il est présent-caché***

376 R. Roussillon 1999 - Angoisse signal d'alarme et agonie primitive - Chapitre 4 in Agonie, clivage et symbolisation - opus cité - p. 71

quelque-part et nous pouvons chercher à le réinsérer".

Elle avait pu commencer à relier des éléments de son histoire au sentiment de culpabilité intense dont elle ne peut pas se déprendre, sans pouvoir se défaire de l'idée qu'elle est à l'origine de l'accident et donc qu'elle est coupable de la mort de ses parents puisque, répète-t-elle, "***c'est elle qui leur a fait changer l'heure de leur départ pour le week-end, elle aurait dû prendre le train plus tard et donc la voiture n'aurait pas été percutée par le véhicule arrivant en face, conduite par un homme en état d'ivresse***".

Jusqu'à cette séance où elle arrive sans pouvoir articuler trois mots à la suite, dans un état de dissociation que je n'ai encore pas connue avec elle, cherchant à me faire comprendre que "*tout ce que nous avons fait ici est détruit*". Je suis tellement dans le souci de la contenir que c'est elle qui aura le réflexe de me proposer d'écrire ce qu'elle ne peut pas prononcer : la description du clip de la prévention routière de la veille à la télévision, dans lequel est imagé le risque qu'il y a de se retrouver en situation de tuer un passager à l'avant si l'on ne boucle pas sa ceinture à l'arrière du véhicule, clip à travers lequel elle a revécu la scène sidérante qu'elle m'a déjà racontée avec tant de douleur : la sensation d'avoir tué sa mère qu'elle recouvrait de son corps après avoir été projetée de l'arrière vers l'avant dans le choc de l'accident.

Plus encore que l'image, ce sont les mots associés à la scène qui ont, semble-t-il, provoqué cet état de sidération, dont elle n'a pu se remettre qu'après le passage du SAMU et suite à la piqûre salvatrice de l'infirmier lui ayant permis de dormir et d'assurer ses cours du lendemain. Lorsque je lui demande si "***c'est le mot assassin qui a tout détruit***", elle peut alors émerger de la théâtralisation qui la maintient dans un état d'apnée qui rejoue sans doute, ici et maintenant, le souffle coupé et retenu au moment où elle a repris conscience et s'est découverte dans cette position foetale, contenant sa mère-foetus-mort dans la courbe de son corps, tout contre elle.

Le ressort de prévention du clip est fondé sur une logique de culpabilité surmoïque implacable : "***Une jeune femme s'installe au volant, une jeune fille à ses côtés et un jeune homme à l'arrière qui ne met pas sa ceinture de sécurité. La jeune femme se retourne vers le jeune homme en lui souriant, tandis qu'une voix off distille : elle ne sait pas qu'elle regarde son assassin***". Survient alors l'accident et la scène que Johanna a **copiée-collée** sur son propre théâtre interne.

A la séance suivante, Johanna s'est suffisamment reconstituée pour **préventivement** m'annoncer en entrant dans la pièce "***qu'elle redoute de parler à nouveau de ce qui s'est passé la dernière fois, elle a peur que ça revienne***"[377]. Je lui propose de me parler de sa semaine, elle remonte alors à deux semaines en arrière, "***aux vacances qui se sont très bien passées, mais comme si elle ne pouvait pas accepter ces bonnes journées***". Elle me demande alors, assez détendue, de lui faire une théorie de la culpabilité pour l'aider à comprendre ce qui se passe en elle. Je lui dis que je peux l'aider à se faire sa propre théorie et lui demande si avant l'accident elle pouvait profiter des bonnes choses de la vie, ce qu'elle me confirme. Je lui propose alors "***que pour elle il y a***

[377] L'affect d'angoisse ici semble bien se présenter 'comme un signal d'auto information pour le moi de la manière dont il s'affecte d'un représentant pulsionnel' (R. Roussillon 1999) de son mouvement agressif, qui affleure et qui va pouvoir déployer ses nombreuses racines dans les séances suivantes.

un avant et un après l'accident".

Elle se saisit alors d'un élément agressif qui la traverse : quand elle a demandé à ses parents de l'attendre pour partir, elle a pensé "***qu'ils étaient en retraite, ils n'avaient que cela à faire, ils pouvaient bien l'attendre***", et elle ajoute, tout de suite derrière, avec de nouveau un tremblement dans la voix et une défaite de tout son corps qui se replie et se laisse aller dans les coussins : "***je me suis comportée comme si tout m'était du***". Je souligne : "***c'est comme si vous n'aviez jamais été assez rassasiée***".

Elle se fâche alors contre elle-même disant qu'elle a toujours demandé "*des choses hors contrat à son père*": il fallait par exemple qu'il l'accompagne en voiture lorsqu'elle était en cinquième, alors qu'il avait été décidé qu'elle irait au collège en bus. Je lui dis "***que ce souvenir lui revient comme cela aujourd'hui, mais qu'elle a pu dire à d'autres moments combien il lui en coûtait de tirer son frère derrière elle pour l'emmener à l'école primaire et le sentiment de devoir faire pour cet enfant handicapé ce que sa mère ou son père auraient dû assumer " . " Alors-là, dit-elle, je ne vous suis pas du tout, vous êtes toujours en train de me défendre : je ne peux pas m'empêcher de penser que j'en demandais toujours plus " . Je réponds que " je n'ai jamais douté qu'elle ait pu tyranniser ses parents, mais que sans doute il y a des raisons à cette tyrannie***".

Elle se calme, garde un moment le silence. Son corps redevient souple, un apaisement et une douceur sur son visage qui reprend sa féminité précèdent l'association : "***cela me fait penser aux enfants du Mali. Une infirmière qui en revient nous a raconté que là-bas les enfants mangeaient une fois par semaine***".

Je lui propose alors *que* "***quelque chose d'affamé s'entretient en elle parce-qu'elle a besoin de retenir ce qui lui échappe et qui risque de ne jamais revenir***".

Comme elle est toujours calme et maintenant détendue, je lui propose une image, que j'avais mise à sa disposition quelque temps auparavant, pour l'aider à suspendre la question de la culpabilité en terme de relation binaire et l'aider ainsi à aménager un espace pour pouvoir la penser :

"Imaginez un nourrisson en train de téter, une mère heureuse, un bébé satisfait, soudain une colique. Quelque-chose est interrompu : la mère ne l'a pas voulu, le bébé ne l'a pas décidé, ce qui importe c'est ce qui pourra être remarqué et fait pour ce bébé. Et les mères réagissent différemment, les bébés aussi".

Elle continue la rêverie : "***J'essaye de m'imaginer nourrisson, ça me fait penser à ma mère, elle était capable de tout me donner à m'étouffer, ou bien de ne rien me donner du tout. Mais j'avais toujours droit à : " tu n'es jamais satisfaite***".

A partir de là vont s'alterner, sur un mode beaucoup moins clivé, les moments de bien-être qu'elle peut reconnaître avoir vécus et les moments très compliqués de par les particularités du couple parental : le père rentrait régulièrement ivre tous les soirs, en voiture. Sa mère, infirmière de nuit, n'avait pas pu trouver d'autres moyens de protection pour les trois enfants que de la charger de noter sur un calendrier les croix qui permettraient de se souvenir le lendemain à quel degré d'ivresse il en était arrivé, "*pour lui faire honte*".

Elle semble, surtout à ce moment-là de la séance, avoir beaucoup moins besoin de s'identifier de façon adhésive aux mots que je lui présente pour accompagner sa souffrance : peut-elle commencer à introjecter une structure encadrante qui lui permette de penser qu'elle a droit à construire sa propre théorie ?

Quelques séances plus tard semble se confirmer l'hypothèse de **l'introjection d'une contenance pare-excitante**, à l'occasion d'un autre événement renvoyant directement au traumatisme de l'accident.

Ce jour-là, Johanna arrive dans un état d'énervement qu'elle contient difficilement, marchant de long en large dans la pièce sans pouvoir trouver les mots pour m'expliquer ce qui lui arrive. Je propose qu'elle essaye de me dire d'abord ce qui pourrait lui permettre de se sentir plus tranquille dans ce lieu. Elle me répond "***qu'il faut qu'elle soit sûre que je la retiendrais de sortir de la pièce***".

Je lui propose alors que "***ce qu'elle craint, c'est la peur qu'elle éprouve à l'idée qu'elle pourrait tout casser si elle était livrée à elle-même, comme la fois où elle s'est isolée dans la pièce à côté et qu'elle a donné un coup de pied dans le cheval à bascule.***" Cette mise en acte renvoyait ce jour-là à l'expérience enfantine, où prise par une immense rage elle avait renversé la bibliothèque familiale, ce qui avait provoqué la rétorsion maternelle de vouloir lui faire tout remettre en place, alors que ses forces d'enfant ne lui permettaient pas de le faire seule. Et ce qui activait dans la séance "***la peur que je n'accepte plus de m'occuper d'elle si elle n'était pas capable de se retenir***".

Reprenant le modèle qu'elle même avait trouvé-créé la dernière fois, je l'invite alors à écrire ce qu'elle ne peut me dire. Et elle m'apprend qu'elle a été prise dans un accident la veille, la conductrice du véhicule dans lequel elle avait pris place à l'arrière, ayant brûlé un feu rouge. "*Elle avait cru devenir folle*" et était alors sorti en hurlant pour se réfugier dans un café, "***éprouvant une grande honte de ne pas être capable de se maîtriser***".

Pouvons-nous alors nous laisser aller à penser que, s'appuyant vraisemblablement sur sa capacité à trouver en présence de quelqu'un un moyen "pour s'en sortir", elle aura pu, dans la séance, restée contenue dans la pièce et affronter à nouveau l'excessive rigidité surmoïque de l'imago maternelle, en expérimentant ma capacité à maintenir le lien rompu par la destructivité à laquelle la mère ne pouvait résister ?

Au delà de la défaillance de l'organisation anale de la pulsion, qui se caractérise chez Johanna par le besoin constant de maîtriser la situation, ce qui lui a rendu particulièrement intolérable la situation à laquelle j'ai dû la contraindre lors du changement de lieu de l'espace thérapeutique, se profile une blessure narcissique identitaire qui a besoin de se réactualiser pour se délivrer de l'angoisse relative "***à la souffrance psychique liée aux blessures d'un moi incapable de trouver un " moi auxiliaire " susceptible de venir donner sens et étayer le travail de liaison interne de l'excitation pulsionnelle***".[378]

Souffrance narcissique à laquelle elle a pu me confronter, dans le miroir vertigineux de l'impuissance ressentie à pouvoir soutenir son travail d'élaboration psychique, plus

[378] R. Roussillon 1999 - Angoisse signal d'alarme in Agonie, clivage et symbolisation - opus cité - p. 76

particulièrement lorsqu'elle me décrivait comment, souffrant d'insomnie, elle descendait à la cave vérifier si la corde qu'elle avait préparé pour se pendre n'avait pas disparu. Comme si, confronté "***au retour hallucinatoire ou perceptif de l'expérience traumatique, sous l'action de la contrainte de répétition, le moi n'a de ressource que dans le retournement de maîtrise de celle-ci, qui dès lors apparaît comme l'une des formes cliniques de la pulsion de mort : le retour actif à l'état antérieur protégera du retour subi passivement de l'état antérieur - retournement qui installe dans le mode de structuration du sujet ce qu'il n'a pu symboliser et intégrer***".[379]

Nous voyons, à travers ces quelques éléments de l'histoire de Johanna, à quel point la confusion des espaces psychiques dans les psychés parentales, telles qu'elles se configurent dans les fils associatifs que Johanna peut renouer de sa relation à ses parents, alimente en elle un mouvement masochique qui entretient en même temps l'impossibilité pour elle de se saisir de ses propres mouvements agressifs envers ceux-ci sans ressentir "**une culpabilité en abysse**" dont elle ne peut se représenter l'origine.

Et il est particulièrement intéressant de constater comment l'angoisse peut se contenir au moment où elle peut commencer à se représenter dans le transfert la mise en acte de son agressivité, la représentation de la crainte du passage à l'acte étant accompagnée de la représentation de l'expérience, qu'elle a déjà pu faire, **qu'elle n'a pas à craindre de rétorsion** dans la réalité de la séance.

Cette position clinique permet de penser que le masochisme secondaire – au sens du masochisme moral théorisé par S. Freud – qui envahit le moi, proviendrait du retour en lui des projections de son angoisse dans l'objet qui n'aurait pu se présenter comme contenant pour la symboliser (sur le modèle de la fonction alpha de Bion, par exemple). Violence de la non interprétation par l'objet, pour reprendre en son sens inversé le concept de violence de l'interprétation proposée par Piera Aulagnier : rien ne s'est passé dirait Winnicott alors "***qu'il aurait été utile qu'il se passe quelque chose***".

II.2.5-2011Les enjeux de la passivité *Le clivage défensif sur le mode de la perversion*

Nous sommes donc amenés à penser que l'expérience de satisfaction, que S. Freud conçoit dans L'esquisse comme une "**épreuve**", précisant bien dans sa formulation son aspect **incontournable**, **nécessaire**, **inéluctable**, implique que soient transformés les mouvements pulsionnels du moi archaïque et que cette transformation dépend essentiellement de la **tonalité affective** qui va saisir l'objet et le sujet dans cette rencontre. Comme le soutient A. Green : "***Les mécanismes de déguisement de l'affect se centrent autour du double retournement (renversement sur la personne propre et retournement en son contraire) supposés agir, selon Freud, avant l'intervention du refoulement . On pourrait y adjoindre la production d'affects symétriques à ceux de l'objet ou complémentaires aux siens, voire opposés en écho à ceux qui sont transmis dans le contact intersubjectif. Nul doute que les mécanismes d'introjection et de projection ne se conçoivent pas en dehors d'une base affective***

379 R. Roussillon - Angoisse signal d'alarme in Agonie, Clivage et symbolisation - opus cité - p. 76

prédominante, mais on pourrait soutenir aussi qu'ils dépassent celle-ci."[380]

Ainsi, l'épreuve de satisfaction ne concerne pas seulement la réalisation du plaisir opérée dans la décharge de l'excitation, mais, comme l'a formulé R. Roussillon, la satisfaction dont il est question concerne aussi, "***à l'occasion de la satisfaction du besoin corporel, la satisfaction de toute une série de besoins psychiques ou désirs psychiques***".[381] Ce qui nous fait entrevoir, selon une certaine perspective, comment S. Freud pouvait déjà le laisser entendre en 1915, lorsqu'il affirme à ce moment de la théorie que le sujet "***prend en lui, dans la mesure où ils sont source de plaisir, les objets qui se présentent***".

Dans le même axe théorique, nous avons vu avec D. Winnicott comment l'objet maternel doit pouvoir endiguer l'envahissement pulsionnel du moi primitif pour lui permettre d'élaborer la destructivité et le dégager d'un sentiment primaire de culpabilité dont va dépendre l'issue du travail de l'ambivalence :

"Le sentiment de culpabilité inconscient se situe au point d'articulation de la destructivité et de sa transformation en constructivité".[382]

Soit le mouvement libidinal reste intriqué à la destructivité et le lien à l'objet peut être conservé, **parfois au prix d'une distorsion masochique du moi** dans des registres psychopathologiques qui rejoignent dans leurs manifestations certains des modes d'expression de la perversion ; soit la désintrication pulsionnelle entraîne le clivage de la libido de la pulsion de destruction et le registre de la perversion qui se donne à vivre est l'expression brute de l'agressivité qui, paradoxalement, **symboliserait encore un mode de lien à l'objet** dont la symbolisation primaire a fait encore plus radicalement défaut.

Dans une autre perspective, mais qui rejoint bien la question telle que nous la posons en référence au modèle de la détresse proposé par S. Freud en 1895, nous pouvons référer cette perversion du lien aux processus de défense mis en place pour lutter contre l'angoisse de perte d'amour telle que A. Green la théorise dans un débat organisé autour de la passivité.[383]

Lorsqu'il se réfère "***aux enjeux du passage de la passivation***" (comme effet de forçage par ce qui viendrait de l'autre) "*à la passivité*" (comme modalité de plaisir recherché par la libido), enjeux repérés par l'auteur à propos de la mélancolie, quand l'élaboration du lien, et sa conservation, ne peuvent se constituer en dehors d'une **identification narcissique à l'objet**.

L'introjection de l'objet "**comme réponse obligée au lien contraint**", qui propose une "*forme d'interchangeabilité*", produit un renversement des polarités du jeu pulsionnel en "***ramenant à soi ce qui avait pour visée une sortie de soi***", dans le contexte de la dépendance primitive.

[380] A. Green 1999 - R. F. P. Tome LXIII - L'affect et sa perversion - PUF 1999 - p. 243 :

[381] R. Roussillon - document interne S.P.P.

[382] ***D. Winnicott 1960 - Agressivité, culpabilité et réparation in Conversations ordinaires - Gallimard 1986 - p. 98***

[383] A Green 1999 in R. F. P. - Enjeux de la passivité - opus cité - pp.1587 à 1600

Ce processus est référé par A. Green à ceux opérant dans le retournement masochique tel qu'il est décrit en 1915 par S. Freud, où **le masochisme n'est pas alors considéré comme un but pulsionnel en soi**, il ne l'est qu'en référence au sadisme originaire ce qui lui permet d'affirmer, contrairement à ce qui est repris dans la littérature psychanalytique, "***qu'il n'y aurait donc pas de jouissance de la douleur, mais de l'excitation sexuelle qui lui est associée***".

Citant le passage de S. Freud de Deuil et Mélancolie : " ***La torture que s'inflige le mélancolique et qui, indubitablement, lui procure la jouissance, représente, tout comme le phénomène correspondant de la névrose obsessionnelle , la satisfaction sadique et haineuse qui, visant un objet, ont subi cette fois un retournement sur la personne propre***", A. Green en conclut :

"Mais on voit bien la différence, à savoir que cette opération, analogue à ce qui s'observe dans une névrose non narcissique, doit être pensée dans le cadre d'une division de soi -même, division qui ne s'est opérée que pour faire le lit d'un objet aimé, et maintenant haï, c'est-à-dire encore aimé d'une manière que seul peut concevoir le rapport à un objet narcissique".

Cette position théorique, de passivité première invoquée par rapport à la dépendance vis-à-vis de l'objet, et la situation de détresse qui peut en advenir, **l'Hilflosigkeit**, est proposée par l'auteur comme **un changement de paradigme** :

"Le vrai changement de paradigme, celui que je propose de considérer comme une solution pour sortir de l'impasse, c'est bien la liaison pulsion-objet qui nous force dès lors à considérer l'objet lui-même comme une détermination qu'il est tout à fait insuffisant de voir sous l'angle d'une entité séparée".

Il est particulièrement intéressant de noter que ce changement pour l'auteur se fait en référence à la question du **sadisme originaire** et de la **problématique de l'organisation de la pulsion par l'objet**, ce qui nous renvoie directement à la position de S. Freud en 1938 concernant les conditions de symbolisation des affects d'amour et de haine.

Je ne peux, dans le cadre limité de cette recherche, entrer dans le détail des relations du masochisme et de la perversion. Mais il est intéressant de noter, par exemple, comment Gilles Deleuze travaille la question à partir de sa réflexion sur le masochisme autour de l'oeuvre de Sacher Masoch et en contrepoint de l'analyse du sadisme qui se rencontre dans les textes de Sade. Il analyse notamment comment la répétition du traumatisme se repère, dans la forme d'écriture qui leur est propre, et comment leur style se différencie à partir des manifestations du négatif[384] qui sous-tend chacune des deux configurations psychiques.

Dans l'une, le sadisme, il s'agirait plus "*de nier et de détruire le monde*", dans l'autre, le masochisme, il s'agirait de "***le dénier et de le suspendre pour s'ouvrir à un idéal lui-même suspendu dans le phantasme***".

384 G. Deleuze 1967 - Présentation de Sacher Masoch - opus cité - pp. 27 et 28 : Thanatos représente pour l'auteur deux versants de la pulsion de destruction, dont l'un, comme envers de la pulsion de vie et combiné à elle, rend la pulsion de mort silencieuse dans l'inconscient, alors que l'autre versant, thanatos à l'état pur, renvoie à l'instinct de mort qui vise la destruction à la manière démonstrative du sadisme. Ainsi : 'La distinction apparaît dans les deux processus comparés, du négatif et de la négation d'une part, de la dénégation et du suspensif d'autre part.' - p. 32

Cette différence, dans la manoeuvre défensive, va se manifester dans l'opposition des styles de l'écriture qui se fait "***suspens esthétique et dramatique chez Masoch et s'oppose à la réitération mécanique et accumulative telle qu'elle apparaît chez Sade. Et l'on remarquera en effet que l'art du suspens nous met toujours du côté de la victime, nous force à nous identifier à la victime , tandis que l'accumulation et la précipitation dans la répétition nous forcent plutôt à passer du côté des bourreaux , à nous identifier au bourreau sadique***". (p. 31)

Ces effets du style porteraient donc la trace des failles de la symbolisation primaire du lien à l'objet, à l'oeuvre dans l'un et l'autre des deux tableaux cliniques, chacun d'eux **induisant une emprise sur l'autre en inversant le retournement du processus de maîtrise**.

La question de la maîtrise est au coeur de la réflexion théorique dans laquelle se situe A. Green, lorsqu'il recentre la question de la satisfaction au-delà d'un principe de décharge des tensions, nécessaire mais pas suffisant pour que le moi puisse se représenter ce qui l'affecte, en insistant sur l'importance du facteur de liaison et la priorité du rôle de l'objet[385] dans l'élaboration intra-psychique des expériences conflictuelles. Et nous verrons plus loin, en approfondissant la problématique de l'affect, comment ce travail psychique intéresse les processus qui précèdent l'intégration de l'ambivalence :

"La réponse n'apportant pas de satisfaction est, à notre avis susceptible d'être à l'origine d'un surmoi précoce générateur d'une culpabilité primaire , qui s'attache non seulement à l'agressivité destructive vécue, mais à la simple manifestation de la pulsion qui ne peut plus être, ni en droit ni en fait, source de satisfaction autre que négative".[386]

Serait-ce donc ainsi que "***L'impuissance originelle de l'être humain perd sa capacité à être la source de tous les motifs moraux***" ?

Si nous revenons à 1916, nous nous souvenons que S. Freud semble hésiter à inclure dans son propos les criminels qui ne présentent pas d'inhibition morale. Or, si l'on admet l'existence d'un sentiment de culpabilité inconscient qui pervertit l'estime de soi, **c'est-à-dire la capacité du moi à affronter la censure surmoïque**, et dans la mesure où le moi est resté fixé, figé à un surmoi précoce tel que nous venons de le souligner, ne pouvons-nous pas rattacher la problématique de ces criminels "sans foi ni loi" à la problématique de la perversion proposée par A. Green[387] ?

Problématique dans laquelle il postule que les transformations du désir en désir pervers sont imputables au travail perverti du moi pris dans l'obligation de **s'identifier non seulement à une fonction interdictrice mais surtout à l'absence d'un processus**

385 A. Green 1999 - R. F. P. - L'affect et sa perversion - opus cité - p. 257 : 'D'une manière générale, la correction à faire subir à la théorie freudienne est de rattacher ce fonctionnement pulsionnel au rapport à l'objet. C'est en effet la capacité de l'objet de favoriser l'intrication des pulsions érotiques et destructrices en les reconnaissant, en les acceptant, en y apportant une réponse psychique qui permette leur élaboration en préservant leur avenir que nous a appris la clinique contemporaine.'

386 A. Green 1973 - Le discours vivant - opus cité - p. 249

387 A. Green 1993 - Le clivage : du désaveu au désengagement dans les cas limites in Le travail du négatif - pp. 157 à 215

lui permettant de se dégager de son emprise.

Dans le passage auquel nous nous référons, A. Green centre sa réflexion sur une théorisation du moi comme instance permettant d'échapper d'un côté à la tentation béhavioriste – le moi se structure du dehors – et à son opposé une théorie centrée "*de manière quasi exclusive*" sur les effets de structuration des identifications imaginaires – le moi se structure du dedans – et analyse ainsi les thématiques perverses :

"Le moi apparaît négativement, par l'occurrence de ses défenses infiltrées de ce dont elles sont supposées le protéger : les pulsions".

Les processus de l'inconscient, soutient-il, ne sont pas de simples résistances au désir qui tente de se représenter, ils ont pour tâche de **s'opposer à l'émergence des transformations que le désir a subi** : "***le blocage du travail psychique dans les cas dont nous parlons combine le travail de résistance ordinaire avec les effets qui ont trait à la transformation du désir, c'est-à-dire que le travail du négatif ne se limite pas ici au refus de sa manifestation mais à la façon dont il affecte sa manifestation au coeur même du désir***".

Ainsi, les transformations du désir en désir pervers sont imputables à l'obligation pour le sujet de se **soumettre à un objet qui impose un arbitraire**, interdisant la métabolisation des frustrations rencontrées au contact de son autorité. Confusion du narcissique et de l'objectal, puisque l'interdit – de satisfaction – est alors assujetti au seul désir de l'objet et donc dépourvu de sens quant à l'expérience du sujet, le dépossédant de ses objectifs et interdisant l'élaboration des processus auto – précisément sur le jeu des auto-érotismes qui lui sont barrés.

L'idéal du moi "***l'idéalité qui en contrepoint évaluerait le moi***" issu de cette expérience se situe **sur la ligne de crête de la toute-puissance** entraînant le moi dans une recherche toujours renouvelée – compulsion – d'une satisfaction sans limite, mais insaisissable – "*sur le mode plaisir purifié*" – ou le projetant dans un désir "**d'anéantir la frustration et la cause de la frustration elle-même**". Autre façon de théoriser la recherche d'un lien dans la violence et la rupture au-delà de tout principe permettant de rétablir une conflictualité acceptable ; **compulsion de répétition sur le versant de la perversion**, dont le processus se centre autour du mécanisme de la projection au dehors des motions pulsionnelles non transformables :

"C'est la fixation à cette autorité qui ne paraît avoir d'autre souci qu'elle-même, close sur son propre exercice, fuyant sans même paraître s'en douter toute considération envers les conséquences et les implications de ses injonctions qu'évoque sa " perversion " implicite. La satisfaction qui est à la base du désir de l'autorité ni ne lie ce qu'elle demande en signification, ni n'indique de direction possible à une extension transformatrice . On voit que la perversion que nous évoquons n'est pas directement sexuelle mais dans la ligne de comparaison évoquée par S. Freud à propos de la folie des hommes".[388]

A. Green ouvre ainsi une perspective à la théorisation de la perversion, qui touche **l'organisation matricielle du moi** dont la topique n'est pas réorganisée secondairement par le travail des identifications oedipiennes figées à l'Idéal du moi du narcissisme

[388] ***A Green 1993 - Le travail du négatif - opus cité p. 171***

primaire.

Au moment de l'organisation narcissique primaire, nous voyons donc comment le moi, pris dans une confusion, menaçante car impossible à différencier, entre l'objet et la pulsion[389], peut être contraint, pour survivre psychiquement, à des modalités de défenses organisées, **principe de plaisir oblige**, par la nécessité première **d'annuler les tensions excessives** auxquelles il est soumis.

Si l'objet, dans la façon dont il métaphorise le lien, le soumet à une excitation que le moi ne peut métaboliser, non seulement les tensions du ça indifférenciées des tensions du surmoi archaïque ne trouveront pas d'issue suffisamment satisfaisante dans un processus de symbolisation lui permettant d'en **accepter les conditions de réalisation** [390] mais cet échec de la symbolisation peut le conduire aussi à hériter lui-même de **cette perversion du désir** en s'identifiant à **l'absence d'un processus lui permettant de se dégager de l'emprise de l'objet :** "***identification qui ne se limite pas à sa fonction interdictrice mais s'établit sur l'absence de perspectives qui accompagne celle-ci***"[391]. A. Green souligne bien ici les difficultés du moi à pouvoir accéder à un mode secondaire d'identification, les objets oedipiens étant eux-mêmes trop dépourvus de cette fonction qui permet l'élaboration du processus de désexualisation/sublimation qui l'organise.

La "solution perverse" renvoie ainsi, en terme de processus, à la "solution" masochique décrite par R. Roussillon, par laquelle le sujet se défend d'une expérience traumatique dans le mouvement de retournement qui constitue une **forme de sexualisation seconde** d'une expérience n'ayant pas entraîné de satisfaction primaire : "***La solution masochique ne se soutient donc que du fait d'une complicité avec les objets, qui l'entretient et avec elle l'exploitation perverse de la subjectivité***".[392]

Ne serait-ce pas en ce point, en tant que processus de défense et au-delà de leurs réalisations manifestes qui peuvent être à l'opposé, que masochisme et perversion se rejoignent autour de cette nécessité pour le moi de trouver, **quoiqu'il en coûte**, **un**

[389] Moment caractérisé par 'la double dépendance', en ce temps inaugural où le moi est sous la dépendance de l'objet pour son auto-conservation et qu'il ne peut pas encore se le représenter. - D. Winnicott 1958 - La première année de la vie in De la pédiatrie à la psychanalyse - p. 193

[390] Je n'hésite pas ici à me situer dans cette position d'un masochisme gardien de la vie, inévitable, au sens du masochisme érogène originel qui donne la capacité au psychisme de supporter une certaine quantité d'excitation dans la logique d'un principe de plaisir qui n'est pas confondu avec le principe de constance : plaisir de liaison, au-delà d'une part de souffrance acceptée en contre-partie de la prime de plaisir, et qui n'a effectivement rien à voir avec la forme de 'pervertisation' qui consiste à rechercher pour elle-même la douleur imposée par l'objet pour son propre compte. C'est bien, en quelque-sorte, ce à quoi nous invite R. Roussillon lorsqu'il différencie '**la tension qui est contenue par le biais d'une activité symbolique de liaison et celle qui n'est contenue que par un retournement narcissique, inversant pour tenter de la lier, la valeur de l'excitation non liée**'. (1999 - p. 29)

[391] A. Green 1993 - opus cité - pp. 173 à 176

[392] R. Roussillon 1999 - Traumatisme primaire, clivage et liaisons primaires in Agonie, clivage et symbolisation - opus cité - p. 29.

moyen pour maîtriser ce qui lui arrive même au prix, paradoxal, de se couper du lien à l'objet auquel il est cependant impossible de renoncer, l'objet ne pouvant mettre à la disposition du moi les moyens nécessaires à l'élaboration des processus de séparation ?

Gilles Deleuze[393], montre bien comment dans le masochisme et le sadisme, en tant qu'entités cliniques caractérisant un mode d'organisation pervers de la pulsion, chacune de ces configurations psychiques raconte l'histoire d'une conflictualité particulière qui s'est organisée à l'intérieur du moi ("**contrat qui relie le sujet à son objet intériorisé**", comme le souligne R. Roussillon) reflétant les distorsions auxquelles il a recours pour maîtriser l'emprise que lui font vivre ses instances idéales et conserver, au-dedans, un lien libidinal qui se donne au dehors, dans la mise en acte des scénarios pervers, comme attaque et/ou destruction de l'objet : "***Le masochisme est une histoire qui raconte comment le surmoi fut détruit, par qui, et ce qui sortit de cette destruction. [...] Et le sadisme lui aussi est une histoire. Elle raconte à son tour comment le moi, dans un tout autre contexte et un autre combat, est battu, expulsé.***

Dans ce contexte concernant la symbolisation primaire, nous pouvons alors proposer à nouveau de citer cette référence de 1938 à S. Freud, qui semble consacrer la réorganisation des réflexions théoriques, qu'il proposait d'engager en 1931 à propos de la sexualité féminine, autour d'un noyau primaire organisateur de la névrose :

"La conscience de culpabilité se développe aussi à partir de l'amour insatisfait. Comme la haine. A partir de ce matériau nous avons dû véritablement produire tout ce qu'on veut, comme les Etats autarciques dans leurs " produits substitutifs".

Dans le texte de 1931[394], S. Freud nous parle en effet "***des nouvelles idées auxquelles il est parvenu***". Et il nous en livre deux exemples, à propos de l'hystérie et de la paranoïa, reliant les mécanismes défensifs pour juguler l'angoisse correspondant **à l'hostilité envers la mère**, et notamment le mécanisme de projection propre à la paranoïa, à la situation de **dépendance précoce** et à la **précarité de l'organisation du psychisme** à cette époque de la vie. Nous retrouvons donc bien ce **fond de passivité primaire**, auquel nous avons rattaché notre analyse, qu'il a décrit en1896 comme fondement du refoulement dans les trois névroses de défenses : hystérie, névrose de contrainte et paranoïa[395].

Je pense me situer dans la perspective de ces hypothèses que j'ai cherché à développer lorsque je soutiens que **le sentiment de culpabilité primaire** auquel nous pouvons faire référence, **comme noyau brut de culpabilité non ambivalente**, repose sur une **confusion primaire moi/non-moi** et renvoie, ainsi que le souligne R. Roussillon,[396] **à l'échec du deuil**, c'est-à-dire à l'échec du **processus de séparation**

393 G. Deleuze 1967 - Présentation de Sacher Masoch - opus cité.

394 S. Freud 1931 - Sur la sexualité féminine in La vie sexuelle - opus cité - pp. 140 et 141

395 S. Freud 1896 - Manuscrit K in La naissance de la psychanalyse - opus cité

396 R. Roussillon 1999 - Violence et culpabilité primaire in Agonie, clivage et symbolisation - opus cité - pp. 80 et 83

/différenciation d'avec l'objet.

Problématique que nous allons pouvoir approfondir dans une troisième et dernière section autour du processus mélancolique, alors que nous avons observé, dans les situations cliniques que nous avons présentées, comment le sujet n'a sans doute pas suffisamment pu se saisir de ses propres interprétations concernant ses premières relations à l'objet sans ressentir le poids d'une culpabilité primaire infiltrant ses théories sexuelles infantiles.

L'élaboration pulsionnelle semble alors bornée par le désir assujetti aux modes archaïques des premières symbolisations ce qui vient en compliquer, parfois même allant jusqu'à la disqualifier, la structuration oedipienne qui en porte les traces. Les défenses paradoxales décrites par R. Roussillon en 1991, dans Paradoxes et situations limites de la psychanalyse, nous invitent à réfléchir sur les modes de transformation de la pulsion agressive dont le moi va s'emparer pour lutter contre l'expérience trop insatisfaisante du lien à l'objet dans lequel est nécessairement impliquée la pulsion libidinale. Le retournement passif/actif, sur le mode "attaque du lien" témoignerait d'un premier travail du moi qui a localisé le traumatisme, alors que le retrait d'investissement, de type autistique, sidère à la base le processus. Le retrait autistique ne vient-il pas dramatiquement signaler l'échec du masochisme érogène originaire et sa nécessité pour la construction de la vie psychique ?

Cependant nous avons aussi observé comment l'objet maternel n'est pas le seul objet convoqué dans ce travail primaire de symbolisation. Ses propres identifications font bien sûr peser sur l'enfant les contraintes auxquelles la mère a elle-même été assujettie et qu'elle n'a pas suffisamment symbolisées et transformées. Mais l'objet paternel est lui aussi présent dans les fils qui se tissent et la solidité du tissage va dépendre de la chaîne qu'il va représenter et de l'espace ainsi créé à l'intérieur de la trame que la mère pourra lui articuler.

Ces constats cliniques rejoignent bien les propositions théoriques, concernant les processus des premières identifications, présentées par S. Freud en 1923, qui relie, en définitive, la question du fondement de l'identité à l'identification aux deux parents, si l'on n'oublie pas d'inclure la note qui complète sa description :

"Cela nous ramène à l'apparition de l'idéal du moi , car derrière lui se cache la première et plus significative identification de l'individu, celle avec le père de la préhistoire personnelle[...] Peut-être serait-il plus prudent de dire : avec les parents, car père et mère, avant la connaissance sûre de la différence des sexes, du manque du pénis , ne se voient pas attribuer valeur distincte".[397]

C'est à l'intérieur de ce creuset de non différenciation primaire, qui va définir le **fond d'homosexualité primaire** sur lequel se construit l'identité sexuée, que R Roussillon va situer la fonction fondatrice du père qui, pour lui, va introduire, dès l'origine, au plaisir pris dans la différence :

"L'enfant, identifié en large partie à sa mère, est ainsi conduit par elle, et par son identification en double avec elle, vers la découverte du père comme porteur d'une différence fondatrice d'un autre plaisir, d'un plaisir pris avec l'autre, dans la

[397] ***S. Freud 1923 - Le moi et le surmoi in Le moi et le ça - O. C. XVI - p. 275***

différence. En ce sens le père est le premier objet, le premier objet différencié, il est découvert comme le premier objet-autre, comme la première forme de la différence de l'autre, différence dialectisée à celle de la différence dans l'autre. Ce que Freud pressent quant il fait de l'identification au père originaire la première identification fondatrice, quand il fait du père le premier objet. En réalité, c'est dans le même mouvement que père et mère émergent du fond homosexuel primaire du temps précédent, qu'ils commencent à devenir représentables comme objets, c'est dans et par la rencontre avec leur relation sexuée d'adultes désirants qu'ils apparaissent comme autres-sujets et appellent à être reconnus comme tels, ce qui ne sera pas le moindre enjeu du développement de la crise oedipienne et de son issue dans la capacité d'être seul face au couple".[398]

C'est sans doute en ce point que la théorie de l'étayage peut donner tout son sens. Le sujet va pouvoir investir une représentation de soi selon les modalités d'investissement que les objets du temps primaire auront pu maintenir, pour le meilleur ou pour le pire, investissements qui viennent se signifier dans les soins donnés à l'enfant, étayés sur une théorie parentale du soin elle-même infiltrée des théories sexuelles infantiles des parents :

"La construction d'une véritable intériorité qui ne soit pas une forme déguisée de possession ou de colonisation interne passe en effet par la perlaboration aussi bien de la manière dont on s'est fait/défait et dont on s'est créé/détruit ses objets oedipiens, que de la manière dont ceux-ci nous ont faits/défaits, créés/détruits".[399]

SECTION III LES DESTINS DE LA CULPABILITÉ A L'ÉPREUVE DE LA CLINIQUE

"Pas plus que l'on ne s'est " conçu " seul dans son être corporel, on ne s'est " fait " psychiquement seul, notre organisation psychique ne dépend pas que des événements et de la manière dont nous les avons signifiés, elle dépend aussi de la dialectique qui s'est établie entre nos processus psychique s et les échos qu'ils ont nécessairement reçus de la part de l'environnement. Nous ne sommes pas plus auto-engendrés psychiquement que nous ne le sommes corporellement, la scène primitive comporte autant d'aspects relationnels et intersubjectifs qu'elle comporte de mise en scène des corps sexués. L'analyse du narcissisme ne peut éviter de s'engager aussi sur la voie de la reconstruction du registre de l'utilisation de l'objet. Pas plus qu'elle peut faire fi de l'histoire de la relation d'objet du sujet, elle ne peut faire l'impasse de la relation de l'objet au sujet et de la fonction que celui-ci a pris dans l'économie psychique de celui-là.

La question de la manière dont le registre de l'utilisation de l'objet peut être engagée dans la cure me paraît être l'une des questions urgentes de la

[398] ***R. Roussillon in Le père - à paraître - Inpress - 2002***

[399] ***R. Roussillon 1995 - rapport R.F.P. - opus cité - p. 1364***

psychanalyse actuelle".

R. Roussillon 1999 - Agonie, clivage et symbolisation

III - 1011LA CULPABILITÉ, LE CADRE, L'AFFECT ET LA SYMBOLISATION

Nous avons donc été confrontés, en explorant les moments premiers de la construction du moi, à l'importance que revêt le mode de relation organisé par l'objet pour que soit assuré un étayage suffisant à la symbolisation de l'expérience primaire, favorisant l'élaboration de l'ambivalence et la capacité du moi à reconnaître en lui les mouvements libidinaux et agressifs qui lui appartiennent. Mais la symbolisation repose aussi sur la capacité du moi à supporter la part d'insatisfaction incontournable liée au travail psychique qu'elle requiert, dont va dépendre sa capacité à s'approprier la culpabilité intrinsèque à l'élaboration de l'ambivalence envers l'objet.

Nous avons souligné à quels modes de défenses le sujet pouvait avoir recours pour répondre à cette nécessité, psychiquement vitale, lorsque l'objet le contraint à un travail dépassant les capacités d'élaboration du moi, lorsque l'expérience se donne comme une emprise de l'objet sur son propre désir, confrontant le moi à l'expérience d'un sentiment de culpabilité primaire irreprésentable, désorganisant le travail de transformation de la pulsion.

Nous avons vu notamment comment cette emprise de l'objet, et l'angoisse qu'elle suscite, semblent avoir pour conséquence de contraindre le sujet à des comportements de maîtrise, qui empruntent à la projection et au retournement des mouvements pulsionnels, en les pervertissant au sens propre du terme,[400] les modes d'élaboration de la symbolisation primaire et entretiennent, notamment dans les processus d'idéalisation, la dépendance à l'objet auquel le sujet reste fixé.

Et tout au long de ce travail, nous avons repéré, en filigrane, l'importance de l'affect qui doit pouvoir trouver, **au moyen d'un objet qui peut suffisamment en reconnaître les modalités d'expression**, une possibilité de transformer la **charge libidinale ou agressive d'investissement** dont il est porteur afin que celle-ci soit dotée d'une représentation lui permettant de lier l'angoisse mobilisée par le travail de différenciation à l'intérieur de la psyché entre le moi et ce qui se constitue à l'extérieur de sa subjectivité.

Lorsque ce travail psychique a abouti à une impasse et que la souffrance qui en résulte peut encore alimenter le désir chez le sujet de trouver une issue à sa difficulté de vivre, le cadre thérapeutique peut se proposer comme relais imaginaire pour soutenir

[400] Comme nous l'avons indiqué p. 22, pervertir : du latin pervertere (per et vertere) qui signifie tourner, retourner, renverser et finalement corrompre. Notons aussi ce que Littré cite de Baudel à propos des notes nouvelles sur Poe pour illustrer le terme de perversité : '**Il y a dans l'homme, dit-il (Poe) une force mystérieuse dont la philosophie moderne ne veut pas tenir compte ; et cependant sans cette force innommée, sans ce penchant primordial, une foule d'actions humaines resteront inexpliquées, inexplicables. Ces actions n'ont d'attrait que parce que elles sont mauvaises, dangereuses ; elles possèdent l'attirance naturelle du gouffre. Cette force primitive, irrésistible, est la perversité naturelle, qui fait que l'homme est sans cesse et à la fois homicide et suicide, assassin et bourreau**.' - Le Grand Robert 1978 - Tome 5 p. 146

l'effort de symbolisation dans lequel le clinicien va se sentir sollicité.

III.1.1011 Le cadre - L'affect Anna

Le moment est donc venu de parler du cadre, et de situer brièvement les éléments qui l'organisent, propriétés dont l'analyse nous est proposée en écho dans la façon dont les patients l'utilisent.

La réflexion d'une patiente, Anna, et la réponse qu'elle a sollicité en moi m'ont particulièrement fait ressentir l'importance que le cadre puisse notamment suspendre l'alternative surmoïque contenue dans la question de savoir si ce qui me traverse vient de moi, du dedans, ou de l'autre, du dehors : capacité qui peut se donner comme l'une des modalités selon laquelle se joue le principe de neutralité bienveillante proposée par la règle fondamentale de la cure-type.

C'est lors du deuxième entretien en face à face que la question a surgi, proposée par cette patiente âgée de trente ans, dont la blessure narcissique contenue sur un mode paranoïaque l'obligeait à reprendre un travail de psychothérapie qui avait duré deux ans, interrompu avant son départ de la région où elle travaillait.

Alors que je m'efforçais de la suivre en me concentrant dans une écoute attentive de ses difficultés, elle me regarde en me fixant soudain et me dit : "***Pourquoi me regardez-vous d'un air si méchant ?***". Désarçonnée, je lui réponds que "***Je ne m'en étais pas aperçue***".

Ce qui a eu pour effet, dans un premier temps, de soulager son angoisse brute. et de nouer, pour la suite du travail, une alliance thérapeutique lui permettant **de ne plus se soucier de mes sentiments envers elle**. Ce qui a permis, dans une premier temps,de mettre à jour, à travers le retour hallucinatoire d'expériences vécues sur le mode de l'emprise, les représentations qui pouvaient se mettre en lien avec les attaques projectives dont elle était coutumière vis-à-vis de son entourage.

Ces vécus hallucinatoires situés autour du regard de l'autre, sur lequel son propre regard restait accroché, figé, lui ôtant la possibilité de penser le sentiment de perte d'identité qui accompagnait ce symptôme vécu dans une sorte de transe affective, ont ensuite progressivement trouvé à se représenter dans le rapport inconscient qu'ils entretenaient avec la douleur des blessures narcissiques auxquelles elle a été confrontée. Plus particulièrement au sentiment de honte qui leur était conjoint, sentiment dont elle a pu s'affecter pour s'en libérer suffisamment et atteindre à la culpabilité primaire inconsciente de n'avoir pu représenter l'enfant idéal pour ses imagos parentales.

La reconstruction d'une délimitation interne lui a alors permis de sentir les éléments de confusion dans lesquels elle était prise lui donnant l'occasion, six ans après, de tenir une position dans laquelle elle se questionne sur ce que l'autre provoque en elle et ce qu'elle-même peut provoquer chez l'autre. Position qui lui donne l'occasion d'interroger de plus près les mouvements agressifs dont elle peut commencer à s'approprier la part qui lui revient et mieux contenir l'angoisse qu'ils suscitent.

Il est vraisemblable que cette patiente a ressenti une sorte d'emprise dans la manière dont je l'écoutais. Il est vraisemblable aussi que ma réponse spontanée a répondu à ce

besoin de suspendre la question de l'origine de la motion agressive qui l'envahissait afin de pouvoir s'y confronter : la question de la culpabilité primaire semble bien avoir été l'organisateur inconscient du cadre. Comment pouvons-nous le théoriser ?

D'un point de vue métapsychologique, alors que le cadre de la cure type présuppose pour le patient "la capacité d'être seul" en l'absence perceptive de l'objet, il semblerait que la situation de face à face réorganise les conditions d'appropriation subjective de l'expérience à partir de "***la capacité d'être seul en présence de quelqu'un***".

Cadre paradoxal, qui offre à la fois des points d'étayage perceptifs tout en contraignant le sujet à se penser sous le regard de l'autre, mobilisant d'emblée le transfert au-delà du champ de la symbolisation secondaire en ce point où doit se décider, au bon moment pour le sujet, ce qui vient du dedans et ce qui vient du dehors : le clinicien, par sa présence visuelle actualisant le conflit interne dans le champ de dépendance qui est au travail au moment de la symbolisation primaire.

Dans une réflexion concernant la problématique de la sublimation dans la cure analytique, P. Miller[401] est amené à proposer, à l'inverse, que dans ce cadre c'est l'analyste "*qui se retrouve seul en présence de quelqu'un*". Il indique comment le détachement et le renoncement de l'ascèse analytique, dont il est le garant, touchent, en créant les conditions de sublimation, les assises narcissiques primaires des mouvement pulsionnels sur lesquelles le travail d'élaboration va s'effectuer.

Travail d'élaboration mettant en jeu, et en souffrance, la capacité de l'analyste à contenir les attaques, pour les élaborer et les restituer sous une forme pensable, introjectable, autre façon de penser la question de la symbolisation primaire :

"Détachement, renoncement, deuil , séparation, tels semblent bien être les facteurs de la sublimation que l'on retrouve dans ce qui caractérise l'ascèse de l'analyste en séance. Mais ce qui spécifie la situation analytique, c'est que, contrairement à l'anachorète, seul en présence de Dieu, l'analyste est seul en présence d'un autre être humain ; mais c'est aussi que le détachement et le renoncement, au lieu d'aller dans le sens du vide d'affects et de représentations, sont contemporains d'une intensification de mouvements pulsionnels, narcissiques et objectaux, et de l'activité de représentation de mots et de choses".

Cette symbolisation primaire, nous pouvons la concevoir, après les développements qui ont été faits dans ce travail de recherche, comme le processus par lequel les **traces perceptives sont transformées en représentations choses**, premier travail de métabolisation de la pulsion fondé sur le registre perceptivo-moteur tel que R. Roussillon nous le propose en 1995, sur lequel se construit **ce fond hallucinatoire primaire** qui offre au désir le **registre de l'illusion** où va se déployer sa capacité à se représenter l'expérience[402] :

"Lorsque S. Freud souligne, à différentes reprises dans son oeuvre, que rien " n'est dans la pensée qui ne fut d'abord dans les sens " , il indique certes que l'appareil psychique travaille à partir de l'inscription des expériences sous formes de traces mnésiques perceptives, mais aussi bien que la mise en forme, la

[401] P. Miller 1998 - Malaise dans la psychanalyse in La sublimation - R. F. P. n° 4 - PUF 1998 - pp. 1149 à 1161

saisie de l'expérience et des processus psychique s s'effectuent grâce à leur matérialisation externe préalable".[403]

Mais l'auteur souligne bien la **nécessaire présence**, **à l'extérieur**, d'objets sur lesquels vont pouvoir se transférer ces processus pour qu'ils puissent prendre en eux une forme perceptible et se représenter en retour pour le sujet.

C'est, en définitive cet espace intermédiaire, transitionnel, qui donne à la trace enregistrée de ces expériences dans le psychisme la mise en forme symbolisante des représentations choses : "***Entre le processus psychique et sa représentation-chose s'intercale un temps intermédiaire, transitionnel, dans lequel le processus prend forme grâce aux choses perçues dans lesquelles il se loge***". Le transfert inconscient qui peut s'opérer chez Anna de sa pulsion agressive, directement dirigée sur moi, dans le champ du travail psychique avec le retour en hallucinations des perceptions douloureuses non assignées, non assimilables non symbolisées et projetées au dehors, semble bien figurer l'échec de cette première mise en forme de l'expérience qui n'a pas trouvé dans la réponse des objets un **espace d'illusion** dans lequel aurait pu s'inscrire une symbolisation en représentation-choses suffisamment satisfaisante et vient se rejouer dans une nouvelle re-présentation pour pouvoir se subjectiver.

Or la façon dont s'est opéré l'effacement du mouvement agressif pour revenir se redéployer dans l'espace thérapeutique semble correspondre au **mouvement de suspens** contenu dans la réponse "Je ne m'en étais pas aperçue", qui laissait en latence la question de préciser l'origine de la haine. Elle pouvait interpréter que je pouvais reconnaître que "quelque chose" venait aussi de moi, sans vouloir spécifier si cela venait d'elle.

Ainsi, la reprise du mouvement représentatif semble bien reposer sur cet aspect transitionnel du trouver-créé théorisé par D. Winnicott, expérience au fondement de laquelle la question du dedans et du dehors n'a pas à être posée. Ce qui semble correspondre à un suspens de l'interprétation de la part de l'objet qui laisse au sujet **un espace pour interpréter**, pour se représenter, pour ensuite penser avec suffisamment de liberté les mouvements émotionnels qui l'affectent.

Et le fait qu'Anna n'ait plus à se soucier de mes sentiments à son égard peut être aussi référé aux modalités qui installent cette "**sécurité de base**" décrite notamment par R. N. Emde, à partir des travaux de J. Sandler et J. Bowlby en particulier, comme fondement au travail dans la cure analytique, permettant au noyau affectif du soi de retisser un **sentiment de continuité** : condition nécessaire à l'installation d'un **sentiment de confiance de base** à l'origine d'un **éprouvé de cohésion interne**, restauration qui se

402 S. Freud 1900 - L'interprétation des rêves - PUF 1980 - p. 481 : '**C'est ce mouvement que nous appelons désir ; la réapparition de la perception est l'accomplissement du désir et l'investissement total de la perception depuis l'excitation du besoin est le chemin le plus court vers l'accomplissement du désir. Rien ne nous empêche d'admettre un état primitif de l'appareil psychique où ce chemin est réellement parcouru et où le désir par conséquent aboutit en hallucinatoire. Cette première activité psychique tend donc en identité de perception , c'est-à-dire à la répétition de la perception, laquelle se trouve liée à la satisfaction du besoin.**'

403 R. Roussillon 1995 - Rapport R. F. P. - opus cité - p. 1481

greffe sur **l'empathie du thérapeute**, permettant que "***les schémas émotionnels de la relation soi-autre soient remémorés et réactivés***".

Dans l'article auquel je me réfère, l'auteur se centre sur la recherche des effets intégrateurs de l'affect, au sens d'activité psychique dans son ensemble, c'est à dire **comme travail de liaison** qui permet l'incorporation des changements dans le développement et **le sentiment de continuité** que ressent l'individu. Cette intégration est, pour lui, régie par les émotions, ancrées dans la biologie et la culture ; position qu'il étaye sur des travaux pluridisciplinaires et notamment sur ceux des psychanalystes qui se sont penchés sur les questions du lien à l'objet et ce qui organise **les relations précoces du bébé et de sa mère**, et sur les travaux des biologistes dont les résultats actuellement convergent avec les hypothèses proposées dans d'autres champs de la recherche.

Biologie et culture organisent le cadre à l'intérieur duquel les processus psychiques vont pouvoir trouver à se développer selon des modalités adaptatives très diverses, les états émotionnels étant liés à des expériences relationnelles spécifiques du passé.

R. N. Emde[404] s'interroge notamment sur le processus qui permet à la "*capacité résonante de l'analyste*" de fonder une empathie installant une alliance thérapeutique de cette nature : "***Quelle est la nature des composants émotionnels de base qui font partie de ces processus ? Parmi ces composants, quels sont ceux qui sont inconscients du point de vue dynamique et susceptibles d'être conflictuels par opposition à ceux qui font partie des composantes de l'analyste ?***"

Il me semble qu'il détient, dans la perspective que nous avons proposée, une bonne partie de la réponse lorsqu'il évoque quelques lignes plus haut : "***De même qu'un nourrisson ne saurait exister en l'absence d'une relation soignante et intime, de même il ne saurait y avoir de cure psychanalytique sans l'intimité de la relation analytique. Je dirais parallèlement que l'absence d'une personne ou d'un analyste qui soient capables d'accueillir les émotion s nuirait au bon déroulement du processus de développement dans un cas comme dans l'autre***".

Dans un ouvrage collectif récent[405] Jean Bégoin, s'appuyant en particulier sur les travaux de Daniel Stern (qui a notamment développé le **concept d'accordage** pour décrire les premières interrelations affectives mère-nourrisson[406]), et sur **l'expérience esthétique primaire** décrite par Donald Meltzer[407], reprend à son compte cette notion de

[404] R. N. Emde 1999 - Une progression : Les influences intégratrices des processus affectifs sur le développement et en psychanalyse in R. F. P. 1999 - L'affect et sa perversion - Tome LXIII - PUF : '**On pourrait décrire le noyau affectif en termes d'un agrégat de tels schémas existant sous forme potentielle. Parmi ces schémas figurent ceux qui sont inconscients du point de vue dynamique , et ceux qui sont non conscients dans la mesure où il constituent des processus automatiques susceptibles d'être activés**'. p. 205

[405] C. Bergeret-Amselek 2001 (sous la direction de) – Naître et grandir autrement – Desclée de Brouwer – Echanges du colloque de juin 2001 à Paris.

[406] D. Stern – 1989 - Le monde interpersonnel du nourrisson – PUF

[407] D. Meltzer 1988 – The appréhension of beauty – Clunie Press, for the Roland Harris library n° 14

sécurité de base qui s'étaye sur les premiers échanges et dont va dépendre l'organisation ultérieure de la pulsion : "***Je me suis aperçu que la psychopathologie s'était jusqu'ici surtout occupée de l'angoisse, qui est une forme de malaise psychique ; elle en a décrit de multiples variétés, mais elle n'en a pas véritablement élucidé les sources ; elle a même fait à mon avis un contresens de les ramener à l'existence de pulsions supposées destructrices tenant à la nature même de l'être , selon l'hypothèse de Freud de l'existence d'un " instinct de mort " qui s'opposerait à l'instinct de vie*** ."[408]

III.1.2011L'hallucination négative de l'objet comme structure encadrante de la symbolisation

R. N. Emde attire donc l'attention sur la place des affects dans l'espace thérapeutique : et non seulement ceux que l'analysant "exporte" et qui proviennent de ses différents modèles internes, ceux auxquels il est directement confrontés dans le travail thérapeutique "*où est mis à l'épreuve son sentiment de confiance de base*", mais aussi les affects de l'analyste confronté aux affects de son patient, et sa capacité à les accueillir/contenir dont va dépendre la qualité de l'écoute telle que le patient pourra la vivre et se la représenter.

Le modèle qu'il nous propose de la situation transféro – contre-transférentielle, –en référence à une relation primaire à l'objet dont il précise les contours autour des conditions d'élaboration primaire organisées sur l'élaboration des vécus émotionnels – recentre la question, dans le travail thérapeutique, sur la problématique de l'affect et des conditions nécessaires à l'émergence des motifs pulsionnels qui relient inconsciemment sujet et objet, pour que le moi puisse s'affecter sans être débordé par les tensions provoquées lors de leur mise en représentation Modèle que nous pouvons rapprocher de celui proposé par A. Green[409] : "*En fin de compte, nous dirons que la motion pulsionnelle est ce qui donnera naissance à l'affect, une fois que la rencontre avec la représentation d'objet sera intervenue.*" Rappelons ici ce que S. Freud déclarait en 1915 : pour devenir conscient, l'affect doit se relier à une représentation de substitut dont la nature détermine son caractère qualitatif" (comme souligné p. 151 de ce travail).

Cette problématique fait écho au questionnement provoqué par S. Freud en 1938, et sa petite phrase revient ici comme un leitmotiv, puisqu'il s'agit aussi de trouver une manière de symboliser les affects d'amour et de haine pour en avoir une représentation consciente en terme de culpabilité et savoir à qui et/ou à quoi pouvoir les affecter.

La question de l'affect et de sa représentation est l'une des grandes questions que les héritiers de S. Freud ont dû, d'une manière ou d'une autre, mettre au travail. André Green en a proposé une première ponctuation en 1970, reprise en 1973 dans Le Discours vivant [410], où il semblerait que la reprise des écrits de S. Freud l'amène à privilégier les modes d'absence de l'objet pour théoriser l'affect, alors que, dans la reprise théorique de 1999, il nous propose de reconsidérer la question en privilégiant les modes de présence

[408] J. Bégoin 2001- La joie de vivre et le devenir soi in Naître et grandir autrement – opus cité supra.

[409] A. Green 1997 - Sur la discrimination et l'indiscrimination affect-représentation in L'affect et sa perversion - R. F. P. 1999 - opus cité - p. 243

de l'objet qui impliquent **que soit pensé par lui les effets de son absence sur le moi:**

"D'une manière générale, la correction à faire subir à la théorie freudienne est de rattacher ce fonctionnement pulsionnel au rapport à l'objet. C'est en effet la capacité de l'objet à favoriser l'intrication des pulsions érotiques et destructrices en les reconnaissant, en les acceptant, en y apportant une réponse psychique qui permette leur élaboration en préservant leur avenir que nous appris la clinique contemporaine. Cette réponse psychique, il ne faut pas l'envisager comme secondaire aux investissements pulsionnels dirigés vers l'objet. Il nous faut considérer le travail intérieur qui modifie l'investissement vers l'objet , en le mettant en rapport avec la réponse imaginaire de celui-ci. Cette réponse intervient donc avant celle qui est effectivement donnée par lui. Une introjection se produit sur le couple investissement-réponse interne et externe devenu totalité indissociable . Sans doute, certains aspects de la réponse pourront demeurer à l'extérieur de cette introjection, mais l'impact sur la psyché dépendra de la réintériorisation de l'ensemble formé par l'investissement et l'écho qu'il aura suscité . " [411] Nous sommes renvoyés dans ce travail sur l'affect à la réflexion développée sur la passivité parue la même année et au changement de paradigme proposé par A. Green , auquel nous nous sommes référés (p. 249) pour travailler la question de la transformation de la pulsion par l'objet. L'évolution de la pensée de l'auteur suit, d'une certaine manière, l'évolution de ses contemporains amenés à reconnaître le rôle médiateur , pare-excitant , organisateur pour la transformation de la pulsion, de l'environnement primaire indifférencié du point de vue subjectif, dans l'élaboration intra-psychique du sujet. Mais en insistant sur l'aspect imaginaire de la relation, n'est-ce-pas une façon de souligner que l'objet objectif se différencie de l'objet subjectif sur le terrain de l'illusion suffisamment partageable. Dans cette perspective, la projection n'est pas seulement un mécanisme de défense , elle participe au processus de mise en représentation de l'expérience . Et nous percevons bien l'importance des modes de présence de l'objet pour que le sujet puisse, dans les réponses qui lui auront été adressées en retour, se dégager de l'omnipotence primitive. A. Ciccone [412] a notamment montré comment les processus à l'oeuvre dans l'identification projective non pathologique permet à l'enfant d'éprouver l'intériorité de l'objet, de reconstruire à l'intérieur de lui la qualité émotionnelle de l'expérience et d'installer en lui un objet subjectif sans que le contact avec l'objet

410 A. Green 1973 - Le discours vivant - opus cité - p. 248 : '**Ce rôle que nous assignons à l'absence est capital dans toute la théorie psychanalytique. C'est l'absence de l'objet qui fait naître à la fois l'affect de déplaisir, la représentation de la satisfaction et de l'objet qui la conditionne. C'est encore lors de cette absence que la tension est l'aiguillon du fantasme . Il n'est pas sans intérêt de faire intervenir ici les notions de seuil et de réponse de l'objet. A cet égard, le rôle de l'environnement, passé sous silence par Freud, négligé par M. Klein , a été au contraire souligné par A. Freud et Winnicott . L'absence temporaire limitée de l'objet qui permet au seuil atteint par la tension de ne pas dépasser l'intolérable, a des conséquences indéniablement structurantes, dans la mesure où cette absence est un facteur d'élaboration du moi.**'

411 A. Green 1999 - Sur la discrimination et l'indiscrimination affect-représentation in L'affect et sa perversion - R. F. P. 1999 - opus cité - p. 257

412 A. Ciccone 1999 - La transmission psychique inconsciente - Dunod - p.59

objectif soit perdu. L'ensemble de ces processus constitue une introjection de l'objet " qui conserve le contact à la fois avec la réalité interne et avec la réalité externe ".

Dans son article de 1994, consacré à la fonction organisatrice du fantasme dans l'élaboration des liens à l'objet, Michèle Perron-Borelli tient une position qui s'intègre bien dans une telle perspective.

Elle envisage en effet le fantasme comme une **structure de transformation** [413] dans l'élaboration dynamique des représentations conscientes et inconscientes. Cette structure fondamentale constitue "***le contenant représentatif de la relation d'objet dès lors que celle-ci articule clairement les positions du sujet et de l'objet autour d'une représentation de la motion pulsionnelle ou du désir "***. En ce sens, ce n'est pas l'objet en tant que tel qui organise la représentation inaugurale de la relation d'objet mais le fantasme, "*celui de l'incorporation de l'objet*" – articulant d'emblée deux représentations, **celle de l'action d'incorporation elle-même et celle de l'objet incorporé** – qui constituerait "***le premier élément d'une organisation intra-psychique en même temps que le noyau archaïque de toute formation fantasmatique ultérieure***".

Utilisant la métaphore "*de matrice originelle du fantasme*" et s'intéressant plus "*au contenant qu'au contenu*", elle en vient à dégager "*un modèle processuel dans lequel convergent l'investissement de l'objet et l'investissement de la pensée*", en reconnaissant toute l'importance des **conditions historiques et conjoncturelles** qui ont présidé, pour chaque sujet, à **l'instauration d'une représentation et d'une fonction symbolisante** : "***On comprend aisément toute la conflictualité qui peut s'attacher à ces premières expériences fondatrices de l'autonomie psychique. C'est là que se jouent les premiers conflits d'ambivalence , avec d'autant plus de violence que l'appareil psychique ne dispose encore que de précaires ressources d'organisation autonome. La force brutale de l'économique prévaut alors sur la souplesse des aménagements dynamiques , les raz-de-marée de l'affect ne trouvant encore que de bien fragiles remparts d'organisation pour les endiguer. C'est donc aussi dans cette matrice originelle que vont s'inscrire les premières modalités d'aménagements défensifs de cette conflictualité archaïque. Ces modalités, dans leurs aspects les plus négatifs ou les plus précaires, peuvent entraîner des failles durables concernant aussi bien la qualité et la stabilité des investissements objectaux que les assises narcissiques de la personnalité et de l'identité***".

Mais ne pouvait-on pas déjà reconnaître, dans le concept **d'hallucination négative de la mère** proposé en 1966 par A. Green,[414] dans Narcissisme de vie, narcissisme de mort, cet **espace en creux médiatisé par l'objet**, permettant d'assurer **la conjonction de sa présence et de son absence** comme **structure encadrante de la symbolisation**, susceptible de recueillir, d'inscrire et de faire jouer entre elles les représentations ? : "***La mère est prise dans le cadre vide de l'hallucination négative et devient structure encadrante pour le sujet lui-même. Le sujet s'édifie là où l'investiture de l'objet a été consacrée au lieu de son investissement*** ". Modèle fondé à la fois sur le double

[413] M. Perron-Borelli 1994 - Fonction du fantasme : élaboration des liens à l'objet in R. F. P. n° 2 1994 - pp. 533 à 547

retournement de la pulsion et sur l'investissement pulsionnel primaire confondu aux premières modalités identificatoires à l'objet, créant à la fois un système clôturant et réorganisé par la capacité de l'objet à "**s'absentifier**" **dans les réponses adressées au sujet**, phénomène de "décussation" dont il reprend la description en 1993 dans Le travail du négatif [415] : "***Dans ce retournement par décussation, c'est en quelque sorte comme si la réponse attendue de l'objet se trouvait entraînée dans ce mouvement où s'échangent, dans le courant pulsionnel, les positions extrêmes de l'intérieur et de l'extérieur. [...] Ce qui se constituerait ainsi est un circuit qui ne portera pas sur les propriétés de l'objet, mais sur la réponse de celui-ci, qui tout en maintenant l'objet dans son absence, le déléguera auprès du sujet, comme si c'était l'objet qui en accomplissait la réalisation ; où l'on pourrait voir ici une opération de métaphore. Je poursuivrais en comparant pare-excitation et refoulement , affirmant qu'il n'y a pas de correspondance, comme entre un extérieur et un intérieur, mais [...] entre eux se réalise un croisement afin que ce qui est intérieur puisse être traité comme est traité ce qui est issu de l'extérieur, à la condition, pour l'intérieur, de pouvoir être perçu comme de l'extérieur, sans fusion de l'un et de l'autre. Ceci éclaire et prolonge la formule de Freud selon laquelle le ça est le second monde extérieur du moi***".

Les propositions formulées par A. Green, dans son article de 1999, Sur la discrimination et l'indiscrimination affect -représentation – s'appuyant sur la définition du

[414] A. Green 1966 - Narcissisme de vie, narcissisme de mort - Editions de Minuit - 1982 . Dans A. Green 1973 - Le discours vivant - opus cité : Nous pouvons relever deux conceptions de l'hallucination négative de l'objet dans cet ouvrage, l'une au Chapitre V, Deuxième topique : L'affect et le moi, (l'hallucination négative) - pp. 270 à 276, passage dans lequel elle est décrite en terme de défense organisée contre l'absence de l'objet qui n'est pas médiatisée dans l'expérience du sujet : '**Là ou devrait apparaître l'image du sujet dans le miroir, rien ne se montre [...] Ce cadre vide évoque un autre vide, le vide de l'Autre [...] Il manque à lui-même, car ce reflet vide est vécu non comme une pure absence mais comme une hallucination d'absence. C'est parce que l'image est recouverte par une hallucination de manque que le sujet cherche, par de-delà cette hallucination, la retrouvaille de sa représentation**'. Alors que dans la Postface - L'hallucination négative - (p. 335) ce concept est retravaillé dans un contexte qui sous-entend le modèle historico-génétique de1966, mais s'intéresse plus à son aspect structural: '**Nous nous sommes ainsi refusé à limiter l'hallucination négative à un mécanisme de défense tout au moins dans l'acception restreinte de l'expression [...]La fréquence de ces états corrélatifs de l'activité fantasmatique nous a fait penser que ceux-ci représentent en quelque sorte des processus de réinvestissement non pas de désinvestissements représentatifs mais d'une exclusion de processus d'investissement s où l'hallucination opère [...] Dans une optique structurale nous comprenons l'hallucination négative non pas comme l'absence de représentation, mais comme la représentation de l'absence de représentation, qui se traduit cliniquement par un excédent d'affect, dont l'effet par rapport à son corrélat représentatif peut être comparé à l'effet de l'agressivité lorsque celle-ci est désintriquée d'avec la libido érotique. Formulé théoriquement, ceci revient à dire que l'hallucination négative est le revers dont la réalisation hallucinatoire est l'avers**'. En 1977, article paru dans les annexes au Travail du négatif, (A. Green 1993) il intensifie sa position sur la structure constituante de l'hallucination négative, qui ne peut être considérée comme un phénomène pathologique en soi, dans la conception qu'il présente : '**Elle n'est pas l'absence de représentation comme le suggère l'absence de l'image dans le miroir, mais représentation de l'absence de représentation. L'hallucination négative est le concept théorique qui est la pré condition à toute théorie de la représentation, qu'il s'agisse du rêve comme de l'hallucination.**'

[415] A Green 1993 - Le travail du négatif - opus cité - p. 280

représentant psychique de la pulsion proposé par S. Freud en 1915 dans l'article sur Le refoulement comme une **composante primairement** i**ndifférenciée** des versants **idéïque** et **affectif** du mouvement pulsionnel – poursuivent l'élaboration théorique de ce rapport présence/absence de l'objet qui délimite, pour le sujet, la possibilité de se construire une représentation de l'objet sur la base des expériences affectives support des investissements ; travail d'étayage des transformations de la pulsion au cours duquel vont se différencier le représentant affect et le représentant-représentation de la pulsion[416] :

"En fin de compte, nous dirons que la motion pulsionnelle est ce qui donnera naissance à l'affect , une fois que la rencontre avec la représentation d'objet sera intervenue " [...] Le représentant-représentation est la représentation d'objet investie par la part du représentant pulsionnel psychique venu du corps, sollicitant ce qui est extérieur à lui-même afin qu'un changement survienne dans le psychisme tout au moins, tandis que l'affect est la poursuite dynamique de ce qui, parti du corps, y fait retour, en étant porteur de manière immédiate des attentes, des espérances et des craintes de la rencontre souhaitée avec l'objet"[417].

Nous sommes, encore ici, très proche du modèle proposé par D. Winnicott du trouvé-créé, qui consiste à **suspendre la question d'un moi passif ou actif à l'origine des expériences primaires.** Cette position permet de soutenir l'idée, déjà soulignée, que le sujet va s'identifier aux processus psychiques de l'objet mis à disposition dans la façon dont ce dernier autorise sa découverte. Et nous le vérifions régulièrement dans la clinique : l'exercice de la pulsion, et la mise en oeuvre de la destructivité qu'elle implique dans l'utilisation de l'objet, peut contraindre le moi à un travail psychique dépassant ses capacités d'organisation, lorsque l'objet ne peut en défléchir l'énergie nécessaire à son investissement.

Et A. Green se montre particulièrement sensible à la convergence de leurs points de vue, dans ce domaine, lorsqu'il écrit : "***Winnicott aura une formulation parente par l'esprit quand il nous proposera l'image du voyage de l'objet subjectif à l'objet objectivement perçu, l'enfant créant l'objet au voisinage de sa rencontre avec lui, avant que celle-ci n'ait lieu. Un tel modèle prend sa valeur du fait qu'en l'absence de rencontre avec l'objet de la réalité, ce sera la capture du mouvement par les processus primaire s qui s'offrira comme substitut provisoire, qui, certes, n'apportera pas la satisfaction voulue, mais enrichira la complexité de l'appareil psychique en assurant la possibilité de développements quasi illimités par les connexions établies entre inconscient, préconscient et conscient. Toutefois, ce qui modifie radicalement les descriptions de 1923 par rapport aux précédentes, c'est que les motions pourront être aussi porteuses d'une destructivité qu'on ne peut***

[416] Cette position théorique refonde la question de l'organisation du primaire et du secondaire, comme le souligne R. Roussillon (Le plaisir et la répétition – 2001 – opus cité – p. 43) et plaide en faveur d'une co-fondation structurale de ces temps organisateurs de l'épigénèse du développement psychique.

[417] ***A. Green 1999 - Sur la discrimination et l'indiscrimination affect-représentation – in L'affect et sa perversion – R.F.P. n°1 - p. 239***

plus rattacher à un type de satisfaction et qui menace de défaire la complexité dont nous venons de parler. Telle est l'ouverture que permet la motion pulsionnelle en deçà de la représentation"[418].

Et nous sommes aussi très proche du modèle théorisé à la suite par R. Roussillon du **trouvé-créé/détruit-retrouvé**, pour lequel l'auteur reconnaît, dans le travail **d'effacement de l'altérité de l'objet impliqué par le travail de la symbolisation** primaire, cette nécessité repérée par A. Green dans ce qu'il a nommé "hallucination négative de la mère"[419].

R. Roussillon prolonge le questionnement en interrogeant, chez l'objet, ce qui va permettre au sujet de faire cette expérience symbolisante et nous amène à retravailler, dans l'article de S. Freud de 1925, La négation, la question de l'épreuve de réalité, qui est au principe de la différenciation soi/autre.

"L'opposition entre subjectif et objectif n'existe pas dès le début. Elle s'établit seulement par le fait que la pensée possède la capacité de rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu, par reproduction dans la représentation, sans que l'objet ait besoin d'être encore présent au dehors. La fin première et immédiate de l'épreuve de réalité n'est donc pas de trouver dans la perception réelle un objet correspondant au représenté mais de le retrouver, de se convaincre qu'il est encore présent".[420]

R. Roussillon est amené à souligner la conséquence implicite dans la phrase de S. Freud à savoir que "***la formation d'une représentation interne de l'objet semble s'accompagner du sentiment d'avoir fait disparaître celui-ci au dehors " , sinon pourquoi s'agirait-il de " se persuader qu'il existe encore***"?

En ce sens, la symbolisation contient, par essence, la menace du meurtre de l'objet. Et nous sommes alors en mesure de mieux saisir en quoi les réponses de l'objet, la façon dont il va être retrouvé au dehors, les modalités de sa présence vont permettre l'élaboration du sentiment de culpabilité qui nécessairement accompagne l'expérience de représentation. **En ce sens, la culpabilité est originaire, en ce sens elle est un organisateur psychique**. Mais si les jeux de la symbolisation primaire ne peuvent éviter que vienne se fixer un point de culpabilité qui donne au sujet le sentiment de détruire l'objet, entraînant une **expérience de perte venant désorganiser le processus de symbolisation, alors, en ce sens**, **la culpabilité primaire est un désorganisateur pour la psyché** : "***Si l'objet ne se montre pas " atteint " par sa réponse, c'est-à-dire s'il n'accepte pas de transformer quelque-chose de lui, alors le processus de symbolisation du sujet se trouve être de fait disqualifié dans sa valeur d'accomplissement transformatoire, il glisse sur l'objet, n'a pas de prise. Si à l'inverse l'objet se montre " trop atteint " , voire détruit – c'est-à-dire s'il devient trop difficile de faire le lien entre l'objet perçu actuellement et l'objet antérieur – la***

[418] A. Green 1999 - Sur la discrimination et l'indiscrimination affect-représentation - opus cité - p. 239

[419] R. Roussillon 1995 - La métapsychologie des processus et la transitionnalité in R. F. P.1995 - opus cité - p. 1489

[420] ***S. Freud 1925 - La négation - opus cité - p. 138***

symbolisation devient un équivalent hallucinatoire, un équivalent d'acte effectif, se fixe un point de culpabilité primaire ; la destruction est accomplie . La symbolisation est alors vécue comme destructrice et coupable, ce qui enferme le sujet dans l'alternative d'avoir à choisir entre le maintien du lien à l'objet ou l'appropriation de la représentation interne de l'objet . Alternative qui désorganise la transitionnalité de la relation". Position tenue par R. Roussillon[421] en 1995 ; position qu'il met au travail et qu'il reprend dans les ouvrages suivants auxquels nous avons fait référence, qui se complète en 2002, à partir d'une réflexion centrée sur les liens précoces, dans l'affirmation que, lorsque les défenses sont débordées, le sujet a plus tendance, comme il l'a déjà noté - (voir p. 196) - à s'attribuer la cause du mal-être : " ***ce qui va dans le sens d'une culpabilité primaire et permet de compléter l'hypothèse de Freud (1925), d'un " masochisme primaire " en fait réactionnel et post traumatique " [...] " Le premier mouvement post-traumatique est auto***".[422]

III.1.3011Sentiment de culpabilité et mélancolie

Or, si la constitution de l'objet objectif se donne dans l'expérience subjective comme une perte de l'autre, irreprésentable, puisqu'au stade narcissique primaire perdre l'autre équivaut pour le moi à ne plus pouvoir se trouver, nous pouvons être confrontés à une problématique mélancolique, le deuil de l'objet ne pouvant s'envisager dans une perspective de **déplacement de l'investissement** qui au contraire **s'intensifie dans l'identification à l'objet perdu**, pour le conserver.

Je suis bien consciente que cette formulation peut être discutable, mais elle se réfère à l'interrogation que S. Freud formule en 1923, dans Psychologie des masses et analyse du moi, lorsqu'il tente de différencier les mécanismes qui sont à l'oeuvre dans l'identification de ceux qui organisent l'état amoureux [423], l'intensification que je souligne portant sur la **fixation à l'objet** que le mouvement implique plus que sur l'aspect purement économique : "***Dans le premier cas, le moi s'est enrichi des propriétés de l'objet, s'est, selon l'expression de Ferenczi , " introjecté " celui-ci ; dans le second cas, il est appauvri, il s'est abandonné à l'objet, a mis celui-ci à la place de sa partie constitutive la plus importante. Cependant, en considérant les choses de plus près, on remarque bientôt qu'une telle présentation fait miroiter des oppositions qui n'existent pas . Il ne s'agit pas économiquement d'appauvrissement ou d'enrichissement , on peut aussi décrire l'état amoureux extrême comme celui où le moi se serait introjecté l'objet. Peut-être une autre différenciation touche-t-elle bien plutôt à l'essentiel . Dans le cas de l'identification , l'objet s'est perdu ou a été abandonné ; il est alors ré-établi dans le moi ; le moi se modifie partiellement selon le modèle de l'objet perdu. Dans l'autre cas, l'objet est resté conservé et est surinvesti en tant que tel de la part et aux dépens du moi. Mais ici aussi se lève une***

421 R. Roussillon 1995 - La métapsychologie des processus - opus cité - p. 1491

422 R. Roussillon 2002 - Le transitionnel et l 'indéterminé in Les processus psychiques de la médiation - Collectif dirigé par Bernard Chouvier - Dunod - p. 75

423 S. Freud 1923 - Etat amoureux et hypnose in Psychologie des masses et analyse du moi in O. C. XVI - opus cité - p. 51 - 52

hésitation. Est-il donc certain que l'identification présuppose l'abandon de l'investissement d'objet, ne peut-il y avoir identification, l'objet étant conservé ? Et avant de nous engager dans la discussion de cette question épineuse, l'idée peut déjà poindre en nous qu'une autre alternative inclut l'essence de cet état de choses, à savoir : l'objet est-il mis à la place du moi ou de l'idéal du moi ?".

L'histoire d'Anaïs m'a permis d'interroger une configuration psychique dans laquelle la réorganisation autour du conflit primaire a d'abord sollicité un noyau mélancolique dans le moi oscillant, pour s'en défendre, entre épisodes à tonalité maniaque ou dépressive, sur fond de sentiment de persécution.

J'en présenterai les principaux éléments cliniques, qui permettent de se représenter comment les défenses, sollicitées en terme de projection ou de retournement de la pulsion agressive, ont pu se réorganiser autour **de la reconnaissance par l'objet de l'altérité**, de sa capacité à concevoir des espaces psychiques suffisamment différenciés.

Cette position de l'objet semble fonder l'alternative qui va permettre au sujet de sortir de la circularité compulsive, qui cherche à libérer le moi d'une relation à l'objet éprouvée comme une emprise, position élaborée dans le transfert, dont les particularités seront examinés plus loin, et qui vient questionner ce que S. Freud soutient en 1923[424] à propos de la mélancolie et sa liquidation dans la manie :

"Il y a, comme on sait, des hommes chez qui le sentiment global de l'humeur oscille de manière périodique, allant d'un abattement excessif à un bien-être exalté, en passant par un certain état intermédiaire, et ces oscillations surviennent, certes, avec des amplitudes de grandeur très diverse, allant de ce qui est à peine décelable jusqu'à ces extrêmes qui, sous forme de mélancolie et de manie , interfèrent de façon hautement torturante et perturbatrice dans la vie des intéressés. Dans les cas typiques de cette altération de l'humeur cyclique des c irconstances occasionnantes extérieures ne semblent jouer aucun rôle déterminant."

J.L. Donnet[425] se questionne de la même façon sur le mécanisme de la transformation de la haine en amour qui se ferait, selon S. Freud "*indépendamment de l'objet*" (Le moi et le ça). Et il souligne que "***la quête par Freud d'un mécanisme purement interne, absolument indépendant de l'objet , repose peut-être sur le même malentendu qui lui fait parfois postuler la pulsion de mort contre la frustration externe , alors qu'elle exige la réponse objectale intriquée-intriquante [et que] l'intrication pulsionnelle convenable requiert le temps d'intrication symbiotique, fondateur du principe de plaisir " tempéré " par l'objectalisation***".

Cette position de l'objet semble donc, au contraire, essentielle, en ce qu'elle va permettre, ou non, que le sujet puisse retrouver un sentiment d'identité suffisant, à l'intérieur duquel l'objet ne se présente plus comme une **attraction inéluctable** vers laquelle il se sent entraîner et pour laquelle, dans l'espoir de s'en dégager : "*Il cède tout à tour aux vertiges de la mégalomanie triomphante et au désespoir d'une déréliction sans*

[424] S. Freud 1923 - Un stade dans le moi in Psychologie des masses et analyse du moi - O. C. XVI - opus cité - p. 70

[425] J. L. Donnet 1995 - Les pulsions du Surmoi in Surmoi I - opus cité - p. 69

remède " [426].

Comme le fait remarquer Jean Michel Quinodoz, manquait-il à S. Freud de "***disposer à ce moment là d'une théorie des affects suffisante susceptible de résoudre la question de l'élaboration des affects de deuil applicable au transfert ?***" [427]

Et, pour situer les éléments cliniques dans la perspective de cette recherche, je voudrais reprendre un aspect de la métapsychologie qui invite à reconsidérer la question de la **position subjective du fantasme dans son rapport à l'objet objectif**, afin d'interroger ce qui vient alimenter **le mécanisme de projection**, qui se repère dans plusieurs affections, (notamment et aussi bien dans la paranoïa que dans l'accès mélancolique dont les auto-accusations constituent des hétéro-accusations dirigées contre un objet introjecté confondu avec soi-même[428]) et mieux saisir comment S. Freud a pu se dégager, en 1915, de la position théorique de 1911, développée dans Le président Schreber, qui tend à nous faire considérer le délire de persécution comme un leurre pour le sujet[429] : "***C'est ainsi que la proposition je le hais se transforme, grâce à la projection, en cette autre : " Il me hait (me persécute) " , ce qui alors justifie la haine que je lui porte. Ainsi, le sentiment interne, qui est le véritable promoteur, fait son apparition en tant que conséquence d'une perception extérieure : " je ne l'aime pas - je le hais - parce qu'il me persécute*** ."

Perspective qui nous permet d'interroger la projection de la haine dirigée sur l'objet à un autre niveau que celui qui consiste à la considérer seulement comme la conséquence de l'attribution à l'objet, par le sujet, de son propre mouvement agressif interne. Ce qui permet de s'intéresser plus particulièrement au **mouvement de maîtrise que constitue le renversement passif/actif contenu dans la projection**, renversement initié dans la transformation de l'affect qui s'observe dans le délire de persécution, rattaché en 1911 par S. Freud au processus du refoulement[430].

Alors qu'en 1915 S. Freud travaille à la rédaction des articles qui vont constituer la Métapsychologie, il va questionner, en particulier dans Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique, la relation entre homosexualité et paranoïa qu'il a proposée en 1911 au sujet du Président Schreber : "***Ce que mes amis et moi-même avions pu observer et analyser avait jusqu'alors confirmé sans difficulté la relation entre la paranoïa et l'homosexualité. Le cas présent ici témoignait du contraire de la manière la plus tranchée. En transformant***

[426] A. Green 1973 - L'affect et les deux topiques in Le Discours vivant - opus cité - p. 273 : contrairement à ce que soutient l'auteur à propos de la division interne du moi qui, si on réintroduit le rôle de l'objet, ne peut pas être rabattue sur un simple effet de sa structure.

[427] J. M. Quinodoz 2000 - Mélancolie maniaque : quelle issue ? in L'idéal transmis - R. F. P. - n° 2000 - p. 1828

[428] Selon l'intuition de S. Freud en 1917 et souligné par J. M. Quinodoz - opus cité supra

[429] S. Freud 1911 - Le Président Schreber in Cinq psychanalyses - PUF 1979 - 9e édition - p. 308

[430] S. Freud 1911 – Le Président Schreber in Cinq psychanalyses – opus cité p. 311

immédiatement l'aimé en persécuteur, la jeune fille paraissait se défendre d'aimer un homme ; quant à l'influence de la femme, à la révolte contre une liaison homosexuelle, on n'en trouvait trace. " (p. 212)... " Ce que nous avons appris de nouveau met tout d'abord un terme au doute concernant la nature morbide de la suspicion. Il n'est pas difficile de reconnaître que la supérieure aux cheveux blancs est un substitut maternel, que l'homme aimé est mis, malgré sa jeunesse à la place du père, et que c'est la puissance du complexe maternel qui contraint la malade à supposer contre toute vraisemblance des rapports amoureux entre ces partenaires si différents. Mais du même coup se volatilise l'apparente contradiction avec l'attente que nourrissait la doctrine psychanalytique, à savoir q'un lien homosexuel excessivement fort se présente comme la condition du développement d'un délire de persécution . Le persécuteur originaire , l'instance à l'influence de laquelle on veut se soustraire n'est pas, même dans ce cas, l'homme, mais la femme."[431]

Amenant ainsi la question de la formation du délire de persécution propre à la paranoïa sur le terrain de la fixation homosexuelle primaire à l'objet maternel, S. Freud rencontre le processus régressif d'identification à l'objet, qui se retrouve et qu'il décrit la même année, dans Deuil et Mélancolie, comme tentative d'élaboration des mouvements pulsionnels liés à la problématique de la perte de l'objet.

Bien que l'issue du conflit et les modalités de transformation des motions agressives soient modifiées par la position que le moi peut soutenir dans chacune de ces deux organisations symptomatiques, il semblerait que nous puissions travailler la **projection** et le **retournement** de la pulsion (processus qui se superposent dans le parcours du développement pulsionnel et rencontrent notamment la question de l'organisation anale primaire[432] de la pulsion), en contrepoint de la **menace identitaire** que fait peser sur le moi le passage incontournable de l'identification à l'objet sur le trajet qui l'amène à s'en différencier :

"Premièrement, l'identification est la forme la plus originelle de la liaison de sentiment à un objet ; deuxièmement, par voie régressive, elle devient le substitut d'une liaison d'objet libidinale, en quelque sorte par introjection de l'objet dans le moi".[433]

Et je voudrais plus particulièrement m'intéresser ici aux conséquences de la **fixation à l'objet**, que la régression va impliquer, dans les processus d'intériorisation, comme ombre portée de l'objet sur le moi.[434] : "***Car quand l'ombre de l'objet tombe sur le moi, elle menace de se superposer à lui, de se confondre avec lui dans une indifférenciation narcissique primaire, elle menace de disparition la différence moi/non moi et avec***

[431] S. Freud 1915 - Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique in Névrose psychose et perversion - PUF 6e édition - mai 88 - p213

[432] A. Green 1993 - L'analité primaire in le Travail du négatif - annexes 4 - pp. 388 à 398 : A. Green note comme un trait particulier '**le repli sur la pensée comme position inaliénable**', qui renvoie à '**une défense acharnée du territoire subjectif**.'

[433] ***S. Freud 1923 - L'identification in Psychologie des masses et analyse du moi - O. C. XVI - opus cité***

[434] R. Roussillon 2000 - Collectif opus cité - L'invention de la pulsion de mort - p.73

elle tous les systèmes de différenciation du moi. Le fantôme de l'objet menace d'abord la différence et la différenciation du sujet. Mort et identité s'appellent l'une l'autre. La perte de la différence, de l'altérité de l'objet est au détour de l'intériorisation ; l'identité moi/non-moi commence à apparaître alors comme la première préfiguration psychanalytique de la mort, comme la première forme de l'interprétation de la question de la mort de soi . La première forme de la mort de soi sera celle issue de la perte de la différence avec l'objet, celle de l'inceste réalisé, celle de l'indifférenciation, de l'interdit non advenu ou détourné."[435]

Cette régression peut donc interdire une suffisante différenciation au sein de la psyché, dans l'inversion du "processus progrédient", considéré par S. Freud au fondement du développement de la relation à l'objet. Processus qui se manifeste, partant de l'identification primaire, dans le déploiement des mouvements pulsionnels, au cours de la découverte de l'extériorité de l'objet, dans les diverses voies qui vont donner au sujet la possibilité de s'attacher affectivement à celui-ci :

"***Un tel remplacement de l'amour d'objet par identification est un mécanisme important pour les affections narcissiques [...]. Il correspond naturellement à la régression allant d'un type de choix d'objet au narcissisme originel. Nous avons ailleurs exposé l'idée que l'identification est le stade préliminaire du choix d'objet et la première manière, ambivalente dans son expression, selon laquelle le moi élit un objet***".[436]

Pour ce qui concerne la mélancolie : "***L'identification narcissique avec l'objet devient alors le substitut de l'investissement d'amour, ce qui a pour succès que, malgré le conflit avec la personne aimée, la relation d'amour n'a pas à être abandonnée***".[437] Pour ce qui concerne la paranoïa : "***Nous apercevons de quelle manière la patiente s'est libérée de l'allégeance homosexuelle vis-à-vis de sa mère : par un petit bout de régression ; au lieu de prendre la mère comme objet d'amour elle s'est identifiée à elle, elle est devenue elle-même la mère*** ".[438]

Ainsi, dans l'une et l'autre de ces affections, la régression organise une modification dans le moi . Elle produit un **écrasement du mouvement pulsionnel**, en rabattant sur le pôle narcissique (identification narcissique indifférenciée à l'objet : je suis l'objet que j'ai pris en moi) les investissements objectaux (identification primaire à l'objet pris comme idéal du moi : je suis comme l'objet que je désire être) et entraîne ainsi **une collusion** entre **l'identification du moi à l'objet saisi comme idéal** et **l'identification du moi à l'objet indifférencié**, **moi idéal du narcissisme primaire**, figés l'un et l'autre dans la confusion qui en résulte. (Nous pouvons saisir ici la différence soulignée par A. Ciccone

435 R. Roussillon 2000 - Collectif opus cité - L'invention de la pulsion de mort - p.73

436 S. Freud 1917 - Deuil et Mélancolie in O.C. XIII - PUF 1988 - p. 268 - S. Freud avait déjà exposé cette idée en 1914 dans Pour introduire le narcissisme

437 S. Freud 1917 - Deuil et Mélancolie - opus cité - p 268

438 S. Freud 1915 - opus cité - p. 216

entre l'objet incorporé, enkysté dans le moi, sur la base d'une identification projective et l'objet introjecté qui produit une modification dans le moi sur la base d'une identification introjective qui permet "*une moïfication*" de l'objet : objet vivant et différencié du moi à l'intérieur du moi)[439].

C'est notamment à partir de l'analyse de la répartition de la libido individuelle dans la masse que S. Freud[440] est amené, en 1921, à propos des deux grandes masses artificielles que constituent l'armée et l'église, à "*différencier entre identification du moi et remplacement de l'idéal du moi par l'objet*" : dans l'armée, l'individu prend pour idéal le chef et s'identifie à ses semblables dans la soumission à l'autorité ; dans l'église, il est exigé du fidèle qu'il aime le Christ comme son idéal et qu'il s'identifie à lui pour aimer les autres comme lui le fait : " ***L'identification doit venir s'ajouter là où le choix d'objet a eu lieu, et l'amour d'objet là où existe l'identification***".

S. Freud a déjà suggéré en 1914 de distinguer idéalisation du moi et idéalisation de l'objet,[441] et vraisemblablement le glissement de sens que l'on peut relever dans le texte de 1914 entre **idéal du moi** et **moi idéal** est un effet de cette différenciation fondamentale, qu'il dégage sans la théoriser plus avant dans ce texte, entre le narcissisme primaire et le narcissisme secondaire, héritier de la symbolisation primaire[442] : "***Ce narcissisme qui est apparu en faisant rentrer les investissements d'objet, nous voilà donc amenés à le concevoir comme un état secondaire construit sur la base d'un narcissisme primaire que de multiples influences ont obscurci***" (à propos du délire des grandeurs).

Il est intéressant de redécouvrir cette distinction pour saisir ce que nous pouvons entrevoir du **noyau organisateur du conflit primaire** qui anime les défenses dans **l'idéalisation narcissique, du moi et/ou de l'objet**. Si, dans la rencontre avec l'objet, l'expérience incontournable de l'altérité, qui fonde le sentiment d'identité, est éprouvée non comme un manque mais **comme une perte de l'objet** ; lorsque cette expérience est perçue, sous l'influence d'un **sentiment primaire inconscient de culpabilité,** comme l'effet de sa destruction.

Il me semble que nous retrouvons implicitement cette différence, entre ce qui relève d'un éprouvé de manque et ce qui appartient au registre d'une expérience de perte, dans ce qu'Albert Ciccone[443] développe à l'intérieur des contextes cliniques qui renvoient à ce qu'il appelé "L'économie du manque" : économie qui paraît plus travailler la problématique de l'objet éprouvé comme détruit et perdu pour la symbolisation, pour des sujets qui n'ont

439 A. Ciccone 1999 - La transmission psychique inconsciente - Dunod - p. 24 à 31

440 S. Freud 1921 - Psychologie des masses et analyse du moi - O. C. XVI : - p. 73.

441 S. Freud 1914 - Pour introduire le narcissisme - opus cité : p. 99 : '**L'idéalisation est possible aussi bien dans le domaine de la libido du moi que dans celui de la libido d'objet**.'

442 S. Freud 1914 - Pour introduire le narcissisme - opus cité - p. 83

443 A. Ciccone 1999 - La transmission psychique inconsciente - opus cité p. 105 à 134

pu accéder à un statut psychique suffisamment différencié.

Or, s'interroger sur les processus qui organisent le délire de persécution de la paranoïa nous invite à explorer les mécanismes de projection, qui installent une défense maniaque dans le moi et l'innocentent, **dans le déni organisé pour se protéger de la perte**, de tout sentiment conscient de culpabilité. Cette exploration nous intéresse d'autant plus que la défense maniaque est l'issue classique, retenue par S. Freud, de la mélancolie, "*même si elle n'est pas nécessaire*".

Cette exploration va nous permettre de saisir comment le sujet peut sortir de l'alternative mélancolie/manie, lorsque " ***Le moi [...] stimulé à la révolte par le mauvais traitement de la part de son idéal, qu'il connaît dans les cas de l'identification avec un objet rejeté " , " les reproches et agressions envers l'objet viennent au jour en tant qu'auto-reproches mélancoliques***"[444], alors que "***chez le maniaque, moi et idéal du moi ont conflué, si bien que la personne, dont l'humeur de triomphe et d'auto-félicité n'est perturbée par aucune autocritique, peut se réjouir de la disparition des inhibitions, des égards et des auto-reproches***".

Mais revenons au texte de 1915, dans lequel S. Freud nous présente, à travers la situation clinique d'une patiente, la formation délirante paranoïaque qui amène la jeune femme à se défendre contre l'amour ressenti pour un homme, en déplaçant, transférant sur sa personne l'imago maternelle persécutrice, délire qui se développe autour "d'un vu" – elle a été photographiée avec son amant sur l'instigation de celui-ci – et "d'un entendu" – sur la base d'un indice perceptif auditif transformé en déclic d'un appareil photographique.

Dans la discussion que S. Freud nous propose, nous voyons comment se fait l'articulation entre l'échec de l'élaboration oedipienne des liens aux objets et la confusion primaire entretenue par l'identification narcissique à l'objet, dont témoigne le délire, déterminée "*par les relations infantiles à l'image maternelle originaire*"[445]. La formation délirante étant issue à la fois du **désir de se soustraire** à l'influence du lien maternel excessivement fort et de **l'impossibilité de s'en affranchir** et se manifestant sous la forme d'un délire de persécution sous l'influence de l'instance surmoïque archaïque condensée sur l'imago maternelle :

"L'amour pour la mère devient le porte-parole de toutes les tendances qui, jouant le rôle de la " conscience " , veulent retenir la jeune fille, dès les premiers pas, sur la voie nouvelle et à plus d'un titre dangereuse qui la conduirait à la satisfaction sexuelle normale, et réussit effectivement à troubler la relation à l'homme". (p. 213)

Ainsi bien avant 1931, alors que sa réflexion sur la féminité l'amène à formuler l'hypothèse d'un fond primaire à l'organisation oedipienne de façon beaucoup plus catégorique – "***La phase préoedipienne de la femme atteint par cela une importance que nous ne lui avions jamais attribuée jusqu'ici. Comme cette phase permet toutes les fixations et tous les refoulements auxquels nous ramenons l'origine des***

444 S. Freud 1921 - Un stade dans le Moi in Psychologie des masses et analyse du moi - O.C. XVI - PUF - p. 72

445 S. Freud 1915 - opus cité - p. 214

névroses il semble nécessaire de revenir sur l'universalité de la thèse selon laquelle le complexe d'OEdipe est le noyau des névroses ."[446] – S. Freud peut nous proposer que "*ce complexe maternel non dominé*" entraîne une **fixation à l'objet** de la relation archaïque, qui, en **interdisant la construction d'une identité différenciée**, semble déjà constituer pour lui le fond sur lequel va se déployer l'ensemble des manifestations symptomatiques. La paranoïa la mélancolie et la manie pourraient alors se manifester paradoxalement comme des modes d'élaboration de cette relation archaïque, qui s'est donnée comme une emprise de l'objet sur le moi.

"Lorsque la mère inhibe ou arrête l'activité sexuelle de sa fille elle remplit une fonction normale, ébauchée par les relations infantiles, qui possède de fortes motivations inconscientes et a trouvé la sanction de la société. Il revient à la fille de s'affranchir de cette influence, et de décider sur la base d'une motivation plus large et plus rationnelle la mesure dans laquelle elle se permettra la jouissance sexuelle ou s'en frustrera. Si au cours de cette tentative de libération elle succombe à une maladie névrotique, généralement c'est qu'il existe un complexe maternel excessivement fort, ou du moins non dominé, dont le conflit avec le nouveau courant libidinal se résout suivant la disposition utilisable, en telle ou telle forme de névrose". (S. Freud 1915 - p. 214)

Selon quelles modalités le sujet peut-il se libérer de ce qui se donne comme une emprise de l'objet, et se réorganiser autour du conflit primaire, dans une configuration psychique où la problématique de la culpabilité aura cessé de renvoyer à un écho mélancolique dans le moi qui oscille entre épisodes à tonalité maniaque ou dépressive, c'est la question à laquelle cette jeune femme de vingt deux ans, Anaïs, m'a confrontée.

III.1.3-1011Anaïs

Dans un premier temps, Anaïs est venue exprimer un sentiment de vide redoublé d'une mésestime d'elle-même si intense qu'elle lui faisait douter de son propre désir de vivre. Son état m'inquiétait beaucoup, et elle put accepter un traitement prescrit par une psychiatre, qui avait même proposé l'hospitalisation, dont Anaïs a pu se passer.

Elle pouvait faire remonter l'origine de cette angoisse envahissante environ un an en arrière, lors de révélations faites par sa mère, "***qui n'en pouvait plus et avait besoin de se soulager de ce secret gardé depuis si longtemps***", concernant les origines d'Anaïs, alors que celle-ci était elle-même dans un moment de questionnement de post-adolescence encore insuffisamment résolu.

C'est ainsi qu'elle avait appris que son père de sang n'était pas cet homme dont sa mère était divorcée depuis une vingtaine d'année, dont elle avait d'abord eu un garçon, "***puisqu'elle l'avait trompé en réponse à ses tromperies répétées***". Elle était donc issue de cet amour adultère caché à tous, y compris son "vrai père" et aussi le mari de la mère avec lequel elle avait eu à nouveau une petite fille deux ans après la naissance d'Anaïs. Après-coup, "*c'était comme si elle s'en doutait*".

La séparation et le remariage de sa mère un an après la naissance de son troisième enfant, alors qu'Anaïs allait sur ses quatre ans, compliquait une situation dont cette

[446] S. Freud 1931 - Sur la sexualité Féminine in La vie sexuelle - PUF 1989 - 8e édition

dernière pouvait quelques vingt ans après commencer à décrypter les énigmes ; comme par exemple la proposition, vécue après-coup comme une véritable séduction, dont elle avait fait l'objet de la part de son beau-père de lui faire porter son nom, à elle seule et non pas à son "frère aîné" ni à sa "jeune soeur" au moment de la naissance de la petite fille du couple recomposé.

Dans les premiers mois qui ont suivi la révélation de sa mère, "***elle avait d'abord bien assumer la nouvelle***", comme disait son beau-père : "***c'était dit et la vie continuait***", en somme, "*il n'y avait pas à fouetter un chat*", assurée des bénéfices secondaires que lui procurait l'investissement possessif et quasi-incestueux de celui-ci, investissement qui la poussait inconsciemment, à chaque fois, à "***abandonner la relation amoureuse engagée avec un jeune homme, lorsque son beau-père lui faisait ressentir qu'il lui faisait de l'ombre***".

Mais, malgré tout, cet attachement excessif à la jeune femme qu'il continuait d'appeler ostensiblement d'un "ma fille" qu'elle ne supportait plus, tempérait le sentiment d'isolement et d'abandon de ce qu'elle ressentait comme un désinvestissement de sa mère qui évitait de se retrouver seule avec elle en face à face. Cette dernière se mettant peu à peu à lui reprocher, lorsqu'elle revint séjourner à la maison après avoir "*tout laissé tomber à Paris*", "*le fait d'aller mal*", lorsqu'elle lui interprétait, par exemple, de façon très cruelle, "***qu'elle se complaisait à se venger d'elle par sa dépression***".

Anaïs dut alors affronter le paradoxe de l'Heimlich/Unheimlich de sa mère, qui ne pouvait l'investir que si elle lui ressemblait à l'identique. Prise de conscience douloureuse qui lui donnait le sentiment de "*devoir faire le travail pour deux*" et amenait une angoisse d'annihilation chaque fois qu'elle essayait de se dégager de cette identification projective.

Mais entre temps, le désir était venu de connaître l'homme qui était son père. Ce projet n'était pas du tout du goût de son beau-père qui se montrait "*jaloux de sa paternité d'emprunt*". La question était problématique du côté de la mère, qui avait "*jalousement gardé le secret de sa conception*" et qui avait vécu la naissance d'Anaïs "***comme l'accomplissement de son seul désir dans une plénitude qui la comblait***".

Du point de vue d'Anaïs, la mère pouvait justement se poser la question de l'effet de l'annonce sur le père et l'ex-mari, qui n'avaient ni l'un ni l'autre manifesté des doutes ou des interrogations sur cet enfant alors que, et Anaïs en avait bien conscience puisque sa mère lui en avait parlé et qu'elle partageait dangereusement cette intimité , elle était née à un moment ou l'ex-mari "savait", du fait de l'interruption des rapports sexuels, que cet enfant ne pouvait pas être la sienne. Anaïs, quant à elle, était dans l'immense tristesse de cette question à laquelle elle avait besoin de réponse : "***pourquoi son père, qui devait le savoir aussi, ne s'était-il jamais manifesté ?***"

Bravant toutes ces réticences, elle avait pu obtenir le nom de son père et le rencontrer. Elle fut extrêmement soulagée de le découvrir, si différent de son beau-père : "*fin, profond et distingué*", et de celui qu'elle avait jusqu'à présent considéré comme son père et qu'elle n'aimait pas, "*car beaucoup trop macho*". "*Elle pouvait se reconnaître en lui*", sa mère lui confirmant : "***qu'elle-même le savait, qu'il ne pouvait pas en être autrement, puisque cet homme lui avait plu***", sans pouvoir sentir l'enjeu narcissique de ses paroles et l'impasse dans laquelle elle précipitait sa fille,

Du travail archéologique entrepris, reconstruit sur les entretiens qu'elle a provoqué de tous "ces témoins historiques", Anaïs pu se convaincre que ce père savait qui elle était et qu'il n'avait rien dit pour "*respecter le choix de sa mère*". Mais découvrant aussi que c'était au détriment de sa propre sauvegarde à elle, lorsque, par exemple, celui-ci lui raconta l'angoisse qui l'avait étreint à la suite d'un rêve : elle tombait amoureuse de son demi-frère, né (réellement) d'un premier lit et de deux ans plus âgé !

Elle peut maintenant décrire l'état euphorique dans lequel elle s'est peu à peu retrouvée pendant l'été qui a suivi la rencontre avec ce père : "*comme sur un nuage*", avec le sentiment "**d'avoir toujours raison de tout**", ses amis, nombreux, "***ne la reconnaissant plus dans le rôle qu'elle jouait***".

Episode maniaque ouvrant sur une grave question identitaire : "***elle avait peur d'être devenue homosexuelle***". Puis ce fut le malaise diffus, au moment de la rentrée universitaire, alors qu'elle se présentait en licence, suivi d'une angoisse de dévalorisation de plus en plus envahissante, quasi-délirante, alimentée par la conviction "***qu'elle était toujours la cible des conversations dépréciatrices autour d'elle***". Comme par exemple, "***il suffisait qu'elle entende : l'équipe olympique française a été nulle, pour qu'elle reprenne le fil de la conversation en disant : " oui, vous avez raison, je suis nulle***". Et malgré tout, elle avait maintenant la sensation après-coup qu'ainsi, "***en reprenant à son compte ce mouvement de dévalorisation elle pouvait de cette façon conserver toute la maîtrise des choses , comme pendant sa phase euphorique***".

Elle était plutôt dans un mouvement dépressif très douloureux, lorsqu'elle est venue me voir, avec une perception assez claire de ces différents moments qu'elle avait traversés. Et le fait de pouvoir les décrire lui permettait maintenant de s'en distancier, mais toujours avec des auto reproches très vifs sur la perte de temps qu'entraînait sa dépression, sur le fait d'avoir abandonné ses études de théâtre alors qu'elle se rendait compte que c'était au-dessus de ses forces pour le moment, sur cette sensation qu'elle avait de se sentir vide et sans aucun intérêt pour tout ce qui lui avait donné le sentiment d'exister. Elle se reprochait aussi les drogues douces auxquelles elle avait eu recours, exprimant un profond sentiment de désillusion qui la rendait comme **inerte**, comme un pantin : à l'image de ces deux marionnettes qu'elle avait créées, à l'âge de dix huit ans, à l'aide de **fil de fer** et de **coton**, l'une r**onde** et **sans bras**, l'autre dans une pose de **crucifié**.

Dans le contexte qui est le nôtre, je voudrais plus m'attacher à préciser, dans l'histoire d'Anaïs, le moment où elle a commencé à pouvoir sortir de sa dépression sans verser à nouveau dans un mouvement de maîtrise, ce qui semble rendre compte d'une mise au travail de l'amour primaire pris dans les fils de l'identification à l'objet lui permettant d'aborder plus directement sa peur de l'homosexualité.

Sa mère avait pris l'habitude depuis quelques temps, "*pour la faire réagir*", de tourner en dérision la dépression de sa fille en faisant remarquer, notamment lorsqu'il y avait des invités à la maison, "***comme elle était laide, et bête, et qu'elle avait bien raison de déprimer***". (Elle a, malgré sa fragilité ou peut-être grâce à cela, beaucoup de charme et est très jolie). Sans pouvoir s'en déprendre, Anaïs se confrontait directement à la **face inerte** de sa mère, "*qui avait toujours eu l'habitude de* **prendre sur elle sans s'écouter**".

Mère qu'elle avait par ailleurs beaucoup **admirée** pour sa **ténacité** dans le travail et qu'elle avait toujours chercher à **protéger** en allégeant tant qu'elle pouvait les **tâches familiales**. (Anaïs vit dans un milieu très aisé).

Un soir où un vieil ami de la famille était invité au repas, homme qu'Anaïs respectait et aimait pour "**l'image paternelle rassurante**" qu'il semblait incarner pour elle, sa mère avait fait une allusion qui "**attaquait**", pour Anaïs, le travail qui s'effectuait en thérapie lorsque, s'adressant à l'invité, elle dit : "***Alors, il paraît maintenant qu'on bat nos enfants !***"

Contrairement à l'habitude, "***comme si la présence du vieil homme la protégeait***", Anaïs avait pu prendre la parole et répondre avant de quitter la pièce : "*Tu sais, il y a des* **claques morales**". La mère n'avait rien répondu, mais, le lendemain, elle pouvait rapporter à sa fille les paroles échangées avec cet homme impressionné par les changements chez Anaïs, et qui la considérait "**comme un aigle aux ailes brûlées**".

A partir de cette conversation avec sa mère qui a permis à Anaïs de sentir chez celle-ci, dans l'identification à l'ami qui avait une véritable valeur de tiers dans les liens l'unissant à cette famille, une certaine reconnaissance de sa blessure qui pouvait prendre sens de différenciateur psychique, la jeune femme s'est engagée dans un travail de différenciation dans ses identifications au modèle maternel dans lequel la question du meurtre de l'objet a commencé de se représenter.

C'est au cours d'une séance dans laquelle Anaïs travaillait la question de "***sa honte liée à la prise de drogue, honte dont elle pouvait commencer à se libérer***", qu'elle a pu accéder en elle aux représentations liées à sa crainte "*d'être devenue homosexuelle*". Ce qui l'intriguait, c'est "***qu'elle n'avait en fait pas d'attrait amoureux pour les femmes***", mais elle se questionnait sur l'impulsion qui l'avait prise un soir de fête entre amis, au moment de ce qu'elle appelle "sa paranoïa", "**de forcer une jeune femme à l'embrasser**".

Cette jeune collègue de théâtre, à ce qu'en rapporte Anaïs, semblait traverser elle-même une phase dépressive critique, se présentant comme le **miroir** de sa propre déréliction dont elle était **privé d'écho**.

Cet événement a d'abord pris sens pour elle dans les liens qu'elle a tissés autour du rêve de son père, comme si elle cherchait, "***en haïssant les hommes, à se prémunir de l'oracle du rêve, fait par son père, qui l'attirait vers une scène incestueuse***".

Les images qui se sont associées ensuite autour de sa jeune collègue ont pu lui révéler une autre alternative. Sa **beauté fière et altière** lui a d'abord fait penser aux amazones, ces femmes guerrières de la mythologie grecque qui refusaient la compagnie des hommes et se **brûlaient** le sein droit pour mieux bander leurs arcs et ajuster leurs flèches. A cet axe associatif, qui renvoyait en particulier, dans la problématique d'Anaïs, au **sein tari**, **vide**, **froid** et aussi à la **cruauté insensible** de la blessure infligée pour la **passion** de **dominer**, s'est bientôt superposée l'image de Médée, magicienne légendaire du cycle des Argonautes, **amante passionnée** et **mère monstrueuse** qui se venge de son **abandon** par Jason en égorgeant ses enfants.

A ma proposition : "*Elle a tué le fruit de ses amours*", Anaïs me répond : "*comme ma*

mère a tu ma naissance". A ce moment, elle découvre que la jeune femme "***a le même port de tête que sa mère, les mêmes tâches de rousseur sur le visage, qui lui donnent tant de charme***".

La problématique d'Anaïs semble souligner la difficulté d'un sujet, soumis aux effets de la culpabilité inconsciente, à symboliser secondairement son identité lorsqu'il est pris dans la paradoxalité entretenue par une logique de fonctionnement narcissique des objets auxquels il est confronté, répétant l'histoire de la relation aux objets primaires qui tend à organiser, selon le même mode inconscient, la relation actuelle.

Sans vouloir développer plus avant la clinique de ce cas, nous voyons bien ici comment la question du meurtre de l'objet va pouvoir se redéployer.

Lorsque nous parlons du "meurtre de l'objet", il est d'abord intéressant de souligner[447] comment la préposition "de" condense, dans les énoncés de la secondarité, les rapports de sens qui contiennent la confusion primaire des relations à l'objet :

Ce qui vient de l'objet, l'origine, peut être confondu avec la cause de l'événement : "ce qui m'arrive ça vient de lui", ce qui sous-entendrait donc un mouvement projectif originaire, correspondant au moment de l'indifférenciation dans lequel nous pouvons reconnaître un stade narcissique, pas nécessairement anobjectal puisque l'objet est déjà l'organisateur de la relation, même si le sujet ne peut pas objectivement se le représenter.

Cette préposition rend compte aussi d'un rapport de dépendance, et "***si le sens n'est pas précisé par ailleurs, elle introduit une ambiguïté lorsqu'un mot affectif précède de***" :

Ainsi, le meurtre de l'objet pourrait aussi bien être le meurtre que fait subir l'objet au sujet que le meurtre subi par lui, donc du sujet. Cette préposition peut aussi entretenir une confusion dans les rapports de contenant à contenu : qui contient alors le mouvement pulsionnel de l'autre ?

Les déplacements de sens condensés dans celle-ci pouvant alors métaphoriser ce qui se retrouve dans le processus du double retournement du mouvement pulsionnel.

Nous retrouvons ce double destin de la pulsion "comme mort projetée sur l'objet" et "comme mort venue de l'objet", dans l'article de R. Roussillon, "Paradoxes et pluralité de la pulsion de mort ", intervenant dans la discussion organisée autour de "L'invention de la pulsion de mort"[448]. Article dans lequel l'auteur se réfère notamment à la réflexion que S. Freud a consacrée, en 1921, dans Psychologie des masses et analyse du moi [449], à la problématique de l'introjection, à l'intérieur du sujet, de l'identification à l'objet.

Dans la série d'articles qui ont pour objet d'examiner les rapports entre l'organisation psychique individuelle et la psychologie des masses, dont le point d'articulation se fait sur le terrain de l'identification puisque, pris dans la relation sociale, l'autre est saisi d'emblée

[447] En se référant au Littré - opus cité - Tome II - p. 15

[448] Dirigée par J. Guillaumin - Dunod 2000 - pp. 85n et 86

[449] S. Freud 1921 in O. C. XVI - PUF 1991

comme objet d'investissement et s'offre en même temps au sujet comme support de l'idéalisation, S. Freud va s'intéresser à nouveau aux processus à l'oeuvre dans la mélancolie, reprenant et développant la ligne théorique inaugurée en 1914 : les rapports de la libido du moi et de la libido d'objet.

Revenant en particulier sur la question du passage entre la manie et la mélancolie, il montre à nouveau comment l'ombre portée de l'objet sur le moi est un effet de l'introjection de cet objet, issue de l'identification[450] pour éviter les effets de sa perte, introduite à l'intérieur du moi avec ses particularités et ses énigmes, pouvant dépasser ses capacités d'élaboration et aboutir à sa dissociation en deux parties dont l'une "***fait rage contre l'autre, cette autre, modifiée par l'introjection qui inclut l'objet perdu***"[451] :

"Nous avons déjà dû, en des occasions antérieures, faire l'hypothèse (Narcissisme, Deuil et mélancolie) que se développe dans notre moi une telle instance qui peut se mettre à part de l'autre moi et s'engager dans des conflits avec lui. Nous l'avons appelée " l'idéal du moi " et lui avons attribué comme fonctions l'auto observation, la conscience morale , la censure de rêve et l'influence majeure dans le refoulement . Nous avons dit qu'elle était l'héritière du narcissisme originel, dans lequel le moi enfantin se suffisait à lui-même. Progressivement, elle accueillit, provenant des influences de l'environnement, les exigences que celui-ci posait au moi auxquelles le moi ne pouvait pas toujours donner suite, de sorte que l'être humain, là où il ne peut-être lui-même satisfait de son moi, puisse tout de même trouver sa satisfaction dans l'idéal du moi différencié à partir du moi."

Ainsi, en 1921, S. Freud réinterprète à nouveau cette notion d'idéal du moi dégagé en 1914, qui maintenant "*englobe la somme de toutes les restrictions auxquelles le moi doit se plier*"[452], contre lequel le moi lutterait dans la phase maniaque en fusionnant avec lui pour éviter le conflit et se protéger du sentiment de culpabilité : "*l'idéal du moi est dissous temporairement dans le moi*". Alors que dans la phase mélancolique, "*l'auto-rabaissement et la condamnation du moi*" sont l'effet d'un retournement contre le moi des reproches et agressions envers l'objet jugé avec rigueur par l'idéal du moi : "*le moi serait stimulé à la*

[450] A. Green 1999 - Passivité - passivation : jouissance et détresse in Enjeux de la passivité - R. F. P. 1999 - opus cité : Comme le souligne André Green, Deuil et Mélancolie est l'occasion pour S. Freud '**de découvrir le rôle de l'identification narcissique**', qui ne se résout pas à une simple confusion entre le sujet et l'objet au sein du narcissisme primaire, mais qui est entretenue par les particularités de l'objet primaire :'**L'identification narcissique nous propose une forme d'interchangeabilité entre objet et moi, tenue captive sous le sceau de l'irreprésentable : la douleur qui en résulte est au-delà des mots et des représentations, mais elle est toute intériorité, cependant non fantasmatisable. Il y a donc différents états de l'autre, interdisant parfois la représentation d'objet, interdisant parfois la distinction entre représentation d'objet supposant un Moi à qui cette représentation est offerte et la version irreprésentable du Moi identifié à l'objet**' - p. 1599

[451] S. Freud 1921 - Psychologie des masses et analyse du moi - opus cité - pp. 47 et 48 : N'est-ce pas ici qu'il serait vraiment intéressant de pouvoir différencier les deux processus comme je l'ai suggéré plus haut à propos de l'article de 1914 entre idéal du moi et moi idéal ?

[452] S. Freud 1921 - Psychologie des masses et analyse du moi - opus cité - p. 70

révolte par le mauvais traitement de la part de son idéal, qu'il connaît dans le cas de l'identification avec un objet rejeté." (p. 72)

Comment comprendre les effets de la culpabilité primaire inconsciente, si ce n'est **dans le rapport à cet objet perdu**, **perdu pour la symbolisation** et dont l'utilisation est rendue problématique pour la transformation des mouvements pulsionnels **du fait de ses particularités narcissiques**, au même titre que le père détesté de la horde primitive, dont la jalousie et l'intolérance ont poussé les fils à s'organiser "*en masse*", sur le modèle de "*l'identification des uns aux autres*" pour évincer "*ce monstre totémique*".

Mythe originaire sur lequel Freud rassemble ses hypothèses en 1921 pour travailler la question de **l'introjection de l'objet perdu et sa prise de pouvoir sur le moi à la place de l'idéal** : "***Le père originaire est l'idéal de la masse, qui à la place de l'idéal du moi domine le moi***".[453]

Le père de la horde n'est-il pas, dans cette perspective, cet objet perdu pour les fils, auquel ils se sont identifiés, après le meurtre, en fétichisant l'interdit dans le totem sous l'emprise du sentiment inconscient de culpabilité, qui introduit la négativité sous la forme du tabou et opère une emprise sur le mode de penser "l'inter – dit", organisant les relations des frères autour des actes de commémoration.

S. Freud relève ainsi, et à nouveau[454] un point commun entre les affections mélancoliques et la névrose obsessionnelle, sur fond de blessure narcissique et de compulsion de répétition, organisations psychiques qui réactivent en permanence la problématique du meurtre sur l'objet en reportant la question de la mort psychique à l'intérieur du sujet, contre une partie de lui-même identifiée à l'objet. En 1913 dans Totem et Tabou, S. Freud avait déjà souligné le rôle de l'objet dans l'incidence de la mise à mort psychique du sujet par l'objet et le retournement contre l'objet du mouvement pulsionnel :

"Il y avait encore dans le totémisme un essai de justification. Si le père, pensaient sans doute les fils, nous avait traités comme nous traitons le totem, nous n'aurions jamais été tentés de le tuer".

CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE MELANCOLIE MANIAQUE : QUELLE ISSUE ?

J'emprunte à Jean-Michel Quinodoz l'intitulé de sa communication, lors du soixantième

[453] S. Freud 1921 - Psychologie des masses et analyse du moi - opus cité - p. 67

[454] S. Freud 1915 - Deuil et Mélancolie - opus cité - p. 270 : '**L'auto tourment de la mélancolie , indubitablement riche en jouissance, signifie, tout à fait comme le phénomène correspondant de la névrose de contrainte , la satisfaction de tendances sadiques et de haine qui concernent un objet et ont sur cette voie subi un retournement sur la personne propre. Dans les deux affections, les malades, habituellement, parviennent encore, par le détour de l'auto punition à exercer leur vengeance sur les objets originels et à tourmenter ceux qui leur sont chers par l'intermédiaire de l'état de maladie, après qu'ils se sont livrés à la maladie, afin de ne pas être obligés de leur manifester directement leur hostilité.**'

Congrès des psychanalystes de langue française à Montréal, il y a deux ans[455], dont le thème – L'idéal transmis – introduit toute une série de questionnement qui enrichiraient le fil de ma recherche, mais dont je retiendrais seulement sa contribution.

Elle rejoint en effet mes propres observations cliniques concernant le rôle de l'objet dans l'élaboration de la dépression, lorsqu'il souligne comment le mouvement mélancolique peut trouver à s'élaborer dans le transfert :

"L'introjection de l'objet perdu qui entraînait la régression de l'amour vers l'identification narcissique et le retournement de la haine contre soi , confondu avec l'objet – entrée dans la dépression si bien décrite par Freud – trouvait une issue à travers la déflexion de l'investissement libidinal et agressif à nouveau dirigé vers un objet externe perçu comme différent de soi".

J. M. Quinodoz nous rapporte, dans sa communication, sa réflexion sur une patiente par laquelle il cherche à nous montrer comment l'identification narcissique et le retournement de la haine contre soi, mouvements repérables dans les auto-accusations de l'analysante, vont pouvoir s'élaborer dans l'interprétation qu'il en donne, à un moment précis qui précède l'interruption prochaine des séances programmée pour une courte durée :

" [...] A la séance suivante, Mona commença par me dire qu'elle était en train de se faire du mal, parce que la veille au soir elle avait avalé impulsivement un paquet entier de biscuits. [...] Mona commença à se faire des reproches à propos de sa fille et me déclara : " La semaine prochaine ma fille aura besoin de moi, mais je ne serai pas disponible et je m'en veux... je m'en veux de ne pas être là au moment où je suis indispensable". Je lui dis alors : " Devant mon absence qui approche, n'avez-vous pas ressenti un vide dans votre corps que vous avez rempli de biscuits. Est-ce une façon de me dire indirectement à la fois combien vous tenez à moi et combien je vous fais mal parfois ? C'est pourquoi, en me disant : " je m'en veux de ne pas être là au moment où je suis indispensable " , n'est-ce pas plutôt que vous me dites " Je vous en veux de ne pas être là au moment où vous m'êtes indispensable " Mona ne répondit rien, mais je perçus un soulagement immédiat chez elle. Ce fut indirectement que Mona répondit à mon interprétation en me disant qu'elle pensait au rôle que l'analyse joue pour elle : " L'analyse c'est le rôle de la parole qui met de l'ordre dans le chaos de la création, ce que je ressentis comme une expression directe de gratitude de sa part envers moi, mon interprétation ayant apporté de l'ordre dans le désordre de ses affects et de ses relations avec elle-même et avec moi. Puis elle associa sur un souvenir de la veille me racontant qu'un ancien camarade de classe qu'elle aimait bien et qu'elle n'avait pas revu depuis longtemps avait repris contact avec elle : " Je suis contente, mais j'ai peur d'être prise dans une histoire qui risque d'être ambiguë, alors j'ai coupé et je me suis refermée comme une huître ! " Je lui rappelai qu'avec moi, ces derniers jours, elle s'était aussi refermée comme une huître : " était-ce en rapport avec l'approche de notre séparation, et que la crainte de me perdre pourrait avoir renforcé le sentiment que je compte dans votre existence, de sorte que vous redoutez avec moi d'être " prise dans une histoire qui risque d'être ambiguë ? " Mona me répondit : " C'est vrai, je ressens que si je suis trop attachée à quelqu'un, ça fait trop mal. Je crains les liaisons trop fortes,

[455] J. M. Quinodoz 2000 - Mélancolie maniaque, quelle issue ? in L'idéal transmis - R. F. P. n° 5 - PUF 2000

ressentir trop d'attente ça me fait fuir. J'ai autant peur de me passionner pour quelqu'un que d'être trop déçue par la même personne, c'est pourquoi je me referme et je préfère couper immédiatement la relation. " J. M. Quinodoz réfère ce mouvement élaboratif " à l'interprétation des auto-accusations de Mona [qui] lui a permis un réinvestissement libidinal et agressif de l'analyste en tant qu'objet transférentiel perçu comme séparé et différent , réveillant chez elle, non seulement la crainte de me perdre à l'approche de notre séparation, mais réveillant également ses désirs incestueux oedipiens envers moi, représentant son père, ainsi que les angoisses et les défenses correspondantes " .

Je ne veux pas m'intéresser directement ici à ce que nous pourrions discuter de l'interprétation en terme de problématique oedipienne, que nous pourrions aussi, et en même temps sans l'opposer, infléchir du côté du primaire, avec le matériel qui nous est offert à penser, mais souligner, dans ce cas, comment la patiente **utilise l'analyste** comme objet de transfert du mouvement libidinal et agressif. Ce qui va permettre **l'élaboration du mouvement auto-persécuteur**.

Il me semble que le travail de la patiente et l'élaboration des auto-accusations en compréhension de ses mouvements internes, défléchis sur un objet externe qui n'est plus confondu avec l'objet introjecté identifié avec une partie de soi, est favorisé, dans le transfert à l'analyste, par le fait que cet objet, situé à l'extérieur, a permis de reconnaître le lien entre le mouvement dépressif et le mouvement agressif engendré par sa perte, **sans lui-même être** "**détruit**" **par les affects transférés sur lui**.

Et ce qui semble important, c'est que l'analyste ait pu favoriser le lien représentatif, que la patiente va faire intérieurement, entre l'évènement actuel, **objectif**, à l'origine de l'éprouvé de perte, et le **besoin archaïque** qui alimente **l'insatisfaction pulsionnelle** auquel il correspond. Besoin mis en mots par l'analyste, dont la **reconnaissance entraîne la prise de conscience**, chez la patiente, **des affects qui l'habitent**.

L'élaboration de la patiente, dans le transfert, nous permet d'envisager que la déception, l'idéalisation et le repli se sont historiquement constitués face à des objets qui précisément n'ont pu se montrer suffisamment fiables, et auront été ressentis détruits par les affects agressifs qui leur étaient adressés : perdus pour l'élaboration et la métabolisation des séparations inévitables.

Perte dont il a fallu endiguer le mouvement de culpabilité qui lui est lié, et contre lequel l'idéalisation s'est déployée, dans les processus de retournements pulsionnels. Perte qu'il a fallu nier pour pouvoir conserver à l'idéalisation l'efficacité défensive, notamment dans les processus de retrait qui installent un ersatz de négativité interne.

L'espace transférentiel semble bien, ici, avoir pu constituer une aire transitionnelle qui soutient chez l'analysante ses potentialités à retrouver-créer une aire d'illusion lui permettant de redéployer ses capacités créatrices et d'expérimenter de nouvelles voies de symbolisation.

Or si nous repérons l'importance de la fonction du cadre dans sa capacité à soutenir les mouvements créatifs des sujets qui s'y soumettent, nous relevons aussi les différentes modalités de reprise du processus créatif qui révèlent, dans les modes d'externalisation des mouvements pulsionnels "*le destin de l'idéalisation de l'objet qui va évidemment dépendre pour une part importante du message que l'objet adresse au sujet quant à sont*

abandon", comme le souligne Denys Ribas[456] à propos des processus de sublimation dans la cure.

Nous avons bien perçu ces différences chez nos patients, en particulier lorsque l'économie psychique, s'organisant préférentiellement autour d'un noyau mélancolique, actualise des modalités défensives dans des registres d'utilisation qui ne prennent pas nécessairement la forme d'un transfert négatif : pour Anaïs en particulier.

L'objet externe, que nous sommes amenés à constituer pour l'externalisation des mouvements pulsionnels, va se modeler au rythme des aléas de la relation aux objets archaïques. Le patient va pouvoir s'en saisir une représentation dans l'interprétation qui pourra être donnée, à partir de ce que nous pouvons nous-mêmes vivre et nous représenter des images internalisées qui les animent.

Mais il semblerait que le rythme même du transfert et son élaboration soient largement déterminés par l'intensité du sentiment primaire de culpabilité qui a modelé la symbolisation primaire et peut maintenir le moi dans une idéalisation aliénante, immobilisant ses défenses autour d'une économie de survie psychique, interdisant au processus créatif de se reprendre dans d'autres modèles identificatoires pouvant étayer d'autres modes de symbolisation.

Ce détour par les processus à l'oeuvre dans la mélancolie me permet maintenant de repérer ce qui, dans la position théorique qui s'en dégage, m'a amenée à considérer d'emblée la perversion moins comme une entité structurale que comme un ensemble de processus destinés à protéger le moi (protection élaborée par le moi dans son effort pour théoriser son identité et sa différence, des aléas de la relation à l'objet). Et j'ai plus spontanément étayé ma réflexion sur des travaux qui ont, me semble-t-il, réfléchi la question de la défense dans ce sens et en particulier à partir de questionnements tels qu'ils ont pu être initiés par A. Green[457] *: " **La perversion témoigne de la présence d'aspects destructifs considérables, même dans les perversions de type banal. De plus la pétrification de l'objet du pervers, ou de l'objet de la perversion, son caractère anonyme, interchangeable, dépersonnalisé au sens strict, son utilisation sans aucune considération et sans identification à son désir propre, sont des caractères qui mettent en question le modèle de la perversion chez Freud ; pour ma part j'y verrais bien un processus de désobjectalisation qui souligne la carence narcissique du pervers et, comme certains l'ont soutenu, sa défense contre une menace de régression psychotique***."

Cette perspective nous permet de penser que la régression, qui mène à l'idéalisation et fait le lit des défenses de type pervers, caractérisées par le clivage destiné à dénier la culpabilité primaire liée à l'expérience de la perte de l'objet, ne peut pas être assimilée à tous les mouvements de reprise narcissique ; en particulier ceux qui semblent être plutôt destinés à symboliser ce qui est sollicité en soi en terme de manque, notamment à l'occasion de la perte d'un être cher. Ne serait-ce pas ce qui différencie le travail du deuil de celui de la mélancolie ? Le travail de deuil pourrait s'appuyer sur des objets internes

[456] D. Ribas 1998 - Béance du 'trouvé', exacerbation du 'créé' in La sublimation - R. F. P. n° 4 - PUF 1998 - p. 1184 à 1191

[457] A. Green 1984 - in La pulsion de mort - Collectif - opus cité p. 94.

bien vivants, suffisamment séparés à l'intérieur de soi ; ces objets auraient pu cependant conserver à l'intérieur du moi une illusion suffisante de complétude permettant au sujet de survivre aux douleurs de la séparation effective, réelle, et de réinvestir d'autres objets sans être submergé par un sentiment de culpabilité primaire inconscient, témoin d'un meurtre vécu comme accompli dans le déroulement des processus de la symbolisation primaire.

De ce point de vue, nous ne pouvons assimiler, sans autre forme de procès, toute possibilité de déplacement de ce type à un mécanisme pervers, en terme de "***réinvestissement d'un objet auto-érotique qui compenserait la perte objectale par un gain narcissique***", pour compenser le mécanisme maniaco-dépressif tel que nous le propose Catherine Parat.[458]

Partant d'une analyse du sentiment océanique chez Romain Rolland, C. Parat relève un lien étroit qui s'établit entre "***des affects de deuil et l'édification d'objets intérieurs particulièrement vivants***". Elle en conclut : "***Ainsi l'aptitude au bonheur pourrait résider en des composantes situées sur une ligne idéale tendue entre la structure maniaco-dépressive et la structure perverse, sans jamais se confondre ni avec l'une ni avec l'autre, le mécanisme maniaco-dépressif se trouvant évité grâce à l'intervention à temps d'un mécanisme pervers***". Ne pourrait-on pas penser, dans un autre registre, faisant le parallèle avec l'énoncé concernant l'épreuve de réalité dans La négation, et le proposer comme son corollaire : qu'il s'agirait, afin de pouvoir élaborer une situation de deuil sans verser dans un mouvement mélancolique, d'atteindre à l'expérience "**de retrouver l'objet à l'intérieur, et de se convaincre qu'il est encore présent**" ? Ainsi, comme l'indique P. Jeammet notamment : "***une réalité interne suffisamment sécurisante offre, en cas de conflit ou de difficultés, une possibilité de régression qui n'est pas synonyme de désorganisation***".[459] Cette position retrouve la question que nous avons rencontrée concernant l'alternative entre l'identification et l'investissement d'objet pour laquelle S. Freud s'interrogeait à propos de la différenciation entre les processus à l'oeuvre dans la mélancolie et l'état amoureux. Elle renvoie au questionnement de J.L. Donnet, à propos du Surmoi et des embarras freudiens [460], qu'il rattache au fondement génétique du surmoi et donc à **l'indifférenciation première entre affect et représentation** : "***L'embarras freudien découle du paradoxe que j'ai analysé. L'intuition première de Freud est de lier structurellement la caractéristique la plus générale de l'identification surmoïque – son emprise contraignante, aliénante sur le Moi – à la nature de l'investissement " objectal " qu'elle fait " rentrer " pour s'y substituer : ce lien n'est jamais aussi évident que dans le registre d'un attachement primaire où la détresse, la menace de perte d'objet et celle du retrait d'amour ne se distinguent guère : l'emprise de l'identification sur le Moi reflète, reprend alors l'exigence " vitale " de l'enfant sur l' " objet " . L'intuition***

[458] C. Parat 1974 - Le poids de l'affect, Essai sur le bonheur in L'affect partagé - PUF 1995

[459] P. Jeammet 2002 - Les aménagements de la séparation à l'adolescence in Les processus psychiques de la médiation - Dunod 2002 - p. 138

[460] J. L. Donnet - Le surmoi et les embarras freudiens in Surmoi I - opus cité - p. 117

première de Freud contient donc la saisie de l'archaïcité fondamentale du Surmoi". Elle rejoint la proposition de A Green concernant cet état premier de non-différenciation de l'expression pulsionnelle qui ne peut s'élaborer à l'intérieur du sujet sans la présence signifiante d'un objet externe. Et nous retrouvons la différence que nous avons soulignée (p. 287) entre les processus d'introjection et d'incorporation, que nous pouvons relier à la spécificité des deux mouvements relevée par Maria Török, à la suite de S. Ferenczi *: " tandis que l'introjection des pulsions met fin à la dépendance objectale, l'incorporation de l'objet crée ou renforce un lien imaginal*", alors qu'elle désigne explicitement le rôle de l'objet dans l'agencement des processus : "[***l'incorporation] a pour but, en fin de compte, de recouvrer, sur un mode magique et occulte, un objet qui, pour une raison, s'est dérobé à sa mission : médiatiser l'introjection du désir***"[461]. Ces considérations nous amènent à souligner à nouveau, pour conclure, les rapports étroits que nous avons pu découvrir entre les manifestations de la culpabilité inconsciente et les processus d'externalisation et d'intériorisation des mouvements pulsionnels qui viennent se figurer dans le transfert. Ceci nous a contraint à rassembler cette problématique de la culpabilité autour des **transformations des mouvements pulsionnels** qui se sont jouer dans le rapport du sujet à ses objets primaires. Nous avons plus particulièrement travaillé la question de la culpabilité primaire en regards des modes de retournement de la pulsion venant se figurer et prendre forme dans certains des registres concernant les processus du masochisme et la perversion de ce mouvement originaire, pour finalement recentrer notre réflexion autour de la question de la mélancolie. Ce qui n'est sans doute pas un hasard, puisqu'elle semble se constituer comme un paradigme de la question de l'échec de la différenciation moi-objet, échec désorganisant la construction, au sein du moi, du sentiment de culpabilité inconscient intrinsèque à ce travail. Nous n'avons pas abordé pour elle-même la question de la pulsionnalité à l'oeuvre dans le registre psychosomatique du retournement pulsionnel. D'une part, bien que la clinique ordinaire à laquelle je suis confrontée n'échappe pas à cette question, elle n'est pas fondamentalement organisée autour de ce mode de transformation de la pulsion ; d'autre part ce thème de réflexion nécessiterait une recherche à lui seul, certaines des hypothèses actuelles se recentrant autour d'un fonctionnement psychique qui tend à **neutraliser une réalité primaire désobjectalisante**, à l'intérieur de laquelle l'enjeu narcissique devient central pour ce qui concerne l'absence d'élaboration d'un sentiment de culpabilité.[462]

Un autre mode de transformation de la pulsion n'a pas été abordé directement, celui de la sublimation. Là encore une recherche s'imposerait[463] pour saisir ce qui se joue, par rapport au sentiment de culpabilité inconscient, dans ce processus élaboratif **qui dérive** le mouvement pulsionnel adressé à l'objet. Dérivation qui apparente ce "destin pulsionnel inhibé quant au but" – entraînant consubstantiellement un changement d'objet – au processus de liaison qui organise le masochisme originaire, dans ce qu'il peut signifier,

461 M. Török 1978 - Maladie du deuil in L'écorce et le noyau - Flammarion 1987 - p. 237

462 Revue Française de Psychanalyse 1998 - Psychosomatique et pulsionnalité - PUF

463 Revue Française de Psychanalyse 1998 - La sublimation – PUF

entre autres, de l'abandon de l'illusion d'une satisfaction entière et immédiate. Processus, donc, qui vient questionner ce qui nécessite pour le sujet, de la part de l'objet, une inhibition du mouvement pulsionnel, lorsque la sublimation semble s'organiser pour sauver l'investissement à cet objet[464]. Questionnement que nous pourrions prolonger en nous interrogeant sur les processus de création et l'incidence de la culpabilité primaire sur les modes de symbolisation qui les sous-tendent, puisque chacun d'eux procède d'une certaine forme de transformation des mouvements pulsionnels sur le modèle de la sublimation. Par exemple, dans une réflexion consacrée à l'écriture, J. Guillaumin[465] a montré comment cette forme de création, **qu'il étend à toutes les activités créatrices d'oeuvres,** notamment dans le registre plastique, s'enracine dans le travail de la pensée qui consiste, de manière générale, "**à changer l'état du moi dans son rapport à ses objets , à défaut d'agir sur eux**" : "*une façon de réduire, par une action interne la souffrance liée au hiatus entre l'objet et le sujet*". L'écriture serait un mode particulier de pensée, caractérisée par le déplacement sur un support externe des traces perceptives de l'expérience primaire interne. Pour J .Guillaumin, ce déplacement de la topique psychique sur un support matérialisé à l'extérieur, constituerait, dans l'extension qu'elle organise, un mode de sublimation des mouvements pulsionnels à la recherche **d'une aire d'illusion externe**, **se substituant à la "défaillance de capacité de rêverie" des objets primaires**.

S'appuyant sur le modèle proposé par S. Freud, du bloc note magique, il suggère que cette défaillance n'a pas permis l'inscription et la conservation des traces de satisfaction suffisamment signifiantes et identifiantes :

"Aussi bien, l'accent mis par Bion sur la régulation détoxicante de la mère me conduit-il à compléter comme suit mon hypothèse générale sur l'oeuvre d'écriture, comme topique ambiguë supplémentaire de l'auteur : le travail de l'appareil psychique extensif qu'introduit l'écriture possède lui-même une fonction substitutive proprement " détoxicante " , c'est-à-dire sert à décharger, à élaborer puis à enrichir et à libérer l'appareil psychique interne de l'écrivain , donc à le protéger de la souffrance due à une relative incontinence et à une certaine inorganisation psychiques".

Ce travail d'externalisation des motions pulsionnelles se construirait sur la nécessité de travailler le motif du double en contrepoint de la découverte de l'altérité, et peut, dans le meilleur des cas, se constituer comme un principe réorganisateur de la tiercéïté à l'intérieur du moi.

Ce fut le cas pour S. Freud, dit-il, à chaque moment de crise intérieure : "***A chaque fois, l'écriture paraît lui avoir fourni ces écrans dans le monde extérieur, après qu'il eu usé de ceux du transfert et du rêve largement, et tandis qu'il employait au même usage ses patients. Entre ces diverses topiques auxiliaires et inter-connectées, elle a eu pour lui l'exceptionnel mérite d'une matérialisation davantage soumise aux caprices du désir , et pourtant capable de lui renvoyer des messages ordonnés par***

[464] C. Janin 1998 – in R.F.P. 1998 – opus cité supra

[465] J. Guillaumin 1982 - La souffrance travaillée par la pensée dans l'écriture in Souffrance, plaisir et pensée - Premières rencontres psychanalytiques d'Aix en Provence - Collectif - Les Belles Lettres 1983 - pp. 62 à 131

l'épreuve de réalité . Elle assurait ainsi au mieux la contention narcissique d'une psyché sensible et éruptive. Peut-être représentait-elle plus que toute autre chose pour lui le conteneur maternel essentiel à la pensée juive, la Bible, l'Ecriture, ou le Livre par excellence, à lui offerte, et désignée dès sa jeunesse par son propre père, comme remède aux peines de la vie, et dont on trouve les thèmes, les images et les tropes à travers son propre style, sa pensée". (p.91)

Tel fut aussi le cas, selon J. Guillaumin, pour Jorge Luis Borges, sur un autre mode : "***Il a rendu captive, réduite à sa merci, peut-être pour la torturer secrètement, la mère de son enfance, et l'a incluse dans sa rêverie maternelle pour l'y faire vivre éternellement, comme elle l'a naguère, à la faveur des " circonstances " auxquelles il s'est " identifié, " maintenu elle-même dans son territoire. Ici s'origine la voie sublimatoire dont la belle réussite a utilisé l'énergie et la violence et l'a transformée en délicate attention à l'oeuvre et en tendresse réelle pour la mère vivante que le fils n'a jamais maudite***". (p.104)

Tel ne fut pas le cas pour Romain Gary, pour lequel l'échec de l'écriture, caractérisée pour J. Guillaumin par cet échec de la vie interrompue par le suicide, démontre la défaillance "***de la fonction pare-excitation externe-interne du travail de l'oeuvre [qui] a fait spécifiquement faillite, [et démontre] qu'il a été (R. Gary), pour ainsi parler, empoisonné et détruit par les métabolites , les retombées ou résidus inassimilables de son entreprise acharnée de détoxication scripturale***". (p.106)

Mais ce serait sans doute une illusion de croire que ce travail de détoxication se fasse indépendamment des retombées, à l'extérieur, de ce qu'il est censé maîtriser dans la topique interne, par le détour de l'externalisation des mouvements pulsionnels dans l'oeuvre. Didier Anzieu[466], par exemple, l'a bien montré lorsqu'il met l'accent sur l'importance du rôle d'un interlocuteur privilégié, pour **assurer une contenance aux affects liés à la culpabilité de créer**, au doute et aux auto-reproches qui en découlent. Interlocuteur qui peut être saisi comme une mère assurant l'illusion positive du trouver-créer et amenant le créateur, tout comme un tout petit enfant, à prendre en compte progressivement l'écart entre réalité interne et réalité externe :

"De même en témoignant combien les premières ébauches de l'oeuvre provoquent en lui ou en elle un écho émotionnel, intellectuel, fantasmatique, l'ami(e) procure au futur créateur l'illusion indispensable pour se résoudre à transformer des morceaux de sa réalité subjective en une réalité externe (l'oeuvre créée). C'est le rôle que joua pour Freud Wilhelm Fliess, La Boétie pour Montaigne et pour Proust Céleste Albaret [...] Pour revenir à l'ami(e), l'une de ses fonctions est de contrebalancer dans la réalité extérieure l'effet généralement négatif d'un personnage imaginaire de la réalité psychique , auquel de M'Uzan a donné le nom de " public intérieur " . Pour me limiter à l'écrivain, quand on écrit, on s'adresse silencieusement à un être idéal, une mère, une soeur que l'on aurait voulu séduire, un père que l'on aurait voulu convaincre de sa valeur. Concevoir une oeuvre c'est dire à cet idéal intériorisé : " tu le vois bien, avoue-le, tu as été injuste à mon égard, reconnais mes désirs, mes capacités, donne moi acte de ce que je me sens être réellement".

[466] D. Anzieu 1981 - Le corps de l'oeuvre - Gallimard - pp. 114 et 115

Se sentir être réellement, c'est peut-être la quête incessante à laquelle Vincent Van Gogh a été contraint, lui qui a été obsédé, dans sa création, par le souci omniprésent, révélé par sa correspondance, de pouvoir représenter "**la vraie vie**"[467] dans son oeuvre picturale. Lui qui s'est abandonné dans cette quête au moment où il a peut-être pu ressentir comme une perte insupportable la naissance de son neveu Vincent. Comme si l'enfant venait se substituer à sa place dans les liens le reliant fantasmatiquement à son frère Théo, qui a toujours assuré dans la réalité un étayage vital que le peintre a toujours rêvé être indéfectible. Evènement qui venait sans doute mettre à vif la blessure identitaire en redoublant une perte narcissique qui avait déjà eu lieu, au moment de sa propre naissance, alors qu'il lui était attribué le prénom de son frère aîné, mort et enterré un an auparavant, le même jour.

Et c'est penchés sur le tableau qui a introduit ce travail que nous pourrions conclure, en essayant de décrypter le message paradoxal que nous percevons au-delà de l'opposition que nous pouvons nous représenter en terme de conflit de génération ; cherchant à saisir, au-delà de la rivalité oedipienne, la souffrance narcissique contenue par la création, dans ce qu'elle cherche à symboliser du rapport de l'artiste à ses identifications inconscientes, au sujet de la place qu'il peut tenir à côté de celle qui lui est assignée.

"Cher Théo, c'est avec beaucoup de plaisir que j'ai lu ta lettre sur le noir. En outre, elle me convainc que tu n'as aucun parti pris sur le noir. Ta description de l'étude de Manet : " Le Toréador mort " était très bien analysée. [...] Présentement, ma palette est en train de dégeler, la stérilité des débuts est partie. [...] Pour répondre à ta description à l'étude de Manet, je t'envoie une nature morte : une Bible ouverte, (donc un blanc rompu) reliée en cuir, sur fond noir, avec un avant-plan brun-jaune, et encore une note de jaune citron. Je l'ai peinte en une fois, le même jour. Cela pour te dire que je n'ai peut-être pas trimé tout à fait pour rien ; je veux dire par là, que, maintenant, j'arrive à peindre, relativement vite et sans tâtonner, un objet donné, quelle que soit sa forme ou sa couleur" (Lettre à Théo – 429 – octobre 1985).

Car effectivement, comme le souligne D. Anzieu, "*Un des paradoxes du travail du créateur réside* **dans l'espoir** *de se faire aimer un jour sinon de son Surmoi, du moins d'un des personnages intériorisés qui composent celui-ci. C'est un paradoxe , car sans un amour suffisant du Surmoi on ne saurait devenir créateur (un Surmoi qui n'a que haine et cruauté pour le Moi en stérilise les ressources créatrices), et sans l'accomplissement d'une oeuvre dont* **la valeur soit reconnue** *, on ne saurait forcer l'amour du surmoi*". Nous ne sommes pas si loin des processus que nous avons rencontrés dans la problématique posée par les actes des adolescents antisociaux, lorsqu'ils sont encore animés par l'espoir de faire reconnaître à l'autre ce qui leur a fait défaut.

[467] '**Ah ! il me semble de plus en plus que les gens sont la racine de tout, et quoique cela demeure éternellement un sentiment mélancolique de ne pas se trouver dans la vraie vie, dans ce sens qu'il vaudrait mieux travailler dans la chair même que dans la couleur et le plâtre, dans ce sens qu'il vaudrait mieux fabriquer des enfants que de fabriquer des tableaux ou que de faire des affaires, cependant on se sent vivre, quand on y songe, qu'on a des amis dans ceux qui, eux non plus, sont dans la vie vraie**' V. Van Gogh - Lettre 477 – avril 88.

CONCLUSION SENTIMENT DE CULPABILITE ET CREATION

... " Décrire un tableau de Van Gogh , à quoi bon ! Nulle description tentée par un autre ne pourra valoir le simple alignement d'objets naturels et de teintes auquel se livre Van Gogh lui-même, aussi grand écrivain que grand peintre et qui donne à propos de l'oeuvre décrite l'impression de la plus abasourdissante authenticité " .

... " Je ne décrirai donc pas un tableau de Van Gogh après Van Gogh, mais je dirai que Van Gogh est peintre parce-qu'il a recollecté la nature, qu'il l'a comme retranspirée et fait suer, qu'il a fait gicler en faisceaux sur ses toiles, en gerbes comme monumentales de couleurs, le séculaire concassement d'éléments, l'épouvantable pression élémentaire d'apostrophes, de stries, de virgules, de barres dont on ne peut plus croire après lui que les aspects naturels ne soient faits " .

... " Il n'y a pas de fantômes dans les tableaux de Van Gogh , pas de visions, pas d'hallucinations. C'est de la vérité torride d'un soleil de deux heures de l'après-midi. Un lent cauchemar génésique petit à petit élucidé. Sans cauchemar et sans effet. Mais la souffrance du pré-natal y est " .

... " Il a fait, sous la représentation, sourdre un air, et en elle enfermer un nerf, qui ne sont pas dans la nature, qui sont d'une nature et d'un air plus vrais, que l'air et le nerf de la nature vraie " .

... " Je vois, à l'heure où j'écris ces lignes, le visage rouge sanglant du peintre venir à moi, dans une muraille de tournesols éventrés, dans un formidable embrasement d'escarbilles d'hyacinthe opaque et d'herbages de lapis-lazuli. Tout cela au milieu d'un bombardement comme météorique d'atomes qui se feraient voir grain à grain, preuve que Van Gogh a pensé ses toiles comme un peintre, certes, et uniquement comme un peintre, mais qui serait, par le fait même, un formidable musicien " .

... " Méfiez-vous des beaux paysages de Van Gogh tourbillonnants et pacifiques, convulsés et pacifiés. C'est la santé entre deux reprises de la fièvre chaude qui va passer. C'est la fièvre entre deux reprises d'une insurrection de bonne santé. Un jour la peinture de Van Gogh armée et de fièvre et de bonne santé, reviendra pour jeter en l'air la poussière d'un monde en cage que son coeur ne pouvait plus supporter " .

... " Nul n'a jamais écrit ou peint, sculpté, modelé, construit, inventé, que pour sortir en fait de l'enfer " .

Antonin Artaud - Van Gogh le suicidé de la société

Antonin Artaud nous invite à penser que l'oeuvre de Van Gogh s'inscrit dans des processus créateurs qui partagent tous la même "contrainte à créer", fondée sur l'expérience d'une souffrance subjective qui rattache la symbolisation au besoin vitale de pouvoir s'en approprier le sens. C'est l'un des aspects de la symbolisation artistique, souligné en particulier par R. Roussillon, qui considère que "***la contrainte à créer apparaît comme l'effort du sujet pour tenter de mettre, à travers l'expérience créatrice, au " présent de son moi " l'expérience en souffrance d'appropriation subjective et de symbolisation, une manière de se rattacher secondairement à ce qui lui a fallu historiquement couper de lui-même pour continuer à survivre***".[468]

Cette opposition, cette alternance et finalement cette fusion "entre la fièvre et la bonne santé," comme ultime tentative de liaison des mouvements pulsionnels, par laquelle semble procéder l'acte créateur du peintre, auquel Antonin Artaud s'identifie en décrivant l'épuisant travail auquel l'artiste a fini par succomber, a constitué l'un des points d'articulation à l'étude psychocritique consacrée par Charles Mauron à la structure de l'inconscient chez Vincent Van Gogh. Notamment dans son article de 1953, qui présente une étude des processus psychiques, mettant en parallèle le travail de symbolisation qui s'effectue simultanément dans l'oeuvre peinte et dans l'écriture.

Il relève, en particulier, l'alternance des mouvements dépressifs et hypomaniaques en soulignant l'issue de la répression des mouvements agressifs :

"Tous les mouvements agressifs que l'on peut étudier dans les lettres ont la même allure et présentent la même courbe : une poussée sadique, suivie d'un recul masochiste beaucoup plus accentué. La répression est brutale, la culpabilité profonde, bien que désespérément niée par la conscience du moi. A chaque creux dépressif, Vincent tend à se représenter comme une victime de la

[468] R. Roussillon 1998 - Désir de créer, besoin de créer, contrainte à créer, capacité de créer in Symbolisation et processus de création - Collectif - Dunod

famille ou de la société, comme un " criminel " que l'on éloigne, surveille, soupçonne, emprisonne, abat, exécute"[469]. (p. 39)

Dans cet article, l'auteur va pouvoir relier les sentiments dépressifs intenses du peintre – entretenus par une mésestime profonde de lui-même, qui l'a constamment accompagné et qu'il exprime tout au long de sa correspondance[470] –

aux sentiments d'exaltation, que celui-ci va ressentir de manière de plus en plus accentuée, notamment en Avignon dans la chaude lumière du Midi. Ce changement dans l'humeur du peintre, accompagné des excès de travail et d'alcool, "*pour atteindre la haute note jaune*", vont lui apparaître comme un triomphe hypomaniaque sur le froid intérieur, mouvement jubilatoire qui succède ou qui accompagne les mouvements agressifs et les ruminations paranoïdes, dont témoigne aussi sa correspondance :

"On me soupçonne de quelque chose – c'est dans l'air – il y a quelque chose derrière moi . Vincent cache quelque chose qui ne peut voir la lumière " (lettre 22 avril 1882), ou encore : " Je sens que Pa et Moe réagissent instinctivement à mon sujet (je ne dis pas intelligemment). On hésite à m'accueillir à la maison, comme on hésiterait à accueillir un grand chien hirsute [...] Quant à moi, je veux bien admettre d'être un chien, et cela ne change rien à leur valeur : cette maison est trop bonne pour moi ; Pa et Moe et toute la famille sont singulièrement distingués (en revanche point sensibles du tout) et, et ce sont des pasteurs, que de pasteurs ! [...] Le chien comprend que, si on le gardait, ce serait pour le supporter, le tolérer dans cette maison ; par conséquent il va essayer de trouver une niche ailleurs. Oh, ce chien est le fils de notre père, mais on l'a laissé courir

[469] C. Mauron 1953 - Notes sur la structure de l'inconscient chez Vincent Van Gogh in Etudes psychocritiques - José Corti 1990 - pp. 32 à 77

[470] Par exemple, lettre à Théo juillet 1880 : '**Je suis, comme tu le sais peut-être, de retour dans le borinage, mon père me parlait de rester plutôt dans le voisinage d'Etten, j'ai dit non et je crois avoir agi ainsi pour le mieux. Involontairement, je suis devenu dans la famille une espèce de personnage impossible et suspect, quoi qu'il en soit, quelqu'un qui n'a pas confiance, en quoi pourrais-je en aucune manière être utile à qui que ce soit ? C'est pourquoi qu'avant tout, je suis porté à le croire, c'est avantageux et le meilleur parti à prendre et le plus raisonnable, que je m'en aille et me tienne à distance convenable, que je sois comme n'étant pas. [...] Aussi est-il qu'en premier lieu je voudrais bien voir cette entente cordiale, pour ne pas dire davantage, rétablie entre mon père et moi, et puis j'y tiendrais également beaucoup qu'elle se rétablisse entre nous deux. [...] Maintenant cela étant, que faut-il faire, doit-on se considérer comme un homme dangereux et incapable de quoi que ce soit ? [...] et mon tourment n'est autre que ceci : à quoi pourrais-je être bon, ne pourrais-je pas servir et être utile en quelque sorte [...] A cause de cela, on n'est pas sans mélancolie , puis on sent des vides là où ils pourraient être amitiés et hautes et sérieuses affections, et on sent le terrible découragement ronger à l'énergie morale même ;[...] Et puis on dit : Jusqu'à quand, mon Dieu ? [...] Je t'écris un peu au hasard ce qui me vient sous ma plume [...] A quoi donc pourrais-je être utile, à quoi pourrais-je servir, il y a quelque chose au-dedans de moi, qu'est-ce que c'est donc ? [...] Un oiseau en cage au printemps sait fortement bien qu'il y a quelque chose à quoi il serait bon [...] Il ne se le rappelle pas bien : puis il a des idées vagues et il se dit : 'les autres font leurs nids et élèvent la couvée', puis il se cogne le crâne contre les barreaux de la cage. Et puis la cage reste là et l'oiseau est fou de douleur. 'Voilà un fainéant', dit un autre oiseau qui passe, celui-là est une espèce de rentier. Pourtant le prisonnier vit et ne meurt pas, rien ne paraît en dehors de ce qui se passe en dedans, il se porte bien, il est plus ou moins gai au rayon de soleil. Mais vient la saison des migrations, accès de mélancolie**. [...]' in Lettres à son frère Théo - Lettre 133 - juillet 1880 - pp. 33 à 42 – Gras3set 1990

si souvent dans la rue qu'il a dû nécessairement devenir plus hargneux. Bah ! Pa a oublié ce détail depuis des années, il n'y a donc pas lieu d'en parler. A vrai dire, il n'a jamais réfléchi à ce qu'est le lien entre père et fils . Et puis, il se pourrait que le chien morde, qu'il devienne enragé et que le garde champêtre doive le tuer d'un coup de feu". (lettre 346 décembre 1883)

Triomphe sur le froid intérieur que nous pouvons associer au désastre d'une identification impossible au modèle paternel qui lui a fait cruellement défaut :

"D'ailleurs chez Vincent, fils de pasteur, frustration amoureuse et froid sont associés à la religion : " Ton frère... a eu l'impression de s'être appuyé trop longtemps contre un mur d'église froid, dur et blanchi à la chaux ... Ce mur d'église, imaginaire ou réel, m'a valu un refroidissement persistant des os et de la moelle, surtout des os et de la moelle de mon âme (164) [471] ".

Ce froid intérieur, nous pouvons aussi bien l'associer à l'angoisse de perte de l'objet maternel qui se manifeste, comme C. Mauron le souligne, lorsqu'il "**peint des racines désespérément accrochées à la terre maternelle et à la nourriture qu'elle donne**" (p. 42) Ou bien, dit-il, se signifie encore sur la toile, dans l'acte de couper les blés. Mais aussi de les rassembler, le corps engouffré dans la gerbe comme pour mieux s'assurer de l'emprise sur cet objet insaisissable ; ou encore dans l'acte de faucher ou découper la paille, comme pour mieux s'emparer de cet objet que l'on désespère de pouvoir saisir. Il fait notamment référence à la dernière toile du peintre (juste avant son suicide le 29 juillet 1890), la toile aux corbeaux, dans laquelle le champ fauché pourrait avoir la signification d'une **mutilation de cet objet maternel** libidinalement investi par le pôle agressif du mouvement pulsionnel. Et l'auteur souligne encore comment nous retrouvons, dans la correspondance, la conjonction de ces deux mouvements, comment l'emprise est comme commandée par la terreur de la perte, par l'impossibilité d'atteindre à l'expérience de séparation sans éprouver une déchirure insupportable :

"J'ai terminé deux grands dessins. Premièrement, un Sorow de plus grand format... L'autre, les Racines, représente quelques racines d'arbre dans un sol

[471] Ch. Mauron - Van Gogh - opus cité - p. 38. De multiples autres passages de la correspondance vont faire référence à une identification paternelle en impasse. Par exemple dans la lettre 379 à son frère, de septembre 1884, dans laquelle il est encore question de leur opposition par rapport à l'utilisation de la couleur dans la peinture, et dans laquelle il utilise comme métaphore de leur discussion le tableau peint par Delacroix en 1848, la Barricade, pour lequel il pose la question de savoir qui étaient ceux qui s'opposaient et s'entre-tuaient : 'Quels étaient ceux qui se trouvaient face à face, que l'on peut prendre comme types de tout le reste ? Guizot, ministre de Louis-Philippe d'une part, Michelet et Quinet avec les étudiants de l'autre côté. Je commence par Guizot et Louis-Philippe ; étaient-ils mauvais ou tyranniques ? Pas précisément, c'étaient des gens, d'après ce que je vois, comme par exemple papa et grand-père, le vieux Goupil. Des personnes, enfin, d'aspect extrêmement vénérable, grave, et sérieux, mais quand on les regarde un peu plus attentivement et de près, ils ont quelque chose de lugubre, d'inexpressif, de caduc, à tel point même qu'on en deviendrait malade Est-ce que c'est exagéré ? ? ? A part les différences de position, même esprit, même caractère. Est-ce que je m'abuse ? ? ?' (Lettres à Théo - opus cité - p.104). Et encore :'J'ai expédié aujourd'hui la dite caissette, contenant en dehors de ce que t'écrivais déjà, encore un tableau, Cimetière de paysans [...] j'ai voulu exprimer comment cette ruine démontre que depuis des siècles les paysans là-bas sont ensevelis dans les champs mêmes qu'ils labourent pendant leur vie [...] Et cette ruine me dit comment une foi, une religion est devenue vermoulue, bien qu'elle ait eu des fondements solides, comment cependant, pour les petits paysans, vivre et mourir, c'est tout comme [...] les religions passent , Dieu demeure. C'est un mot de Victor Hugo que l'on vient aussi d'enterrer'. (lettre 411 - juin 1885)

sablonneux. J'ai essayé d'exprimer la même idée dans le paysage que dans la figure : l'idée de s'enraciner convulsivement, passionnément dans la terre et de se trouver néanmoins, en partie arraché par les tempêtes" – lettre 195 – juillet 1882 (p. 41) [472]***.***

Cette lettre fait écho à celle de fin 1883, pendant la grave dépression qui étreint le peintre à Drenthe, état quasi mélancolique qui semble bien déterminée par des imagos sans consistance, désagrégées, dans lesquelles ils se noient et desquelles il tente désespérément de s'extraire : ***Hier, j'ai dessiné des racines pourries de chênes, ce qu'on appelle ici des souches de tourbe. (Ce sont des racines d'arbres qui ont séjourné, enfouies peut-être pendant un siècle, dans la tourbe, et qui ont elles-même formé de la tourbe. L'exploitation de la tourbière les ramène au jour). Ces racines étaient noyées dans la boue noire d'une mare. [...] Cette mare boueuse avec ces racines pourries offraient un spectacle mélancolique et même dramatique*** **.**" (lettre 331)

Mais lorsque C. Mauron va s'intéresser aux fixations prégénitales qui peuvent se repérer autant dans l'oeuvre peinte que dans l'écriture, Il ne va pas pouvoir intégrer l'impact des évènements historiques sur l'évolution libidinale du petit Vincent, et cela l'amène à interpréter l'impasse des identifications secondaires dans une configuration ou **le constitutionnel** va servir de relais. Il relie ainsi notamment les difficultés de Vincent, devenu adulte, à s'adapter à la rivalité fraternelle (qui se révèlent en particulier dans ses rapports conflictuels à ses amis peintres, dont la rupture avec Gauguin est restée la plus marquante), à une problématique de castration oedipienne qui n'aurait pu être surmontée, dans cette logique où l'impasse de la symbolisation primaire n'est pas convoquée.

Il rattache donc les mécanismes défensifs, qui ne caractérisent ni "*une manie dépressive ni une paranoïa*", mais serait plutôt "***l'image d'un organisme psychique qui rétablit par des mouvements en divers sens un équilibre menacé par un désespoir latent***" (p. 60) à "***une dépression infantile entre six mois et deux ans, peut-être à la naissance du troisième enfant***" (p.63). Il soutient son analyse du principe que "***le premier né étant mort aussitôt, Vincent dut être particulièrement choyé et les autres naissances, survenues quand il avait deux, quatre, six ans etc.., purent confirmer le sentiment d'abandon***", rabattant ainsi la question du désespoir sur une organisation défectueuse de la libido indépendamment de l'organisation du lien de l'enfant à ses objets primaires : "***L'agressivité et le besoin d'amour étaient probablement très forts dès l'origine*** ".

Il ne peut effectivement se questionner, ni sur les effets sur la mère de la perte de son premier-né, alors même qu'il souligne dans une note l'affect dépressif auquel cette mère était sans doute confrontée par ce deuil[473] ; ni sur les effets de cette dépression maternelle sur l'enfant de remplacement, que semble avoir constitué Vincent, né le jour de la mort de son frère et portant le même nom que lui ; effet mortifère porté par l'inconscient maternel, et porté aussi par les représentations inconscientes du père qui l'a reconnu

[472] ***Nous constatons que c'est la même angoisse qui étreint Van gogh 8 ans plus tard, lorsqu'il écrit en juillet 1889 : 'Connais-tu cette expression d'un poète hollandais : je suis attaché à la terre par des liens plus que terrestres' Voilà ce que j'ai éprouvé dans bien des angoisses, avant tout dans ma maladie dite mentale' – Lettres à son frère Théo – opus cité – p. 267***

sous cette identité d'emprunt.

Ainsi, il y aurait un intérêt à retrouver dans l'analyse "*l'allure que présente la courbe défensive*" de Vincent Van Gogh à partir de ce contexte primaire qui sous-tend les identifications secondaires du peintre, et en particulier de comprendre la réorganisation de la culpabilité dans l'oeuvre picturale, en contrepoint des mouvements ambivalents révélés par l'écriture.

Lorsque l'on pense aux 879 peintures laissées par Vincent Van Gogh à sa mort en 1890, aux lettres écrites, plus de 800, dont 668 à sont frère Théo, "*son confident, son complice, son double*" ; lorsque l'on commence à s'intéresser aux études publiées sur le peintre, et l'on en recensait 777 en 1942, ce travail d'analyse peut se présenter comme une entreprise difficile[474]. Sauf à considérer cet ensemble comme les différents discours externalisés qui sont constitutifs d'une individualité psychique et prendre son partie, que, quelque-soit l'axe d'approche qui nous conduit à privilégier l'écoute au-delà du regard porté sur le peintre, elle ne constituera jamais "la vérité" de l'autre que l'on cherche à atteindre. Que l'intérêt se porte donc à repérer les processus psychiques, à travers l'oeuvre inscrite dans son histoire et ce que l'une nous fait vivre, en contrepoint de ce que l'autre nous révèle. Et l'oeuvre qui focalise ainsi notre attention se présente alors comme le fil inducteur d'une trame associative tissée aux identifications de l'artiste.

C'est dans un tel état d'esprit que j'ai retravaillé la rencontre avec cette toile du peintre que j'ai proposée comme introduction à cette recherche concernant la question de la culpabilité inconsciente. Toile qui n'est pas très connue, qui n'est pas prise systématiquement comme toile de référence dans les publications et que je n'étais pas spécialement préparée à interpréter, mais qui a produit un premier effet d'empreinte, alors que j'étais dans cette réflexion.

Ainsi, dans un premier temps, au-delà de ce contexte de rivalité, auquel C. Mauron fait référence, "*Zola contre la Bible*" (p. 42), et de révolte assouvie envers son père, pasteur, récemment disparu, dans ce "*message provoquant*"[475] qu'il est sensé produire, j'ai été saisie par l'opposition entre l'ombre et la lumière, le contraste entre le noir et la couleur ; les deux bougies éteintes, la petite estompée derrière cette bible ouverte sur le Livre d'Isaïe 53, la grande dominant le petit livre fermé de Zola, "jaune citron" : La joie de vivre. Pour ensuite y revenir

473 '**Je dois à l'amitié de M. Vincent Van Gogh , neveu du peintre, le détail suivant : la tombe du premier-né est situé à l'entrée du cimetière, près de la chapelle de Zundert, immédiatement visible. C'est une dalle portant le nom et la date de naissance qui était celle de Vincent. Ce dernier, conçu et porté par une mère en grand deuil , a donc pu voir quotidiennement, lorsqu'il a été en âge de sentir, la tombe de celui qu'il avait remplacé. L'importance psychologique de ce détail est difficile à évaluer**' (Note de l'auteur). '**La version selon laquelle ce frère aîné aurait vécu quelques semaines provient de la Correspondance ; en fait, si l'on en juge par l'acte de décès, l'enfant était mort-né ; cette précision modifie d'autant moins les remarques précédentes que Vincent l'ignorait.**' (Note de l'éditeur) - Van Gogh - Etudes psychocritiques - opus cité - note n° 3 - p. 33

474 P. Bonafoux 1987 – Van Gogh – Le soleil en face – Gallimard 2000

475 Ronald de Leeuw 1977 – Van Gogh au Musée Van Gogh – Editions Wanders/Zwolle

en m'intéressant aux contenus représentatifs, en lien avec le contexte de vie du peintre entourant sa mise en oeuvre.

Cette petite toile a été "*peinte en un jour*" en octobre 1885, l'année de la mort de son père décédé au printemps. Elle se situe, après toute une période de doute sérieux sur sa propre capacité à devenir un peintre alors qu'il refusait de s'identifier aux modèles académiques proposés notamment par son cousin Mauve, peintre respecté et reconnu ; après l'échec terrible qui ne lui a pas permis de devenir pasteur comme son père ; dans ce moment de deuil auquel Vincent est confronté, et au tout début de cette période de mutation profonde concernant l'introduction de la couleur dans sa palette.

Le noir[476] faisait l'objet, depuis le début (1881), de discussions passionnées l'opposant à son frère Théo, qui l'incitait à sortir de ces teintes sombres destinées, pour Vincent, à exprimer "la vraie vie", dans le rapport identificatoire qui s'est d'abord joué autour de la souffrance des petites gens[477] :

"Si une peinture de paysans sent le lard, le fumet, l'odeur de pommes de terre, parfait ! Ce n'est pas malsain ; si une étable sent le fumier, bon ! c'est à cause de " cela que c'est une étable ; si les champs ont une odeur de blé mûr, ou de pommes de terres ou de guano et de fumier, c'est là justement la santé, surtout pour les citadins. Par de tels tableaux, ils apprennent quelque-chose d'utile. Un tableau de paysans, ça ne doit jamais être parfumé. [...] Un tableau de la vie de paysan est une chose sérieuse et, pour ma part, je me reprocherais de ne pas essayer de faire des tableaux de telle façon qu'ils puissent faire réfléchir sérieusement ceux qui réfléchissent sérieusement à l'art et à la vie. [...] Millet, De Groux, tant d'autres nous ont montré par leur exemple qu'il avaient du caractère et savaient ne pas se soucier des reproches comme " sale, grossier, boueux, puant, etc. Et ce serait une honte ne fût-ce que d'en douter. Non, on doit peindre les paysans comme si l'on était l'un des leurs, en sentant, en pensant comme eux-mêmes. Comme si l'on ne pouvait pas être autrement qu'on était.[...] Comprends bien. Je ne dis pas que Millet n'emploie pas de blanc quand il peint de la neige , mais je prétends que lui et les autre tonalistes, s'ils le voulaient un jour, pourraient le faire de la même manière que Delacroix le dit de Véronèse, qui peint des femmes nues blanches et blondes avec une couleur qui, par elle même, ressemble beaucoup à la boue des rues".

Sa correspondance nous permet ainsi de saisir l'enjeu pulsionnel de l'analité primaire

476 '**Toi qui cherches si tu ne vois pas des ombres obscures, et qui crois que ça ne vaut rien quand ces ombres sont sombres, mêmes noires, as-tu raison ? Je pense que non, car alors le Dante de Delacroix par exemple, ou encore le Pêcheur de Zandvoort, ne valent rien, car là-dedans, il y a vraiment les plus fortes puissances de noirs bleus ou violets. Est-ce que Rembrandt et Hals n'employaient pas de noir ? Et Vélasquez ? Pas seulement un, mais vingt-sept noirs, je t'assure. Ainsi, ce : 'Il ne faut pas employer de noir', allons ! Sais-tu bien ce que cela veut dire ? [...] Mes études n'ont pour moi d'autre raison que d'être une sorte de gymnastique, pour monter ou descendre dans les tons, ainsi donc, n'oublie pas que j'ai peint ma mousse blanche ou grise avec une couleur boueuse et que malgré tout, sur l'étude cela fait clair**' (Lettre 428)

477 '**Je pense à ce que dit Millet :' je ne veux point supprimer la souffrance, car c'est elle qui fait s'exprimer le plus énergiquement les artistes**' (lettre 399) ; '**Ailleurs Millet dit encore : dans l'art il faut y mettre sa peau**' (lettre 400 - avril 1885)

(dont nous aurions à déployer l'analyse pour approfondir la question du rapport du surmoi à l'idéal chez Van Gogh), dans ce besoin de transformation[478] qui sous-tend son idéal de peintre référé à ceux qui l'ont précédé. Et entre autres, son cousin Mauve, malgré ce qui les a opposés, Millet[479] en particulier, sont deux des grandes figures étayantes dans le domaine de la peinture :

"Je n'ai jamais entendu un bon sermon sur la résignation, ni ne m'en suis jamais représenté un bon, sauf ce tableau de Mauve et l'oeuvre de Millet. C'est bien la résignation, mais la vraie, non pas celle des pasteurs . Ces haridelles, ces pauvres haridelles épuisées, noires, blanches, brunes ; elles sont là patientes, soumises, prêtes, résignées, calmes. Dans un moment elles devront haler encore un bout le lourd chaland, la corvée touche à sa fin. Un petit moment d'arrêt. Elles halètent, elles sont couvertes de sueur, mais elles ne murmurent point, elles ne protestent point, elles ne se plaignent pas, de rien. Il y a longtemps qu'elles y sont habituées, habituées depuis des années. Elles sont résignées à vivre encore un peu et à travailler, mais demain elles iront à l'équarrisseur : " que ce soit " , elles y sont prêtes. Je trouve dans ce tableau une telle philosophie remarquablement élevée, pratique et silencieuse, il semble dire : savoir souffrir sans se plaindre, ça c'est la seule chose pratique, c'est là la grande science, la leçon à apprendre, la solution du problème de la vie " . Il me semble que ce tableau de Mauve serait un des rares tableaux devant lequel Millet s'arrêterait longtemps en murmurant : il a du coeur ce peintre-là". (lettre 181 – 7 janvier 82)

D'un autre côté, la littérature va constituer pour le peintre un autre pôle identificatoire qui se fonde, entre autres, sur Baudelaire, Maupassant, Balzac, et l'oeuvre de Zola en particulier, dont la peinture réaliste de la vie atteint, de la même façon, la misère de la nature humaine pour Vincent. La grève des mineurs de 1884, décrite dans Germinal, que son frère Théo lui a envoyé en juin 1885 (Lettre 409), fait écho à l'expérience qu'il a vécu 6 ans plus tôt dans le Borinage, au moment où il s'est consacré aux plus pauvres, au nom de l'Evangile, avant de devoir renoncer à être le pasteur de ces âmes. Nous pourrions ainsi penser que la peinture s'est constituée peu à peu comme un "*produit substitutif*" aux sermons qu'il n'a pas pu prononcer, échec venant redoubler l'impossible identification à son père, dont il a subi les effets d'une communication paradoxante ; mais échec détourné, transformé, sublimé dans cette contrainte à prendre appui sur d'autres figures identifiantes :

478 '**On s'exprime bien, à mon avis, quand on parle de gris et de bruns clairs, de gris et de bruns sombres. Mais comme c'est beau, ce que dit Silvestre au sujet de Delacroix, qu'il prenait un ton au hasard sur sa palette : 'Une nuance innommable violacée', qu'il jetait ce ton quelque part, soit pour la plus grande lumière, soit pour l'ombre la plus profonde, mais que de cette boue, il parvenait à faire en sorte qu'elle étincelait comme la lumière ou devenait muette comme une ombre profonde** (Lettre 428 - octobre 1885).

479 '**Aussi ce que j'espère ne jamais perdre de vue, c'est 'qu'il s'agit d'y aller en sabots', je veux dire par là qu'il s'agit d'être heureux d'avoir le boire et le manger et le dormir et l'habillement, d'être en somme content de ce qu'ont les paysans. C'est ainsi que faisait Millet et d'ailleurs il ne désirait pas autre chose, et c'est ce qui fait qu'à mes yeux il a, en tant qu'homme, montré le chemin qu'il faudrait suivre à des peintres qui, eux, ne le montrent pas, comme par exemple Israels et Mauve qui vivent plutôt largement. Et je le répète : Millet est 'le père Millet', c'est-à-dire le conseiller, le guide des jeunes peintres dans tous les domaines**' (Lettre 400)

"En ce moment, je vis sous le toit de Pa ; je vois, j'entends et je sens ce qu'il est. Je n'applaudis point, non, vraiment pas. Si tu es comme lui, si tu lui ressembles de plus en plus, la sagesse nous commande de nous en aller chacun de notre côté. Je reviens sur ce que j'ai dit à Pa : que notre querelle d'il y a deux ans était une erreur, puisque la porte m'a été fermée au nez (peu importe à qui est la faute). Les principes de Pa auraient dû l'inciter à éviter la querelle quand même, s'il avait été logique avec lui-même . Voici ce que Pa m'a répliqué : Très bien, mais je ne puis regretter ce que j'ai fait alors ; j'ai toujours agi pour ton bien selon ma conviction intime. J'ai répondu : L'opinion d'un homme est parfois en contradiction avec sa conscience, ce qu'on croit devoir faire est parfois tout à l'opposé de ce qu'on doit faire. J'ai fait remarquer à Pa qu'on trouverait dans la Bible des sentences permettant de vérifier quand nos opinions sont justes et équitables. Et qu'il était habitué à ne point y recourir, à s'en tenir avec obstination , injustement , arbitrairement et d'une façon blâmable, à mon avis, à son opinion – et non aux avis de sa conscience " . [...] Vois-tu, frère, je crois que Pa sacrifie volontiers à la mesquinerie, au lieu de se montrer magnanime, compréhensif, large d'esprit, humain. C'est sa vanité de pasteur qui l'a poussé à l'extrême dans le temps ; c'est cette même vanité de pasteur qui nous fait et nous fera encore tant de mal". (lettre 345 – décembre 83)

A partir de ces quelques éléments, nous voyons comment la Bible condense tout un faisceau de signifiants concernant l'investissement pulsionnel du peintre dans son rapport à l'imago paternelle, parmi lesquels les pulsions ambivalentes sont à la fois mises au premier plan et en même temps fortement contre-investies par la référence au texte biblique, auquel le peintre fait expressément référence, en représentant l'ouvrage ouvert au chapitre 53 du Livre d'Isaïe. Ce texte biblique s'intègre dans la deuxième partie du Livre, appelée Livre de la consolation d'Israël, rappelant le fidèle à l'arrivée du rédempteur, "qui a pris sur lui la faute de toute la multitude". Sans pouvoir entrer davantage dans l'exégèse du texte, signalons cependant que cette partie du Livre n'a vraisemblablement pas été rédigée par Isaïe lui-même puisqu'elle semble être postérieure de deux siècles en fonction de la prise de Jérusalem (p. 1270 de la Bible de Jérusalem). Ces éléments ne devaient pas être inconnus de Vincent Van Gogh, qui a suivi l'enseignement pour tenter de devenir Pasteur. Ils vont dans le sens d'un poids supplémentaire dans la culpabilité éprouvée par le peintre à ne pas pouvoir se saisir, pour des raisons multiples, dans ce rôle de continuateur de l'oeuvre paternelle.

En contrepoint, le roman de Zola : La joie de vivre. Titre paradoxal, pour un livre qui fait sans doute partie des romans les plus sombres de la série Les Rougon-Macquart , tableau de la souffrance et de la mort, mais surtout de l'emprise maternelle et de la perversion du désir qui débouchent sur la résignation, l'abnégation de l'enfant spolié au profit d'un autre. Tableau de famille du Second Empire dans lequel le père se replie narcissiquement sur sa maladie, est absent de la vie et occupe en même temps tout l'espace de cet enfant qui précisément se dévoue pour le soigner. Ce roman est porteur de toute une série de représentations concernant les imagos parentales, dont les plus caractéristiques, pour ce qui concerne notre étude, sont à la fois l'insuffisance d'étayage et le manque d'investissement libidinal de la part du père et l'indifférente froideur de la mère narcissique, dont l'amour étouffant pour son fils au détriment de sa nièce orpheline qui lui est confiée, contribue à détruire chez ce dernier les capacités à devenir un homme

et entraîne la fillette au sacrifice d'elle-même.

L'identification à Zola[480] semble se faire sur l'imago du père absent et celle de la mère morte, morts symbolisées notamment dans ce tableau par les deux chandelles éteintes. Et à la mort de son père, tout se passe comme si Vincent, à la faveur des identifications latérales sur la personne de Zola (confronté lui-même à la mort de sa mère au moment où il entame son roman en 1980 et à la disparition "d'un père littéraire" en la personne de Flaubert), déplaçait et condensait toute l'horreur de ses identifications inconscientes à l'imago maternelle, ressaisies malgré tout, dans un mouvement de triomphe maniaque, comme un moyen pour faire face à la mort réelle du père, à la culpabilité liée à ses mouvements ambivalents envers lui et éviter l'effondrement dépressif. Ce qui nous renvoie bien au travail de la mélancolie et au processus qui consiste à s'identifier à l'objet perdu, perdu pour la symbolisation du deuil et le travail de séparation qu'il implique.

En témoignerait, la couleur jaune citron, couleur qui apparaît pour la première fois dans ce tableau, que l'on peut associer à la "note jaune" recherchée en Avignon quelques années plus tard, lorsque, pris entre deux feux, "l'hallucination qui épuise et l'art qui apaise", il se jette à corps perdu dans une production hypomaniaque associée à la prise d'alcool qui étaye cette fuite en avant pour éviter les crises[481] qui se font de plus en plus vives et de plus en plus fréquentes :

"J'admets tout cela (l'alcool, le café pris à la place de la nourriture, mais vrai, restera t-il pour atteindre à la haute note jaune que j'ai atteint cet été, il m'a bien fallu monter le coup un peu". (lettre 581 à son frère - 24 mars 1889) "Mon cher frère, c'est toujours entre-temps du travail que je t'écris, je laboure comme un vrai possédé, j'ai une fureur sourde de travail plus que jamais. Et je crois que ça contribuera à me guérir. Peut-être m'arrivera-t-il une chose comme celle dont parle Eugène Delacroix : " j'ai trouvé la peinture lorsque je n'avais plus ni dents ni souffle " , dans ce sens que ma triste maladie me fait travailler avec une fureur sourde, très lentement, mais du matin au soir sans lâcher, et c'est probablement là le secret, travailler longtemps et lentement. Q'en sais-je, mais je crois que j'ai une ou deux toiles en train, pas trop mal d'abord le faucheur dans les blés jaunes

[480] Si l'identification à Zola se fait autour de la figure maternelle et de la figure paternelle, il faut noter encore un autre parallèle que nous pouvons faire entre la fascination de l'auteur pour la scène de l'accouchement décrite dans La joie de vivre (alors que l'enfant qui n'en finit pas de se séparer de sa mère : '**dans le sang et dans l'ordure, faisant craquer le ventre des mères, élargissant jusqu'à l'horreur cette fente rouge, pareille au coup de hache qui ouvre le tronc et laisse couler la vie des grands arbres**', naît, à moitié mort, sous le regard de son jeune père incapable d'aucun secours), et 'l'éblouissance' qui prend Van gogh et le fait tomber raide, en Avignon, chaque fois que dans la nature il se retrouve devant des grottes ou des carrières, dont ses peintures évoquent le sexe d'une femme. Il faut alors faire l'hypothèse que le 'travail de labour et de taille' qu'il entreprend dans son oeuvre renvoie directement au travail de 'désemprise' impossible (évoqué notamment par les tableaux des racines d'arbre enchevêtrées – dont celui, ultime, de juillet 1890) et à l'incapacité du père de se présenter comme principe tiers pour aider au travail de séparation. Et renvoie aussi, au meurtre potentiel de l'enfant par la mère ou de la mère par l'enfant, lors de la séparation.

[481] Crises épileptoïdes considérées par C. Mauron comme une défense ultime contre la démence qui consisterait, dans la **décharge** psycho-somatique à atteindre un état de stupeur, une sorte 'd'anesthésie provoquée' dont Vincent ressortait sans souvenir et calmé, pour un temps, de ses hallucinations.

et le portrait sur fond clair, ce sera pour les vingtistes si toutefois ils se souviennent de moi au moment donné, or ce me serait absolument égal, sinon préférable qu'ils m'oublient. [...] Ouf, le faucheur est terminé, je crois que ça sera un que tu mettras chez toi – C'est une image de la mort tel que nous en parle le grand livre de la nature – mais ce que j'ai cherché c'est " le presque en souriant " . C'est tout jaune, sauf une ligne de collines violette, d'un jaune pâle et blond. Je trouve ça drôle moi que j'aie vu ainsi à travers les barreaux de fer d'un cabanon". (Lettre 604 – septembre 1889)

La question qui se pose et qui introduit à la nécessité de creuser la question de la sublimation est celle de savoir comment, à partir de quels évènements, évènements psychiques ou de la vie réelle, un jour, le processus qui avait garanti à Vincent, jusqu'à un certain point, une sorte de contention à la conflictualité interne, a cessé de pouvoir transformer ses mouvements pulsionnels et l'a précipité, une troisième fois[482], d'un coup de fusil, à retourner contre lui le mouvement meurtrier, et cette fois, "**à la manière du garde champêtre qui abat le chien devenu dangereux**".

Car, si en effet la sublimation est un mouvement plutôt qu'un aboutissement, "*peut-être le mouvement même de la transformation pulsionnelle*"[483], il reste que le processus ne se soutient pas de lui-même. Et vraisemblablement, comme tout processus pulsionnel, la qualité des objets, à partir desquels il se dérive, détermine en partie la possibilité d'assurer une suffisante métabolisation des processus en jeu sur les objets de transfert.

Si, comme le soutient André Green la sublimation ne protège de rien, et le destin de Vincent Van gogh nous le montre assez, il reste à comprendre et à préciser le rapport de la culpabilité primaire à ce processus particulier d'externalisation pulsionnelle lorsqu'il échoue à transformer les mouvements ambivalents dont il s'origine. Nous pourrions relier cette interrogation à celle énoncée par S. Freud[484] en 1923, lorsqu'il cherche à définir la position de maîtrise du moi sur le ça et ses rapports au surmoi issu des identifications à l'objet, et la place qu'il détient dans les modifications pulsionnelles : "***La transposition de libido d'objet en libido narcissique qui se produit ici entraîne manifestement un abandon des buts sexuels, une désexualisation, donc une espèce de sublimation. Et même surgit la question digne d'un traitement approfondi : cela n'est-il pas la voie générale vers la sublimation, toute sublimation ne se produit-elle pas par l'intermédiaire du moi, lequel transforme d'abord la libido d'objet sexuelle en libido narcissique pour lui poser ensuite peut-être un nouveau but ? (le grand réservoir de la libido au sens de l'introduction du narcissisme, il nous faut maintenant, après***

[482] P. Bonafoux 1997 - Van Gogh – Le soleil en face - opus cité : Une première fois, éconduit lors de sa déclaration d'amour à sa cousine Kate, il s'est brûlé profondément la main (août1881), une deuxième fois pris d'hallucination, il a retourné sur lui le rasoir destiné à Gauguin et s'est coupé le lobe de l'oreille qu'il est allé offrir, dans la foulée, à une prostituée (23 décembre 98), scène qui nous rappelle l'amour malheureux de Vincent pour Sien, (inspiratrice de ses toiles Sorow), prostituée dont il a du se séparer sous la pression familiale, et qui a pu, un temps, lui donner le sentiment de pouvoir partager 'la vraie vie' des autres.

[483] Patrick Miller 1998 – Malaise dans la psychanalyse in R.F.P. n° 4.

[484] S. Freud 1923 - Le Moi et le Ça - chapitre III : Le Moi et le surmoi - in O. C. XVI – p. 274

avoir fait la démarcation entre moi et ça, reconnaître que c'est le ça. La libido, qui afflue vers le moi par les identifications ici décrites, instaure son "narcissisme secondaire "). Cette transformation ne peut-elle avoir aussi pour conséquence d'autres destins de pulsion, par exemple entraîner une démixtion des diverses pulsions fusionnées les unes avec les autres, cela nous occupera encore plus tard".

Les aventures de la sublimation nous raconterait donc bien l'histoire de la rencontre avec l'objet et porteraient les traces du travail psychique auquel le moi a été soumis, sous la contrainte du principe de plaisir, pour en symboliser l'expérience. Elles s'offrent donc comme un nouveau champ pour relancer la question des manifestations de la culpabilité inconsciente et de ses rapports avec les conditions d'élaboration dont le moi a pu disposer pour transformer la situation de dépendance primaire.

BIBLIOGRAPHIE

Abraham Nicolas 1963 - La perte de l'innocence *in* L'écorce et le noyau - Flammarion 1987

Ancelin-Schützemberger Anne 1993 - Aïe, mes aïeux - Collection Epi - La Méridienne

André Jacques 2000 - La séparation *in* Sexualité infantile et attachement - PUF 2000

Anzieu Didier 1981 - Le corps de l'oeuvre - Gallimard 1987 - Le groupe et l'inconscient - Dunod 1990 - Epiderme nomade et peau psychique - Apsygée

Arfouilloux Jean Claude 1991 - L'intérieur de ma mère *in* Et les fantasmes originaires - R. F. P. n° 5

Aries Philippe 1973 - L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime - Seuil

Artaud Antonin 1947 - Van Gogh le suicidé de la société - Gallimard 2000

Aubertel Françoise et Fustier Francine 1990 - Spécificité de la chaîne associative familiale - Document de travail interne - Formation à la thérapie familiale analytique

Aulagnier Pierra 1975 - La violence de l'interprétation - PUF 1981 - Condamné à investir *in* Le trouble de penser - N. R. F. n° 25

Balat Michel 1997 - Autisme et éveil de coma - Editions Théétète 1998

Balier Claude 1988 - Psychanalyse des comportements violents - PUF 1990 - Le prix de la liberté *in* Le psychanalyste hors séance - R. F. P. n° 5 PUF

Baudy Dominique 1997 - Le scaphandre et le papillon - Robert Laffont

Bégoin Jean 2001 - La joie de vivre et le devenir soi *in* Naître et grandir autrement - Collectif sous la direction de C. Bergeret-Amselek - Desclée de Brouwer

Berger Maurice 1990 - Des entretiens familiaux à la représentation de soi - Topique de la profondeur - Apsygée 1992 - Les séparations à but thérapeutique - Privat

Bergeret Jean 1972 - Psychologie pathologique - Masson 1986 1974 - La personnalité normale et pathologique - Dunod 1984 - La violence fondamentale - Dunod 2000

Bettelheim Bruno 1969 - La forteresse vide - Gallimard 1976 - Psychanalyse des contes de fées - R. Laffont

Bion Wielfried 1976 - Introduction aux idées psychanalytiques de Bion - Collectif - Bordas

Bonafoux Pascal 1987 - Van Gogh, le soleil en face - Gallimard 2000

Bowlby John 1969 - L'attachement - Tome I - Attachement et perte - PUF 1999

Braunschweig Denise 1991 - Fantasmes originaires et surmoi - La phylogénèse *in* Et les fantasmes originaires - R. F. P. n° 5 - PUF

Brusset Bernard 1989 - Psychanalyse du lien - La relation d'objet - Le Centurion

Cahn Raymond 1991 - Adolescence et folie - PUF 1991 - Présentation du rapport *in* Le sujet - R. F. P. n°6 - PUF

Changeux Jean-Pierre 1983 - L'homme neuronal - Le temps des sciences - Fayard

Ciccone Albert 1999 - La transmission psychique inconsciente - Dunod 2000 - Document rencontres ouvertes du 8 avril 2000 - C.R.P.P.C. - Lyon II

Ciccone Albert et Lhopital Marc 1991 - Naissance à la vie psychique - Dunod

Columbo Eduardo 2000 - Sexualité et érotisme *in* Sexualité infantile et attachement - PUF

Couvreur Catherine 1992 - L'illusion d'absence *in* R.F.P. n° 1- Irreprésentable ou irreprésenté ? - PUF

Cosnier Jean Cosnier Jean 1984 - La psychanalyse, le langage et la communication *in* Psychothérapie n° 4

Damasio Antonio 1994 - L'erreur de Descartes - Editions Odile Jacob 2001 1999 - Le sentiment même de soi - Sciences - Editions Odile Jacob 2000

De Leeuw Ronald 1995 - Van Gogh au musée Van Gogh - Editions Wanders - Zwolle

Deleuze Gilles 1967 - Présentation de Sacher Masoch - Les Editions de Minuit 1990

Denis Paul 1992 - Emprise et théorie des pulsions *in* R. F. P. - De l'emprise à la perversion – Tome LVI – Spécial congrès - PUF

Diatkine Gilbert 1991 - Et les fantasmes originaires *in* R.F.P. 1991 n° 5 1999 - Cause de la violence chez le jeune enfant *in* Enfants terribles, enfants précoces - Erès

Documents protection judiciaire 1966 - Docteur P. Male - Psychothérapie de la délinquance - Annales de Vaucresson 1971 - A. Firkowska - Mankiewicz - Les facteurs bio-psychiques et la délinquance 1976/77 - M. Leblanc - La délinquance à l'adolescence - G. Ausloos - Adolescence, délinquance et famille 1977 - Colloque de Lyon - Fonction des déviances - Annales de Vaucresson 1978 - Michard Henri - La délinquance des jeunes en France - Notes et études documentaires - La documentation française 1984 - Maryse Vaillant - La réparation dans la profession éducative 1989 - Textes d'orientation P.J.J. - communication du Garde des Sceaux du 17 mai 1989 1988 - Journées des cliniciens - Annales de Vaucresson 1989 - Journées des cliniciens - Annales de Vaucresson 1990 - Journées des cliniciens - Annales de Vaucresson 1990 - Les cahiers du C.R.I.V. - Approche historique de la clinique à l'E. S.- Annales de Vaucresson – mai 1990

Dolto Françoise 1971 - Le cas Dominique - Seuil 1974 1971 - Psychanalyse et pédiatrie - Seuil 1976 1981 - La difficulté de vivre - La psychanalyse et la prévention des névroses - Inter Editons 1981 - Au jeu du désir - Essais cliniques - Seuil 1982 - Sexualité féminine - Scarabée et compagnie 1982 - Séminaire de psychanalyse d'enfants - Seuil 1985 - Solitude - Vertiges publication 1988 - La cause des adolescents - Le concept d'adolescence - R. Laffont 1989 - Autoportrait d'une psychanalyste - Seuil

Donnet Jean-Luc 1995 - Surmoi I - Monographie de la R.F.P. - PUF 1998 - Processus culturel et sublimation *in* La sublimation - R.F.P. 1998 - n° 4 - PUF

Emde Robert. N. 1999 - Une progression : Les effets intégrateurs des processus affectifs sur le développement en psychanalyse *in* L'affect et sa perversion - R.F.P. 1999 - n° 1 - PUF

Erikson Eric 1972 - Adolescence et crise - La quête de l'identité - Flammarion

Ferenczi Sandor 1924 - Thalassa -Psychanalyse des origines de la vie sexuelle - P.B.P. 1992

Ferrant Alain 2001 - Pulsions et liens d'emprise - Dunod

Fraiberg Selma 1969 - Fantômes dans la chambre d'enfants - PUF 1999 1993 -

Mécanismes de défense pathologiques au cours de la petite enfance *in* Devenir - Vol. 5 - N° I

Freud Anna 1949 - Le moi et les mécanismes de défense - PUF 1978 - 9e édition

Freud Sigmund 1895 - Esquisse d'une psychologie scientifique *in* Naissance de la psychanalyse - PUF 1991 1900 - L'interprétation des rêves - PUF 1926 1905 - Trois essais sur la théorie de la sexualité - Gallimard 1962 1907 - Délires et rêves dans la Gradiva de Jensen - Gallimard 1986 1908 - Le créateur littéraire et le rêve éveillé *in* Essais de psychanalyse appliquée - Gallimard 1971 1908 - Les théories sexuelles infantiles *in* La vie sexuelle - PUF 1969 1909 - Le roman familial des névrosés *in* Névrose psychose et perversion - PUF 1973 1910 - Contribution à la psychologie de la vie amoureuse *in* La vie sexuelle - PUF 1989 1911 - Formulations sur les deux principes du cours des évènements psychiques *in* R. I. P. - Tome I - PUF - 1973 1913 - Totem et tabou - P. B. P 1965 1914 - Pour introduire le narcissisme *in* La vie sexuelle – PUF 1973 1915 - Un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique *in* Névrose, psychose et perversion - PUF 1973 1915 - Métapsychologie - Gallimard - 1968 - et O. C Volume XIII - PUF 1916 - Criminels par sentiment de culpabilité *in* Essais de psychanalyse appliquée – Gallimard 1971 1916 - Die Verbrecher aus Schuldbewustsein - Ch. III *in* Einige Charaktertypen aus der psychoanaltischen Arbeit - p. 389 - Oeuvre complète allemande 1917 - Souvenir d'enfance dans fiction et vérité de Goethe *in* Essais de psychanalyse appliquée - Gallimard 1971 1917 - Une difficulté de la psychanalyse *in* Essais de psychanalyse appliquée – Gallimard 1971 1919 - L'inquiétante étrangeté *in* Essais de psychanalyse appliquée - opus cité 1920 - Au-delà du principe de plaisir *in* Essais de psychanalyse - P. B. P 1980 et O. C.- XV 1921 - Psychologie des masses et analyse du moi *in* O. C. XVI - et P. B. P. 1980 1923 - Le Moi et le ça - O. C.- XVI et P. B. P. 1980 1924 - La perte de la réalité dans la névrose et la psychose *in* Névrose psychose et perversion - PUF 1973 1925 - Note sur le bloc-note magique *in* R. I. P. - Tome II - PUF 1987 1925 - La négation *in* R. I. P. - opus cité 1926 - Inhibition, symptôme, angoisse - PUF 1986 1928 - Dostoïweski et le parricide *in* R.I.P. - Tome II – PUF 1987 1929 - Malaise dans la civilisation - PUF 1951 1931 - Sexualité féminine *in* La vie sexuelle - opus cité 1932 - La personnalité psychique - 3e conférence *in* Les nouvelles conférences - Gallimard 1936 1937 - Analyse avec fin et analyse sans fin *in* R. I. P. tome II – PUF 1987 1938 - Notes d'exil *in* R. I. P. Tome II – PUF 1987 1938 - Abrégé de psychanalyse - PUF 1985 Geismann Claudine et Pierre 1984 - L'enfant et sa psychose - Dunod1984

Gimenez Guy 2002 - Les objets de relation *in* Les processus psychiques de la relation - Collectif dirigé par Bernard Chouvier - Dunod

Golse Bernard 2001 - Pour grandir : la nécessité d'une histoire *in* Naître et grandir autrement - Collectif sous la direction de C. Bergeret- Amselek - Desclée de Brouwer

Granjon Evelyn 1990 - Quelques réflexions sur l'enveloppe généalogique familiale - document interne - Formation à la thérapie familiale psychanalytique

Green André 1973 - Le discours vivant - PUF 1973 1983 - Narcissisme de vie, narcissisme de mort - PUF 1984 - La pulsion de mort - collectif - PUF 1986 1990 - La Folie privée - Gallimard 1993 - Le travail du négatif - Les éditions de minuit 1999 - Sur la discrimination et l'indiscrimination affect-représentation *in* L'affect et sa perversion - R.F.P. n°1 - PUF 1999 - Passivité - passivation : jouissance et détresse

in Enjeux de la passivité - R.F.P. n° 5 - PUF

Guillaumin Jean 1982 - La souffrance travaillée par la pensée dans l'écriture *in* Souffrance, plaisir et pensée - Collectif - 1e rencontres psychanalytiques d'Aix en Provence 1982 - Les Belles lettres 1987 - Névrose, négatif et perversion *in* Entre blessure et cicatrice - Champ Vallon 2000 - Collectif - L'invention de la pulsion de mort - Dunod

Guillem Pedro, Loren José Antonio et Orozco Eduardo 1991 - Introduction au rapport *in* Le narcissisme dans les processus de structuration et de déstructuration psychiques - R. F. P. n° 1

Hall Edward T. 1971 - La dimension cachée - Seuil 1976 - Au-delà de la culture - Seuil 1979

Herbinet Etienne 1981 - Collectif - L'aube des sens - Les cahiers du nouveau-né - Stock 1985 - Compétence néonatale dans l'interaction et l'apprentissage prénatal *in* Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence n° 2/3 - p. 53 à 58

Heuyer Georges 1952 - Introduction à la psychiatrie infantile - PUF 1966

Hoffmann Ernst Théodor Wilhelm 1830 - Première édition française des OEuvres complètes d'Hoffmann - L'Homme au sable *in* Contes fantastiques - 1980 Flammarion

Hopkins Juliet 1992 - Echec du holding *in* Devenir - Vol. 4 - N° 4

Jacob François 1987 - La statue intérieure - Seuil

Janin Claude 1998 - Les sublimations et leurs destins *in* La sublimation - R.F.P. 1998 - n° 4 - PUF

Jeammet Nicole 1993 - Les Destins de la culpabilité - PUF

Jeammet Philippe 2002 - Les aménagements de la séparation à l'adolescence *in* Les processus psychiques et médiation - collectif dirigé par Bernard Chouvier - Dunod

Journal de la psychanalyse de l'enfant 1986 - L'interprétation - PUF 1986 - Le cadre - PUF 1987 - Le transfert - PUF 1989 - Le contre transfert - PUF 1989 - Le narcissisme à l'adolescence - PUF

Kaës René 1979 - Rupture crise et dépassement - Collectif - Dunod 1987 - L'institution et les instituions - Collectif - Dunod 2002 - Médiation, analyse transitionnelle et formations intermédiaires *in* Les processus psychiques de la médiation - Collectif dirigé par Bernard Chouvier - Dunod

Kelly - Lainé Kathleen 1992 - Peter Pan ou l'enfant triste - Calmann Levy 1994 - L'enfant qui pleure dans l'adulte *in* L'enfant dans l'adulte - R.F.P. n° 3 - PUF

Klein Mélanie 1957 - Envie et gratitude - Gallimard 1968

La Bible de Jérusalem Traduite en français sous la direction de L'école biblique de Jérusalem - Les Editions du Cerf 1998

Lacan Jacques 1949 - Le stade du miroir dans la fonction du Je *in* Les écrits I - Seuil 1999 1960 - Sur le rapport de Daniel Lagache *in* Les écrits II - Seuil 1999 1957 - La relation d'objet - Seuil 1994

Lacroix Marie-Blanche et Monmayrand Maguy 1999 - Enfants terribles, enfants précoces - Erès

Ladame François 1991 - Entre rêve et action *in* Le sujet - R. F. P n°6 - PUF

Langaney André 1979 - Le sexe et l'innovation - Seuil

Laplanche Jean 1987 - Nouveaux fondements pour la psychanalyse - PUF 1987 - Problématiques V - Le baquet - transcendance du transfert - PUF 2000 - Sexualité et attachement dans la métapsychologie *in* Sexualité infantile et attachement - PUF

Laplanche Jean et Pontalis J. B. 1967 - Vocabulaire de la Psychanalyse - Hachette 1985 - Fantasme originaire, Fantasmes des origines, Origines du fantasme - Hachette

Le Guen Annick L'inquiétante étrangeté et le double *in* Le Double - Monographie de la R.F.P. - PUF 1997

Le Guen Claude 1998 - Le voyage d'Orphée *in* La sublimation - R.F.P. 1998 - n° 4 - PUF

Mac Dougall Joyce 1989 - Théâtre du corps - Gallimard 1997

Mahler Margaret 1968 - Psychose infantile - P.B.P. 1973

Mauron Charles 1950 - 1955 - Van Gogh - Etudes psychocritiques - Editions José corti - 1990

Meltzer Donald 1975 - Explorations dans le monde de l'autisme - Payot 1984

Miller Patrick 1998 - Malaise dans le Psychanalyste *in* La sublimation - R.F.P. 1998 - n° 4 - PUF

Naouri Aldo 1998 - Les filles et leurs mères - Editions Odile Jacob

Oppenheim Daniel 1999 - Ne jette pas mes dessins à la poubelle - Seuil

Oppenheim-Gluckman Hélène 1996 - Mémoire de l'absence - Clinique psychanalytique des réveils de coma - Masson 2000 - La pensée naufragée - Clinique psychopathologique des patients cérébro-lésés - Editions Economica

Palacio-Espada Antonio 2001 - Retentissement des conflits de la parentalité sur l'organisation psychique de l'enfant *in* Naître et grandir autrement - Collectif sous la direction de C. Bergeret-Amselek - Desclée de Brouwer

Pankov Gisella 1977 - Structure familiale et psychose - Editions Aubier Montaigne 1983 - 2e édition 1981 - L'être- là du schizophrène - Editions Aubier

Parat Catherine 1995 - L'affect partagé - PUF

Perron-Borelli Michèle 1994 - Fonction du fantasme *in* Compulsion du vide, compulsion de création - R.F.P. 1994 - n° 2 - PUF

Pham Thierry H. & Côté Gilles 2000 - Psychopathie : théorie et recherche - Septentrion PUF

Picard Dominique 1983 - Du code au désir - Le corps dans sa fonction sociale - Dunod

Quinodoz Jean-Michel 2000 - Mélancolie maniaque : Quelle issue ? *in* L'idéal transmis - R.F.P. 2000 - n° 5 - PUF

Racamier Paul Claude 1970 - Le psychanalyste dans divan – Payot 1989 - Antoedipe et ses destins

Rechardt Eero et Ikonen Pentti 1984 - A propos de l'interprétation de la pulsion de mort *in* La pulsion de mort – collectif – PUF 1986

Ribas Denys 1998 - Béance du “trouvé”, exacerbation du “créé” *in* La sublimation - R.F.P. 1998 n° 4 - PUF

Rosenberg Benno 1991 - Masochisme mortifère, masochisme gardien de la vie - Monographie de la R. F. P. - PUF 1999 1999 - Masochisme et passivité *in* Enjeux de la passivité - R.F.P. n° 5

Rosolato Guy 1975 - Culpabilité et sacrifice *in* La relation d’inconnu - Gallimard - 1978 1977 - Que contemplait Freud sur l’acropole *in* La relation d’inconnu - opus cité

Roudinesco Elizabeth 1986 - La Bataille de cent ans - Histoire de la Psychanalyse en France 1 et 2 - Seuil

Roudinesco Elizabeth et Michel Plon 1997 - Dictionnaire de la Psychanalyse - Fayard

Roussillon René 1990 - Transférer la psychanalyse *in* Le psychanalyste hors séance - R. F. P. n° 5 - PUF 1991 - Paradoxes et situations limites de la Psychanalyse - PUF 1991 - Les paradoxes du déficit *in* Psychologie médicale – 23/11 – p.p. 1305 à 1308 1991 - Epreuve d’actualité, épreuve de réalité dans le face à face “psychanalytique” *in* Psychothérapie et idéal psychanalytique - R. F. P. n° 3 - PUF 1992 - Du baquet de Mesmer au “baquet” de S. Freud - PUF 1995 - Logiques et archéologiques du cadre psychanalytique - PUF 1995 - Métapsychologie des processus et transitionnalité - R. F. P. - spécial congrès - PUF 1999 - Agonie, clivage et symbolisation - PUF 2000 2001 - La conception psychanalytique de l’affect - Document interne 2001 - Le plaisir et la répétition - Théorie du processus psychique - Dunod 2001 - Homosexualité primaire – document interne - à paraître – In Press 2002 2002 - Le transitionnel et l’indéterminé *in* Les processus psychiques de la médiation - collectif dirigé par Bernard Chouvier - Dunod

Ruffiot André 1981 - Eléments de thérapie familiale psychanalytique *in* La thérapie familiale telle quelle - Dunod

Sandler Joseph 1987 - Projection, identification, identification projective - PUF 1991

Sarraute Nathalie 1983 - Enfance - Gallimard

Segal Hanna 1969 - Introduction à l’oeuvre de Mélanie Klein - PUF

Spitz René 1965 - De la naissance à la parole - PUF 1968

Stern Daniel 2001 - Qu’est-ce qu’une mère *in* Naître et grandir autrement - Collectif sous la direction de C. Bergeret-Amselek - Desclée de Brouwer

Synodinou Claire 1985 - Autisme infantile - approche thérapeutique - Aubier

Tomassini Massimo 1992 - Désidentification primaire *in* De L’emprise à la perversion - R.F.P. spécial congrès - PUF

Török Maria 1968 - Maladie du deuil *in* L’écorce et le noyau - Flammarion 1987

Tustin Frances 1982 - Autisme et psychose de l’enfant - Seuil

Van Gogh Vincent 1870/1890 - Lettres à son frère Théo - traduction de G. Philippart - Grasset 1937 - nouvelle édition 1990 1853/1890 - Correspondance générale - Tome 2 - traduit de l’anglais et du néerlandais par M. Beerblock et L. Roëlandt - Gallimard 1960 - nouvelle édition 1990

Whithen Linda 2000 - Van Gogh, sa vie son oeuvre - Editions Soline

Widlöcher Daniel 2000 - Amour primaire et sexualité infantile *in* Sexualité infantile et

attachement - PUF

Winnicott Donald 1939 à 1970 - Textes regroupés dans Déprivation et délinquance - Science de l'homme - Payot 1994 1945 - Le développement affectif primaire *in* de la Psychanalyse à la pédiatrie - P.B.P. 1980 1950 - Contribution de la psychanalyse à la classification psychiatrique *in* Processus de maturation chez l'enfant - P. B. P. 1970 et 2e édition 1989 1950 - L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif *in* De la pédiatrie à la psychanalyse -P.B.P. 1980 1951 - Objets transitionnels et phénomènes transitionnels *in* De la pédiatrie à la psychanalyse -P.B.P.1980 1952 à 1966 - Lettres vives - Gallimard 1989 1954 - La position dépressive dans le développement affectif normal *in* De la pédiatrie à la psychanalyse – P.B.P. 1955 - Le stade de l'inquiétude primitive *in* De la pédiatrie à la psychanalyse - P.B.P.1980 1955 - Position dépressive dans le développement affectif normal *in* De la pédiatrie à la psychanalyse 1956 - La tendance anti-sociale *in* De la pédiatrie à la psychanalyse - P.B.P. 1980 1956 - La préoccupation maternelle primaire *in* De la pédiatrie à la psychanalyse - P.B.P.1980 1957 - Contribution de la psychanalyse à la classification psychiatrique *in* Processus de maturation chez l'enfant - P.B.P. 1970 - 2e édition 1989 1958 - La psychanalyse et le sentiment de culpabilité *in* De la pédiatrie à la psychanalyse - P.B.P. 1980 1959 - Compte-rendu et critique de Envie et Gratitude de Mélanie Klein *in* La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques - Gallimard 2000 1960 à 1970 - Conversations ordinaires - Gallimard 1986 1960 - La théorie de la relation parents-nourrisson *in* De la pédiatrie à la psychanalyse - P.B.P. 1980 1960 - Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux self *in* Processus de maturation chez l'enfant - P.B.P. 1970 – 2e édition 1989 1960 - Agressivité, culpabilité et réparation *in* Conversations ordinaires - Gallimard 1986 1962 - Intégration du moi au cours du développement de l'enfant *in* Processus de maturation chez l'enfant - P.B.P. 1970 - 2e édition 1989 1963 - Soins hospitaliers en complément d'une psychothérapie intensive à l'adolescence *in* Processus de maturation chez l'enfant - P.B.P. 1970 - 2e édition 1989 1963 - L'état de dépendance du nourrisson dans le cadre des soins maternels et infantiles et dans la situation analytique *in* Processus de maturation chez l'enfant - P.B.P. 1970 - 2e édition 1989 1963 - Psychothérapie des troubles du caractère *in* Processus de maturation chez l'enfant - P.B.P. 1970 1963 - Elaboration de la capacité de sollicitude *in* Processus de maturation chez l'enfant - P.B.P. 1970 1963 - La crainte de l'effondrement *in* Figures du vide - N. R. F. 1975 - n° 11 1963 - Morale et éducation *in* Processus de maturation chez l'enfant - P.B.P. 1970 - 2e édition 1989 1963 - De la communication et de la non communication *in* Processus de maturation chez l'enfant - P.B.P.1970 - 2e édition 1989 1965 - Traumatisme, culpabilité, régression *in* La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques - Gallimard 2000 1967 - Sur D. W. W. par D. W. W. *in* La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques - Gallimard 2000 1971 - La consultation thérapeutique et l'enfant - Gallimard 1991 1971 - L'utilisation de l'objet *in* Jeu et réalité - Gallimard 1975 1971 - Concepts actuels du développement de l'adolescent *in* Jeu et réalité - Gallimard 1975

Zazzo René 1979 - L'attachement - Colloque imaginaire - Collectif - Delacheaux & Niestlé

Zola Emile 1883 - La joie de vivre - Le Livre de Poche 1985

INDEX

.
Abraham N., page de garde
.
Acte
–
acte agressif, 91
–
acte antisocial, 44, 47, 51, 58, 92, 94, 99, 137, 190
–
acte compulsif, 43, 44
–
acte de réparation, 98
–
acte en quête de représentation, 43
–
acte meurtrier, 178
–
acte sexuel, 37

–
acte spécifique, 218, 227

–
action spécifique, 56, 86, 205, 227, 231, 241

–
économie de l’acte, 42

–
mettre en acte, 8

–
mise en acte, 8, 34, 136, 198, 247, 249, 258

–
passage à l’acte, 112, 115, 123, 249

–
passage par l’acte, 8

.
Adolescence

–
adolescence, 2, 7, 8, 32, 33, 36, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 47, 62, 76, 90, 91, 93, 100, 101, 104, 105, 107, 122, 125, 126, 132, 134, 135, 136, 137, 189, 190, 292

–
délinquance, 2, 41, 63, 90, 91, 102, 105, 109, 112, 118, 125, 126, 133

.
Affect

–
affect, 4, 5, 9, 10, 13, 23, 27, 29, 80, 84, 106, 117, 120, 129, 146, 149, 151, 152, 173, 174, 175, 180, 185, 192, 193, 204, 209, 238, 241, 245, 250, 254, 265, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 283, 284, 307, 308, 322

–
affect d’amour, 166, 253, 273

–
affect d’angoisse, 149, 173, 174, 175, 245

–
affect de haine, 129

.
Altérité, 24, 28, 31, 50, 71, 72, 90, 107, 135, 162, 163, 168, 173, 187, 188, 189, 190, 199, 206, 217, 279, 282, 286, 288, 311

.
Ambivalence, 6, 11, 29, 30, 50, 64, 67, 70, 115, 119, 158, 178, 179, 180, 195, 199, 210, 238, 251, 254, 264, 275

.
André J., 23, 30, 138, 273, 299, 331

.
Angoisse

–
angoisse archaïque, 116

–
angoisse brute, 70, 146, 179, 266

–
angoisse de castration, 18, 44, 93, 116, 154, 155, 158

–
angoisse de perte d’amour, 44, 158, 179, 240, 251

–
angoisse de séparation, 23

–
angoisse inconsciente, 175, 177

–
angoisse signal d’alarme, 240, 242

–
devant le surmoi, 8, 14, 175, 240

–
sentiment d’angoisse, 10, 158, 243

.
Antisocialité, 2, 4, 5, 6, 7, 12, 40, 90, 102, 197

.
Anzieu D., 19, 54, 55, 106, 219, 312, 314

.
Appropriation subjective, 6, 9, 134, 149, 151, 158, 159, 165, 190, 237, 267, 317

.
Arfouilloux J.C., 48

.
Artaud A., 316, 317

.
Attachement, 16, 23, 28, 37, 48, 72, 84, 85, 86, 87, 113, 122, 292, 308

.
Aulagnier P., 19, 49, 101, 102, 106, 124, 125, 250
.
Auto-érotisme, 42, 46, 50, 85, 152, 156, 157, 188, 231, 256
.
Balier C., 2, 4
.
Balint M., 85
.
Bégoin J., 271, 272
.
Berger M., 107
.
Bergeret J., 150, 169, 181, 198, 271
.
Bick E., 18
.
Bion W., 19, 95, 98, 106, 249, 311
.
Bonafoux P., 323, 330
.
Bowlby J., 16, 85, 270
.
Braunschweig D., 231
.
Brusset B., 45, 52
.
Cahn P., 36, 44, 45, 46, 49, 84, 92, 98, 99, 123
.
Capacité
–
capacité d’être seul, 193, 261, 267
–
capacité d’être seul en présence, 193, 267
.
Changeux J.-P., 5
.

Ciccone A., 140, 166, 274, 287, 288, 289

.

Clivage

–
clivage, 4, 7, 11, 16, 18, 22, 24, 27, 28, 39, 47, 74, 88, 114, 117, 121, 123, 136, 149, 153, 162, 166, 169, 181, 183, 189, 190, 191, 192, 195, 199, 210, 211, 222, 239, 242, 243, 248, 250, 251, 255, 258, 259, 263, 307

–
clivage culturel, 123

–
clivage dans le moi, 4, 18, 162

–
clivage défensif, 250

–
clivage du moi, 22, 117, 166, 243

–
clivage Moi-Surmoi, 39, 136

.

Columbo E., 86

.

Conflit, 12, 17, 18, 28, 36, 37, 39, 44, 46, 51, 52, 67, 84, 88, 115, 132, 136, 150, 155, 158, 176, 178, 179, 191, 239, 267, 282, 285, 287, 288, 291, 300, 314

.

Conscience

–
conscience de culpabilité, 9, 11, 15, 74, 115, 116, 120, 139, 149, 151, 174, 189, 211, 238, 239, 259

–
conscience morale, 8, 14, 118, 119, 149, 158, 162, 175, 177, 190, 194, 231, 239, 299

–
représentation consciente, 3, 195, 273

.

Contrat narcissique, 24, 25, 102, 107, 123, 240

.

Côté G., 2

.

Créativité

–
créativité, 65, 70, 134, 210

–
trouver-créer, 16, 65, 91, 134, 148, 312

.
Culpabilité

–
besoin de punition, 24, 31, 64, 162, 174, 175, 177, 180, 194, 198, 208, 212, 237, 238, 239

–
criminel par sentiment de culpabilité, 118

–
culpabilité oedipienne, 118, 141

–
culpabilité primaire, 8, 13, 22, 26, 67, 74, 95, 117, 118, 141, 152, 155, 160, 162, 165, 166, 167, 181, 189, 190, 195, 199, 237, 254, 259, 260, 264, 266, 267, 280, 300, 307, 309, 310, 331

.
Damasio A., 3, 5, 218

.
Décharge, 28, 43, 56, 83, 86, 112, 160, 161, 190, 194, 196, 205, 217, 226, 228, 230, 231, 232, 235, 236, 241, 250, 254, 329

.
Défaillance, 6, 12, 13, 21, 28, 92, 98, 100, 106, 123, 126, 137, 140, 172, 195, 248, 310, 311, 312

.
Deleuze G., 23, 228, 229, 237, 240, 253, 258

.
Déni, 4, 18, 67, 132, 243, 289

.
Denis P., 53, 54, 84

.
Dépendance

–
dépendance relative, 62, 67, 73, 88, 91

–
double dépendance, 46, 65, 67, 91, 257

.
Dépression

–
position dépressive, 19, 55, 61, 66

.
Désinvestissement, 51, 292

–
désinvestir, 38, 50

–
fonction désobjectalisante, 51, 70, 78, 219, 236

.
Désir, 5, 23, 39, 41, 43, 47, 48, 49, 50, 57, 59, 60, 64, 70, 78, 85, 86, 90, 95, 101, 103, 114, 131, 132, 136, 137, 139, 154, 155, 157, 158, 164, 172, 184, 193, 198, 208, 209, 229, 236, 241, 243, 255, 256, 257, 260, 264, 265, 268, 275, 290, 291, 293, 306, 311, 328

.
Deuil, 30, 67, 70, 121, 122, 153, 155, 167, 200, 259, 268, 281, 283, 307, 308, 322, 324, 329

.
Diatkine G., 18

.
Donnet J.-L., 38, 39, 64, 84, 114, 135, 148, 199, 214, 283, 308

.
Dynamique

–
point de vue dynamique, 206, 271

.
Economique, 9, 12, 42, 43, 78, 84, 119, 160, 206, 207, 208, 212, 217, 224, 229, 239, 275, 281

.
Emde R. N., 270, 271, 272

.
Emotion, 3, 4, 5, 33, 135, 143, 148, 204, 219, 243, 270, 271

.
Epreuve d’actualité, 42

.
Epreuve de réalité, 2, 27, 36, 37, 41, 42, 47, 54, 55, 56, 57, 69, 79, 82, 112, 163, 176,

234, 240, 279, 308, 311

.
Fain M., 19, 132

.
Fairbain R., 85

.
Fantasme

–
fantasme, 10, 18, 35, 37, 47, 67, 69, 76, 77, 85, 91, 273, 274, 275

–
fantasme inconscient, 91

–
fantasme refoulé, 10

–
position subjective du fantasme, 283

.
Féminité, 48, 113, 138, 210, 211, 246, 290

–
féminin, 235

.
Ferenczi T, 15, 41, 79, 281, 309

.
Ferrant A., 8, 72, 191

.
Fraiberg S., 17, 191, 192

.
Freud A., 192, 273

.
Freud S.

–
1895, 13, 207, 208, 209, 226, 241

–
1900, 268

–
1905, 85

–

1908, 30

–
1910, 30

–
1911, 15, 42, 43, 46, 47, 161, 284

–
1913, 119, 159

–
1914, 35, 52, 110, 133, 196, 288

–
1915, 11, 41, 42, 56, 60, 79, 81, 83, 151, 191, 216, 219, 220, 229, 285, 287, 290, 291, 301

–
1916, 9, 118

–
1917, 8, 12, 287

–
1919, 26, 163, 171

–
1920, 20, 52, 55, 166, 172, 213, 225

–
1921, 288, 289, 298, 299, 300

–
1923, 6, 36, 118, 176, 178, 195, 239, 261, 281, 282, 286, 331

–
1924, 61, 208, 239

–
1925, 27, 37, 41, 54, 79, 82, 279

–
1926, 8, 14, 60, 68, 115, 117, 166, 172, 176

–
1928, 119

–
1929, 149, 174, 176, 177, 180, 187, 238

–
1931, 28, 259, 290

–

1932, 23, 38, 40

–
1937, 62, 78

–
1938, 15, 54, 139, 158, 166

.
Gimenez G., 146

.
Golse B., 169, 170

.
Green A., 11, 24, 27, 30, 45, 50, 51, 57, 70, 71, 78, 79, 80, 82, 83, 84, 114, 138, 190, 193, 197, 204, 209, 210, 213, 214, 216, 219, 220, 221, 234, 236, 238, 241, 250, 251, 252, 254, 255, 256, 257, 272, 273, 274, 276, 277, 278, 279, 283, 285, 299, 306, 308, 331

.
Guillaumin J., 6, 29, 35, 213, 298, 310, 312

.
Guillem P., 42

.
Hallucination

–
hallucination automatique, 137

–
hallucination d’action, 85

–
hallucination positive, 193

–
réalisation hallucinatoire, 137, 276

.
Hoffmann E., 164, 165

.
Hopkins J., 17

.
Hystérie, 167, 259

.
Idéal du moi, 7, 35, 39, 76, 77, 110, 150, 157, 162, 196, 197, 231, 256, 261, 282, 287, 288, 289, 299, 300

.
Identification
–
identification narcissique, 221, 251, 287, 290, 299, 302
–
identification primaire, 114, 286, 287
–
identification projective, 18, 274, 287, 293
.
Ikonen P., 222, 236
.
Imago, 28, 104, 113, 225, 248, 290, 327, 328
.
Incorporation, 58, 73, 270, 275
.
Introjection, 18, 21, 42, 66, 84, 192, 238, 239, 247, 250, 252, 273, 286, 298, 299, 300, 302
.
Investissement
–
fonction objectalisante, 51, 70
–
investissement, 8, 15, 16, 21, 36, 39, 41, 50, 51, 52, 53, 54, 64, 68, 71, 77, 83, 97, 107, 108, 113, 115, 116, 126, 129, 148, 155, 166, 193, 197, 207, 209, 213, 228, 229, 232, 234, 240, 241, 260, 261, 265, 268, 273, 275, 276, 278, 281, 287, 292, 299, 302, 308, 310, 327
.
Israël P., 84, 327
.
Jacob F., 3, 33, 35
.
Janin C., 310
.
Jeammet N., 172, 173, 187, 206
.
Jeammet P., 8, 308
.

Kaës R., 43, 95, 96, 106, 124, 132

.

Klein M., 18, 19, 29, 55, 66, 67, 89, 187, 273

.

Kohut H., 19

.

Lacan J., 19, 48, 49

.

Lacroix M.-B., 17, 19

.

Ladame F., 36, 37, 41, 66

.

Langaney A., 59

.

Laplanche J., 9, 86, 213, 218, 223

.

Lien primaire à l'objet

–
accordage, 271

–
altérité, 24, 28, 31, 50, 71, 72, 90, 107, 135, 162, 163, 168, 173, 187, 188, 189, 190, 199, 206, 217, 279, 282, 286, 288, 311

–
déliaison, 27, 36, 59, 61, 72, 87, 109, 151, 172, 217

–
déprivation, 12, 29, 32, 63, 70, 71, 72, 74, 76, 88, 89, 116, 134

–
désaide, 223

–
heimlich, 163, 164

–
hilflosigkeit, 242

–
homosexualité primaire, 209, 261

–
illusion, 27, 45, 65, 70, 73, 76, 80, 112, 117, 134, 188, 268, 269, 274, 305, 307, 310, 312

–
impuissance, 8, 13, 109, 118, 125, 163, 165, 167, 185, 195, 196, 198, 200, 201, 205, 240, 248, 254

–
médium malléable, 7, 188

–
mère objet, 53, 67, 68, 70

–
mère suffisamment bonne, 58, 70, 113, 134

–
mère-environnement, 67, 68, 70, 145

–
préoccupation maternelle primaire, 15, 27, 65, 76, 89, 134

–
sécurité de base, 270, 271

.
Mac Dougall J., 19, 21, 134, 135

.
Manie, 282, 289, 291, 299, 321

.
Manque, 6, 25, 59, 70, 71, 110, 112, 135, 188, 223, 232, 235, 261, 307, 328

.
Marty P., 19

.
Masochisme

–
masochisme, 23, 24, 25, 59, 113, 119, 161, 168, 181, 197, 206, 208, 212, 214, 215, 216, 223, 224, 228, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 239, 249, 252, 253, 257, 258, 260, 309, 310

–
masochisme érogène originaire, 215, 234, 260

–
masochisme primaire, 24, 25, 214, 215, 231

–
masochisme secondaire, 214, 223, 232, 237, 249

.
Mauron C., 317, 318, 319, 320, 321, 323, 329

.

Mélancolie, 30, 39, 71, 82, 221, 251, 281, 282, 287, 289, 291, 299, 301, 306, 307, 308, 309, 318, 329

.

Meltzer D., 169, 271

.

Miller P., 267, 268, 330

.

Motricité, 13, 41, 42, 43, 44, 55, 56, 58, 73

.

Narcissisme

–
double, 20, 22, 26, 38, 46, 50, 53, 54, 57, 64, 65, 67, 68, 72, 91, 95, 115, 124, 133, 160, 162, 164, 170, 171, 173, 175, 187, 188, 199, 202, 206, 215, 218, 228, 231, 242, 250, 257, 261, 276, 298, 311, 323

–
double limite, 57, 72

–
double maternel, 170

–
narcissisme de mort, 50, 51, 83, 276

–
narcissisme primaire, 65, 86, 113, 162, 169, 231, 257, 287, 288, 299

–
narcissisme secondaire, 196, 288, 331

.

Négatif

–
hallucination négative de l’objet, 138, 272, 276

–
négatif, 4, 7, 11, 24, 27, 35, 70, 76, 123, 193, 197, 219, 253, 255, 256, 276, 277, 285, 306, 313

.

Négation, 27, 37, 41, 42, 56, 57, 78, 81, 253, 279, 308

.

Névrose de contrainte, 158, 167, 198, 238, 259, 301

.

Névrose obsessionnelle, 149, 167, 174, 176, 179, 252, 301

.

Objet

–
absence de l’objet, 57, 115, 225, 232, 273, 276, 277

–
choix d’objet, 36, 239, 287, 288

–
objet de la pulsion, 50, 220

–
objet du manque, 25

–
objet externe, 18, 68, 230, 302, 304, 306, 308

–
objet interne, 37, 55, 56, 57, 65, 67, 68

–
objet objectif, 14, 80, 168, 180, 181, 223, 274, 281, 284

–
objet subjectif, 274, 278

–
présence de l’objet, 12, 14, 58, 77, 117, 120, 137, 193, 210, 237, 273, 274

.

Orozco E., 42

.

Pacte dénégatif, 131, 132

.

Palacio-Espada A., 135

.

Paradoxe, 7, 27, 51, 55, 64, 69, 70, 72, 76, 87, 91, 120, 162, 166, 188, 225, 234, 293, 308, 314

.

Paranoïa, 48, 167, 259, 284, 285, 287, 289, 291, 296, 321

.

Parat C., 307

.

Pare-excitation, 8, 13, 18, 19, 53, 54, 60, 65, 68, 98, 106, 117, 123, 209, 230, 277, 312

.

Passivité, 29, 53, 206, 216, 220, 233, 250, 251, 252, 259, 274, 299

.

Perception

–
identité de perception, 217, 227, 268

–
perception, 17, 18, 23, 27, 41, 46, 56, 67, 82, 151, 177, 178, 209, 232, 240, 241, 268, 279, 284, 294

–
perception endopsychique, 177

–
perception hallucinatoire, 151

–
perception/conscience, 177

.

Perte

–
désidéalisation, 102, 114

–
perte d’amour, 104, 111, 113

–
perte de la capacité à ressentir, 5, 10, 13

–
perte de la capacité à symboliser, 17

–
perte de la réalité, 61

–
perte de l’illusion, 75

–
perte de l’objet, 112, 116, 117, 285, 289, 307, 320

–
perte du sentiment de culpabilité, 11

–
perte narcissique, 61, 313

.

Pham T. H., 2

.

Principe

–
principe de constance, 7, 207, 208, 225, 226, 257

–
principe de liaison, 214, 215, 231

–
principe de Nirvana, 225, 226

–
principe de plaisir, 16, 20, 24, 27, 30, 41, 42, 43, 47, 50, 52, 55, 59, 79, 82, 89, 101, 137, 138, 160, 161, 166, 167, 168, 171, 172, 189, 207, 208, 213, 215, 225, 226, 227, 228, 230, 231, 235, 236, 257, 283, 331

–
principe de réalité, 43, 45, 47, 101, 151, 161, 235

–
principe de satisfaction, 59

–
principe d’inertie, 225, 229, 230

.

Processus

–
processus appropriatif, 84

–
processus civilisateur, 174

–
processus créatif, 75, 305, 306

–
processus d’adaptation, 75, 89

–
processus d’ajustement, 87

–
processus d’attachement, 208

–
processus d’auto-appropriation, 168

–
processus de consensualité, 169

–

processus de contre-investissement, 242

–
processus de délinquance, 92, 121

–
processus de désexualisation, 237, 257

–
processus de l’inconscient, 255

–
processus de maîtrise, 254

–
processus de maturation, 56, 62, 73, 78, 121, 132

–
processus de mis en représentation, 89, 274

–
processus de régulation, 82

–
processus de réparation, 67, 97

–
processus de satisfaction, 224

–
processus de séparation, 258, 259

–
processus de subjectivation, 141, 169, 209

–
processus défensif, 97, 167, 222

–
processus d’idéalisation, 265

–
processus d’intégration, 60, 89

–
processus d’investissement, 180, 276

–
processus élaboratif, 90, 150, 310

–
processus identificatoire, 36, 77, 98

–
processus mélancolique, 260

–
processus pathologique, 20, 193

–
processus perlaboratif, 167

–
processus physiologique, 226

–
processus primaire, 241, 278

–
processus projectif, 98

–
processus psychique, 96, 98, 147, 224, 226, 241, 263, 269, 270, 278, 317, 323

–
processus représentatif, 84

–
processus secondaire, 164, 226

.
Projection, 20, 48, 57, 63, 76, 95, 167, 190, 192, 215, 216, 231, 234, 250, 256, 259, 264, 274, 282, 284, 285, 289

.
Pulsion

–
pulsion de destruction, 40, 115, 213, 215, 223, 232, 251, 253

–
pulsion de mort, 6, 21, 51, 55, 70, 78, 82, 121, 166, 171, 172, 178, 181, 191, 208, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 221, 222, 223, 225, 226, 231, 232, 233, 234, 236, 249, 253, 283, 286, 298, 306

–
pulsion de vie, 51, 87, 91, 215, 253

–
pulsion d’emprise, 53, 188, 235

–
travail de la pulsion, 83, 90, 166, 192, 236

.
Quinodoz J.-M., 283, 284, 302, 304

.
Réalité

–
réalité externe, 63, 76, 274, 312

–
réalité interne, 76, 274, 308, 312

–
réalité psychique, 63, 65, 113, 119, 124, 135, 236, 313

.
Rechardt E., 222, 236

.
Refoulement, 17, 18, 57, 59, 60, 61, 67, 101, 107, 115, 116, 117, 132, 136, 139, 149, 150, 151, 157, 158, 162, 163, 167, 170, 172, 174, 179, 180, 190, 210, 211, 222, 223, 238, 242, 250, 259, 277, 284, 299

–
refoulement originaire, 60, 170, 171, 223, 242

–
refoulement primaire, 17, 167

.
Régression, 51, 67, 88, 179, 237, 239, 286, 287, 302, 307

.
Répétition

–
automatisme de répétition, 24, 43, 138, 166

–
compulsion de répétition, 27, 137, 159, 166, 167, 171, 172, 198, 256, 301

.
Représentation

–
identité de pensée, 217

–
représentant affect, 151, 277

–
représentant psychique, 277

–
représentation consciente, 3, 195, 273

–
représentation de substitut, 151, 272

–
représentation inconsciente, 22, 174, 242

–
représentation interne, 27, 279, 280

.
Répression, 178, 187, 192, 240, 317

.
Retournement

–
retournement actif/passif, 219, 222, 227

–
retournement passif/actif, 64, 196, 260

.
Ribas D., 305

.
Rosenberg B., 24, 208, 215, 216, 233, 234, 235

.
Rosolato G., 13, 210, 211

.
Roussillon R., 5, 7, 8, 11, 16, 20, 24, 27, 28, 42, 43, 44, 55, 59, 66, 69, 72, 73, 74, 76, 77, 95, 107, 117, 120, 121, 137, 140, 146, 149, 152, 153, 159, 160, 168, 169, 172, 173, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 195, 197, 198, 199, 213, 217, 221, 222, 225, 237, 239, 242, 245, 248, 249, 250, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 268, 269, 277, 279, 280, 286, 298, 317

.
Rythme, 59, 140, 157, 182, 208, 222, 223, 224, 225, 226, 228, 230, 306

.
Sadisme, 23, 178, 215, 216, 232, 237, 252, 253, 258

.
Sandler J., 270

.
Sarraute N., 31

.
Satisfaction

–
épreuve de satisfaction, 230, 250

–

expérience de satisfaction, 57, 87, 159, 250

.

Secondaire

–
culpabilité, 118, 196

–
élaboration secondaire, 37, 132

–
représentation secondaire, 80

–
symbolisation secondaire, 29, 267

.

Self

–
estime de soi, 150, 196, 197, 255

–
self, 18, 19, 58, 65, 75, 76, 83, 89, 90, 91, 108

–
soi, 2, 3, 7, 12, 19, 21, 23, 48, 49, 50, 51, 61, 81, 90, 101, 104, 107, 135, 156, 157, 166, 168, 170, 193, 197, 206, 211, 212, 215, 219, 228, 235, 236, 238, 252, 261, 270, 272, 276, 279, 284, 286, 302, 304, 307

.

Sentiment

–
sentiment conscient de culpabilité, 15, 61, 62, 92, 138, 289

–
sentiment inconscient de culpabilité, 24, 36, 112, 119, 120, 162, 166, 180, 194, 204, 238, 301

.

Sexualité

–
étayage, 16, 48, 51, 52, 53, 85, 95, 137, 230, 242, 261, 264, 267, 277, 313, 328

–
séduction, 27, 75, 76, 97, 112, 136, 155, 164, 168, 207, 213, 223, 292

–
sexualité féminine, 48, 259

–
sexualité infantile, 16, 36, 84, 85, 191

.
Stern D., 19, 169, 271

.
Structure

–
structure de transformation, 275

–
structure du moi, 20, 23, 30, 48, 85, 88, 132, 138, 147, 193, 207, 208, 210, 225, 247, 255, 272, 275, 276, 283, 307, 317, 318

–
structure encadrante de la symbolisation, 30, 138, 193, 272, 276

.
Sublimation, 197, 257, 267, 268, 305, 310, 330, 331

.
Surmoi, 8, 9, 18, 26, 27, 36, 38, 39, 40, 44, 49, 64, 68, 76, 77, 78, 81, 93, 114, 116, 119, 120, 135, 139, 140, 171, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 183, 192, 196, 199, 214, 231, 238, 239, 240, 242, 254, 255, 257, 258, 261, 308, 314, 325, 331

.
Symbolisation

–
symbolisation primaire, 11, 12, 22, 26, 47, 134, 146, 160, 165, 196, 223, 231, 238, 251, 254, 259, 265, 267, 268, 279, 280, 288, 306, 307, 321

–
symbolisation secondaire, 29, 267

.
Tendance antisociale, 7, 11, 12, 15, 27, 32, 43, 44, 61, 63, 64, 65, 69, 70, 72, 73, 87, 88, 89, 90, 91, 103, 104, 133, 134

.
Tomassini M., 113

.
Topique

–
désorganisation topique, 8

–
deuxième topique, 52, 209

–
organisation topique, 132, 206

–
première topique, 162

–
topique interne, 35, 42, 107, 312

.
Török Maria, 309

.
Transitionnel

–
transitionnalité, 27, 63, 80, 91, 92, 123, 126, 137, 146, 159, 279, 280

–
transitionnel, 19, 25, 26, 95, 96, 98, 124, 140, 146, 147, 222, 225, 237, 269

.
Traumatisme, 18, 50, 91, 120, 137, 166, 171, 197, 209, 225, 230, 240, 247, 253, 260

.
Van Gogh V., 313, 315, 316, 317, 318, 319, 322, 323, 325, 327, 330

.
Vengeance

–
vengeance, 64, 181, 301

–
vindicare, 64

.
Widlöcher D., 16, 84, 85

.
Winnicott D., 6, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 19, 22, 25, 26, 27, 29, 32, 38, 43, 44, 45, 46, 53, 54, 55, 56, 58, 60, 61, 62, 63, 65, 66, 67, 68, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 80, 83, 84, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 98, 103, 116, 117, 121, 124, 134, 145, 146, 147, 159, 169, 179, 188, 190, 191, 192, 193, 195, 219, 224, 225, 234, 250, 251, 257, 269, 273, 278

.
Zola E., 323, 326, 328